





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME XVII.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

EN COMMENÇANT

A CONSTANTIN LE GRAND.

Par Monsieur ***LE BEAU****;*

*Professeur Émérite en l'*UNIVERSITÉ *de Paris, Professeur d'Éloquence au* COLLÉGE ROYAL*; Secrétaire ordinaire de* MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS*, & ancien Secrétaire perpétuel de l'*ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME DIX-SEPTIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue S. Jean de Beauvais; Veuve DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SOMMAIRE

DU

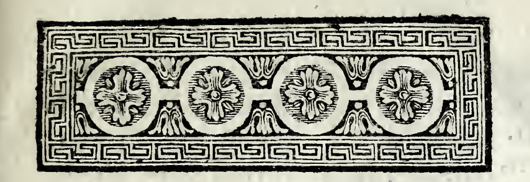
LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

I. COMMENCEMENT *du regne de Michel V.* II. *Ingratitude de Michel à l'égard de son oncle Jean.* III. *Zoé chassée du Palais.* IV. *Sédition.* V. *Michel déposé.* VI. *Regne de Zoé & de Théodora.* VII. *Zoé choisit un mari.* VIII. *Constantin Monomaque Empereur.* IX. *Amours de Monomaque & de Sclérène.* X. *Caractére de Monomaque.* XI. *Révolte de l'Isle de Cypre.* XII. *Guerre de Servie.* XIII. *Maniacès en Italie.* XIV. *Révolte de Maniacès.* XV. *Succès & mort de Maniacès.* XVI. *Affaires d'Italie.* XVII. *Mort du Patriarche Alexis.* XVIII. *Mort de Jean le Ministre.* XIX. *Disgrace d'Etienne Sebastophore.* XX. *Guerre des Russes.* XXI.

Défaite des Russes. XXII. *Ils se retirent.* XXIII. *Sédition.* XXIV. *Guerre en Arménie.* XXV. *Guerre contre Aplesphar.* XXVI. *Catacalon envoyé contre Aplesphar.* XXVII. *Avantures de Léon Tornice.* XXVIII. *Il est proclamé Empereur.* XXIX. *Il attaque Constantinople.* XXX. *Il s'éloigne de la Ville.* XXXI. *Fin de la révolte.* XXXII. *Commencement des Turcs Selgioucides.* XXXIII. *Etienne vaincu par les Turcs.* XXXIV. *Asan défait par Catacalon.* XXXV. *Les Turcs reviennent avec de plus grandes forces.* XXXVI. *Attaque & prise d'Arzé.* XXXVII. *Bataille de Capitre.* XXXVIII. *Générosité du Sultan.* XXXIX. *Vingt mille Patzinaces se réfugient sur les terres de l'Empire.* XL. *Cause de la guerre des Patzinaces.* XLI. *Les Patzinaces vaincus.* XLII. *Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire.* XLIII. *Ils passent le Bosphore à cheval.* XLIV. *Siege de Manziciert.* XLV. *Aplesphar réduit.* XLVI. *Mauvais traitement fait à Cégene.* XLVII. *Les Grecs battus par les Patzinaces.* XLVIII. *Seconde défaite des Grecs.* XLIX. *Troisieme défaite des Grecs.* L. *Conjuration.* LI.

Massacre de Cégene. LII. *Les Patzinaces réprimés.* LIII. *Affaires d'Italie.* LIV. *Conjuration de Boïlas.* LV. *Incursions du Sultan.* LVI. *Treve avec les Patzinaces.* LVII. *Commencement du Schisme des Grecs.* LVIII. *Le Schisme consommé.* LIX. *Mort de Zoé.* LX. *Mort de Monomaque.* LXI. *Résultat du regne de Monomaque.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

MICHEL V, *dit CALAPHATE*, ZOÉ & THÉODORA. CONSTANTIN IX, *dit MONOMAQUE*.

QUOIQUE Zoé eût adopté Michel Calaphate, & que l'Empereur en lui donnant le titre de César l'eût désigné pour son Successeur, cependant l'Impératrice, à qui l'Empire appartenoit par le droit de sa naissance, ne paroiſ-

MICHEL V. An. 1041.

I. Commencement du regne de Michel V.

soit pas disposée à mettre la couronne sur la tête de ce fils adoptif. Toute la famille de son mari lui étoit devenue odieuse ; & le nouveau César n'avoit rien qui pût le faire desirer pour Maître. On lui connoissoit de l'esprit & de l'activité ; mais son mauvais caractere ne rendoit ces qualités que plus dangereuses. Le défunt Empereur en l'éloignant de sa présence, sembloit avoir révoqué l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer César. Une disgrace si deshonorante formoit contre lui un préjugé très-fâcheux, que ses oncles, qui s'attendoient à régner encore sous son nom, s'efforcerent de détruire. Ils contrefirent une lettre du défunt Empereur, qui étant au lit de la mort le rappelloit au Palais & lui rendoit ses bonnes graces, comme ayant été mal informé. Sur cette lettre ils le font revenir, & le présentent à l'Imperatrice. Michel s'étant prosterné à ses pieds, ils conjurent la Princesse de ne pas abandonner celui, dont elle a bien voulu devenir la mere ; ils lui protestent qu'il ne prendra de la puissance souveraine que le nom

MICHEL V.
An. 1041.
Cedr. p. 749, & seqq.
Zon. tom. II. pag. 242, & seqq.
Manass. pag. 125, 126.
Glycas, pag. 316, 317, 318.
Joël. p. 183.
Du Cange fam. p. 145.
Pagi ex Psello.

d'Empereur; qu'elle en aura toute la réalité; qu'il n'agira que par ses ordres, & que de tous ses sujets elle n'en aura point de plus soumis & de plus prompt à suivre aveuglément toutes ses volontés. Michel embrassant ses genoux & fondant en larmes, confirmoit ces promesses par les plus terribles sermens. Depuis six jours que la voluptueuse Zoé se trouvoit chargée du poids des affaires, elle s'ennuyoit déja de tant d'occupations, qui ne laissoient point de place à ses plaisirs. Ainsi plutôt pour se décharger d'un fardeau incommode, que par aucun autre sentiment, elle consentit à faire proclamer Michel Empereur. On dit qu'au moment qu'on lui ceignit le diadême, il fut saisi d'un étourdissement dont il fut presque renversé, & qu'il fallut les odeurs les plus fortes pour rappeller ses esprits. Cette cérémonie fut accompagnée de grandes libéralités faites au Sénat & au peuple.

MICHEL V. An. 1041.

Le nouveau Maître ne tarda pas à donner l'essor à son mauvais naturel. Plus indigne de régner par la bassesse

An. 1042. II. Ingratitude

MICHEL V. An. 1042. de Michel à l'égard de ſon oncle Jean.

de ſon cœur que par celle de ſa naiſſance, il étoit fourbe, injuſte, ingrat, ne connoiſſant ni les droits de la parenté ni ceux de l'amitié; ennemi de la vérité qu'il ne diſoit jamais, jaloux des ſuccès & de la vertu. Il avoit été bas & rampant dans la vie privée, il fut hautain & emporté ſur le Trône. Inégal & inconſtant, mais c'étoit pour paſſer du mal au pire, plutôt que pour revenir à la juſtice & à la raiſon. Il fit le premier eſſai de ſa méchanceté ſur ſa propre famille. Jean ſon oncle méritoit l'indignation de tout l'Empire; mais dans tout l'Empire, Michel étoit peut-être le ſeul qui fût obligé de lui pardonner ſes forfaits. Jean l'avoit fait Empereur, & c'étoit un de ſes crimes. Calaphate ſaiſit cette occaſion d'être ingrat avec tout l'empreſſement de la reconnoiſſance, & pour rendre la chûte de ſon oncle plus ſenſible & plus rude, dans les premiers jours il l'éleva ſi haut, qu'il ſembloit le mettre au-deſſus de ſa tête. Il l'appelloit ſon Maître; il le faiſoit aſſeoir ſur ſon Trône, il déféroit à ſes avis avec toute la ſoumiſſion

de l'obéiſſance. Peu-à-peu il retrancha de ces honneurs & de ces dehors de confiance ; il affectoit de le contredire & de lui donner des dégoûts. Jean qui avoit contracté la fâcheuſe habitude de dominer, dévoroit ces affronts avec dépit ; ſon ame ſombre méditoit profondément ſur les moyens de détruire ſa créature ; il ne s'éloignoit pas entiérement de l'Empereur ; mais il le voyoit plus rarement. Une conteſtation ſurvenue entre lui & un de ſes freres fit éclatter ſon reſſentiment. De toute ſa famille l'Empereur n'aimoit que Conſtantin ; il lui avoit conféré le titre de nobiliſſime. Conſtantin fier de ſa faveur traita mal Jean ſon frere en préſence de l'Empereur, qui n'en fit que rire. Outré de cette injure Jean s'éloigna de Conſtantinople, & attira grand nombre de Sénateurs, moins par un ſincére attachement à ſa perſonne que par politique. On penſoit qu'avec les reſſources de ſon génie il reprendroit bientôt ſon ancienne faveur. L'Empereur jaloux de ce que Jean dans ſa retraite avoit une Cour plus nombreuſe que la ſienne, le

MICHEL V.
An. 1042.

MICHEL V. An. 1042.

manda au Palais. Mais quand il ſçut qu'il arrivoit, il quitta le Palais & s'en alla au Cirque. Ce fier Miniſtre piqué juſqu'au vif de cette marque de mépris, retourna ſans le voir. L'Empereur alors ne garda plus de meſures; il lui envoya une barque avec ordre de venir rendre compte de ſa conduite; & comme Jean approchoit du Port, il fit défenſe de le recevoir, & dépêcha une trirême qui le conduiſit en exil dans un Monaſtere au-delà du Boſphore. La colere du Prince s'étendit ſur toute la famille; il n'épargna que Conſtantin; tous les autres, même avancés en âge, mariés & peres, éprouverent par ſon ordre un traitement ignominieux & cruel; ils furent faits eunuques.

III. Zoé chaſſée du Palais.

Le peuple vit avec aſſez d'indifférence cette barbarie exercée ſur une famille qu'il haïſſoit. Mais il ne put voir ſans indignation l'ingratitude de l'Empereur envers Zoé dont il tenoit l'Empire. On mépriſoit cette Princeſſe à cauſe de ſes vices, mais on ne la haïſſoit pas. Le peuple pardonne les débauches à ceux qui le gouvernent; il

médit & il obéit ; il ne hait que la tyrannie ; c'eſt l'oppreſſion qui le révolte. Zoé n'avoit eu aucune part aux vexations que les ſujets avoient éprouvées ſous le dernier regne. Conſtantin qui s'attendoit à ſuccéder à toute la puiſſance de Jean ſon frere, crut devoir écarter l'Impératrice, à qui le nom de mere donnoit une grande ſupériorité. Il ne ceſſoit d'inſpirer contre elle à l'Empereur les ſoupçons les plus ſiniſtres ; il lui répétoit ſans ceſſe que s'il ne la prévenoit, elle emploiroit bientôt ſur lui les mêmes poiſons dont elle avoit fait l'eſſai ſur ſes deux époux. Michel frappé de ces terreurs deſiroit de s'en affranchir ; mais auſſi timide que méchant, il craignoit l'attachement du peuple à l'héritiere de la couronne. Il réſolut donc de ſonder la diſpoſition des eſprits, & d'éprouver s'il pouvoit ſe flatter d'être aſſez aimé pour maltraiter Zoé ſans courir lui-même aucun riſque. Pour s'en éclaircir il prit le moyen le plus équivoque. Il indiqua pour le premier Dimanche d'après Pâques une proceſſion ſolemnelle à l'Egliſe des Apôtres.

Il y aſſiſta la couronne ſur la tête, accompagné du Sénat, & ſuivi d'une foule de peuple que la curioſité attiroit. Tout le chemin étoit tendu des plus riches tapiſſeries ; les habitans avoient étalé ſur ſon paſſage tout ce qu'ils avoient de vaſes d'or & d'argent ; l'air retentiſſoit d'acclamations. Ce jeune Prince ſans expérience, environné de jeunes Courtiſans auſſi novices que lui dans l'art de connoître les hommes, ſe perſuada qu'il étoit adoré. Il ignoroit ſans doute que le peuple ſe plaît à ſe faire un ſpectacle, & qu'il s'étourdit lui-même à l'envi par des clameurs dont le Prince n'eſt que l'occaſion. Il crut pouvoir ſans danger ſacrifier tous ceux dont il vouloit ſe défaire. Il commença par le Patriarche. Dès qu'il fut rentré dans le Palais, il fit venir Alexis, lui donna quatre livres d'or, & lui ſignifia de ſe retirer ſur le champ dans un Monaſtere au-delà du golfe, où il iroit, diſoit-il, le trouver le lendemain pour lui donner un ſucceſſeur. La nuit ſuivante il fit enlever Zoé & la fit tranſporter à l'Iſle du Prince, avec ordre à

MICHEL V. An. 1042.

ceux qui la conduisoient de la raser & de lui rapporter ses cheveux ; ce qui fut exécuté.

MICHEL V. An. 1042.

IV. Sédition.

Dès qu'il fit jour Anastase, Préfet de la Ville, assembla le peuple dans la place de Constantin, & lut une déclaration de l'Empereur conçue en ces termes : *J'ai éloigné de ma personne Zoé dont j'ai découvert la perfidie, & Alexis complice de ses mauvais desseins. Pour vous continuez de m'être fideles, & attendez-vous aux effets de ma bienveillance.* Cette lecture achevée, il s'éleva une voix inconnue qui s'écria du milieu de la foule : *Nous ne voulons point de l'impie Calaphate : nous obéirons à Zoé notre mere, dont l'Empire est le patrimoine.* Ces paroles furent suivies d'un cri général, *la mort, la mort à Calaphate.* On s'arme de pierres, on rompt les bancs de l'assemblée ; les femmes mêmes armées de leurs fuseaux se jettent sur Anastase, qui n'évite la mort qu'en prenant promptement la fuite. On court au Palais. Tout retentit de malédictions contre Calaphate, de vœux en faveur de Zoé. On va chercher Théodora

MICHEL V. An. 1042.

dans ſon Monaſtere ; on l'amene à ſainte Sophie, où elle trouve Alexis, qui ayant gagné ſes Gardes par argent, s'y étoit réfugié. Après l'avoir revêtue de la pourpre impériale, on la proclame Impératrice avec ſa ſœur Zoé. L'Empereur avoit d'abord mépriſé ce tumulte, comme une émeute populaire, qui ſe diſſiperoit auſſi promptement qu'elle s'étoit excitée. Mais voyant la ſédition croître à chaque inſtant & gagner même ſes Gardes, la peur le ſaiſit ; il fait ramener Zoé au Palais, lui ôte l'habit Monaſtique pour la revêtir de la pourpre, & la montrant au peuple par une fenêtre, *Romains*, dit-il, *vous devez être contens ; ſi vous demandez quelque choſe de plus, je ſuis prêt à vous ſatisfaire.* On ne lui répond que par des injures & par une grêle de pierres & de fléches. Perdant courage il étoit prêt de s'enfuir au Monaſtere de Stude, & d'y prendre l'habit de Moine ; mais ſon oncle Conſtantin lui reproche ſa foibleſſe ; il lui rappelle cette parole célebre de Denys le Tyran, *qu'un Monarque pour deſcendre du Trône doit*

attendre qu'on le traîne par les pieds. Il fait prendre les armes à tous ceux qui étoient dans le Palais; ses propres domestiques viennent le joindre. Catacalon, guerrier intrépide, arrivé depuis peu pour apporter la nouvelle de la défense de Messine, se met à la tête des défenseurs du Prince. Comme le peuple attaquoit le Palais par trois endroits différents, la troupe Impériale se divise en trois corps: fournie de bonnes armes contre une multitude qui n'est armée que de pierres & de bâtons, elle en fait un grand carnage: trois mille habitans y périrent. Cependant cette masse énorme d'un peuple entier, pressée par la foule & poussée par la rage, se précipitant sans ménagement sur la pointe des épées & des lances, renverse enfin les impériaux, leur marche sur le ventre, force l'entrée du Palais, où elle se répand comme un torrent qui a rompu ses digues, pille l'or, l'argent, les meubles; enfonce les portes des bureaux, déchire & met en pieces les Registres des impositions, & cherche Michel pour l'immoler à sa fureur. Il eût le bonheur de

MICHEL V.
An. 1042.

MICHEL V. An. 1042.

n'être pas découvert dans le lieu où il se tenoit caché; & comme le Palais donnoit sur le Port, s'étant jetté la nuit suivante dans une barque légere avec son oncle & quelques amis, il se fit conduire au Monastere de Stude, où lui & Constantin prirent sur le champ l'habit Monastique. Ainsi se termina cette sanglante sédition, qui avoit duré depuis le matin du lundi jusqu'au matin du mercredi.

V. Michel déposé.

Zoé qui étoit demeurée dans le Palais, se voyant revêtue de la Puissance souveraine, n'étoit pas disposée à la partager avec sa sœur. Elle céda cependant aux instances du Sénat & du peuple qui chérissoit Théodora à cause de ses malheurs. Théodora vint donc au Palais. Zoé après avoir convoqué le Sénat pour lui témoigner sa reconnoissance, parla du haut d'une fenêtre au peuple assemblé dans la cour; elle le remercia de son zèle, lui promit tous les biens qui dépendoient d'elle, lui souhaita toutes les faveurs du ciel, & finit par lui demander quel traitement il vouloit qu'on fît à Calaphate. Tous s'écrient : *point de grace*

à ce ſcélérat; qu'on l'attache à un gibet; qu'on lui arrache les yeux. Zoé ſentoit quelque pitié; elle vouloit épargner le ſupplice à ce malheureux. Mais Théodora aigrie par une injuſte perſécution, n'eut pas l'ame aſſez grande pour pardonner, lorſqu'elle ſe vit maîtreſſe de ſe venger. Elle donne ordre au nouveau Préfet de Conſtantinople, nommé Campanarès, d'aller ſur le champ crever les yeux à Calaphate & à Conſtantin. Ce Magiſtrat ſuivi d'une foule de peuple ſe tranſporte au Monaſtere. A ſon arrivée les deux condamnés avertis de leur triſte ſort ſe réfugient dans le ſanctuaire de l'Egliſe. Le peuple irrité du maſſacre de tant de Citoyens ſe ſaiſit d'eux ſans reſpecter l'aſyle, & les traîne au travers de la Ville juſqu'à la place du Sigma. Ils eſſuyerent dans le chemin toutes les inſultes & les outrages, dont eſt capable une multitude qui triomphe de ſes oppreſſeurs. A la vue des inſtruments du ſupplice, Michel fondant en larmes demanda en grace qu'on commençât l'exécution par Conſtantin, dont les conſeils avoient

ZOÉ & THÉODORA. An. 1042.

Zoé & Théodora. An. 1042.

produit tous ces maux ; & Conſtantin la ſouffrit avec une fermeté digne d'une meilleure cauſe. Michel au contraire montra ſa lâcheté & ſa foibleſſe par des lamentations, des pleurs & des cris affreux. Ils furent enſuite enfermés en deux différens Monaſteres, pour y paſſer le reſte de leur vie. Leurs parens furent tous relégués en divers lieux. Cet exemple terrible de la tyrannie punie par la fureur fut exécuté le mercredi 21 Avril. Michel n'avoit régné que quatorze mois & cinq jours. On rapporte que la terre trembla preſque ſans ceſſe pendant tout le temps de ſon regne.

VI. Regne de Zoé & de Théodora. *Cedr. p.* 752, 753. *Zon. tom. II. p.* 246, 247. *Glycas pag.* 318, 319. *Manaſſ. pag.* 126, 127. *Joël. p.* 183. *Pagi ex Pſello.*

Une femme ſur le trône à côté d'un mari qui tenoit les rênes, avoit ſouvent troublé l'Empire. Que n'avoit-on pas à craindre du gouvernement de deux Princeſſes ? D'autant plus qu'elles étoient entiérement oppoſées de caractere, & juſqu'alors ennemies l'une de l'autre. Cependant par un miracle, qu'on ne peut attribuer qu'à la courte durée de leur regne, jamais l'Empire ne fut plus heureux & plus tranquille. Tout obéiſſoit ſans mur-

Zoé & Théodora. An. 1042.

mure. Assises sur le tribunal qu'elles partageoient, au milieu de la Garde impériale, environnées des respects du Sénat & des Magistrats, elles rendoient ensemble la justice, régloient les affaires publiques, donnoient audience aux Députés des Provinces & des Nations étrangeres, conféroient les magistratures & les dignités, remplissoient toutes les fonctions de la Royauté, & le sceptre en leurs mains ne perdoit rien de son éclat ni de sa force. Les magistratures étoient vénales; elles réformerent cet abus, ainsi que beaucoup d'autres, par des Edits qu'elles firent publier dans toutes les Provinces. Les finances étoient dans le plus grand désordre : Constantin le Nobilissime en avoit disposé à son gré; elles le firent venir de son Monastere pour l'interroger : effrayé de leurs menaces il déclara, qu'on trouveroit dans sa maison cinq mille trois cens livres pesant d'or enfoncés au fond d'une citerne. Cette somme fut rapportée aux Impératrices. Elles conférerent à l'Eunuque Nicolas, qui avoit servi leur Pere, le commandement des

Zoé & Théodora. An. 1042.

armées d'Orient, & celui des armées d'Occident au Patrice Conſtantin Cabaſilas. Calaphate avoit tiré de priſon Maniacès ; elles lui donnerent le titre de Maître de la Milice, & l'envoyerent commander en Italie avec un pouvoir abſolu.

VII. Zoé choiſit un mari.

C'eût été un phénomene trop extraordinaire, que deux femmes qui ne peuvent gouverner une famille avec un pouvoir égal, ſe fuſſent longtemps accordées dans le gouvernement d'un grand État. Zoé crut s'appercevoir que ſa ſœur avoit ſur elle la préférence dans le cœur des ſujets ; & piquée de jalouſie, elle fut la premiere à propoſer aux principaux Seigneurs l'élection d'un Prince, pour ſoutenir l'honneur de l'Empire. Elle ajouta que pour donner un droit légitime à celui qui ſeroit jugé digne de cet honneur, elle vouloit bien ſe ſacrifier elle-même au bien de l'Etat, & qu'elle conſentiroit à l'épouſer. C'étoit un ſacrifice qui ne lui coûtoit gueres, quoiqu'elle eût ſoixante deux ans. La propoſition parut très-raiſonnable, & l'on crut qu'il ne l'étoit pas moins de laiſ-

ſer à la Princeſſe le choix d'un mari. L'intérêt de Théodora ne fit aucune difficulté ; elle étoit la cadette & tellement éloignée du lien conjugal, qu'elle aimoit mieux perdre un Empire que de prendre un époux. Zoé ſongea d'abord à Conſtantin Dalaſsène, enfermé depuis huit ans dans une des Tours de Conſtantinople. C'étoit le premier que ſon Pere avoit eu intention de lui donner pour mari ; & de tous ceux qu'on pouvoit mettre ſur les rangs, Dalaſsène étoit celui qui convenoit le mieux à l'Empire, & le moins à la Princeſſe. Elle le manda au Palais, comme ſi elle n'eût eu d'autre deſſein que de lui rendre la liberté. Dans l'entretien qu'elle eut avec lui, elle lui trouva dans l'eſprit tant de fermeté & de roideur, qu'elle ſentit qu'en donnant un Maître à l'Empire, elle en prendroit un pour elle-même. Elle le congédia donc ſans lui faire aucune ouverture, & ſe tourna du côté de ſes amans, entre leſquels elle avoit à choiſir. Elle jetta les yeux ſur Conſtantin Artoclinès ; ce n'étoit qu'un des derniers Chambellans du Palais,

Zoé & Théodora.
An. 1042.

Zoé & Théodora. An. 1042.

mais il étoit d'une très-belle figure ; & cette qualité dans l'eſprit de la Princeſſe tenoit lieu de nobleſſe & de dignité. Il avoit déja une femme ; c'étoit un obſtacle qui n'avoit pas arrêté Zoé dès ſon premier mariage avec Romain Argyre, & la choſe fut réſolue. Malheureuſement la femme du Chambellan n'étoit pas d'une humeur auſſi traitable qu'Helene épouſe d'Argyre. Déja jalouſe de la Princeſſe qui partageoit ſon mari avec elle, ce fut une furie quand elle ſçut que Zoé vouloit le lui ravir. Pour lui ôter l'honneur de ce triomphe, elle fit mourir ſon mari par le poiſon.

VIII. Conſtantin Monomaque Empereur.

Zoé en fut affligée ſans être inconſolable. Elle ſe reſſouvint de Conſtantin Monomaque. C'étoit un homme auſſi diſtingué par ſa bonne mine que par ſon illuſtre naiſſance. Veuf d'une premiere femme, il avoit épouſé une niece de Romain Argyre, qui ne vêcut pas long-temps, & ce mariage ne lui avoit procuré de la part de cet Empereur qu'un libre accès auprès de ſa perſonne. Plus aſſidu encore auprès de l'Impératrice, dont il connoiſſoit les

penchans, il s'en étoit fait aimer, & avoit profité de son humeur libérale pour accroître sa fortune. Leur liaison avoit subsisté sans trouble tant que Romain avoit vêcu; mais Michel le Paphlagonien, plus jaloux que son prédécesseur, instruit de leur ancien commerce, & persuadé que Zoé étoit plus capable de former de nouvelles habitudes que de renoncer aux anciennes, avoit relégué Monomaque à Mitylene sous des prétextes imaginaires. Monomaque étoit depuis sept ans dans cet exil, lorsque Zoé le rappella pour lui donner le gouvernement de la Grece. Ayant perdu Artoclinès, elle lui manda de se rendre à l'Eglise de saint Michel sur le bord du fleuve Athyras en Thrace; & lui envoya Etienne de Pergame un de ses Chambellans pour lui porter la pourpre impériale & l'amener par mer à Constantinople. Dès qu'il fut arrivé elle l'épousa. C'étoit pour l'un & l'autre le troisieme mariage. Comme le Patriarche Alexis faisoit difficulté de le célébrer, à cause des canons qui défendoient les troisiemes noces, elle

ZOÉ & THÉODORA.
An. 1042.

Zoé & Théodora. An. 1042.

fit faire la cérémonie par le Doyen des Clercs du Palais ; & le lendemain douze de Juin, Alexis ne refusa pas de procéder au couronnement. Théodora dépouillée de toute autorité par ce mariage, conserva le titre d'Auguste.

IX. Amours de Monomaque & de Sclérène. *Cedr. p. 754. Zon. tom. II. p. 247, & seqq. Pagi ex Psello.*

Le scandale monta sur le trône avec Constantin Monomaque. Aussi dissolu que l'Impératrice, il ne prit aucune précaution pour cacher son libertinage. Il avoit débauché une jeune veuve parfaitement belle & d'une famille très-illustre, fille de Romain Sclérus & petit fille de Bardas Sclérus, ce guerrier célebre qui avoit disputé l'Empire à Basile Bulgaroctone. Elle se nommoit Sclérène. Eprise d'une violente passion pour Monomaque, elle lui avoit sacrifié son honneur & sa fortune, renonçant à tous les avantages d'une seconde alliance. Elle l'avoit suivi dans son exil, partageant ses biens avec lui, & préférant par une bisarrerie de débauche la qualité de maîtresse de Monomaque à celle d'épouse. Loin de s'opposer à son mariage avec Zoé, elle fut la premiere à

lui

lui conseiller d'accepter une main qui lui donnoit l'Empire ; trop contente, disoit-elle, si elle étoit assurée de tenir toujours la premiere place dans son cœur. Cette intrigue connue de Zoé ne l'avoit point dégoûtée de Monomaque ; l'habitude de la débauche avoit émoussé en elle le sentiment de jalousie ; le mariage n'étoit plus dans son esprit qu'une affaire de politique ; elle étoit disposée à passer à un mari tous ses écarts, pourvû qu'il lui laissât la même liberté. Monomaque n'eut pas de peine à obtenir d'elle de faire venir Sclérène à Constantinople ; & ce fut plutôt par crainte de la censure publique, que par ménagement pour Zoé qu'il ne lui donna pas d'abord un brillant équipage. Mais lorsqu'il eut accoutumé les yeux des habitans à la voir honorée, il fit bâtir un magnifique Palais en apparence pour lui-même, mais en effet pour elle ; il lui donna des Gardes & tous les Officiers d'une maison Souveraine, & l'environna de tout l'éclat de la Majesté Impériale. Enfin du consentement de Zoé, il la logea dans son Palais & ne

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

mit plus de différence entre elle & son épouse légitime. Elles partageoient ensemble toutes les dépouilles de l'Empire. C'étoit dans ce double Océan que venoient se perdre les tributs, les taxes, les impositions & tous les revenus des Provinces; c'étoit aussi de ces deux sources que partoient également toutes les graces, qui s'achetoient à grand prix. Les dignités & les charges redevinrent vénales. Pour achever la conformité, Sclérène fut décorée du titre d'Auguste. On rendoit à ces deux femmes les mêmes honneurs. On disoit que par un traité secret elles étoient convenues de posséder le Prince en commun & par indivis. Elles l'accompagnoient à droite & à gauche quand il paroissoit en public; leur appartement n'étoit séparé que par celui du Prince. L'Impératrice n'y entroit qu'aprés s'être informée s'il n'étoit pas avec Sclérène. Ce désordre avoi pris une forme si réguliere, qu'il sembloit que la qualité de Maîtresse du Prince fût devenue la premiere dignité du Palais. On ne sait si l'union de ces deux rivales si contrai-

re à la nature auroit ſubſiſté long-temps : Sclérène arrivée par l'infamie au comble de la gloire, fut emportée par une maladie rapide dans les premieres années du regne de ſon amant.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

X. Caractere de Monomaque.

La douceur & la clémence de Monomaque lui faiſoient pardonner ſes déréglemens. Il ne témoigna aucun reſſentiment des injures qu'il avoit reçues dans l'état de particulier. Mais la clémence étoit en lui un effet de molleſſe & non de vertu. Aſſis ſur le Trône il crut n'avoir rien à faire qu'à ſe repoſer des traverſes qu'il avoit eſſuyées, & à s'y endormir tranquillement entre les bras de la volupté. Sa libéralité, qui ne connoiſſoit ni raiſon ni meſure, n'étoit qu'une profuſion aveugle. Elle épuiſa bientôt les finances & le mit dans la néceſſité de vexer ſes ſujets. Les Provinces frontieres étoient exemptes de tributs ; pour toute redevance elles étoient obligées de défendre les paſſages qui donnoient entrée aux Barbares. Il abolit cet ordre ſagement établi ; il les aſſujettit aux mêmes impoſitions que les autres Provinces ; & les portes de l'Empire

CONSTANTIN IX. An. 1042.

furent ouvertes. C'eſt à ce Prince qu'on doit imputer dans l'origine la facilité que les Barbares trouverent dans la ſuite à s'emparer de l'Orient. Il étoit inſinuant & aſſez adroit à prendre chacun par ſon foible. Fort ignorant lui-même il attiroit les Savans auprès de lui. Il admit dans le miniſtere le Philoſophe Michel Pſellus, connu par un grand nombre d'ouvrages. Pour couvrir ſes vices & en impoſer à ſon ſiecle, il achetoit des éloges à force de bienfaits; ne ſachant pas ſans doute que ces louanges vénales ne ſurvivent pas aux penſions qui les ont procurées.

XI. Révolte de l'iſle de Cypre. *Cedr. p. 757. Zon. T. II. p. 250 Glycas pag. 319.*

Monomaque ne trouva pas ſur le Trône le repos qu'il cherchoit. Son regne fut agité par des guerres continuelles, par des ſéditions, par des révoltes. Il croyoit avoir prévenu les troubles domeſtiques en éloignant Michel Calaphate & ſa famille. Jean avoit été tranſporté à Leſbos, Michel à Chio, Conſtantin à Samos. Mais la foibleſſe du gouvernement fit naître d'autres ennemis. Théophile Erotique chaſſé deux ans auparavant de Servie

par Etienne Boiſtlave, étoit Gouverneur de l'iſle de Cypre. Cet homme d'un eſprit remuant & ambitieux, apprenant la révolution qui ôtoit la couronne à Calaphate, réſolut de s'emparer de l'iſle & de s'y former un Royaume. Il ſouléve les peuples contre le Financier Théophylacte ſous prétexte d'une rigueur exceſſive dans l'exaction des tributs, & le fait maſſacrer. Toute l'iſle ſe ſoumet à lui comme à ſon Libérateur. Monomaque ne tarda pas à étouffer cette révolte. Conſtantin Chagé, Amiral de la flotte Impériale, n'eut que la peine de ſe montrer pour ramener les Cypriots à l'obéiſſance. Théophile fut pris & conduit à l'Empereur, qui ſe contenta de confiſquer ſes biens & de le faire ſervir de riſée au peuple, en l'expoſant vêtu d'une robe de femme au milieu du Cirque dans les jeux équeſtres.

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

XII.
Guerre de Servie.
Cedr. p. 754, 755.
Zon. T. II. p. 247, 248.

L'Empereur trouvoit un ennemi plus redoutable dans le nouveau Roi de Servie. Ce Prince infeſtoit par des courſes continuelles l'Illyrie entiere & ſur-tout le Pays des Triballes qui fai-

CONSTANTIN XI.
An. 1042.
Glycas pag. 319.
Manass. pag. 127.

ſoit alors partie de la Bulgarie. Monomaque n'étoit pas en état de commander lui-même ſes armées : tourmenté des douleurs de la goutte, il paſſa dans ſon lit la plus grande partie de ſon regne, alternativement occupé de ſes maux & de ſes plaiſirs. Il ne ſavoit pas même choiſir ceux qui devoient commander. Il envoya ordre à Michel, Gouverneur de Dyrrachium, de marcher contre Etienne avec ſes troupes & celles qu'il auroit raſſemblées des Provinces voiſines. Quoique Michel n'eût aucune expérience de la guerre, il obéit & ſe mit en marche à la tête de ſoixante mille hommes. Il entra dans la Servie par des chemins rudes, montueux & ſi étroits, qu'à peine y avoit-il place pour deux Cavaliers de front. Après avoir paſſé ces défilés dangereux ſans ſonger à les faire garder ni à prendre aucune précaution pour le retour, il fait le dégât dans la contrée, & après s'être chargé de butin il reprend la route de Dyrrachium. Les Serves qui ne s'étoient pas montrés en campagne, s'étoient poſtés dans des Forêts

à droite & à gauche au-dessus de ces gorges étroites. Dès que l'armée y est engagée, ils font rouler sur elle des rochers entiers & pleuvoir une grêle de traits. Les Grecs exposés à ce violent orage, ne peuvent faire usage de leurs armes ni de leurs bras; les uns restent ensevelis sous les masses de pierres qui les écrasent, les autres tombent percés de fléches. Les vallons sont comblés de cadavres, de chevaux morts, d'armes brisées. Il y périt quarante mille hommes, & sept Officiers généraux. Les autres couverts de blessures gagnent le haut des éminences & se dérobent à l'ennemi au travers des forêts. Ne marchant que de nuit, suivis de leur Général qui ne les commandoit plus, ils rapporterent à Dyrrachium les marques sanglantes de leur défaite.

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

XIII.
Maniacès en Italie.

Cedr. p. 756, 757.
Zon. tom. II. 249, 250.
Manass. pag. 127, 128.
Glycas pag. 39.

Une perte si honteuse jettoit l'allarme dans Constantinople, lorsqu'on y reçut la nouvelle d'une révolte, dont les suites étoient encore plus à craindre par les qualités de celui qui en étoit le chef. Zoé avant que d'épouser Monomaque avoit envoyé Maniacès

CONSTANTIN IX
An. 1042.
Lup. protosp. Leo ost l. 2. c. 67. Guill. Appul. l. 1. Murat. ad chron. Bar. Idem annal. d'Ital. Tom. V. pag. 128, & seqq. Giann. hist. Nap. l. 9. c. 2. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. III. pag. 100, 102, 104.

en Italie pour défendre contre les Normands & les Lombards ce que l'Empire y possédoit encore. Il y trouva les affaires des Grecs en très-mauvais état. Argyre, fils de Mel, s'étant échappé des prisons de Constantinople étoit revenu en Apulie. Les Normands mécontens d'Aténulf, qui sans les consulter avoit profité de la rançon d'Exauguste & l'avoit remis en liberté, s'étoient séparés de lui pour mettre Argyre à leur tête. La réputation qu'avoit laissée son pere, lui donnoit parmi eux une grande considération, qu'il soutint par son mérite personnel; & sous sa conduite ils s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de l'Apulie. Maniacès débarqua au port d'Otrante, & livra bataille aux Normands entre Monopoli & Matera. Elle fut sanglante & l'avantage long-temps disputé demeura enfin à Maniacès. Ce Général naturellement dur & cruel, aigri par cette résistance, s'en vengea sur les deux Villes qui furent le fruit de sa victoire. Il ne fit de quartier ni aux femmes ni aux enfans, encore moins aux Prêtres & aux Moines.

Tout fut paſſé au fil de l'épée, à l'exception des principaux habitans, qu'il n'épargna dans le maſſacre, que pour leur faire enſuite trancher la tête aux portes de leur patrie. Deux cens furent décapités devant Matera. Pluſieurs autres Villes ſe rendirent au vainqueur; & par une de ces alternatives alors fréquentes en ce Pays, l'Apulie alloit rentrer toute entiere ſous la puiſſance des Grecs, lorſque Maniacès tourna ſes armes contre l'Empire.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

XIV. Révolte de Maniacès.

Ce guerrier poſſédoit en Orient de grandes terres qui touchoient celles de Romain Sclérus, & ce voiſinage donnoit occaſion à de vives conteſtations. Maniacès d'un caractere bouillant & impétueux avoit voulu pluſieurs fois tuer Sclérus, qui n'avoit évité la mort que par la fuite. Lorſque Monomaque fut Empereur, Sclérus devenu puiſſant par le crédit de ſa ſœur Sclérène ſe vit en état de ſe venger de ſon ennemi. Il profita de ſon abſence pour envahir une partie de ſes terres; il lui fit même l'affront le plus ſenſible en débauchant ſa femme; & pour achever de le perdre, il engagea le Prince

CONSTANTIN IX. An. 1042.

à le dépouiller du commandement & à le rappeller à Constantinople. Maniacès au désespoir devoir que ses services n'étoient payés que par des outrages, & sentant bien qu'il seroit mal reçu à la Cour, résolut de n'y retourner qu'en maître & les armes à la main. Il n'eut pas de peine à mettre son armée dans ses intérêts. Ses soldats regardoient l'Italie comme un exil, & désiroient ardemment de revoir leur patrie. Il ne lui fut pas si facile de gagner Argyre & les Normands, qu'il vouloit attacher à son parti. Ils comprirent qu'en secondant l'entreprise de Maniacès, ils se donneroient un maître plus difficile à détruire que toutes les forces de l'Empire Grec, & que l'Italie seroit perdue pour eux. Ainsi loin d'écouter la proposition du rebelle, Argyre se déclara contre lui. A la tête de sept mille Normands il prit la ville de Juvenace, & alla mettre le siége devant Trani. Il fut obligé de le lever au bout d'un mois, quoiqu'il eût fait construire une tour de bois de nouvelle invention, sur laquelle il comptoit beaucoup pour la prise de la Ville.

Cependant l'Empereur inſtruit de la révolte de Maniacès, avoit envoyé pour le combattre un grand corps de troupes commandé par un de ſes Ecuyers nommé Parde, qui n'avoit d'autre mérite que celui de courtiſan. Ce ne fut qu'un jeu pour Maniacès de ſe défaire de cet ennemi. Dès qu'il apprit ſon arrivée, il courut à ſa rencontre, tailla ſes troupes en pieces, le tua lui-même, & ſe ſaiſit des grandes ſommes d'argent que Parde apportoit pour gagner les Normands, les Lombards & les troupes rebelles. Ce butin mit Maniacès en état de ſoutenir la guerre civile. Décoré du diadême & du titre d'Empereur, qu'il ſe fit donner par ſes ſoldats, il ſe préſenta devant Bari, & n'y fut pas reçu. Argyre s'y étoit jetté pour la défendre. Il ſe retire à Tarente; Argyre & les Normands joints au Catapan Baſile Théodorocane l'y aſſiégent ſans ſuccès. Maniacès ſe renferme dans Otrante; les Normands viennent encore l'y aſſiéger. Enfin las des chicannes de la guerre d'Italie, il ſe détermine à frapper un grand coup, qui feroit tomber

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

XV.
Succès & mort de Maniacès.

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

tout le reſte, & à marcher à Conſtantinople pour détrôner l'Empereur. Il s'embarque ſecrettement, & quoique Théodorocane fermât le port d'Otrante avec une flotte, il paſſe à Dyrrachium & prend le chemin de la Bulgarie. L'Empereur allarmé de ſa marche lui écrit pour lui promettre ainſi qu'à ceux qui le ſuivoient, l'impunité & même des récompenſes, s'ils rentrent dans le devoir. Mais ſe doutant bien que ces offres ſeroient inutiles, il aſſemble en même-temps des troupes dont il donne la conduite à Etienne Sébaſtophore. On appelloit ainſi les Commandans des différens quartiers de Conſtantinople, parce que dans les cérémonies publiques ils portoient à la tête de leur quartier l'image de l'Empereur; & c'étoit une dignité conſidérable, ſouvent occupée par des Patrices, quoique ſubordonnée au Préfet de la Ville. C'étoit cet Etienne que Zoé avoit envoyé porter la pourpre à Monomaque, lorſqu'elle l'avoit choiſi pour époux. L'approche de cet Eunuque, a qui la confiance de l'Empereur n'avoit pas donné

la ſcience militaire, n'intimida point Maniacès. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Oſtrobe. Celle d'Etienne fut miſe en déroute. Maniacès combattant à la tête de la ſienne, portoit par-tout la terreur & la mort, lorſqu'il reçoit un coup de fléche dans la poitrine. Il tombe de cheval & expire ſur la place. La fortune du combat change auſſi-tôt, les fuyards tournent viſage, les vainqueurs jettent bas les armes & ſe rendent. On coupa la tête à Maniacès. Etienne d'autant plus enflé de ſa victoire, qu'il l'avoit moins méritée, revint à Conſtantinople. Précédé de ſon armée il rentre dans la Ville ſur un cheval blanc, conduiſant devant lui les Officiers rebelles montés ſur des ânes, & faiſant porter au bout d'une pique la tête de Maniacès, qui fut enſuite ſuſpendue au haut du théâtre. L'Empereur voulut être témoin de la gloire de ſon Général. Environné de tout l'éclat de la Majeſté Impériale, aſſis entre Zoé & Sclérène dans le veſtibule de l'Egliſe du Sauveur, ſituée près de l'entrée du Palais dans la grande place, il vit défiler devant lui toute la pompe de ce triomphe.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.
XVI.
Affaires d'Italie.
Guill. appul. l. 1.
Lup. protosp. chron. Bar. chron. Norm.
Du Cange fam. p. 157.
Murat. annal. d'Ital. Tom. VI. p. 130, & seqq.
Giann. hist. Nap. l. 9. c. 2.
Abrégé de l'hist. d'Ital. T. III. pag. 108, 118.

L'opposition d'Argyre aux desseins ambitieux de Maniacès l'avoit réconcilié avec l'Empereur Grec. Monomaque lui pardonna le passé, le fit Patrice & lui accorda Bari avec le titre de Prince, auquel il joignit celui de Duc de la Pouille. Ainsi Argyre devint par le moyen des Grecs maître de cette même Ville, que Mel son pere s'étoit efforcé d'enlever aux Grecs pour la mettre en liberté. C'est ainsi que se forma la principauté de Bari. Mais en acquérant l'amitié des Grecs, Argyre perdit celle des Normands. Ce n'étoit pas pour l'intérêt de l'Empire, que les Normands s'étoient déclarés contre Maniacès, & Monomaque en payant ce service, fut la dupe de leur politique. Ils reçurent ses présens & se séparerent d'Argyre, dès qu'ils le virent uni avec les Grecs. Guaimar, Prince de Salerne & de Capoue, jaloux de l'élévation d'Argyre, se donna lui-même le titre de Duc de Pouille & de Calabre; & prenant les Normands à sa solde il alla mettre le siége devant Bari. Mais Argyre se tenant renfermé dans la place, sans ris-

quer aucun combat, l'obligea de se retirer après avoir fait le dégât dans les environs. Ce fut alors que les Normands déja maîtres d'une grande partie de la Pouille, & pleins d'espérance de conquérir bientôt le reste, établirent entre eux une forme de gouvernement semblable à celui que les Seigneurs Lombards avoient choisi après la mort de Clef, & qui n'avoit duré que dix ans. Ils se partagerent les Villes conquises, auxquelles ils attacherent le titre de Comtés ; & dans ce partage ils n'oublierent pas Ardoin, qui avoit été l'ame de leur entreprise. Quoiqu'ils fussent indépendans l'un de l'autre, toutefois pour éviter la confusion presque inévitable dans la pluralité des Commandans, ils élurent un Chef pour convoquer l'assemblée de la Nation, y présider & marcher à leur tête dans la guerre. Cet honneur étoit dû à Guillaume Bras-de-Fer; il eut le titre de Comte de la Pouille ; mais ce ne fut qu'un titre d'honneur ; il n'étoit que le premier entre ses égaux. La Ville de Melses fut choisie pour Capitale;

CONSTANTIN IX.
An. 1043.

CONSTANTIN IX. An. 1043.

c'étoit là que ſe tenoient les aſſemblées générales ; elle étoit commune à tous & n'entroit dans le partage d'aucun des Comtes. Cette forme d'Ariſtocratie ſubſiſtoit depuis trois ans, & la puiſſance des Normands s'affermiſſant par une conſtitution régulière, s'étendoit peu-à-peu par de nouvelles conquêtes, lorſqu'Argyre content de vivre tranquille dans ſa principauté de Bari, ſans s'attirer ſur les bras des ennemis ſi redoutables, fit un voyage à Conſtantinople. L'Empereur le reçut avec diſtinction ; mais il lui fit des reproches de ſon indifférence, & il exigea de ſa fidélité qu'il travaillât à chaſſer de la Pouille une Nation qui ne s'étoit établie qu'aux dépens de l'Empire. Ce projet occupoit le conſeil de l'Empereur, lorſqu'on reçut une nouvelle qui prouvoit la difficulté de l'exécution. Euſtaiſe, Catapan d'Italie, avoit livré bataille aux Normands près de Trani, & avoit éprouvé par une ſanglante défaite combien il étoit inférieur en ſcience militaire à Guillaume Bras-de-Fer, & ſes ſoldats en valeur aux troupes

Normandes. Mais les vainqueurs firent peu de jours aprés une perte plus grande que celle d'une bataille. Guillaume, le héros de la premiere famille de Tancrede, mourut regretté des ſiens, admiré des ennemis mêmes autant par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa brillante valeur. Il ne laiſſoit point d'enfans. Son frere Drogon hérita de ſes titres, & ſoutint ſa haute renommée pendant le peu de temps qu'il lui ſurvêcut. Revenons à ce qui ſe paſſoit à Conſtantinople.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.

XVII.
Mort du Patriarche Alexis.

Cedr. p. 758. Zon. T. II. pag. 250. Glycas pag. 319. Joël. p. 183, 184. Oriens Chriſt. Tom. I. pag. 259, 260.

Alexis qui gouvernoit cette Egliſe depuis dix-ſept ans, mourut le 20 Février 1043. Les richeſſes qu'il laiſſa ne font pas ſon éloge. L'empereur fit enlever deux mille cinq cens livres d'or, qu'on trouva cachées dans ſon Palais. On lui donna pour ſucceſſeur le 25 Mars ſuivant Michel Cérulaire, qui ayant été banni de Conſtantinople trois ans auparavant pour avoir conjuré contre l'Empereur Michel le Paphlagonien, avoit embraſſé l'état Monaſtique. Ce fut ce Patriarche qui leva l'étendard de la révolte contre l'Egliſe Romaine, & qui fut l'auteur

du Schisme des Grecs, ainsi que nous le rapporterons dans la suite.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.
XVIII.
Mort de Jean le Ministre.
Cedr. p. 758. Zon. T. II. pag. 251.

Jean le Ministre vivoit au-delà du Bosphore dans un Monastere, où Calaphate l'avoit fait enfermer. Monomaque ne le trouva pas assez puni; il le fit transporter à Mitylene, avec ordre de lui crever les yeux. Ce fier Ministre qui avoit fait tant de malheureux, n'eut pas assez de courage pour supporter ses propres malheurs; il mourut de désespoir le 12 Mai, onze jours après son aveuglement.

XIX.
Disgrace d'Etienne Sébastophore.

Deux mois après on vit encore un exemple d'une éclatante disgrace. Etienne Sébastophore, favori de Monomaque, qui l'année précédente l'avoit décoré du triomphe le plus brillant & le moins mérité, fut accusé & convaincu d'avoir formé le dessein de détrôner l'Empereur, & d'élever à sa place le Patrice Léon fils de Lamprus & Gouverneur de Mélitine. L'ingrat Etienne étoit sans doute le plus coupable; il fut le moins puni. Soit par la faveur de Zoé, soit par un reste de tendresse du Prince pour un homme qui lui avoit porté la premiere

nouvelle de ſon élévation, ſoit par l'effet de quelques-unes de ces intrigues de Cour, qui renverſent l'ordre de la juſtice, il en fut quitte pour perdre ſes biens & être relégué dans un Monaſtere. On ne parle pas de Léon, qui apparemment ſe déroba aux pourſuites. Mais Lamprus ſon pere ne fut pas épargné. Après de cruelles tortures, il fut promené dans la place publique pour y eſſuyer toutes les inſultes du peuple. Enfin on lui creva les yeux. Il ne ſurvêcut que peu de jours à ces rigoureux traitemens.

CONSTANTIN IX. An. 1043.

XX. Guerre des Ruſſes. *Cedr. p. 755. & ſeqq.*

Ces événemens domeſtiques qui n'intéreſſoient que l'Empereur, occupoient moins les eſprits, qu'un danger qui menaçoit l'Empire. Les Grecs environnés de barbares, & trop foibles pour réſiſter à tous, achetoient la paix de pluſieurs de ces peuples. Ils payoient tribut aux Ruſſes, qui leur fourniſſoient des troupes & entretenoient avec eux un commerce utile aux deux Nations. Des Marchands Ruſſes, qui étoient toujours en grand nombre à Conſtantinople, ayant pris querelle

CONSTANTIN IX.
An. 1043.

avec quelques habitans, on en vint aux mains, & un Seigneur Ruſſe des plus diſtingués fut tué dans ce tumulte. Jaroſlas régnoit alors en Ruſſie. Ce Prince guerrier qui venoit de vaincre les Patzinaces & de dompter les Lituaniens, irrité de ce meurtre fait prendre les armes à ſes ſujets, appelle à ſon ſecours les autres barbares Septentrionaux, aſſemble une armée de cent mille hommes, & la fait embarquer ſur le Boryſthène. Il en donne la conduite à ſon fils Vladimir. Tous les canots qui compoſoient cette flotte (car les Ruſſes n'avoient pas d'autres navires) devoient traverſer le Pont-Euxin, & ſe réunir à l'entrée du Boſphore, pour aller enſemble attaquer Conſtantinople. A cette nouvelle l'Empereur députe à Vladimir; il lui fait repréſenter *qu'il n'a point de part à l'injure dont les Ruſſes ont à ſe plaindre; qu'une querelle ſurvenue entre des particuliers ne doit pas rompre une paix depuis long-temps établie entre les deux Nations; & qu'après tout il eſt prêt de donner aux Ruſſes telle ſatisfaction que peut exiger la plus rigoureuſe juſti-*

ce. Ses députés sont renvoyés avec insulte, & l'Empereur perdant toute espérance d'accommodement, se prépare lui-même à la guerre. Il commence par faire arrêter & mettre en prison tous les Russes qui étoient à Constantinople, & donne le même ordre pour toutes les Provinces. Comme les vaisseaux de la flotte Impériale étoient dispersés en différens parages, & que le temps manquoit pour les rassembler, il fait équipper à la hâte les navires de toute espece qui se trouvoient dans le port de Constantinople, il y fait embarquer ce qu'il y avoit de soldats dans la Ville, avec une ample provision de feu grégeois; il monte lui-même sur sa galere, & s'avance vers les Barbares qui se tenoient sur les ancres à l'entrée du canal. Deux grands corps de Cavalerie l'accompagnoient à droite & à gauche, & marchoient le long du rivage.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.

XXI.
Défaite des Russes.

Les deux flottes s'observoient sans faire aucun mouvement, & chacune attendoit l'attaque. Enfin l'Empereur voyant que le jour se passoit sans rien

CONSTANTIN IX. An. 1043.

faire, envoye encore propoſer un accommodement. Il n'eſt pas mieux écouté que la premiere fois. Vladimir répond ſeulement que pour avoir la paix il faut lui payer trois livres d'or pour chacun de ſes ſoldats. Une réponſe ſi peu raiſonnable détermine l'Empereur à combattre. Il ordonne à Baſile Théodorocane de prendre trois triremes & d'aller harceler l'ennemi. Baſile fait plus que l'Empereur ne lui avoit commandé; il ſe jette au travers de la flotte, brûle ſept canots, en coule à fonds trois avec leur charge, ſaute lui-même dans un canot Ruſſe, & tue ou jette à la mer ceux qui le montoient. Les Ruſſes voyant en ce moment l'Empereur venir ſur eux avec toute ſa flotte, prennent la fuite, ſe font échouer contre des rochers & des bancs de ſable, & gagnent le bord, où la cavalerie Grecque en fait un grand carnage. On y compta enſuite près de quinze mille cadavres. L'Empereur étant demeuré deux jours en cet endroit, retourna le troiſieme à Conſtantinople, laiſſant à Nicolas & à Baſile ſa flotte bien garnie de troupes,

avec ordre de garder l'entrée du canal & d'empêcher les descentes.

CONSTANTIN IX. An. 1043.

XXII. Ils se retirent.

Il restoit encore aux Russes un très-grand nombre de canots qui se rassembloient dans un port voisin ; & tandis que la flotte Grecque couroit le long des rivages pour piller ceux qui avoient échoué & dépouiller les cadavres que la mer jettoit sur ses bords, vingt quatre vaisseaux détachés à la poursuite des fuyards allerent insulter les Russes jusque dans le port. A peine y furent-ils entrés qu'ils se virent environnés d'une prodigieuse multitude de canots, qui les assailloient de toutes parts comme un essain d'abeilles. Bientôt les vaisseaux furent investis, & couverts de Russes qui monterent à l'abordage, & les Grecs fatigués du travail de la rame & de la poursuite pouvoient à peine rendre quelque combat. Ils voulurent sortir &regagner la pleine mer ; mais ils trouverent le passage fermé. Ce fut-là que le Patrice Constantin Caballure, Commandant de la flotte de Cibyre qui consistoit en onze vaisseaux, fut tué en combattant avec courage. Quatre vais-

CONSTANTIN IX. An 1043.

ſeaux furent pris entre leſquels étoit l'Amiral. Tout l'équipage fut paſſé au fil de l'épée. Les autres échouerent contre les rochers, où ils ſe briſerent. Des ſoldats qui les montoient les uns périrent dans les eaux, les autres par le fer ennemi, quelques-uns furent faits priſonniers. Ceux qui purent échapper en grimpant ſur le rivage, revinrent nuds, meurtris, déchirés rejoindre leur flotte. Les Ruſſes conſolés de leur défaite, reprirent la route de leur Pays. Comme la perte d'un grand nombre de leurs canots en obligeoit une partie de retourner par terre, ils furent arrêtés près de Varna par Catacalon Gouverneur de ce Pays, qui en fit un grand carnage, & en envoya huit cens à Conſtantinople. Ce guerrier auſſi vigilant que brave & hardi les avoit déja fort maltraités à leur premier paſſage, lorſqu'en allant à Conſtantinople ils avoient fait une deſcente ſur cette côte.

An. 1044. XXIII. Sédition. *Cedr. p. 761. Glyc. p. 320.*

L'Empereur échappé de ce danger penſa périr au milieu de Conſtantinople. L'éclat ſcandaleux dont brilloit Sclérène, éclipſoit même l'Impératrice

&

& révoltoit les esprits. On craignoit que cette ambitieuse maîtresse, pour régner seule, ne se défît de Zoé & de Théodora. Le 9 Mars de l'an 1044, jour de la fête des quarante Martyrs, il se faisoit une procession solemnelle, sorte de dévotion fort à la mode à Constantinople, & à laquelle les Empereurs se faisoient plus de scrupule de manquer qu'aux préceptes de l'Evangile. L'Empereur à pied, accompagné de sa Garde, se rendit à l'Eglise du Sauveur au milieu des acclamations du peuple. C'étoit-là qu'il devoit monter à cheval pour marcher avec le Clergé à l'Eglise des Martyrs. Pendant qu'il s'y préparoit, il s'éléve du milieu de la foule une voix qui s'écrie : *Point de Sclérène ; vivent nos Princesses Zoé & Théodora ; Que Dieu les préserve du malheur qui les menace.* Ces paroles bouleversent en un moment l'esprit du peuple. Les acclamations se changent en cris de fureur ; on insulte, on veut tuer le Prince, auquel on souhaitoit tout à l'heure mille ans de vie ; & peut-être l'auroit-on mis en pieces avec toute sa

CONSTANTIN IX
An. 1044.

CONSTANTIN IX. An. 1044.

maiſon, ſi les deux Princeſſes n'euſſent appaiſé le tumulte en parlant au peuple du haut d'une fenêtre. Monomaque confus & tremblant regagna ſon Palais ſans achever la cérémonie.

An. 1045. XXIV. Guerre en Arménie. *Cedr. p. 761, & ſeqq.*

Une conteſtation de domaine qui s'éleva l'année ſuivante aux extrémités de l'Empire, alluma une grande guerre. Vingt-quatre ans auparavant George, Roi d'Ibérie & d'Abaſgie, faiſant la guerre à l'Empire, avoit été ſecondé par un Prince nommé Jobanéſic, qui poſſédoit dans l'Arménie majeure un grand territoire autour de la Ville de Hani. Lorſque l'Empereur Baſile eut vaincu George, Jobanéſic appréhendant le reſſentiment du vainqueur, le prévint en lui mettant entre les mains ſa perſonne & ſes états. Baſile déſarmé par cette ſoumiſſion, non-ſeulement ne lui ôta rien de ce qu'il poſſédoit, mais lui donna même pour toute ſa vie le Domaine uſufruitier de la grande Arménie, à condition qu'après ſa mort le territoire de Hani ainſi que l'Arménie reviendroit à l'Empire. Jobanéſic accepta cette condition par un acte ſigné de ſa

main. Etant mort plusieurs années après Basile, son fils Cacice lui succéda dans tous ses droits & ses Domaines, dont les successeurs de Basile, peut-être par ignorance le laisserent jouir paisiblement. Mais l'acte original étant tombé entre les mains de Monomaque, il en demanda l'exécution. Cacice ne refusoit pas de se reconnoître vassal de l'Empire; mais il prétendoit conserver tout l'héritage de son pere; & ce procès ne put être vuidé que par les armes. Monomaque envoya une armée, dont-il donna le commandement à Michel Jasite qu'il nommoit Gouverneur d'Ibérie, avec ordre de forcer Cacice à se dessaisir de ses Etats. Cacice de son coté résolut de se défendre, & le fit avec tant de courage, que Jasite se vit obligé de demander de nouveaux secours. On lui envoya une nouvelle armée plus nombreuse que la premiere, sous la conduite de Nicolas, Commandant général des troupes de la Garde. L'Empereur écrivit encore au Sarasin Aplesphar, Emir de Tibium & de la Persarmenie sur les bords de l'Araxe, pour

CONSTANTIN IX.
An. 1045.

CONSTANTIN IX. An. 1045.

l'engager à porter ses armes dans l'Arménie & à faire la guerre à Cacice. Nicolas porteur des lettres de l'Empereur y joignit les présens & les sollicitations les plus pressantes. Aplesphar promit de pousser Cacice à toute outrance, si l'Empereur vouloit s'engager par écrit à le laisser maître des conquêtes qu'il feroit sur l'ennemi. L'Empereur y consentit par un acte authentique ; aussitôt le Sarasin se mit en campagne & prit sur Cacice grand nombre de places. Cacice attaqué à la fois par les Grecs & les Sarasins, prit le parti de faire la paix avec Nicolas, & de se mettre à la discrétion de l'Empereur. Il vint à Constantinople se jetter à ses pieds, & reçut en récompense de sa soumission la dignité de maître de la Milice, avec de grandes terres en Cappadoce, où il vêcut plus heureux dans l'opulence d'une condition particuliere, que dans une souveraineté contestée.

An. 1046. XXV. Guerre contre Aplesphar.

Ce n'étoit pas l'intention de Monomaque de tenir parole au Sarasin & de lui laisser ses conquêtes ; mais celle du Sarasin étoit assurément de les

conserver. Dès que Cacice eût été mis à la raison, l'Empereur redemanda les places dont Aplesphar s'étoit emparé, comme faisant partie des Etats du vaincu; & sur le refus il ordonne à Nicolas de mettre ensemble les troupes Grecques, Ibériennes & Arméniennes, & de marcher au Sarasin, qui avoit l'audace de prétendre qu'on dût tenir parole à des infideles. Nicolas rassemble toutes les forces que l'Empire avoit dans ce Pays; & ne croyant pas apparemment qu'une telle expédition fût digne de lui, il en charge Jasite & un Alain son vassal nommé Constantin. Il leur ordonne d'aller attaquer Tibium. Aplesphar étoit beaucoup plus habile que Nicolas même. Outre sa valeur naturelle, il possédoit parfaitement l'art de la guerre, & savoit rompre les mesures de l'ennemi. Se sentant trop foible pour en venir aux mains, il se renferme dans sa Ville, & bouche le lit de la riviere qui baignoit les murs, pour inonder la plaine voisine. Il poste des archers sur les côteaux dans les vignobles d'alentour, & convient avec eux d'un

CONSTANTIN IX.
An. 1046.

CONSTANTIN IX.

An. 1046.

ſignal. Ces diſpoſitions faites, il attend l'ennemi. Les Grecs perſuadés que c'étoit par crainte qu'il ſe tenoit enfermé, courent ſans ordre aux murailles, les uns à pied, les autres à cheval, bien aſſurés qu'ils vont emporter la Ville d'emblée. Dès qu'Apleſphar voit les uns embourbés, les autres engagés dans les vignobles, il donne le ſignal, & les ſoldats embuſqués au haut des côteaux accablent les Grecs de fléches & de pierres. La plupart y laiſſerent la vie; ceux qui échappoient aux coups, reſtoient, hommes & chevaux, enfoncés dans la terre détrempée par les eaux. Jaſite & Conſtantin ſe ſauverent avec un petit nombre & allerent porter à Nicolas la nouvelle de leur défaite.

An. 1047.

XXVI. Catacalon envoyé contre Apleſphar.

L'Empereur ayant appris ce mauvais ſuccès cauſé par l'ignorance de ſes Généraux, rappelle Nicolas & Jaſite. Il confére le gouvernement d'Ibérie à Catacalon, le meilleur guerrier de l'Empire, & donne le Commandement de l'armée à Conſtantin, Capitaine de la Garde étrangere. C'étoit un eunuque, Saraſin de naiſſance,

mais homme d'esprit, qui avoit la confiance de l'Empereur, auquel il avoit rendu de grands services dans le temps de son infortune. Ces deux Généraux parfaitement d'intelligence ne jugerent pas à propos de commencer par le siege de Tibium, capitale des domaines d'Aplesphar & en état de faire une longue résistance. Ils crurent devoir affoiblir auparavant ce Prince, en lui enlevant toutes les places de moindre considération, qui lui fournissoient des forces. Ils réussirent à s'en rendre maîtres, malgré leur situation avantageuse, & les secours d'Aplesphar, qui fut battu dans toutes les rencontres. Enfin approchant toujours de Tibium, ils vinrent mettre le siege devant le fort de Chélidoine, bâti sur un roc escarpé: comme ils avoient donné le change aux habitans en feignant d'avoir d'autres desseins, & qu'ils avoient tout-à-coup rabattu sur cette place, lorsqu'on s'y attendoit le moins, elle étoit mal pourvue de vivres. Elle ne pouvoit tenir long-temps; lorsqu'il vint ordre

CONSTANTIN IX. An. 1047.

à Constantin d'abandonner tout & de revenir à grandes journées à Constantinople avec son armée, laissant Catacalon en Ibérie.

XXVII. Avanture de Léon Tornice. Cedr. p. 764, 765, 766. Zon. T. II. p. 251, 252, 253. Manass. pag. 128. Glyc. p. 720.

Une dangereuse révolte obligeoit l'Empereur à rassembler toutes ses forces. Léon Tornice son parent, établi dans Andrinople, avoit gagné le cœur des Macédoniens par ses qualités aimables, relevées encore par les graces de l'extérieur. Ces avantages lui donnoient déja l'empire sur les esprits, & l'on étoit persuadé qu'il monteroit un jour sur le trône. Les Devins, qui prennent tout leur savoir dans les circonstances, ne manquoient pas de le prédire. Monomaque dévoré de jalousie le haïssoit mortellement; mais Léon étoit dans une grande estime auprès d'Euprépie, sœur de Monomaque. C'étoit une Princesse généreuse, à qui la fortune de son frere convenoit mieux qu'à lui-même. L'Empereur ne l'aimoit pas; il ne pouvoit aimer que ses plaisirs; mais il la craignoit à cause de l'ascendant que lui donnoit sa vertu & son génie.

Comme elle ſentoit ſon peu de crédit, elle alloit rarement au Palais, & c'étoit toujours pour plaider la cauſe des peuples contre les Financiers. Monomaque jaloux de la correſpondance mutuelle d'Euprépie & de Tornice, prit le parti de les éloigner l'un de l'autre. Tornice fut envoyé en Ibérie avec la qualité de Gouverneur. C'étoit un exil honorable. Sa réputation le devança. Il trouva en Ibérie ce qu'il avoit quitté en Macédoine : l'amour des peuples, que ſa conduite ne fit qu'accroître. Ses ennemis déſeſpérés réſolurent de le perdre. C'étoit faire leur cour au Prince. Il fut accuſé d'aſpirer à l'Empire, & auſſitôt condamné ſans être entendu. On lui coupa les cheveux, & après l'avoir revêtu d'un froc, on le fit revenir à Conſtantinople pour le renfermer dans un cloître. L'Empereur le voulut voir ſous ce nouvel habit ; & ſans lui dire une parole, il le congédia avec de grands éclats de rire.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

XXVIII. Il eſt proclamé Empereur.

Cet accueil inſultant fut plus ſenſible à Tornice, que ſa condamnation même. Les Macédoniens dont il étoit

CONSTANTIN IX. An. 1047.

chéri, & qui fondoient sur lui de grandes espérances, en furent encore plus indignés. Ils vinrent l'enlever pendant une nuit & le transporterent à Andrinople. Cette Ville étoit remplie de gens de guerre mécontens de l'Empereur; les Officiers, parce qu'ils n'étoient pas employés; les soldats, parce qu'ils étoient mal payés. L'oisiveté les rendoit séditieux. Ils n'aspiroient qu'après une révolution, qui leur promettoit des occasions de pillage. Les amis de Tornice n'eurent pas de peine à les porter à la révolte. Il proclamerent Tornice Empereur. Le desir de la vengeance lui fit accepter le diadême, & le rendit réellement coupable du crime pour lequel il avoit été injustement condamné. Tous les esprits turbulens & audacieux, tous les bandits & les misérables vinrent grossir son armée. A leur tête il marche vers Constantinople, se flattant de n'y trouver aucune résistance. Les armées étant employées aux extrêmités de l'Orient, l'Empereur n'avoit autour de lui que sa Garde ordinaire, & ne devoit trouver aucune dé-

fenfe dans les habitans, dont il étoit haï. Tornice arrive le foir à la vue de la Ville, & campe vis-à-vis de la porte de Blaquernes.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

XXIX. Il attaque Conftantinople.

Le lendemain il marche en bataille jufqu'au pied des murs, & demande qu'on lui ouvre les portes, promettant aux Gardes de grandes récompenfes. Comme on ne lui répondoit que par des railleries, il fe difpofe à donner l'affaut. Cependant l'Empereur fait diftribuer des armes au peuple pour défendre la muraille. Il raffemble environ mille hommes, partie foldats, partie bourgeois ou valets de Sénateurs; il les fait fortir par la porte de Blaquernes, & croyant oppofer à l'ennemi une forte barriere, il fait planter devant eux une paliffade. Argyre qui fe trouvoit encore à Conftantinople, & qui favoit mieux la guerre que l'Empereur, avoit beau lui repréfenter, *que le meilleur parti étoit de fe tenir dans la Ville, & de repouffer du haut des murs les attaques de l'ennemi: qu'expofer à des troupes aguerries & furieufes une bourgeoifie timide, qui n'avoit jamais manié les ar-*

CONSTANTIN IX.
An. 1047.

mes, c'étoit la perdre & peut-être la Ville en même-temps : l'Empereur ſourd à ces bons avis, n'écoutoit que les bravades inſenſées de ſes favoris, qui prétendoient que l'Empereur n'avoit qu'à ſe montrer, pour glacer d'effroi les rebelles. Monomaque perſuadé du miracle que pouvoit opérer ſa préſence, ſe fit placer un ſiege ſur un balcon avancé qui donnoit ſur la plaine, & vint s'y aſſeoir avec tout l'appareil de la Majeſté Impériale, afin de voir l'ennemi & d'en être vu. Ces aſpect ridiculement auguſte loin d'impoſer aux Macédoniens, ne lui attira que des riſées. Ils ſe mirent à danſer chantant des chanſons pleines de railleries groſſieres, telles que des ſoldats peuvent en compoſer ſur le champ, & l'inſultant par leurs poſtures. Pendant ce ballet outrageant, une de leurs cohortes ſe détache, & tombe ſur ce corps avancé hors des murs avec tant de furie, que malgré la paliſſade tout diſparoît en un inſtant, les uns étant repouſſés dans la Ville, les autres culbutés dans le foſſé; & la terreur fut ſi grande, que

la bourgeoisie qui bordoit le haut des murs se précipita en bas, & que les Gardes des portes les abandonnerent sans se donner le temps de les fermer. L'Empereur lui-même courut le plus grand risque. Une fléche qui lui étoit adressée vint frapper à côté de lui un de ses Chambellans, à qui sa calotte de fer sauva la vie. Ses Gardes s'enfuirent, & l'Empereur n'eut rien de plus pressé que de quitter la place. On ne peut deviner la raison qui empêcha Tornice d'entrer alors dans Constantinople. Il eût été sans coup férir maître de la Ville & de l'Empire. Mais ébloui lui-même d'un succès si rapide, il se contenta d'avancer jusqu'au bord du fossé & retourna sur ses pas. Les historiens Grecs trouvent ici un miracle de la Providence: peut-être aussi ne fut-ce qu'un effet d'humanité dans Tornice, qui ne voulut pas livrer Constantinople à un saccagement toujours plus cruel & plus licentieux dans l'obscurité de la nuit qui approchoit.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

XXX. Il s'éloigne de la Ville.

Ce moment une fois manqué ne revint plus. Pendant la nuit l'Empereur

CONSTANTIN IX.
An. 1047.

& les habitans prirent des précautions plus ſages pour mettre la Ville en état de défenſe. Le lendemain matin lorſque Tornice s'approcha pour donner l'aſſaut, il trouva la muraille bordée de machines qui lançoient des pierres de plus de cent livres. Il en penſa lui-même être tué, & ſa Garde ayant pris la fuite, fut ſuivie de toute l'armée qui rentra dans ſon camp, ſans oſer les jours ſuivans revenir à l'attaque. Tornice fut bientôt forcé par les déſertions de renoncer à ſon entrepriſe, & craignant de ſe voir entiérement abandonné & peut-être livré à l'Empereur, il ſe replia ſur Arcadiopolis, environ à trente lieues de Conſtantinople, avec ce qui lui reſtoit de troupes. Toutes les Villes de Macédoine & de Thrace s'étoient déclarées en ſa faveur, à l'exception de Rhédeſte, que l'Evêque avoit retenue dans l'obéiſſance. Le Prélat étoit ſecondé par le plus diſtingué d'entre les habitans nommé Vatace, conſtamment fidele à l'Empereur, quoiqu'il fût parent de Tornice, & qu'il eût un frere nommé Jean Vatace

qui tenoit le ſecond rang dans l'armée rebelle. Tornice envoya trois de ſes meilleurs Capitaines, qui tous étoient ſes parens, avec un détachement conſidérable pour s'emparer de cette Ville. Comme ils l'attaquoient depuis pluſieurs jours ſans ſuccès, Tornice s'y tranſporta lui-même avec toutes ſes forces. Ses efforts ainſi que ſes machines devenant inutiles par la courageuſe défenſe des aſſiégés, il fut obligé de regagner Arcadiopolis.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

XXXI. Fin de la révolte.

Ce fut alors qu'arriva l'armée d'Orient. Au moment que Conſtantin avoit reçu l'ordre de l'Empereur, quoique le fort de Chélidoine fût ſur le point de ſe rendre, il avoit levé le ſiege & fait la paix avec Apleſphar, qui s'étoit engagé par ſerment à ne jamais rien entreprendre contre l'Empire. Conſtantin étant parti auſſitôt avoit fait la plus grande diligence. Comme il étoit en chemin l'Empereur lui envoya ordre de venir lui-même à Conſtantinople, & de diviſer ſon armée en deux corps; dont l'un paſſeroit le Boſphore par Chryſopolis & l'autre l'Helleſpont par Abyde. Le

Constantin IX.
An. 1047.

deſſein étoit d'envelopper les ennemis & de leur couper la retraite. Les deux corps s'étant rapprochés près d'Arcadiopolis & tenant Tornice enfermé, l'Empereur envoya Jaſite pour les commander. Ce Général pour ne rien hazarder s'abſtint de livrer bataille, il eſpéroit les réduire ſans combat; & afin de les gagner par la douceur, il faiſoit obſerver à ſes ſoldats une exacte diſcipline, empêchant le pillage des terres & traitant les priſonniers avec humanité. Il écrivoit ſecrettement aux Officiers, leur promettant le pardon & des récompenſes, s'ils rentroient dans le devoir. L'état où ſe trouvoient les rebelles ſecondoit ſes inſinuations. L'hiver approchoit, & ils ſe voyoient à la veille de manquer de vivres & de fourage, & d'avoir en même-temps à ſoutenir le froid, la faim & l'ennemi. Ces craintes en faiſoient paſſer tous les jours dans le camp de Jaſite; & tant que ce ne furent que des ſoldats ou des Officiers ſubalternes, Tornice ne perdit pas courage. Mais lorſqu'il ſe vit abandonné des plus diſtingués & de ceux

qui tenoient le premier rang après lui, il commença de ſonger à ſa ſûreté. Les paſſages étant fermés de toutes parts, il ne trouva point d'autre reſſource que de ſe réfugier dans une Egliſe. Jean Vatace ſon ami fidele l'y ſuivit. Le reſte de l'armée ſe diſperſa. Jaſite les fit enlever de cet aſyle, & conduire enchaînés à Conſtantinople, où l'Empereur leur fit crever les yeux la veille de Noël. Il accorda le pardon à ceux qui s'étoient ſéparés de Tornice, & leur permit de retourner chacun dans leur Patrie. Mais il traita en rebelles ceux qui lui étoient reſtés attachés juſqu'à la fin. Ils furent ignominieuſement promenés dans la grande place, & bannis enſuite, avec perte de leurs biens. C'eſt ainſi que l'envie triompha doublement d'un malheureux, en le rendant coupable par le reſſentiment d'une injuſte punition.

CONSTANTIN IX.
An. 1047

L'année ſuivante 1048, vit naître une guerre ſanglante entre les Grecs & une nouvelle horde de Turcs, qui s'étant établie par l'épée, détruiſit en Aſie une grande partie de l'Empire

An. 1048.
XXXII.
Commencement des Turcs Seljoucides.

CONSTANTIN IX.

An. 1048.

Cedr. p. 767, & seqq. Zon. T. II. p. 255, 256, 257. Leuncla. hist. Musulm. l. 1. Du Cange 16e. dissert. sur Joinville. D'Herbelot bibl. orient au mot Thogrul-Beg. M. de Guignes hist. des Huns. T. I. p. 241 & III. pag. 185, & suiv.

Grec, fit la loi aux Califes, leur enleva Bagdad même, capitale de leurs vastes Etats, étendit ses conquêtes dans l'espace de huit cens lieues depuis l'Archipel & le Bosphore jusqu'à Kashgar, & qui renversée enfin par un torrent d'autres Barbares fit sortir de ses ruines la puissance Ottomane. Cette nouvelle dynastie de Turcs prit de son auteur le nom de Seljoucides. Seldgiouc, un des plus braves Capitaines du Turkestan, s'étant élevé par sa valeur aux premieres dignités de l'Empire Turc, encourut la disgrace de son Prince, & se retira dans la Bukarie vers les bords du Gihou, l'ancien Oxus, avec sa famille & un grand nombre de Turcs attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins dont il ravageoit les terres, il ne quitta les armes qu'avec la vie à l'âge de cent sept ans. Son fils Mikhaïl qui fut tué dans un combat, laissa trois fils, Bighou, Thogrul-Beg, que les Grecs nomment Tangrolipix, & Daoud, qui continuerent de vivre en liberté aux dépens de leurs voisins, s'occupant du soin de leurs troupeaux, lors-

qu'ils se reposoient de leurs courses. Campés à deux ou trois lieues de Bukara, ils en furent chassés par l'Emir, qui se trouvoit incommodé de leur voisinage, & retournerent dans le Turkestan, Pays de leur origine. Après avoir joui d'une grande autorité auprès du Khan, ils lui devinrent suspects. Ce Prince fit arrêter Thogrul. Daoud s'étant échappé, il le fit poursuivre par une armée de Turcs. Daoud osa la combattre & fut la défaire. Il profita de sa victoire, pour voler au secours de son frere, qu'il tira des fers. Ces deux guerriers devenus plus redoutables retournerent en Bukarie, sans que l'Emir osât les inquiéter. Charmé de leurs exploits, Mamoud, Prince des Turcs Ghaznévides, qui occupoit le Chorasan, le Maouerennahar & une partie de la Perse, passant par la Bukarie les emmena malgré les remontrances de ses principaux Officiers, qui l'avertissoient que cette race inquiéte & entreprenante, dont il espéroit tirer du secours, seroit le fléau de sa famille. Il ne s'apperçut de sa faute, que

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

lorſqu'elle fut irréparable. Etablis près de Mérou dans le Choraſan, attirant à eux tous les avanturiers qui cherchoient à s'enrichir de brigandage, ils formoient déja une nation à part, & ſe trouverent bientôt aſſez forts & aſſez hardis pour étendre au loin leurs ravages. Divers détachemens porterent de toutes parts la terreur de leurs armes. Iſpahan, Rey, Hamadan les virent à leurs portes. Ils pouſſerent leurs courſes juſque dans l'Aderbigiane, où ils ſaccagerent la ville de Maraga, dont ils maſſacrerent les habitans. Aſſan, oncle de Thogrul, paſſa le Tigre; il pilla Miafarekin, Amide, les environs de Niſibe, Moſul, & jetta l'allarme dans toute la Méſopotamie. Les Arabes s'étant réunis l'obligerent enfin à repaſſer dans l'Aderbigiane. Tandis que ces différens partis ſemoient l'effroi dans toute la Perſe, Thogrul faiſoit la guerre aux Ghaznévides. Après la mort de Mamoud, il ſe révolta contre Maſoud, fils & ſucceſſeur de ce Prince, & l'ayant défait dans une ſanglante bataille, il demeura maître

du Chorafan, & prit le titre de Sultan. Cet exemple d'ingratitude ne fervit point de leçon au Calife de Bagdad. Ebloui de la réputation de Thogrul, & accablé fous le joug des Emirs qui fous le nom de miniftres régnoient dans fes états & ne lui laiffoient que des honneurs ftériles, il crut trouver en lui une reffource pour fe tirer d'oppreffion. Il invita Thogrul par une ambaffade à venir à fon fecours, & le nouveau Sultan s'en fit honneur. Mais le Calife n'y gagna que de changer de maître. Thogrul le défit de fes Tyrans, & en prit la place. Bientôt les Seljoucides virent fous leur puiffance toute la partie orientale de la Perfe depuis le Kharifme jufqu'à la mer des Indes, les côtes de la mer Cafpienne, le Gebal, l'Irak Perfique, les villes importantes de Hamadan & de Rey. Thogrul fit de cette derniere une place forte, où il mettoit en fûreté fon butin. Quelques Auteurs ont avancé que ce fut Thogrul qui prit le premier le titre de Sultan, c'eft-à-dire, *Roi des Rois*. Mais, comme l'obferve

CONSTANTIN IX. An. 1048.

du Cange, ce titre eſt beaucoup plus ancien : on le trouve dans Conſtantin Porphyrogenète ; il eſt donné au Prince Saraſin maître de l'Afrique ſous le regne de Baſile le Macédonien. Celui qui ſous l'autorité du Calife de Bagdad gouvernoit les Provinces ſoumiſes à ſa puiſſance, & qu'on appelloit Emir el Omara, c'eſt-à-dire, *Prince de Princes*, prenoit auſſi le nom de Sultan ; & dans la ſuite la plupart des Gouverneurs Saraſins ayant ſecoué le joug de ce premier Emir, & s'étant rendus indépendans, quoiqu'ils reconnuſſent toujours le Califе pour leur Souverain, ſe qualifierent de Sultans.

XXXIII. Etienne vaincu par les Turcs.

Les progrès des Seljoucides, qui répandoient l'allarme juſque ſur les bords de l'Euphrate, commençoient à donner de l'inquiétude à l'Empereur. Il envoya propoſer à Thogrul un traité de paix & d'alliance, qui fut acceptée & preſque auſſitôt rompue. Coutoulmiſch, couſin de Thogrul, faiſoit la guerre aux Arabes du Diarbek : ayant été défait dans une grande bataille près de Sin-Jar, il prit la fuite

CONSTANTIN IX. An. 1048.

vers le Baaſparacan, & envoya demander paſſage au Gouverneur Grec, promettant avec ſerment de ne faire aucun dommage. Le Gouverneur étoit Etienne fils de Conſtantin Lichudès principal Miniſtre de l'Empereur. Auſſi arrogant qu'étourdi, ce jeune homme fier de voir les Turcs à ſes pieds, non-ſeulement refuſa le paſſage, il alla même les combattre à la tête de ſes troupes, bien aſſuré que ſon pere feroit valoir ce glorieux exploit. Mais le Général Turc lui donna une leçon bien plus utile aux enfans de la faveur, que n'auroit pu être une victoire. Il le battit, le fit priſonnier & le vendit comme eſclave en paſſant par Tauris. Coutoulmiſch à ſon retour loua beaucoup à Thogrul la fertilité du Pays de Baaſparacan, qui n'étoit, diſoit-il, habité que par des femmes. Thogrul, autant par le deſir de s'en rendre maître, que par le juſte reſſentiment de la perfidie des Grecs, fit partir vingt mille hommes ſous la conduite de ſon neveu Aſan, avec ordre de s'emparer du Baaſparacan, s'il en trouvoit la conquête poſſible.

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

XXXIV.
Asan défait par Catacalon.

Asan entre dans cette Province ; pille, brûle, massacre tout ce qu'il rencontre sur son passage sans épargner même les enfans. Aaron, fils du Bulgare Ladislas & frere de Prusien, avoit pris la place d'Etienne dans le gouvernement du Baasparacan. Trop foible pour faire tête aux Turcs, il envoye demander du secours à Catacalon, Gouverneur d'Ibérie. Ce brave Capitaine part aussi-tôt & va joindre ses troupes à celles d'Aaron. Celui-ci ne voyoit que deux partis à prendre; c'étoit d'aller attaquer les Turcs en plein jour, ou de tomber sur eux pendant la nuit. Catacalon n'approuva ni l'un ni l'autre. Son avis fut d'abandonner le camp la nuit suivante, d'y laisser les tentes dressées, les bagages, les bêtes de charge ; d'aller se poster en embuscade dans une forêt voisine, & de revenir fondre sur l'ennemi, lorsqu'il seroit occupé au pillage du camp. Les deux armées étoient campées au bord du fleuve Stranga. Dès le matin Asan se range en bataille, & ne voyant personne se présenter devant lui, il avance vers le camp

des

des Grecs. La ſolitude, le ſilence lui perſuadent que les Grecs ont pris la fuite. Il franchit le foſſé, arrache la paliſſade & abandonne le camp à ſes troupes. Vers le ſoir pendant que les Turcs ne ſongent qu'au pillage, les Grecs ſortent de l'embuſcade, tombent ſur eux avec fureur, & les maſſacrent ſur leur butin même. Les plus braves périrent avec Aſan les armes à la main; le reſte ſe noye dans le fleuve, ou gagne les montagnes & ſe ſauve en Perſarménie.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXV. Les Turcs reviennent avec de plus grandes forces.

Le Sultan honteux de la défaite de ſes troupes, met ſur pied une armée de cent mille hommes, dont il donne le commandement à ſon couſin Ibrahim. Les deux Généraux Grecs tiennent conſeil. Catacalon plein de hardieſſe, lorſqu'il étoit à propos de courir au danger, vouloit aller au-devant de l'ennemi & l'attaquer en chemin, tandis qu'il étoit fatigué d'une longue marche, que la plus grande partie de ſa cavalerie manquoit encore de chevaux, & que ceux qu'elle avoit étoient déferrés. C'étoit auſſi l'avis de toute l'armée. Mais Aaron re-

CONSTANTIN IX. An. 1048.

fusoit d'exposer ses troupes à des forces si supérieures sans un ordre exprès de l'Empereur ; & en attendant il falloit, disoit-il, mettre les places en état de défense, & y retirer tout ce qui pouvoit être exposé au pillage. Le nom de l'Empereur suffisoit pour arrêter la délibération, & cet avis prévalut. On envoye un courrier à Constantinople. L'Empereur ordonne d'attendre l'arrivée de Liparite qui devoit amener un secours d'Ibériens. Il mande en même-temps à Liparite, que c'est l'occasion de montrer son zéle, & que s'il est sincérement ami & allié de l'Empire, il le prie d'aller joindre ses forces à celles des deux Généraux. Ce Liparite étoit fils de celui qui vingt-six ans auparavant étoit mort en combattant à la tête des Abasges contre les troupes de l'Empire. Etabli en Ibérie il s'étoit fait une haute réputation de courage & de prudence, ensorte qu'après Pancrace Roi de l'Ibérie septentrionale, il avoit la plus grande considération dans le pays. Le Roi livré à la débauche, & capable de tout oserpour satisfaire

ſes paſſions brutales, fit violence à la femme de Liparite. Cet homme de cœur, irrité d'un ſi ſanglant outrage, prit les armes, & vainqueur de l'inſolent Monarque il l'obligea de s'aller cacher dans les neiges du Caucaſe. Pouſſant lui-même la vengeance au delà des bornes de l'honneur, il fit à la mere de Pancrace la même inſulte que ſa femme avoit ſoufferte, & ſe rendit maître de tout le Royaume. Il écrivit enſuite à l'Empereur pour lui demander ſon amitié & ſon alliance, qui lui fut accordée. Quelque-temps après Pancrace ayant traverſé le Pays des Suanes & la Colchide vint à Trebizonde, d'où il envoya demander à l'Empereur la permiſſion de venir à Conſtantinople. L'ayant obtenue, il lui reprocha en termes reſpectueux d'avoir rompu l'alliance qui ſubſiſtoit entre l'Empire & un Monarque puiſſant, Roi d'Ibérie & d'Abaſgie, pour s'allier avec un ſujet rébelle. L'Empereur l'adoucit en ſe chargeant de négocier pour lui un accommodement honorable. En effet il engagea Liparite à ſe contenter d'une Province

CONSTANTIN IX. An. 1048.

nommée la Mesquie, dont il jouiroit en usufruit pendant toute sa vie, & à reconnoître Pancrace pour son Souverain. C'étoit à ce Liparite que s'adressoit l'Empereur.

XXXVI. Attaque & prise d'Arzé.

Pendant qu'on l'attendoit, Ibrahim arrivé dans le Baasparacan apprend que les Grecs au bruit de son approche se sont retirés en Ibérie. Il se met aussi-tôt à les poursuivre pour les combattre avant qu'ils ayent reçu le secours. Les Grecs de leur côté, de crainte d'être forcés d'en venir aux mains, se retirent sur une hauteur bordée de précipices, & mandent à Liparite de hâter sa marche. Ibrahim désespérant de les atteindre, tourne ses forces sur Arzé. C'est aujourd'hui la Ville d'Arz-Roum ; c'étoit alors un Bourg d'une vaste étendue, très-peuplé & très-riche. Outre les naturels du pays, il étoit rempli d'un nombre infini de Marchands étrangers de toute nation, Syriens, Arméniens, Juifs, Arabes. Leur multitude leur avoit paru une assez bonne défense, pour n'avoir pas besoin de murailles. Ils avoient même preferé cette demeure

CONSTANTIN IX. An. 1048.

à Théodosiopolis, aujourd'hui Hassan-Kala, ville grande & bien fortifiée, qui n'en étoit pas à deux lieues. Les Turcs y étant arrivés, les habitans barricadent les rues, & montés sur leurs toîts font pleuvoir les fléches, les pierres, & tout ce qu'ils trouvent sous leur main propre à donner la mort. On se bat ainsi pendant six jours. A la nouvelle de cette attaque, Catacalon veut courir à l'ennemi ; il presse Aaron d'aller fondre sur les Turcs, tandis qu'ils ne songent qu'à se rendre maîtres du Bourg. C'étoit, disoit-il, perdre le temps que d'attendre les bras croisés un foible secours, & de manquer une occasion que toute l'Ibérie ne leur rendroit jamais. Aaron s'obstinant à s'en tenir à l'ordre de l'Empereur, Catacalon fut obligé de se taire. Ibrahim voyant que l'opiniâtreté des habitans étoit invincible, sacrifie l'espérance d'un riche butin, & met le feu aux maisons. Les Arzéniens ne pouvant résister à la fois aux flammes & à l'ennemi, prennent la fuite. On dit qu'il y périt cent quarante mille hommes par le

CONSTANTIN IX. An. 1048.

fer ou par le feu. Il y en eut un grand nombre qui jetterent dans les flammes leurs femmes & leurs enfans, & s'y précipiterent eux-mêmes. Ibrahim tira des cendres de cet horrible embrasement quantité d'or, d'argent, & ce qu'il n'estimoit pas moins, beaucoup de fer dont il manquoit pour forger des armes à ses troupes & des fers à ses chevaux. Il y gagna aussi grand nombre de chevaux & d'autres bêtes de somme. Après cet exploit il se mit en marche pour aller chercher les Grecs.

XXXVII. Bataille de Capetre.

Liparite étoit arrivé, & les Grecs descendus de leur montagne campoient dans la plaine, au pied d'une colline sur laquelle étoit bâti le chateau de Capetre. Comme les Turcs arrivoient en désordre, Catacalon conseilloit de les charger en ce moment. Mais Liparite s'y opposa; c'étoit un samedi dix-septieme de Septembre, & le samedi étoit dans son idée un jour malheureux. Ibrahim, qui n'avoit pas l'esprit blessé de la même chimere, instruit par ses coureurs de l'inaction des Grecs & du poste qu'ils

occupoient, s'avance en ordre de bataille & force les Grecs d'en faire autant. Catacalon commandoit l'aîle droite, Aaron l'aîle gauche; Liparite étoit à la tête du centre. Ibrahim se posta vis-à-vis de Catacalon; c'étoit où devoient se porter les plus grands coups. Le combat ne s'engagea que vers la fin du jour. Catacalon & Aaron enfoncerent les deux aîles qui leur étoient opposées, & les poursuivirent bien avant dans la nuit. Mais Liparite ayant vû tomber à côté de lui son cousin germain dès le commencement de la bataille, en fut tellement troublé, qu'il se jetta tête baissée au travers des ennemis; & son cheval percé de coups étant tombé sous lui, il fut fait prisonnier. Son corps d'armée prit aussi-tôt la fuite. Les deux autres Généraux de retour au camp rendent graces à Dieu de leur victoire, & attendent leur collégue, ne doutant pas qu'il ne soit occupé de son côté à la poursuite des ennemis. Enfin un soldat de Liparite échappé de la défaite vient leur annoncer qu'il est vaincu, & qu'Ibrahim l'emmene prisonnier

CONSTANTIN IX. An. 1048.

Constantin IX. An. 1048.

avec grand nombre d'Ibériens. La nuit se passe dans l'inquiétude. On craignoit que l'ènnemi ne se ralliât & ne revint à la charge. Le jour venu on se sépare ; Aaron retourne à Van, capitale de sa Province, & Catacalon en Ibérie. La prise de Liparite valut à Ibrahim une victoire. Fier d'avoir fait un prisonnier de cette conséquence, il arrive à Rey en cinq jours, & envoye porter au Sultan cette glorieuse nouvelle. On dit même que Thogrul en fut jaloux, & que ce sentiment indigne d'une ame d'ailleurs grande & généreuse, jetta dans son cœur les premieres semences de haine contre son cousin.

XXXVIII. Générósité du Sultan.

La prise de Liparite affligeoit l'Empereur ; il résolut de mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il députa au Sultan George Drose, Secrétaire d'Aaron, pour lui porter une riche rançon & lui demander la paix. Le Sultan reçut honorablement le député, & prenant en main la rançon qu'il apportoit, *dites à votre maître*, lui dit-il, *que je suis Roi & non pas Marchand ; je lui rends mon prisonnier, & ne veux*

pas le lui vendre. Puis se tournant vers Liparite qu'il avoit fait venir : *tenez*, ajouta-t-il, *je vous fais présent de ce que l'Empereur envoye pour vous racheter. Souvenez-vous de ce jour & consultez votre cœur ; il vous dira si vous devez être mon ami ou mon ennemi*. Il fit partir avec Drose un Ambassadeur pour traiter de la paix ; c'étoit le premier Seigneur de sa cour, celui que les Turcs nommoient *Schérif*, qui succédoit au Sultan, sans doute lorsqu'il mouroit sans enfans. Le Schérif arrivé à Constantinople rebuta l'Empereur par des propositions pleines de fierté & d'arrogance. Il demandoit entre autres choses que l'Empire se rendît tributaire du Sultan. Voyant qu'on ne l'écoutoit qu'avec indignation, il s'en retourna sans rien conclure. Monomaque s'attendant à la guerre, fit travailler en diligence à fortifier les places du côté de la Perse.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXIX. Vingt mille Patzinaces se réfugient sur les terres de l'Empire.

Dans ce même-temps une autre Nation barbare, non moins redoutable que les Turcs, menaçoit l'Empire du côté du Septentrion. Les Patzina-

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

Cedr. p. 775, & seqq. Zon. T. II. p. 257, 258.

ces, qui couvroient d'un peuple innombrable ces vaſtes pleines, aujourd'hui preſque déſertes entre les embouchures du Boryſthene & celles du Danube, avoient douze ans auparavant ravagé la Méſie & la Thrace par des incurſions réitérées. On avoit fait avec eux un traité de paix, & les deux Nations vivoient en bonne intelligence, lorſqu'une diviſion ſurvenue entre ces Barbares engagea l'Empire dans une guerre. Tyrac, diſtingué par ſa nobleſſe, Prince timide & ami du repos, régnoit ſur les Patzinaces. Il laiſſoit la conduite de ſes armées à Cégène, ſorti d'une famille obſcure, mais qui s'étoit fait connoître par ſa bravoure, ſon activité, & ſes talens militaires. Les Uzes, ennemis éternels des Patzinaces, & qui les avoient chaſſés de leurs anciennes demeures entre le Volga & le Tanaïs, ne ceſſoient de leur faire la guerre. Cégène avoit remporté ſur eux pluſieurs victoires, tandis que Tyrac ſe tenoit caché dans les marais voiſins du Danube. Les ſervices de ce vaillant guerrier, qui méritoient toute la

reconnoiſſance de Tyrac, n'exciterent que ſa jalouſie. Bleſſé des louanges qu'on donnoit à ſon Général, il le regarda comme un rival dangereux & réſolut de s'en defaire. Après avoir inutilement employé l'artifice, il prit le parti de le faire aſſaſſiner. Cégène averti ſe ſauva dans les marais du Boryſthene. Du fond de ſa retraite il ſouleva par des meſſages ſecrets deux des treize Tribus qui compoſoient la nation des Patzinaces; il eut la hardieſſe de venir ſe mettre à leur tête, & de livrer bataille à Tyrac qui étoit ſuivi des onze autres Tribus. Malgré l'extrême inégalité des forces, la victoire balança long-temps; enfin il fallut céder au nombre. Cégène après avoir erré quelque temps avec les débris de ſon armée, ne trouva d'aſyle aſſuré que ſur les terres de l'Empire. Il s'approcha donc du Danube & paſſa avec les ſiens, au nombre de vingt mille, dans une iſle de ce fleuve voiſine de Driſtra. Il fit auſſi-tôt ſavoir à Michel Gouverneur de ce pays ſon nom, ſes avantures & le déſir qu'il avoit de ſe dévouer au ſervice de l'Empereur. Mi-

CONSTANTIN IX. An. 1048.

chel en ayant informé Monomaque, reçut ordre d'accueillir ces fugitifs, de leur fournir les choses nécessaires & d'envoyer Cégène à Constantinople. Il y fut bien reçu, & dans une conférence qu'il eut avec l'Empereur, il promit de se faire baptiser lui & toute sa suite ; ce qui fut exécuté par le ministére du Moine Euthymius. En récompense l'Empereur honora Cégène de la dignité de Patrice & du titre d'ami & d'allié de l'Empire. Il donna pour demeure à la nouvelle colonie trois places au bord du Danube avec une grande étendue de terres.

XI. Cause de la guerre des Patzinaces.

Cégène se voyant en sûreté, ne songea plus qu'à se venger. Toujours en course, à la tête tantôt de mille, tantôt de deux mille volontaires, il passoit sans cesse le Danube, & ne donnoit point de repos aux Patzinaces, ravageant leurs terres, massacrant tous ceux qn'il pouvoit atteindre, enlevant les femmes & les enfans, qu'il vendoit aux Grecs. C'étoit le fléau de la Nation. Tyrac désespéré de ces incursions meurtrieres,

fit dire à l'Empereur, *qu'étant allié des Patzinaces il n'auroit pas dû recevoir dans ses Etats un sujet rebelle, ou du moins qu'après l'avoir reçu il ne devoit pas lui permettre de vexer par ses brigandages un peuple ami de l'Empire : qu'il le prioit donc d'arrêter l'insolence de Cégène; qu'autrement les Patzinaces seroient forcés de s'en venger sur l'Empire même.* Monomaque choqué de ces menaces répondit aux députés : *qu'il trouvoit fort étrange que leur maître prétendît lui faire la loi, & l'obliger à trahir un homme qui s'étoit jetté entre ses bras, ou à l'empêcher de tirer vengeance des injures qu'il avoit reçues.* Il les congédia sans autre réponse. Il manda en même-temps à Michel & à Cégène de garder avec soin les bords du Danube; & si les Patzinaces venoient avec des forces supérieures, de lui en donner avis sur le champ, afin qu'il eût le temps de leur envoyer un renfort de troupes capables de les aider à défendre le passage.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XLI. Les Patzinaces vaincus.

Tyrac irrité du mépris que Monomaque avoit fait de ses plaintes, sortit de son indolence naturelle. Il

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

attendit l'hiver pour paſſer le Danube ſur les glaces. Au mois de Décembre le vent de Nord ſoufflant avec violence, le fleuve ſe glaça juſqu'à plus de vingt pieds de profondeur, au rapport de Cédrène: la rigueur du froid ayant éloigné les Grecs de ſes bords, les Patzinaces profiterent de cette occaſion & paſſerent au nomnombre de huit cens mille hommes, ſi l'on en veut croire le même Auteur, qui exagere ſans doute de beaucoup plus de moitié. Ce torrent ſe répandit de toutes parts, détruiſant & emportant tout ſur ſon paſſage. On envoye en diligence demander du ſecours à l'Empereur. Il fait partir auſſitôt les troupes de Macédoine & de Bulgarie avec ordre de joindre Michel & Cégène pour combattre les ennemis. Toutes les troupes étant réunies, Cégène ſe met à leur tête & marche aux Patzinaces, qu'il ſe contente de harceler, ſans riſquer une action générale. Il connoiſſoit ſes compatriotes, & attendoit que leur intempérance plus meurtriere qu'une bataille, eût affoibli leur armée. En effet dès qu'ils furent en deçà du fleuve, ces

Barbares qui ne vivoient dans leur pays que des fruits de la terre, trouvant grand nombre de troupeaux, qu'ils dévoroient ſans retenue, & ſe rempliſſant avec excès de vin & d'hydromel, dont ils avoient juſqu'alors ignoré l'uſage, furent attaqués de dyſenteries qui les emportoient par milliers. Ceux qui reſtoient, accablés de langueur, & preſque mourans, pouvoient à peine ſoutenir leurs armes. Cégène inſtruit de leur état par un transfuge, réſolut d'achever ce que la maladie avoit commencé. Il eut beaucoup de peine à déterminer les Grecs, encore effrayés de la multitude des ennemis. Il les engagea cependant à livrer bataille. Mais il n'en fut pas beſoin. Dès que les Patzinaces apperçurent les Grecs qui marchoient à eux enſeignes déployées, ils mirent bas les armes & demanderent quartier. Tyrac & les principaux Officiers furent les premiers à ſe rendre. Cégène vouloit & demandoit avec inſtance qu'on les paſsât tous au fil de l'épée, criant à haute voix qu'*il falloit tuer le ſerpent pendant l'hiver lorſqu'il étoit engourdi, de peur que ſe réveillant au*

CONSTANT. IX. An. 1048

printems il ne reprît sa fureur avec ses forces. Les Généraux ne purent consentir à une exécution si barbare & si éloignée de leurs mœurs. Ils étoient d'avis de disperser ces malheureux dans les contrées désertes de la Bulgarie & de leur imposer un tribut : *que par ce moyen on gagneroit des sujets à l'Empire ; qu'on mettroit en valeur des terres abandonnées, & qu'on pourroit en tirer des troupes dans les guerres contre les Turcs & les autres Barbares.* Après une longue contestation, Cégène fut obligé de céder. Mais opiniâtre dans sa haine, il égorgea presque tous les prisonniers qui lui échurent en partage, ne réservant pour être vendus que les mieux faits & les moins malades. Les autres furent désarmés & envoyés aux environs de Sardique & de Naïsse pour défricher les terres & repeupler ce pays désolé par les longues guerres des Bulgares. Tyrac avec cent quarante des principaux fut présenté à l'Empereur, qui les reçut avec bonté, les fit baptiser & leur donna des établissemens à Constantinople, pour y vivre heureux & tranquilles.

Les Patzinaces établis en Bulgarie ne demeurerent pas long-temps ſoumis. Cette Nation guerriere, accoutumée au brigandage, ne s'occupoit pas volontiers des travaux pénibles de l'agriculture. Thogrul s'étoit flatté que la terreur de ſes armes contraindroit les Grecs à lui payer un tribut annuel pour acheter la paix : mécontent du refus il ſe préparoit à la guerre. L'Empereur de ſon côté faiſoit un grand armement, & le rendez-vous des troupes qui ſe mettoient en marche de toutes parts étoit à Céſarée, d'où elles devoient paſſer en Ibérie. Il fit prendre les armes à quinze mille Patzinaces, & mit à leur tête quatre de leurs compatriotes, Sulzum, Selté, Caraman & Catalim. Pour attacher plus fortement ces Capitaines à ſon ſervice, outre des gratifications conſidérables, il fit préſent à chacun d'une très-belle armure. Ils paſſerent à Chryſopolis ſous le commandement du Patrice Conſtantin Adrobalan, qui devoit les conduire en Ibérie. Dès qu'ils ſont à cheval & qu'ils ſe voyent enſemble dans les belles plaines de l'Aſie, leur férocité naturelle

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

XLII.
Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire.
Cedr. p.778, 779, 780. Zon. T. II. p. 258, 259.

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

& le regret de leur ancienne liberté s'emparent de leurs esprits. Arrivés à Damatrys ils font halte & tiennent conseil. Les uns pensoient qu'étant au milieu des Etats de l'Empereur, séparés de leur camarades, trop foibles pour tenir contre toutes les forces des Grecs, & sans ressource ni place de retraite en cas de malheur, il y auroit de l'imprudence à secouer le joug de l'Empire : qu'il falloit continuer leur marche & attendre que les Turcs pussent leur donner la main & favoriser leur liberté. Les autres plus impatiens de se voir libres, vouloient s'arrêter dans les montagnes de Bithynie, s'y cantonner & s'y défendre en cas d'attaque; qu'ils n'auroient qu'à traverser le Pont-Euxin pour regagner leur pays; au lieu d'aller se perdre au bout du monde dans les rochers de l'Ibérie, où ils auroient à combattre & les ennemis des Grecs & les Grecs eux-mêmes. Le seul Catalim fut d'avis de retourner sur leurs pas, & d'aller rejoindre leurs compatriotes qui étoient restés en Bulgarie. Et comme on lui demandoit, comment ils pourroient traverser le

Bosphore n'ayant ni barques ni bateaux : *je vous montrerai le chemin*, répondit-il. Sa hardiesse saisit les Barbares ; on cherche Adrobalan pour le tuer ; il s'étoit dérobé par une prompte fuite, pendant qu'ils délibéroient.

XLIII. Ils passent le Bosphore à cheval.

Catalim tourne bride vers le Bosphore ; on le suit plutôt pour voir ce qu'il alloit faire, que dans l'espérance de trouver un passage. Lorsqu'on fut au bord de la mer, Catalim se tournant vers la troupe, *à moi*, dit-il, *tous ceux qui veulent se sauver* ; en même-temps il pique son cheval, & s'élance dans les eaux. Les plus hardis s'y jettent après lui, & enfin toute la troupe. Le trajet étoit de mille pas jusqu'au Monastere de saint Taraise, au-delà du golfe de Céras. Ils y arrivent avant qu'on en soit instruit à Constantinople. Ils traversent toute la Thrace. La promptitude de leur marche leur ouvre tous les passages. Parvenus enfin à Sardique, ils se joignent à leurs camarades, & appellent tous ceux qui se trouvoient dispersés ailleurs. Etant rassemblés ils se font des armes de leurs coignées,

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

de leurs faulx & des autres inſtrumens d'agriculture, marchent à Philippopolis, traverſent le mont Hemus, & vont camper à l'embouchure de l'Oſmus dans le Danube. Selté reſta ſeul en Bulgarie avec une partie des Patzinaces : mais il prit la fuite à l'approche de Conſtantin Arianite, Gouverneur de Macédoine, qui s'étant emparé de ſon camp s'en retourna ſans pouſſer plus loin la pourſuite.

XLIV.
Siége de Manziciert.
Cedr. p.780, 781.

Pendant ce temps-là Thogrul s'étoit avancé juſqu'à *Comium* en Ibérie, mais ſans avoir fait ni butin ni priſonniers, parce que les habitans avoient mis leurs effets en ſûreté dans les forteresſes qui étoient en grand nombre dans ce pays, & qu'ils s'y étoient retirés eux-mêmes. Apprenant que les troupes de l'Empire s'aſſembloient à Céſarée, & n'oſant s'engager plus avant, il retourna ſur ſes pas, brûlant d'envie de ſoutenir l'honneur de ſes armes par quelque grande entrepriſe. Arrivé dans le Baaſparacan, dont les habitans avoient pris la même précaution que les Ibériens, il réſolut d'attaquer les places & commença par

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

Manziciert. C'étoit une ville très-forte, ſituée près des bords de l'Araxe, à douze ou treize lieues au midi de Kars, environnée d'un triple mur, & bien pourvue de vivres. Elle renfermoit dans ſon enceinte pluſieurs ſources abondantes. Comme les approches en étoient faciles, Thogrul ſe flattoit d'emporter cette place ſans beaucoup de peine. Il campa au pied des murs, & pendant trente jours il mit en œuvre toutes les machines alors en uſages. Mais le Patrice Baſile, guerrier vaillant & expérimenté, rendoit tous ſes efforts inutiles, & inſpiroit ſon courage aux habitans. Thogrul rebuté d'une ſi vive réſiſtance, alloit lever le ſiege, lorſqu'Alcan chef des Choraſmiens le pria d'attendre encore un jour, & de lui laiſſer le ſoin de l'attaque; ce qu'il obtint ſans peine. Au point du jour Alcan à la tête des Choraſmiens va trouver le Sultan; *je vais*, lui dit-il, *vous donner aujourd'hui un ſpectacle digne de vous & de moi.* En même-temps il le conduit avec les principaux Seigneurs Turcs ſur une éminence vis-à-vis de

Constantin IX. An. 1049.

la porte qu'il alloit attaquer. Il met ſes machines en batterie ſur cette éminence, qui commandoit la ville, la muraille étant de ce côté-là plus baſſe & plus foible que par-tout ailleurs. Pendant que les pierres & les traits nettoyent le haut du mur, il s'en approche à l'abri des mantelets, pour travailler à la ſappe. Baſile avoit garni le haut du mur d'un amas de pierres, de toute ſorte de traits, & de poutres armées par le bout d'une groſſe pointe de fer. Il ordonne à ſes gens de ſe tenir à couvert ſans ſe montrer juſqu'au moment du ſignal, & alors de décharger ſur l'ennemi toute cette tempête. Alcan croyant avoir abattu tout ceux qui défendoient la muraille, fait avancer ſes mantelets juſqu'au pied du mur; les ſappeurs & les béliers ſe mettent en mouvement avec une égale activité. En ce moment Baſile donne le ſignal, & auſſi-tôt les traits, les pierres, les poutres tombent de toutes parts avec un horrible fracas. Le mantelet ſous lequel étoit Alcan lui-même, crevé par une de ces poutres ferrées, laiſſe Alcan &

ſes gens à découvert. Tous ſont tués à coups de pierres & de fléches. Alcan diſtingué par l'éclat de ſes armes, debout ſur un monceau de cadavres, paroiſſoit défier la mort, lorſque deux ſoldats vigoureux ſortant tout-à-coup de la place, courent à lui, le ſaiſiſſent par les cheveux & l'entraînent dans la ville. Baſile lui fait ſur le champ trancher la tête & la jette aux Turcs. Le Sultan plein de rage & de honte décampe auſſi-tôt, ſous prétexte d'affaires preſſantes qui le rappellent dans ſes Etats, menaçant de revenir au printems avec de plus grandes forces.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

XLV. Apleſphar réduit. Cedr. p. 781, 782.

La retraite de Thogrul rendoit inutiles les troupes qui s'aſſembloient à Céſarée. Il ſe préſenta une occaſion de les employer. Apleſphar, au mépris des conventions faites avec lui, ravageoit les terres de l'Empire. L'Empereur donna ordre à l'armée de Céſarée d'aller châtier ſa perfidie, & pour la commander il envoya Nicéphore. Ce nouveau Général étoit Prêtre & avoit rendu pluſieurs ſervices à Monomaque encore particulier. Lorſqu'il le vit parvenu à l'Empire, le déſir de

s'élever à une haute fortune, lui fit abandonner les fonctions sacerdotales. Il se sécularisa, & dans le relâchement de la discipline ecclésiastique, il le fit impunément. On n'osa pas employer les censures contre un favori de l'Empereur. Le Prince fort peu instruit des regles de l'Eglise qu'il méprisoit, le décora du titre de grand Maître de sa maison, & de Commandant général de ses camps & armées. Nicéphore se met en marche, passe l'Euphrate & le Tigre, & pénétre jusqu'à Tauris, où s'étoit enfermé Aplesphar. Il ravage les environs & force le Sarasin à renouveller le traité, & à lui mettre entre les mains pour sûreté de sa parole son neveu Artasyras, dont le pere étoit maître de Tauris. Nicéphore revint avec cet ôtage à Constantinople.

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

XLV. Mauvais traitement fait à Cégène
Cedr. p. 782, 783.

Cependant les Patzinaces fugitifs trouvant entre le Danube & le mont Hémus une riche plaine qui s'étendoit jusqu'à la mer, ombragée de forêts, arrosée de rivieres & fertile en paturages, s'y arrêterent dans un lieu nommé les cent Collines, d'où ils faisoient

faiſoient des courſes continuelles. L'Empereur manda Cégène, qui vint avec ſes troupes camper dans la plaine de Conſtantinople. La premiere nuit avant qu'il eût vû l'Empereur, & qu'il ſût pour quel ſujet il étoit mandé, trois Patzinaces entrerent dans ſa tente pendant qu'il dormoit, lui porterent pluſieurs coups, dont aucun ne fut mortel; ils furent pris ſur le fait par ſes Gardes. Baltaſar, fils de Cégène, alloit les faire mourir; mais comme ils en appelloient à l'Empereur, il met ſon pere dans un chariot, derriere lequel étoient enchaînés les aſſaſſins; il le fait eſcorter de toute ſa cavalerie, & ſuivant lui-même à pied avec Gulin ſon frere, il entre ainſi dans Conſtantinople. L'Empereur étoit au Cirque; Baltaſar va ſe préſenter devant lui avec ſon cortége, le peuple déja inſtruit de ce qui étoit arrivé, lui ouvrant le paſſage. Sur la queſtion que lui fait l'Empereur, pourquoi il n'a pas ſur le champ mis à mort les meurtriers de ſon pere, il répond que ces malheureux en ayant appellé au Prince, ſon reſpect pour

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

ce nom Auguste a suspendu sa vengeance. Monomaque alors adressant la parole aux assassins, leur demande par quel motif ils ont commis ce forfait ; ils disent que leur zéle pour l'Empereur leur a mis le poignard à la main ; que Cégène est un traître qui avoit formé le dessein d'entrer dans la Ville au point du jour, d'égorger le Prince & les habitans, de piller les maisons & d'aller ensuite joindre les Patzinaces rebelles. Monomaque sans prendre le temps d'examiner la vérité de cette déposition, ajoute foi sur le champ à une calomnie si peu vraisemblable, ordonne d'enfermer Cégène dans une chambre du Palais, nommée la chambre d'Yvoire, sous prétexte de lui procurer du repos pour sa guérison. Il fait loger ses deux fils séparément ; & les cavaliers étant retournés au camp il y envoye quantité de vin & de viandes, comme par bienveillance ; mais en effet pour enyvrer les Patzinaces & les faire prisonniers, lorsqu'ils seroient endormis & sans défense. Il donne la liberté aux assassins. Il comptoit trom-

per les Patzinaces ; mais toute sa conduite dans cette conjoncture leur fit connoître ses mauvaises dispositions. Ils reçoivent avec de grands remercimens le régal qu'il leur envoye, témoignent être fort satisfaits de son procédé ; & la nuit suivante, sans en avoir donné aucun soupçon ils décampent, marchent toute la nuit, passent le mont Hémus le troisieme jour, & se réunissent à leurs compatriotes révoltés. Se trouvant en assez grosse troupe & bien armés, ils repassent l'Hémus, & viennent camper près d'Andrinople, portant partout le ravage.

XLVII. Les Grecs battus par les Patzinaces. *Cedr. p.* 783, 784, 785, 794.

Constantin Arianite qui commandoit dans cette ville marche contre eux. Il a d'abord quelque avantage sur un parti de fourageurs ; mais ayant attaqué le gros de l'armée il est entiérement défait. De retour dans Andrinople il mande à l'Empereur qu'il a besoin de nouvelles troupes, & qu'il ne peut sans un secours considérable faire tête à tant d'ennemis. L'Empereur mande au Palais Tyrac & les principaux des Patzinaces qu'il

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

avoit établis à Conſtantinople ; il les comble de préſens, & après leur avoir fait jurer fidélité, il leur ordonne d'aller trouver leurs compatriotes pour les ramener à l'obéiſſance. Il rappelle en même-temps l'armée d'Aſie, & la fait partir avec Nicéphore. Catacalon venoit d'être nommé Commandant des troupes d'Orient ; Monomaque l'envoye avec Nicéphore, mais en qualité de ſubalterne ; il lui recommande d'obéir en tout à ſon Général. Il donne les mêmes ordres à un brave Capitaine Normand nommé Hervé, qui s'étoit mis au ſervice de l'Empire avec une troupe d'avanturiers attachés à ſa fortune. Dans les intervalles que donnoient quelquefois les guerres de la Pouille, pluſieurs Seigneurs Normands qui ne pouvoient ſe réſoudre à demeurer oiſifs, quittoient l'Italie pour aller chercher de l'emploi dans les armées de l'Empire. D'autres prenoient ce parti pour n'avoir pas eu ſatisfaction dans le partage que leurs compagnons firent de leurs conquêtes. Hervé avoit d'abord ſervi Maniacès dans ſon entrepriſe ſur la Sicile, où

il avoit donné des preuves de ſon courage. Il étoit venu enſuite avec bon nombre de François à la cour de Conſtantinople ; les Grecs lui donnoient le nom de Francopule. C'étoit ſans doute gratifier Hervé que de lui procurer des occaſions d'exercer ſa valeur. Mais ce brave Officier ainſi que Catacalon devoient trouver fort étrange de ſe voir ſubordonnés à un Prêtre apoſtat, qui n'entendoit pas mieux la guerre que l'Empereur lui-même. Cependant fideles obſervateurs de la diſcipline militaire, ils ne s'écarterent jamais de l'obéiſſance dans le cours de cette campagne, & ils demeurerent aveuglément ſoumis même aux ignorances de leur Général.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

XLVIII. Seconde défaite des Grecs.

Les Patzinaces après leur victoire avoient repaſſé le mont Hémus & s'étoient retirés dans leur établiſſement des cent Collines. Nicéphore va les y chercher en diligence. Sa folle préſomption l'aſſuroit du ſuccès, & il avoit tellement inſpiré ſa confiance à ſes ſoldats, qu'ils avoient fait proviſion de cordes & de courroyes pour lier les priſonniers : précaution preſ-

CONSTANTIN IX. An. 1049.

que toujours funeste à ceux qui l'ont employée. Les Patzinaces surpris par une marche si prompte, étoient divisés en plusieurs corps séparés. Catacalon vouloit qu'on les chargeât en arrivant, sans leur donner le temps de se réunir, & le reste de l'armée approuvoit ce conseil. Mais Nicéphore jaloux d'ouvrir les avis, lui imposa silence : *Est-ce à vous*, lui dit-il, *de faire la leçon à votre Général ? Pour moi je n'ai garde d'attaquer les Patzinaces tandis qu'ils sont séparés les uns des autres. Le premier corps n'auroit pas plutôt été battu, que les autres se sauveroient dans les forêts, se dissiperoient dans les montagnes. Me donnerez-vous des chiens de chasse, pour les relancer dans leurs retraites ?* Il fallut se taire, & l'on campa vis-à-vis du premier poste des ennemis. Pendant la nuit ils se rassemblent, & au point du jour ils s'avancent en bon ordre. Les Grecs sortis de leur camp pour marcher à leur rencontre, sont étonnés de voir à leur tête Tyrac & les principaux Officiers que Monomaque leur avoit envoyés pour les

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

engager à quitter les armes. Ces pacificateurs avoient oublié leur ſerment, & s'étoient joints à leurs compatriotes. Les Grecs ſe rangent en bataille. Nicéphore ſe met au centre, donne le commandement de l'aîle droite à Catacalon, & celui de l'aîle gauche à Francopule. Dès le premier choc toute l'armée Grecque jette les armes & prend la fuite. Nicéphore n'eſt pas des derniers. Il ne reſte ſur le champ de bataille que Catacalon avec une poignée de braves gens qui ſe font hacher en pieces. Catacalon tombe percé de coups. Les Patzinaces étonnés d'une ſi prompte déroute, craignent quelque ruſe de guerre & n'oſent pourſuivre ; enſorte que les Grecs ne perdirent que ce petit nombre de guerriers, qui avoient préféré la mort à une fuite honteuſe. Les vainqueurs les dépouillent, ramaſſent les armes, pillent les bagages, & paſſent la nuit dans le camp des vaincus. Un Patzinace qui connoiſſoit Catacalon, l'ayant trouvé entre les cadavres, le reconnut en le dépouillant, & voyant qu'il reſpiroit encore il l'atta-

CONSTANTIN IX. An. 1049.

che sur son cheval & le conduit au camp. Catacalon n'avoit plus de voix & presque plus dé sentiment. Il avoit le crâne fendu en deux d'un coup de sabre, & la gorge percée jusqu'à la racine de la langue. Toutefois son généreux ennemi prit tant de soin de sa guérison, qu'il lui rendit la vie & la santé. Les Patzinaces pleins de mépris pour des ennemis si prompts à fuir, pillent hardiment toute la contrée. L'Empereur affligé de cette défaite passa l'hiver à rassembler les fuyards & à lever de nouvelles troupes pour réparer la honte qu'il avoit essuyée.

An. 1050. XLIX. Troisieme défaite des Grecs. *Cedr. p. 785, 786.*

Dans l'espérance d'y réussir l'année suivante, il mit ensemble toutes les forces d'Orient & d'Occident, & en donna le commandement à Constantin Capitaine de la Garde étrangere, qu'il avoit employé trois ans auparavant avec succès dans la guerre contre Aplesphar. Constantin, Général prudent & circonspect, assembla son armée aux environs d'Andrinople, & s'étant retranché de maniere à mettre son camp hors d'insulte, il y dressoit

à loiſir le plan qu'il devoit ſuivre dans cette campagne. Pendant qu'il en préparoit les opérations, les Patzinaces paſſent le mont Hémus & arrivent le 8 Juin près d'Andrinople. Conſtantin aſſemble le conſeil, pour décider s'il eſt à propos de combattre ou de ſe tenir dans les retranchemens & d'y attendre l'ennemi. La témérité d'un jeune Officier déconcerta cette ſage conduite. Pendant qu'on délibéroit, Samuel Burzès, plein de vanité & d'audace chargé de la garde du camp, court à l'ennemi ſans attendre l'ordre du Général à la tête de l'infanterie qu'il commandoit, & va ſe jetter ſur les Patzinaces. Il en fut ſi mal reçu, qu'il ſentit trop tard ſon imprudence, & envoya courriers ſur courriers pour demander du ſecours. Conſtantin pour ne pas laiſſer périr ſes troupes de pied déja en déroute, fait monter à cheval, & livre contre ſon gré une bataille générale. Dans ce mouvement imprévu & précipité, il n'a pas le temps de former ſes rangs; & tandis que ſes eſcadrons ſont encore flottans, les Patzinaces animés par

CONSTANTIN IX. An. 1050.

leur avantage, fondent ſur lui; les fuyards pêle-mêle avec les ennemis ſe renverſent ſur les cavaliers; tout ſe confond, tout ſe débande; on regagne le camp en déſordre, ayant à dos les Patzinaces qui les chaſſent devant eux à grands coups de ſabre. Comme la retraite étoit proche, il y eut plus de honte que de perte. Ce n'en fût pas une que celle du Patrice Michel Docéan, qui avoit ſi mal ſervi l'Empire en Italie ſous le regne de Michel le Paphlagonien; mais on regretta Conſtantin Arianite, qui reçut une bleſſure dont il mourut trois jours après. Les vainqueurs attaquent le camp; ils travaillent avec ardeur à combler le foſſé; pluſieurs l'avoient déja franchi lorſque Sulzum, un de leurs Généraux, atteint d'un gros javelot lancé d'une machine, tombe percé de part en part lui & ſon cheval. Un coup ſi terrible glace d'effroi les Patzinaces. En ce moment Glabas arrive d'Andrinople avec les troupes de la Garde impériale; les ennemis le prenant pour Baſile qu'on attendoit avec un grand corps de troupes, s'é-

loignent du camp, se dispersent & regagnent le mont Hémus.

L. Conjuration.

Tant de mauvais succès rendoient l'Empereur méprisable. Une famille nombreuse & distinguée par la naissance, conspira toute entiére contre lui. Le complot fut découvert & l'Empereur fit grace à tous, excepté au chef qui se nommoit Nicéphore. Il fut exilé avec confiscation de ses biens. C'étoit assurément une peine légere pour la qualité du crime. Cependant comme il fut condamné sans être entendu, & qu'on n'observa en cette occasion aucune des formes judiciaires, on ne sut aucun gré à l'Empereur de sa clémence : il passa pour un Tyran lors même qu'il épargnoit les coupables.

LI. Massacre de Cégène. Cedr. p. 787.

Après la bataille d'Andrinople les Patzinaces se mirent à ravager sans crainte la Macédoine & la Thrace. Portant de toutes parts l'incendie & le massacre, n'épargnant pas même les enfans au berceau, ils faisoient ressentir à ce malheureux pays toutes les horreurs de la férocité la plus barbare. Un de leurs partis eut l'audace

CONSTANTIN IX. An. 1051.

de s'avancer juſqu'à la vue de Conſtantinople ; mais il n'en revint pas. A la Garde ordinaire de l'Empereur ſe joignirent le plus déterminés des habitans. Jean, ſurnommé le Philoſophe, un des Eunuques de Zoé, ſe mit à leur tête ; c'étoit un homme auſſi aviſé que brave & hardi. Il tomba pendant la nuit ſur ces brigands ; les trouvant ivres & endormis, il les égorgea ſans riſque, & remplit de leurs têtes des tombereaux qu'il fit conduire à l'Empereur. Comme le nom ſeul des Patzinaces étoit devenu la terreur des Grecs trois fois vaincus, l'Empereur réſolut d'employer contre eux des troupes étrangeres. Il raſſembla ce qu'il avoit de François & de Varangues : c'étoient des troupes de pied. Il tira des cavaliers de toutes les contrées de l'Orient, mit à la tête de chaque Nation un des plus diſtingués de la nation même, & donna le commandement général de cette armée à Nicéphore Bryenne avec le titre d'Ethnarque, c'eſt-à-dire, Commandant des nations. Il joignit avec lui pour collégue le Patrice

Michel Acolythe; & ces deux Généraux eurent ordre d'éviter le combat & de prendre toutes les meſures de la prudence pour arrêter les incurſions. Mais ſe défiant toujours du ſuccès, il eut en même-temps recours à la négociation. Cégène guèri de ſes bleſſures fut tiré de la priſon honorable où il étoit détenu, & ſur ſa promeſſe d'inſpirer à ſes compatriotes des ſentimens de paix, il fut envoyé pour en traiter avec eux. Cégène partit, réſolu de ſervir de bonne-foi l'Empereur. Avant que de paſſer le mont Hémus, il envoya demander aux Patzinaces un ſauf-conduit. Loin de le refuſer, ils jurerent qu'ils le recevroient avec amitié. Dès qu'il fut arrivé ils le maſſacrerent, & par un excès de rage ils hacherent ſon corps en morceaux.

CONSTANTIN IX. An. 1051.

LII. Les Patzinaces réprimés. Cedr. p. 787, 788.

Cependant les deux Généraux campés près d'Andrinople agiſſoient conformément à leurs ordres. Se tenant ſur la défenſive, ſans rien hazarder, ils obſervoient tous les mouvemens des Patzinaces, & tomboient à propos ſur les partis ennemis, qu'ils tail-

CONSTANTIN IX. An. 1051.

loient en pieces. Cette prudente conduite ferma aux Barbares les passages du mont Hémus ; ils n'oserent plus ravager la Thrace, & se jetterent en Macédoine, où ils ne s'engagerent qu'avec précaution & par gros détachemens. Les Généraux Grecs apprenant qu'ils étoient campés près de Chariopolis sur les confins de la Thrace & de la Macédoine, décampent pendant la nuit, sans donner connoissance de leur dessein, & après une marche forcée ils arrivent à Chariopolis, & s'y renferment pour attendre une occasion favorable. Le jour suivant les Patzinaces ne sachant pas que l'armée ennemie fût si proche, vont à l'ordinaire piller les campagnes ; ils courent jusqu'aux portes de la Ville, & sur le soir ils rentrent dans leur camp, chargés de butin, & passent le reste du jour à faire bonne chere & à se divertir. La nuit étant venue les impériaux sortent de la ville, tombent sur leur camp, & les trouvant ensevelis dans le sommeil, ils en font un grand carnage. Cette surprise rabattit l'audace des Patzina-

ces ; & pendant le reste de cette année & la suivante, ils furent plus retenus dans leurs courses, & ne s'avancerent dans le pays qu'avec circonspection.

CONSTANTIN IX. An. 1051.

LIII. Affaires d'Italie.

Leo. ost. l. 2. c. 80. l. 3. c. 16. Lup. Protosp. Guill. Appul. l. 2. Malaterra l. 1. c. 13. Chron. Bar. Chron. Nor. Lambert. Schafnab. p. 161. Marian. Scot. Du Cange fam. p. 157. Giann. Hist. Nap. l. 9. c. 2 & 3. Murat. annal. d'Ital. T. III. pag. 137, 138. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. III. pag 184 & suiv.

L'Empire se soutenoit en Orient ; il se défendoit contre les Barbares du Septentrion ; mais il faisoit tous les ans de nouvelles pertes en Italie. Drogon, chef des Normands, ayant succédé à son frere Guillaume Bras-de-Fer, suivoit ses traces & étendoit ses conquêtes. Il prit & détruisit Bovino entre Troja & Ascoli. Cette ville fut rebatie l'année suivante, mais ruinée peu après par un incendie. Le Catapan Eustaise déja vaincu par Guillaume près de Trani, le fut encore par Drogon sur terre & sur mer près de Tarente. Drogon pour affermir davantage son établissement profita du désir qu'avoit Henry, Empereur d'Allemagne de se faire des droits sur toute l'Italie. Quoique ce fût sur les Grecs & non pas sur les Empereurs d'Occident que les Normands avoient conquis la Pouille, cependant Henry à l'exemple de ses prédécesseurs pré-

CONSTANTIN IX. An. 1051.

tendoit que cette Province aussi bien que la Calabre lui appartenoit comme Roi d'Italie. En cette qualité il reçut avec plaisir les marques de déférence des Princes Normands, & leur accorda volontiers l'investiture des Comtés de Pouille & d'Averse. Irrité contre les Béréventins, qui lui avoient refusé l'entrée de leur ville, il les fit excommunier par le Pape; & non content de cette punition spirituelle, il s'empara d'une grande partie de leur territoire, qu'il donna encore en fief aux Normands. Monomaque apprit avec chagrin ces actes d'autorité que l'Empereur d'Occident exerçoit en Italie, & ces accroissemens de la puissance des Normands, qui jettoit tous les jours de plus profondes racines. Il renvoye dans la Pouille Argyre, fils de Mel, en qualité de Catapan, avec quantité d'or, d'argent, & d'étoffes précieuses pour gagner les Chefs de la nation Normande, & les engager à passer en Grece, sous prétexte de secourir l'Empire contre les Patzinaces & les Turcs. Argyre arrive à Bari, divisée alors en

deux factions, dont l'une favorable aux Normands lui fait fermer les portes de la ville. Mais au bout d'un mois le parti fidele aux Empereurs Grecs reprend le dessus & reçoit Argyre, qui se saisit des deux Chefs de la faction opposée, les charge de fers & les envoye à Constantinople. Il travaille ensuite à exécuter sa commission auprès des Normands, & n'épargne ni les présens ni les promesses. Ces guerriers supérieurs aux Grecs en bravoure, égaux du moins en finesse, sentent l'artifice & refusent de sortir d'Italie. Argyre désespéré du peu de succès de sa ruse, employe ce qui lui reste de trésors à corrompre les principaux habitans de la Pouille pour les porter à se défaire des Normands. Il apposte un assassin qui tue Drogon dans une Eglise à coups de poignard. On fait main-basse sur les Normands en plusieurs lieux de la Pouille, & ce massacre en fit périr plus que n'en avoient détruit toutes les guerres précédentes. Adraliste, Chef de la faction Normande dans Bari, se sauva de la ville & s'alla jetter entre les bras de

CONSTANTIN IX. An. 1051.

Humfroi, frere & successeur de Drogon. On se saisit de sa femme & de toute sa famille, qu'on envoye à Constantinople. Humfroi ayant rassemblé ses troupes se vengea de ces assassinats, & fit mourir les meurtriers dans les plus rigoureux supplices. Il marcha ensuite contre Argyre, qui lui ayant livré bataille près de Siponte perdit un grand nombre de soldats tant Grecs qu'Italiens, & se sauva couvert de blessures. Il se livra un autre combat près de Crotone, ou Sicon Protospate fut vaincu. Jean Evêque de Trani envoyé par Argyre à Constantinople pour rendre compte à l'Empereur du mauvais état des affaires en Italie, & pour demander de nouveaux secours, ne put rien obtenir. Les ennemis d'Argyre l'accusoient d'intelligence avec les Normands, & la mort de Monomaque arrivée peu après, ne laissa point au Catapan le temps de se justifier de ces calomnies. En même-temps qu'il envoyoit en Grece, il avoit dépêché des courriers au Pape, qui étoit alors en Allemagne, pour le mettre dans les intérêts de l'Empire.

Il lui représentoit les Normands comme une nation barbare & impie, qui violoit également les loix de la religion & de l'humanité. Léon IX obtint des troupes de l'Empereur, & se mit à leur tête; mais avant qu'elles eussent passé les Alpes, Henry les rappella; & le Pape marcha en personne contre les Normands avec des levées d'Italiens & un petit nombre d'Allemands. La bataille se livra près de Civitella dans la Capitanate; Humfroi, soutenu de la valeur de son frere Robert Guiscard, remporta une victoire signalée. Le Pape fut pris & conduit à Bénévent par les vainqueurs, qui lui baisant les pieds & lui demandant humblement l'absolution de leurs péchés, le retinrent prisonnier. Il recouvra la liberté l'année suivante par son traité avec les Normands, qu'il reçut au rang de vassaux de saint Pierre, leur accordant en fief relevant de l'Eglise, tout ce qu'ils possédoient déja dans la Pouille, & ce qu'ils pourroient conquérir en Calabre sur les Grecs & en Sicile sur les Sarasins. Ainsi la mauvaise politique d'Argyre,

CONSTANTIN IX. An. 1051. au lieu d'affoiblir les Normands, ne fit qu'accroître leur puiſſance, & ſuſciter aux Empereurs Grecs dans la perſonne des Papes de nouveaux ennemis. Le Pape accordoit aux Normands des droits qu'il n'avoit pas lui-même ; il ſe faiſoit des vaſſaux & s'érigeoit en Seigneur ſuzerain de ce qui appartenoit à l'Empire.

An. 1052. LIV. Conjuration de Boïlas. *Cedr.* p. 788. *Zon. tom.* II. p. 259, 260. *Glycas pag.* 320, 321.

La conjoncture étoit favorable pour s'aggrandir aux dépens du Maître légitime. Monomaque endormi dans les amuſemens ne jettoit que de foibles regards ſur ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats. Ce n'étoit ni la naiſſance ni le mérite qui procuroient ſa bienveillance. Le talent de la bouffonnerie, des défauts mêmes propres à divertir le Prince, faiſoient fortune auprès de lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de ces goûts mépriſables. Romain Boïlas, né dans une condition très-baſſe, ſembloit condamné par la nature à demeurer dans ſon obſcurité. Il étoit begue ; mais loin de travailler à corriger ce défaut, il l'affectoit davantage par un mauvais goût de plaiſanterie. C'étoit un talent pré-

cieux à la cour de Monomaque ; Boïlas devint ſavori. Il avoit ſes entrées à toute heure ; l'appartement des femmes lui étoit ouvert comme le cabinet du Prince. Ce miſérable devenu grand Seigneur & comblé de richeſſes, s'oublia au point de ſe croire digne du Trône, s'imaginant ſans doute que pour régner il ne falloit faire que ce que faiſoit Monomaque ; de quoi il ſe ſentoit très-capable. Il réſolut donc de tuer celui qu'il faiſoit rire. Il falloit ſe former un parti ; il s'adreſſoit à ceux qu'il ſavoit mécontens, & leur faiſoit entrevoir ſon deſſein ; s'ils l'approuvoient, il les échauffoit par de belles promeſſes ; s'ils paroiſſoient le rejetter : *je voulois éprouver votre fidelité*, leur diſoit-il ; *je vois qu'elle eſt incorruptible, & je vous en félicite ; vous méritez toute la faveur du Prince ; je lui rendrai compte de votre attachement*. Il s'aſſura ainſi d'un bon nomde conjurés. Comme il avoit les clefs de tous les appartemens, il pouvoit y entrer jour & nuit, & le coup étoit infaillible, s'il n'eût été dénoncé par un de ſes complices. Il fut pris ſur le

CONSTANTIN IX. An. 1052.

fait, lorſqu'il entroit de nuit dans la chambre du Prince un poignard à la main. Ses complices furent punis ; mais ce qui caractériſe parfaitement la ſtupide indolence de Monomaque, Boïlas en fut quitte pour une courte diſgrace. L'Empereur ne put ſe priver long-temps d'un courtiſan ſi néceſſaire ; il lui rendit toute ſa faveur.

LV. Incurſions du Sultan. *Cedr. p.* 788, 789. *Glycas pag.* 321.

Le Sultan ravageoit alors la Perſarménie. Coutoulmiſch ſon couſin qui s'étoit révolté contre lui, ayant été battu, s'étoit ſauvé avec ſix mille hommes, & avoit envoyé prier l'Empereur de lui donner aſyle. En attendant la réponſe, il aſſiégea la ville de Kars qui appartenoit à Thogrul, & s'en rendit maître. Mais pendant qu'il attaquoit la citadelle, apprenant que le Sultan approchoit & qu'il étoit déja en Ibérie, il leva le ſiége, & traverſant toute l'Aſie, il s'enfuit au fond de l'Arabie heureuſe. Thogrul plein de dépit qu'il lui eût échappé, déchargeoit ſa colere ſur l'Ibérie, qu'il mettoit à feu & à ſang. L'Empereur fit partir Michel Acolythe, qui ayant raſſemblé les Francs & les Varan-

gues dispersés en divers postes de la Chaldie & de l'Ibérie, se mit en marche pour aller joindre le Sultan. Thogrul qui n'étoit suivi que d'un camp volant, ne voulut point hazarder sa réputation contre des troupes réglées; il reprit la route de Tauris. Dans ce même-temps Michel, fils & successeur d'Etienne Roi de Servie, fit un traité de paix avec l'Empereur, & fut reçu au rang d'ami & d'allié de l'Empire avec le titre de Protospathaire. Le Soudan d'Egypte pour entretenir l'amitié de Monomaque, lui fit présent d'un éléphant & d'un chameau moucheté, que les Grecs nommoient *Camelopardalis*, & que nous nommons *Giraffe*; animal rare, qui ne se trouve que dans les contrées méridionales de l'Afrique & de l'Asie.

CONSTANTIN IX. An. 1052.

Quoique les Patzinaces fussent moins hardis depuis la surprise de leur camp, ils continuoient cependant leurs courses en Macédoine & en Bulgarie. L'Empereur fit un dernier effort pour se délivrer de ces ennemis incommodes. Il réunit toutes les forces d'Orient & d'Occident, &

An. 1053.

LVI. Treve avec les Patzinaces.

Cedr. p. 789, 790. Glycas, pag. 321.

CONSTANTIN IX.
An. 1053.

mit à leur tête Michel Acolythe, déja vainqueur de ces Barbares. Basile eut ordre de le joindre avec les troupes de Bulgarie. Les Patzinaces avertis de leur marche se retranchent près de Parasthlava, environnent leur camp d'une forte palissade & d'un fossé profond, & s'y renferment à l'arrivée des Grecs, résolus de s'y bien défendre. On les attaque sans succès; le temps se passe en efforts inutiles & les assiégeans commençant à manquer de vivres dans un pays dévasté, déliberent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils se déterminent à la retraite, & décampent en silence à la faveur d'une nuit obscure. Tyrac instruit de leur dessein par un transfuge, avoit envoyé d'avance de gros partis se saisir des passages; & se tenant alerte avec le reste de ses troupes, il les charge au moment du départ. Surpris & déconcertés par cette attaque imprévue, embarrassés de leurs bagages, ne pouvant distinguer dans les ténebres les amis des ennemis, ils ne songent qu'à fuir plutôt qu'à combattre. Mais en fuyant ils trouvent la

mort

mort qui les attend à tous les passages. La plupart périrent avec Basile ; les autres avec Michel gagnerent Andrinople. Monomaque leve une nouvelle armée, prend à sa solde des troupes étrangeres, & se prépare à retourner contre les Barbares. Les Patzinaces intimidés de ces grands mouvemens, ont recours à la négociation ; ils envoyent demander la paix, & l'Empereur déja fatigué des préparatifs retombe dans son inaction naturelle ; il leur accorde une treve de trente ans ; c'étoit apparemment ce qu'il se promettoit encore de vie.

CONSTANTIN IX. An. 1053.

LVII. Commencement du Shisme des Grecs.

Ce fut dans ce temps-là qu'éclatta enfin cette division funeste qui sépare encore l'Eglise Grecque d'avec l'Eglise Latine. L'ambition des Patriarches de Constantinople en avoit depuis long-temps jetté les premieres semences. Evêques de la ville Impériale, ils prétendirent que la majesté séculiere en changeant de résidence entraînoit avec elle la Hiérarchie ecclésiastique, & que la capitale de l'Empire devoit être celle du monde Chrétien. Enivrés de cette présomption ils s'éleverent

Leo. Ost. l. 2. c. 88. Leo Allat. de Eccles. Occid. Orient. perp. consens. l. 2. c. 9. Pagi ad Bar. Oriens Christ. tom. I. pag. 260, 261. Fleury, hist. eccles. l. 60. art. 2 & suiv.

CONSTANTIN IX.
An. 1053.

d'abord à la dignité patriarchale, & prirent l'essor au-dessus des autres Patriarches d'Orient. Enfin parvenus au second rang, ils porterent la hardiesse jusqu'à disputer le premier à l'Eglise Romaine, en usurpant le titre de Patriarches Œcuméniques. Cependant depuis Photius qui avoit porté la fierté plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs, l'Eglise de Constantinople sous une suite de dix-sept Evêques étoit demeurée unie à l'Eglise de Rome. Mais Michel Cérulaire encore plus fougueux, quoique moins habile que Photius, résolut de rompre avec l'Eglise Latine. Se flattant de réussir aisément sous un Prince ignorant & livré à ses plaisirs, il se fit appuyer de deux personnages de grande autorité; l'un étoit Léon, Archevêque d'Achride, métropole de Bulgarie, le plus savant Prélat de la Grece; l'autre, Nicétas Stethat, moine de Stude, qui prêta sa plume aux emportemens de Cérulaire. Jamais schisme n'eut des prétextes si légers & des suites si étendues. Rien de plus frivole que les reproches dont les Grecs chargeoient

les Latins. C'étoit de consacrer avec du pain azyme, de manger des viandes suffoquées, de jeûner les samedis de Carême contre la coutume des Grecs qui ne jeûnent point les samedis non plus que le Dimanches, de ne point chanter l'*alleluia* pendant ce même temps. Ces pratiques étoient, à les entendre, autant d'abominations; ils croyoient ne pouvoir communiquer avec des Prélats coupables de tant d'horreurs. Un seul article sembloit mériter une plus sérieuse attention: c'étoit le célibat des Prêtres auxquels les Grecs permettoient de vivre avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination. A ces crimes contre la discipline, & à d'autres pareils, il falloit joindre une hérésie; ils en crurent trouver l'ombre dans l'addition *filioque*, faite depuis long-temps au symbole de Constantinople, & conforme à la doctrine Apostolique. On fit courir par-tout l'Orient l'écrit de Nicétas qui contenoit toutes ces accusations, & en conséquence les deux Prélats condamnerent publiquement l'Eglise Romaine comme

Constantin IX. An. 1053.

entiérement corrompue dans le dogme, dans la discipline, dans les mœurs. Cérulaire défendit de communiquer avec le Pape, fit fermer les Eglises des Latins, s'empara des Monasteres qui refusoient de se soumettre à ses décisions, excommunia tous ceux qui auroient recours au saint Siége, & poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avoient été baptisés par les Latins. Son prétendu zèle ne se borna pas à l'Orient & à la Grece. Il fit à l'Evêque de Trani, dans la Pouille, des reproches amers de ce qu'il adoptoit les erreurs des Latins. Cette lettre ayant été communiquée au Pape Léon IX qui se trouvoit pour lors à Trani, il se crut obligé de justifier l'Eglise Latine; ce qu'il fit par une lettre adressée aux deux Prélats auteurs du Schisme. Cérulaire avoit compté que l'Empereur regarderoit ce combat du moins avec indifférence; il se trompa. Monomaque avoit alors intérêt de ménager le Pape, dont il croyoit le crédit nécessaire pour obtenir de l'Empereur Henri du secours contre les Normands. Il écri-

vit donc au Pape qu'il désiroit ardemment l'union entre les deux Eglises; & il obligea le Patriarche de témoigner par une lettre les mêmes sentimens. Ces lettres furent envoyées au Catapan Argyre, qui les fit tenir au Pape sur la fin de l'an 1053. CONSTANTIN IX. An. 1053.

Le Pape qui souhaitoit sincérement la paix, envoya trois Légats à Constantinople pour conférer avec Cérulaire, & dissiper les nuages qui s'élevoient. Mais Cérulaire fit toujours semblant de croire que ces Légats n'avoient point mission du Pape; & qu'ils n'étoient envoyés que par Argyre, son ennemi mortel. Ils étoient chargés de deux lettres; l'une adressée à l'Empereur, l'autre au Patriarche, & avoient ordre de répondre eux-mêmes plus amplement aux objections des Grecs, & de travailler avec ardeur au rétablissement de la concorde. Le Pape mourut peu après le départ de ses Légats. Sa mort ne refroidit point leur zéle, & ne diminua rien de leur fermeté. Le Cardinal Humbert, le premier d'entre eux par sa dignité & par son savoir, répondit An. 1054. LVIII. Le Schisme consommé.

Constantin IX. An 1054.

en détail à toutes les imputations de Cérulaire & de Léon d'Achride : il confondit si solidement Nicétas, que ce Moine qui étoit de bonne-foi, se rétracta, & anathématisa son ouvrage en présence de l'Empereur, qui fit brûler publiquement cet écrit scandaleux ; il demanda pardon de son attentat contre le saint Siége. Mais comme le Patriarche persistoit dans son opiniâtreté, sans vouloir même voir les Légats, ils se transporterent le 16 Juillet à sainte Sophie, & après avoir déposé sur le grand autel un acte d'excommunication en présence du clergé & du peuple, ils sortirent en secouant la poussiere de leurs pieds, & criant, *que Dieu voye & qu'il juge.* Ils mirent ordre ensuite au gouvernement des Eglises Latines de Constantinople, & prirent congé de l'Empereur, qui approuvoit si peu la conduite de Cérulaire, qu'il leur donna le baiser de paix & les combla de présens tant pour l'Eglise de saint Pierre que pour eux-mêmes. Ils partirent, & deux jours après, lorsqu'ils étoient à Selymbrie, ils furent rappellés par

l'Empereur à la sollicitation de Cérulaire même, qui promettoit de conférer avec eux. Mais ce Prélat aussi méchant qu'artificieux ne les faisoit revenir que pour les exposer à la fureur du peuple. Il avoit falsifié l'acte d'excommunication, le traduisant de Latin en Grec de maniere à soulever la ville entiere. A leur retour il les fit inviter à se trouver le lendemain à sainte Sophie, pour tenir, disoit-il, un concile. Mais l'Empereur averti de son mauvais dessein déclara qu'il vouloit y assister, & sur le refus du Prélat il fit partir les Légats. Cérulaire outré de dépit publie à haute voix que le Prince trahit lui-même l'Eglise Grecque; qu'il est d'intelligence avec les Romains; & il excite une sédition si violente, que pour la calmer le timide Empereur se détermine malgré lui à sévir contre les partisans des Latins, & à faire fouetter & mettre en prison ceux qui avoient servi d'interprêtes aux Légats. Ayant ensuite découvert la falsification de Cérulaire, il en fut tellement irrité, que sans oser s'attaquer directement à

CONSTANTIN IX.
An. 1054.

ſa perſonne, il chaſſa du Palais ſes parens & ſes amis. Cérulaire de ſon côté publia un décret plein d'impoſture, dans lequel il rendoit compte à ſon peuple de ce qui s'étoit paſſé entre lui & les Légats. La vérité y étoit ſi groſſiérement défigurée, qu'il ne faudroit pas d'autre preuve de la foibleſſe de l'Empereur, que ſon ſilence en cette occaſion. Michel pour conſommer ſon ouvrage, excommunie le Pape à ſon tour; il efface ſon nom des Diptyques, & fait tous ſes efforts pour ſéparer de l'Egliſe Romaine les Patriarches Orientaux par des lettres pleines de menſonges. Ses calomnies réuſſirent auprès de pluſieurs Evêques; mais le ſchiſme ne fut pas encore général; & l'on voit dans la ſuite quelques Empereurs en communion avec l'Egliſe Romaine. Le Pape Alexandre envoya Pierre, Evêque d'Anagnie, en qualité d'Apocriſiaire à l'Empereur Michel en 1071, & Pierre demeura auprès de ce Prince l'eſpace d'un an, que vécut encore Alexandre. Le Pape Grégoire excommunia Nicéphore Botaniate, parce qu'il avoit

détrôné Michel qui communiquoit avec les Latins.

CONSTANTIN IX. An. 1054.

LIX. Mort de Zoé. Zon. T. II. pag. 260. Du Cange fam. Byz. p. 145.

Zoé ne vit pas cette révolution, & d'ailleurs ce n'étoit pas les affaires de l'Eglise qu'elle avoit le plus à cœur. Cette Princesse qui depuis vingt-quatre ans scandalisoit l'Empire par le déréglement de ses mœurs, qui avoit fait trois Empereurs en les épousant, & les avoit ensuite fait repentir d'avoir acheté trop cher la dignité Impériale, étoit morte en 1052, âgée de soixante-quatorze ans. L'Empereur qui n'avoit pas pleuré la perte de quarante mille braves soldats tués dans les défilés de la Servie, pleura très-amérement la mort de Zoé. Ce vieillard imbécille la mettoit au nombre des Saintes, & prenoit, dit Zonare, pour autant de miracles les champignons qui naissoient autour de son tombeau. Il ne trouva qu'un reméde pour se consoler. Sclérène ne vivoit plus depuis long-temps. Toujours esclave des passions de sa jeunesse, il appella auprès de lui la fille d'un Prince Alain, jeune & belle, qui vivoit à Constantinople en qualité d'otage.

CONSTANTIN IX. An. 1054.

Il la logea dans le Palais, & pour épargner à ses sujets des soupçons incertains, il lui donna des Gardes avec le titre d'Auguste, & lui assigna un entretien magnifique. La crainte de blesser Théodora, & plus encore d'encourir les censures ecclésiastiques par un quatrieme mariage, l'empêcha de lui mettre la couronne sur la tête. Cette concubine titrée ne jouit pas long-temps de sa fortune ; tout cet éclat s'éclipsa à la mort de Monomaque ; il lui fallut retourner à son premier état, qui n'étoit gueres au-dessus de celui d'une prisonniere.

LX. Mort de Monomaque. *Cedr. p. 790. 791. Zon. T. II. p. 260, 261, 262. Manass. pag. 128. Glyc. p. 321. Joël. p. 184. Pagi ad Bar.*

Ces événemens causoient de grandes agitations à la cour ; mais n'excitoient que la curiosité dans le reste de l'Empire. Constantinople en particulier sentoit beaucoup plus vivement les maux dont elle étoit alors affligée. Outre la dureté des impôts, fléau perpétuel sous le regne de ce mauvais Prince, il tomba dans l'été de cette année une grêle prodigieuse, qui tua quantité d'hommes & d'animaux. Un mal encore plus meurtrier désola cette ville pendant cette année & la sui-

vante. La peſte y fit de cruels ravages. Monomaque en fut exempt ; mais il ne put échapper aux atteintes de la goutte, dont il n'avoit ceſſé d'être tourmenté depuis qu'il étoit ſur le Trône. C'étoit le contrepoids de ſa haute fortune & le ſupplément des diſgraces qu'il avoit eſſuyées dans l'état de particulier. Il avoit tellement perdu l'uſage de ſes pieds, qu'il ne pouvoit faire un pas ſans être porté ou du moins ſoutenu par deux Officiers. A cette maladie ſon imprudence en joignit une autre. Comme il prenoit ſouvent les bains chauds, & qu'il s'expoſoit enſuite à l'air froid, il lui en vint un mal de côté, d'abord léger, mais qui s'accrut en peu de temps au point de faire déſeſpérer de ſa vie. Il avoit eu pendant une partie de ſon regne un excellent Miniſtre, qui lui avoit épargné bien des fautes, & à ſes ſujets bien des malheurs. C'étoit Conſtantin Lichudès, d'une famille noble, d'un génie élevé, conſommé dans la ſcience du gouvernement, & d'une probité ſupérieure à toute corruption. D'autant plus inca-

CONSTANTIN IX. An. 1054.

CONSTANTIN IX. An, 1054.

pable d'une lâche complaiſance, qu'il étoit plus ſincérement attaché aux vrais intérêts de ſon Maître ; loin de ſervir aveuglément ſes caprices, il y réſiſtoit avec reſpect, & le ramenoit quelquefois par ſes remontrances au parti de la juſtice & de la raiſon. Monomaque n'étoit pas digne d'un Miniſtre de ce caractere. Ennuyé d'un ſi fidéle ſerviteur comme d'un cenſeur incommode, il s'en étoit défait pour donner ſa confiance à un miſérable eunuque nommé Jean, né dans la baſſeſſe, & d'une ame auſſi baſſe que ſa naiſſance, vil flatteur, très-ignorant dans la conduite des affaires, ſans autre talent qu'une pédanteſque affectation de puriſme, quoiqu'il parlât & qu'il écrivît mal. L'Empereur le combla d'honneurs, ſe repoſa ſur lui de tout le gouvernement, le fit Prince du Sénat & grand Logothete. Ce Miniſtre, de concert avec d'autres courtiſans, voyant que l'Empereur lui-même avoit perdu toute eſpérance, lui conſeille de ſe déſigner un ſucceſſeur ; il lui propoſe, comme le plus digne, Nicéphore qui comman-

doit alors en Bulgarie. On dépêche aussi-tôt un courrier pour le faire venir. Malgré les précautions qu'on avoit prises pour cacher ce dessein à Théodora, elle en fut avertie; & sur le champ elle laisse l'Empereur mourant dans le Monastere de Mangane, où il s'étoit fait transporter. Elle se rend en diligence au Palais, & bientôt environnée de la garde Impériale & des principaux Sénateurs, qui vinrent l'assurer de leur dévouement, elle est proclamée Impératrice, comme légitime héritiere de la puissance souveraine. La pourpre dont elle avoit été enveloppée dans son enfance, la douceur de son caractère, & les disgraces de sa vie lui concilioient tous les cœurs. Cette nouvelle porta le dernier coup à l'Empereur. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber en délire; il n'en revint que pour rendre les derniers soupirs. Il mourut le 30 Novembre après un regne de douze ans & six mois moins douze jours. Il fut enterré dans le Monastére de Mangane, dont il étoit fondateur.

CONSTANTIN IX.
An. 1054.

Ce Prince contribua beaucoup à

CONSTANTIN IX.
An. 1054.

LXI.
Résultat du regne de Monomaque.

précipiter la décadence de l'Empire, quoiqu'il en eût étendu les bornes du côté de l'Arménie, partie par les armes, partie par des négociations avec les Seigneurs du pays. Mais l'indigence à laquelle le réduisirent ses largesses inconsidérées, l'obligea de licentier l'armée d'Ibérie composé de cinquante mille hommes. Il s'imagina gagner beaucoup en s'épargnant l'entretien de ces troupes, & attirant à son trésor les revenus de ce pays. Mais cet argent se dissipa comme le reste en vaines dépenses, & la frontiere demeura ouverte aux incursions des Turcs. Quelques Auteurs lui font un mérite d'une sorte de bassesse dans un Souverain. Il étoit, disent-ils, humble & modeste jusqu'à s'abaisser dans ses lettres au-dessous du Soudan d'Egypte, qui en devenoit plus fier & en prenoit avantage pour s'emparer des Isles qui se trouvoient à sa bienséance. Mais pour détruire cet éloge, il ne faut que faire attention aux effets qu'ils attribuent eux-mêmes à cette vertu mal entendue. Il fit bâtir des Hôpitaux, des Monasteres. Il

Constantin IX. An. 1054.

augmenta les revenus de ſainte Sophie ; on n'y célébroit auparavant le ſaint Sacrifice que les ſamedis & les Dimanches ; il y aſſigna des rétributions, pour le faire célébrer tous les jours. Il enrichit cette Egliſe de vaſes précieux & de magnifiques ornemens : actions louables en elles-mêmes ; hommages très-agréables ſans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppreſſion de ſes créatures ; & que pour ſuppléer à ces pieuſes libéralités, un Prince n'eſt pas forcé de ſe ſoutenir par des exactions injuſtes.



SOMMAIRE

DU

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

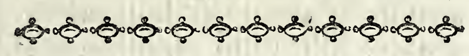
I. *Idée du regne de Théodora.* II. *Commencement de son regne.* III. *Sagesse de son gouvernement.* IV. *Sa mort.* V. *Gouvernement de Michel Stratiotique.* VI. *Révolte de Théodose.* VII. *Mécontentement des Généraux.* VIII. *Bryenne en Cappadoce.* IX. *Avantures du Normand Hervé.* X. *Conjuration.* XI. *Bryenne pris & aveuglé.* XII. *Isaac Comnène proclamé Empereur par les troupes d'Orient.* XIII. *Conduite réservée de Catacalon.* XIV. *Comnène s'empare de Nicée.* XV. *Bataille d'Adès.* XVI. *Allarmes de Stratiotique.* XVII. *Catacalon s'oppose à l'accommodement.* XVIII. *Duplicité de Stratiotique devenue inutile.* XIX. *Stratiotique détrôné.* XX. *Divers événemens.* XXI. *Isaac Comnène Empereur.* XXII. *Conduite du nouvel Empereur.* XXIII. *Exil*

& mort de Michel Cérulaire. XXIV. *Conſtantin Lichudès Patriarche.* XXV. *Guerre des Hongrois & des Patzinaces.* XXVI. *Jean, frere d'Iſaac, refuſe la couronne.* XXVII. *Iſaac la donne à Conſtantin Ducas.* XXVIII. *Suite de la vie d'Iſaac Comnène.* XXIX. *Affaires d'Italie.* XXX. *Gouvernement de Conſtantin Ducas.* XXXI. *Conjuration.* XXXII. *Guerre des Turcs.* XXXIII. *Terrible tremblement de terre.* XXXIV. *Conſtantin achete pour les Chrétiens la quatrieme partie de la ville de Jéruſalem.* XXXV. *Xiphilin Patriarche.* XXXVI. *Priſe de Belgrade par les Hongrois.* XXXVII. *Irruption des Uzes.* XXXVIII. *Comete.* XXXIX. *Maladie & mort de Conſtantin Ducas.* XL. *Affaires d'Italie.* XLI. *Priſe de Bari.* XLII. *Gouvernement d'Eudocie.* XLIII. *Guerre des Turcs.* XLIV. *Eudocie ſonge à un ſecond mariage.* XLV. *Avantures de Romain Diogène.* XLVI. *Eudocie le choiſit pour époux.* XLVII. *Diſpoſition des eſprits.* XLVIII. *Etat de la Cour.* XLIX. *Conduite de Diogène.* L. *Commencement de la guerre contre les Turcs.* LI. *Expédition dans le Pont.*

LII. *En Syrie.* LIII. *Victoire de Diogène.* LIV. *Suites de la victoire.* LV. *Avantures de Robert Crêpin.* LVI. *Les Turcs battus par Diogène.* LVII. *Succès divers.* LVIII. *Icone pillé par les Turcs.* LIX. *Retour de l'Empereur.* LX. *Manuel Comnène envoyé contre les Turcs.* LXI. *Manuel défait & pris.* LXII. *Manuel amene son vainqueur à Constantinople.* LXIII. *Derniere expédition de Diogène.* LXIV. *Marche de l'Empereur.* LXV. *Il va au-devant des Turcs.* LXVI. *Défaite de Basilace.* LXVII. *Sanglante escarmouche.* LXVIII. *L'Empereur refuse la paix.* LXIX. *Bataille de Manziciert.* LXX. *L'Empereur prisonnier est mis en liberté.* LXXI. *Mouvement à Constantinople.* LXXII. *On refuse de reconnoître Diogène.* LXXIII. *Bataille d'Amasée.* LXXIV. *Diogène refuse un accommodement.* LXXV. *Injuste condamnation de la mere des Comnènes.* LXXVI. *Seconde défaite de Diogène.* LXXVII. *Diogène se rend.* LXXVIII. *Sa mort.*



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

THÉODORA. MICHEL VI, *dit* STRATIOTIQUE. ISAAC COMNÈNE. CONSTANTIN X, DUCAS. EUDOCIE. ROMAIN IV, *dit* DIOGÈNE.

THÉODORA dans un âge avancé entroit en possession d'un Trône, qu'elle avoit refusé vingt-six ans auparavant. Jamais Princesse n'avoit

THÉODORA. An. 1055.

I. Idée du rè[illegible]

THÉODORA. An. 1055. [...]gne de Théodora. Cedr. p. 791, 792. Zon. T. II. p. 262. Glycas pag. 322. Manass. pag. 128. Joël. p. 184. Herman. contract. Chron. Norm.

éprouvé dans le cours de ſa vie plus de révolutions diverſes. Deſtinée d'abord à l'Empire, chaſſée enſuite du Palais, objet & victime de la jalouſie de ſa ſœur, jouet perpétuel de ſes caprices, exilée, Religieuſe, Impératrice, replongée au bout de trois mois dans l'obſcurité d'une vie privée, elle ſurvivoit à ſes perſécuteurs & régnoit ſur leurs cendres. Que pouvoit-on attendre d'une femme plus que ſeptuagénaire, qui ne fit choix pour les Miniſtres que de quatre Eunuques? Elle régna cependant avec gloire. Les agitations de ſa fortune n'avoient point ébranlé ſon eſprit; & ces Eunuques, dont elle ignora la méchanceté, dirigés par ſa vigilance & contenus par ſa fermeté, n'oſerent, tant qu'elle vécut, faire uſage que de leur habileté. Il eſt vrai que la courte durée de ſon regne ne les obligea pas de ſe contraindre longtemps.

II. Commencemens de ſon regne.

Son premier ſoin fut de prévenir les troubles. Nicéphore, que le défunt Empereur avoit mandé pour lui mettre la couronne ſur la tête, fut

arrêté à Thessalonique & transporté en Lydie pour y être enfermé dans un Monastere ; tous ses partisans furent dépouillés de leurs biens & relégués. Isaac Comnène, fils de ce Manuel qui s'étoit distingué par sa valeur sous le regne de Basile II, commandoit les troupes d'Asie ; il fut rappellé, & la préfecture d'Orient fut donnée à Théodore, un des quatre confidens, avec ordre de s'opposer aux incursions des Turcs. C'étoit chez ces Barbares une opinion populaire, fondée sur je ne sais quel oracle, que leur puissance seroit détruite par une armée pareille à celle qu'Alexandre avoit conduite contre les Perses. Sur la foi de cette prédiction, Monomaque avoit fait passer en Asie l'armée de Macédoine, sous le commandement de Nicéphore Bryenne. Dès que Bryenne eut appris la mort de l'Empereur, il ramena l'armée à Chrysopolis. Pour le punir d'être revenu sans ordre, Théodora confisqua ses biens, l'exila, & fit retourner les troupes dans les quartiers qu'elles avoient quittés.

THÉODORA.
An. 1055.

III.
Sageſſe de ſon gouvernement.

On ne vit jamais d'Empereur plus aſſidu à remplir toutes les fonctions de la ſouveraineté. L'Impératrice donnoit tous les jours audience, répondoit aux Ambaſſadeurs, nommoit les Magiſtrats, rendoit la juſtice & recueilloit elle-même les opinions. Elle décidoit de toutes les affaires publiques & particulieres. Son regne fut tranquille ; ſes ſujets obéiſſoient avec joie ; l'Empire ſembloit n'être qu'une famille. Cette union du Prince & des peuples impoſoit aux Nations étrangeres ; elles n'oſoient en troubler le repos. La nature même ſembloit reſpecter cette heureuſe intelligence. La terre prodiguoit ſes fruits, & nul accident n'interrompit la proſpérité publique. Quoique Henri, Empereur d'Allemagne, favoriſât les Normands, & qu'il ſe regardât comme Seigneur Souverain de toute l'Italie, il uſoit cependant de quelque ménagement à l'égard de l'Empire Grec. Il avoit envoyé l'Evêque de Novare à Conſtantinople. Cet Ambaſſadeur adreſſé à Monomaque trouva Théodora ſur le Trône ; il en obtint la confirmation de

THÉODORA An. 1055.

de l'alliance entre les deux Etats, & fut accompagné à ſon retour d'une députation de l'Impératrice au Prince Allemand. Les Normands étoient les ſeuls en guerre avec l'Empire. Ils continuoient leurs conquêtes en Italie. Humfroi battit les Grecs près d'Oria. Robert, remporta une autre victoire près de Tarente & prit la ville d'Otrante.

An. 1056. IV. Sa mort.

Agée de ſoixante-ſeize ans, Théodora d'un tempéramment ſain & vigoureux ſe flattoit encore d'une longue vie. Rien ne l'avertiſſoit de la vieilleſſe. Elle ſuffiſoit ſans peine à tous les travaux du gouvernement, & des Moines complaiſans lui promettoient des ſiecles. Mais ſes Miniſtres, qui la voyoient de près, jugerent à des accès fréquens de colique inteſtinale, qu'elle n'avoit pas long-temps à vivre. Ils délibérerent enſemble ſur le choix d'un ſucceſſeur, capable de maintenir l'Empire dans cet état de paix & de tranquillité, dont il goûtoit les douceurs. Ils crurent l'avoir trouvé dans Michel Stratiotique. C'étoit un vieux guerrier, connu par ſon ancien,

THÉODORA. An. 1056.

ne valeur & par une grande réputation de probité, mais de peu d'esprit & déja caduc, très-propre à se laisser gouverner ; & ce défaut sans doute lui tint lieu de mérite auprès des Ministres. Ils prirent un moment de maladie pour persuader à l'Impératrice d'associer Michel à l'Empire. Elle y consentit, & après lui avoir fait jurer qu'il ne feroit rien dans les affaires publiques sans le conseil des Ministres, elle lui ceignit elle-même le diadême. Elle ne survêcut que peu de jours, & mourut le 22 Aout, après un regne d'un an & près de neuf mois.

V. Gouvernement de Stratiotique. *Cedr. p.* 792, 793. *Zon. tom.* II. *p.* 262, 263. *Manass. pag.* 128, 129. *Glycas, pag.* 132.

Stratiotique ne ressembloit à Théodora que par son grand âge. Soit que les travaux de la guerre eussent usé les forces de son esprit, soit que le génie du gouvernement civil differe absolument du commandement militaire, il ne montra sur le Trône que son incapacité. Il sembloit qu'il eût changé de personnage avec Théodora ; la vieillesse de cette Princesse avoit été soutenue d'un caractere viril ; celle de Stratiotique n'eut que la décrépi-

tude d'une femme foible & capricieuſe. Eſclave des Miniſtres, que Théodora ſavoit gouverner, il ne penſoit que d'après eux, & les Miniſtres devenus les maîtres donnoient carriere à leur eſprit tyrannique; ils prodiguoient les faveurs à ceux qui leur faiſoient la cour, & n'avoient que des diſgraces pour le mérite qui ne ſavoit pas ſe plier à de baſſes complaiſances. Pendant qu'ils diſpoſoient des dignités & des magiſtratures, l'Empereur s'occupoit à faire nettoyer le prétoire, à publier des réglemens ſur la mode des coëffures, & à d'autres bagatelles qui lui attiroient les railleries du peuple. Il ôta aux Sénateurs le maniement des deniers du fiſc, pour le confier à de ſimples commis. D'ailleurs pour s'attacher également le Sénat & le peuple, il n'épargnoit ni les graces ni les promeſſes; mais peu judicieux dans la diſtribution de ſes bienfaits, il ne conſultoit pour conférer les honneurs ni la capacité ni les ſervices.

THÉODORA. An. 056.

VI. Révolte de Théodoſe.

Dès les premiers jours de ſon regne, le mépris qu'il s'attiroit, lui

THÉODORA. An. 1056.

ſuſcita un rival. Théodoſe, couſin germain de Monomaque, s'étoit attendu à lui ſuccéder. Il n'avoit oſé diſputer l'Empire à Théodora, qui avoit des droits & des vertus. Mais l'incapacité du ſucceſſeur, encourageoit l'ambition, & perſonne ne ſe croyoit indigne d'un Trône où l'on voyoit aſſis Stratiotique. Théodoſe raſſemble ſes amis & ſes domeſtiques ; les eſprits remuans, qui ſe plaiſent aux révolutions ſans être capables de les opérer, ſe joignent à lui. Suivi de cette troupe, il ſort un ſoir de ſa maiſon, traverſe la ville & marche au Palais, arrêtant ceux qu'il rencontre, & criant qu'on lui fait injuſtice de lui arracher une couronne, qui lui appartient par droit d'héritage. En paſſant il enfonce les portes des priſons, & délivre les priſonniers, dont il eſpere un grand ſecours. Au premier bruit de cette émeute les Eunuques du Palais avoient fait prendre les armes aux Varangues & à toute la Garde. Les ſoldats de marine qui montoient la flotte Impériale, étoient accourus, & tous enſemble formoient

un corps considérable. Théodose n'osant en venir aux mains avec une troupe plus nombreuse & plus aguerrie que la sienne, s'éloigne du Palais & marche à la grande Eglise, espérant y trouver le Patriarche & le Clergé disposés à le recevoir ; ce qui ne manqueroit pas d'attirer une foule de peuple, qui le proclameroit Empereur. Il se trompa dans son attente. Les portes de l'Eglise lui furent fermées, & loin de se voir soutenu du peuple, ceux mêmes qui le suivoient prirent la fuite, dès qu'ils apprirent qu'une armée entiere alloit fondre sur eux. Abandonné de tout le monde, il se tint à genoux avec son fils à la porte de l'Eglise, demandant grace. On se saisit de lui ; une entreprise si folle & si mal concertée devoit avoir une fin funeste. Il en fut quitte pour être transporté en exil à Pergame. Ses principaux partisans eurent le même sort.

MICHEL VI. An. 1056.

Cette clémence n'étoit qu'un effet de foiblesse. L'Empereur ne payoit pas mieux les services qu'il ne punissoit les attentats. Catacalon ce guerrier

An. 1057. VII. Mécontentement des Généraux.

MICHEL VI.
An. 1057.
Cedr. p.793, 794, 795. Zon.tom. II. p. 263, 264. Manass. pag. 129. Pagi ex Psello.

qui s'étoit signalé par son courage en tant de rencontres, guéri des blessures qu'il avoit reçues dans la bataille contre les Patzinaces, étoit revenu à Constantinople. Monomaque pour le récompenser de tant d'actions de valeur, lui avoit conféré la dignité de Duc d'Antioche. Stratiotique le rappella sous de mauvais prétextes, pour mettre en place un certain Michel son parent, auquel il fit prendre le nom d'Urane, afin de faire croire qu'il étoit de la famille de ce Nicéphore Urane distingué par sa noblesse & par ses services sous le regne de Bulgaroctone. C'étoit, comme je l'ai dit ailleurs, une coutume établie, qu'aux approches de la fête de Pâques, l'Empereur honorât de gratifications les principaux Officiers du Palais & de l'Empire. Tous les Généraux se rendirent au jour ordinaire dans la salle destinée à cette cérémonie. Isaac Comnène & Catacalon étoient à leur tête. Les libéralités dont l'Empereur venoit de combler quelques jours auparavant des citoyens d'un ordre & d'un mérite inférieur, ne leur

permettoient pas de douter qu'ils n'allaſſent recevoir des marques éclattantes de ſa générosité. L'Empereur s'entretint quelque-temps avec Comnène & Catacalon ; il leur donna de grands éloges ſur leur fidélité, ſur leur valeur ; il loua ſur-tout Catacalon qui, ſans le ſecours de la naiſſance ni de la faveur, s'étoit élevé par ſon ſeul mérite. Il traita de même avec honneur les autres Généraux. Mais ces belles paroles tinrent lieu de la diſtribution accoutumée. Il n'accorda même aucune des requêtes qu'on lui préſenta. Comnène & Catacalon demandoient le titre de Proëdres ; il leur fut refuſé. Ils ſe retirent chargés d'éloges, mais fort mécontens de cet honneur illuſoire. Perſuadés que l'Empereur ne faiſoit que rendre la leçon dictée par ſes Miniſtres, ils vont faire une nouvelle tentative auprès de Léon Strabospondyle, le principal confident du Prince. Comnène portoit la parole. Avec ce reſpect que de braves militaires ſavent contrefaire par intérêt, tandis qu'ils ont l'indignation dans le cœur, Comnène repréſente au fier

MICHEL VI. An. 1057.

MICHEL VI. An. 1057.

Ministre, que le Prince est trop équitable, pour combler de biens & d'honneurs des citoyens nourris à l'ombre, & qui n'ont jamais tiré l'épée ni vu l'ennemi, & laisser sans récompense des hommes qui depuis leur enfance ont renoncé à leur propre repos pour en procurer aux autres, & sacrifié mille fois leur vie pour mettre à couvert celle du Prince & des sujets. Il le prie de porter à l'Empereur leurs très-humbles remontrances, & de les favoriser de ce puissant crédit dont l'Empire ressentoit les effets. Le Ministre, encore plus mal avisé que son Maître, loin de les écouter avec civilité, leur répond avec une hauteur outrageante; il s'emporte d'abord contre Comnène, qu'il traite de séditieux, d'homme sans capacité & sans courage. Adressant ensuite la parole à Catacalon, que sa bravoure connue devoit lui rendre respectable; *& vous*, lui dit-il, *qu'avez-vous fait dans Antioche, que de rançonner les habitans du pays, & d'abuser de votre autorité pour assouvir votre avarice?* Catacalon surpris de ces reproches,

qu'il ne méritoit pas, ne répondoit que par des regards de colere ; & comme les autres Officiers élevoient la voix pour le justifier, Léon leur imposa silence & les congédia tous avec mépris.

MICHEL VI. An. 1057.

VIII. Bryenne en Cappadoce.

Bryenne ne partagea pas cet affront: il faisoit alors ses préparatifs pour aller en Cappadoce. Un Turc de basse naissance, mais grand homme de guerre, nommé Samuch, qui avoit accompagné Thogrul dans ses incursions, étoit resté en Arménie avec un camp volant de trois mille hommes ; & ne cessoit de désoler les Provinces voisines. Pour arrêter ses ravages l'Empereur avoit rappellé Bryenne de son exil, & lui avoit donné le commandement des troupes Macédoniennes, qui servoient en Asie, avec un plein pouvoir d'agir selon les conjonctures. Mais ce Prince maladroit jusque dans ses faveurs, ne lui avoit fait grace qu'à demi ; il lui avoit refusé la restitution de ses biens ; & sur la demande que lui en faisoit Bryenne, il n'avoit répondu que par un proverbe trivial : *qu'on ne paye un ouvrier*

que quand il a fini l'ouvrage. Bryenne s'étoit retiré moins satisfait du bienfait qu'irrité du refus.

MICHEL VI. An. 1057.

IX. Avantures du Normand Hervé. *Cedr. p. 794, 795, 796.*

Hervé, qu'on nommoit Francopule, ce courageux Normand qui avoit si bien servi l'Empire en Sicile sous le commandement de Maniacès, ne fut pas mieux traité. Il demandoit le titre de Maître de la Milice; on ne lui répondit que par des railleries. Piqué de ce mépris, mais n'étant pas instruit de la disposition des autres Officiers, il ne songe qu'à sa vengeance personnelle. Il demande un congé pour quelques jours, & s'en va en Arménie où il avoit un établissement. Ayant communiqué son dessein à quelques Francs qui étoient en quartier dans ce pays, il en débauche trois cens & passe avec eux dans le Baasparacan, où il se joint à Samuch pour faire la guerre à l'Empire. La bonne intelligence ne dura pas long-temps entre les Normands & les Turcs. Hervé s'apperçut que Samuch avoit de mauvais desseins; & sans rien témoigner de sa défiance, il avertit secrettement ses compatriotes de se tenir sur leurs gardes, & de ne

jamais quitter leurs armes même pour dormir. Sa précaution ne fut pas inutile. Un jour, à l'heure du repas, les Turcs ayant pris les armes tombent tout-à-coup sur les Francs; ils les trouvent en défense; il fallut combattre, & les Turcs quoiqu'en nombre fort supérieur sont taillés en pieces. Hervé conseilloit à ses soldats de se retirer dans leur camp; ils n'en voulurent rien faire; & comptant sur l'amitié de l'Emir de Chleat, dont ils se croyoient assurés, ils prirent le parti d'entrer dans cette ville, nommée aujourd'hui Aklat, au bord du lac de Van. Ils vouloient s'y reposer de leur fatigue & goûter les fruits de la victoire. Envain Hervé leur représentoit que rien n'étoit moins sûr que l'amitié d'un Prince barbare & infidéle, qui croiroit faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des Chrétiens. Ne pouvant les détourner de cette fantaisie, il les suit dans la ville, les avertissant d'avoir toujours les armes à la main. Ils ne tinrent compte de cet avis; dès qu'ils furent entrés, ils ne songerent qu'à se baigner, à faire

bonne chere, à joüer ou à dormir.
MICHEL VI. An. 1057. L'Emir Apolafar, en qui ils avoient tant de confiance, de concert avec les Turcs envoye un ordre secret à tous les habitans qui logeoient des Francs, de se saisir d'eux pendant qu'ils seroient endormis, & de les tuer s'ils ne pouvoient les enchaîner. L'ordre fut exécuté ; les uns furent massacrés, les autres chargés de chaînes. Quelques-uns s'échapperent en sautant du haut des murs de la ville ; Hervé fut pris & enfermé dans un cachot. L'Emir se fit un mérite de cette perfidie auprès de l'Empereur ; il lui dépêcha un courrier pour lui faire savoir qu'il l'avoit défait de ces rebelles, & qu'il tenoit leur chef dans les fers.

X. Conjuration. Cedr. p. 796, 797. Zon. T. II. pag. 264.

Cependant les Officiers insultés étoient sortis la rage dans le cœur. Ils se rendent dans la grande Eglise, s'animent l'un l'autre & s'engagent mutuellement par les sermens les plus horribles à se venger d'un Ministre insolent & d'un Prince aussi injuste qu'imbécille. Catacalon fut d'avis d'associer Bryenne à leur complot. Les troupes Macédoniennes qu'il com-

mandoit, pouvoient être d'un grand ſecours. Bryenne accourt au premier avis; rempli des mêmes ſentimens, il entre avec ardeur dans la conjuration. Il s'agiſſoit de choiſir un Empereur; tous jettent les yeux ſur Catacalon; c'étoit, par ſon âge, par ſa valeur & par ſon expérience, le plus capable de porter la couronne. Alors cette ame généreuſe prenant la parole: » je vous remercie, dit-il, de » l'honneur que vous me déférés; je » m'en croirois digne, ſi la nature » m'avoit donné ſon ſuffrage, comme » vous me donnez le vôtre. La naiſ» ſance ſans les talens n'eſt pas digne » du Trône, mais elle eſt néceſſaire » avec les talens. Il faut un noble » pour commander à des nobles. Une » vertu iſolée n'impoſe pas aſſez aux » peuples. Pour les tenir en repect, il » faut qu'ils voyent dans leur Souve» rain une longue ſuite d'ancêtres. » Vous me nommez Empereur, & » moi je nomme Iſaac Comnène: il » réunit à ſon mérite perſonnel celui » de ſes ayeux «. Tous jurerent fidélité à Comnène, & ſe promirent

MICHEL VI. An. 1057.

MICHEL VI. An. 1057.

avec ferment le fecret le plus inviolable jufqu'au moment de l'exécution. Il fe féparerent enfuite, & allerent chacun en particulier demander un congé à l'Empereur. Ils l'obtinrent aifément du Prince qui ne demandoit pas mieux que de les éloigner.

XI. Bryenne pris & aveuglé. *Cedr. p. 797, Zon. tom. II. p. 264, 265.*

Bryenne engagé par un ferment, qu'il avoit bien réfolu d'accomplir, va joindre fes troupes en Afie. L'Empereur lui avoit donné pour furveillant Jean Opfaras, fous le titre de Tréforier de l'armée; celui-ci étoit chargé de la paye des troupes. Arrivé en Cappadoce, Brienne ordonne de payer la montre aux foldats fur un pied beaucoup plus haut qu'il n'avoit été réglé par la Cour. Opfaras oppofe aux ordres de Bryenne le tarif arrêté par l'Empereur. Le Général lui impofe filence & lui commande d'obéir. Sur fon refus il s'emporte, le maltraite à coups de poings, le jette par terre, & le traîne par la barbe & par les cheveux jufque dans fa tente, où il le fait enchaîner. Il fe faifit de la caiffe & fait lui-même la diftribution à fon gré. Le Patrice Lycanthe, Gouverneur de

Lycaonie & de Pisidie campoit dans le voisinage avec un grands corps de troupes. Ayant appris la violence faite à Opsaras, il soupçonne un dessein de révolte ; il va fondre sur Bryenne qui ne s'y attendoit pas, se saisit de sa personne & le met entre les mains d'Opsaras, qu'il délivre de ses chaînes. Opsaras fait arracher les yeux à son prisonnier, & l'envoye à l'Empereur qu'il instruit de ce qui s'étoit passé.

MICHEL VI. An. 1057.

XII. Isaac Comnène proclamé Empereur par les troupes d'Orient.

Cedr. p. 797, 798.

Zon. T. II. 265.

Le traitement fait à Bryenne loin d'étouffer la conjuration, en accélere les effets. Les principaux Officiers qui attendoient sur leurs terres en Orient le moment de se déclarer, apprenant que Bryenne étoit entre les mains des Ministres, ne douterent pas que dans les tourmens de la question il ne découvrit ses complices, qui seroient arrêtés avant que d'avoir le temps de se défendre. Ils se rendent tous à Castamone en Paphlagonie, où Comnène faisoit son séjour. Arrivés de nuit, ils l'éveillent, & quoiqu'il leur représente qu'il n'est pas encore temps d'éclatter, & que leur précipitation pourra

MICHEL VI. An. 1057.

leur être funeste, ils l'emmenent malgré lui dans la plaine de Gunarie près de la ville, où ils font appeller les soldats du voisinage. Le bruit de cette émeute s'étant bientôt répandu, toutes les troupes d'alentour accourent en diligence; chacun s'empresse de signaler son zéle. Comnène est proclamé Empereur le 8 Juin 1057.

XIII. Conduite réservée de Catacalon. *Cedr. p. 798, 799.*

Comnène campa dans cette plaine avec ce qu'il avoit de troupes, résolu d'attendre les autres conjurés. Il s'étonnoit du retardement de Catacalon, chef & premier moteur de l'entreprise. Tandis qu'il en cherchoit la cause, on vient lui dire que Catacalon a changé d'avis; qu'au mépris de son serment il s'est livré à Stratiotique, & qu'il leve même des troupes pour venir combattre les conjurés. Cette nouvelle jette Comnène dans de mortelles inquiétudes; il redoute un pareil ennemi; cependant connoissant la fermeté de Catacalon, il n'ose le croire capable d'une pareille perfidie, & se tient dans son camp en attendant des nouvelles plus certaines. Catacalon n'avoit point changé;

mais une imprudence de ſa part le tenoit lui-même dans une ſemblable perplexité. En partant de Conſtantinople il avoit rencontré un courrier de l'Empereur, qu'il avoit chargé d'une lettre pour Nicétas Xylinite, Sur-Intendant général des Poſtes de l'Empire, & ſon ami particulier; il lui écrivoit en ces termes: *Mon cher frere, vous ſavez comme nous avons été traités par votre Maître. Puiſqu'il nous a congédiés, nous partons; mais pour nous faire revenir, il lui faudra des troupes meilleures que les nôtres.* Il penſoit ne courir aucun riſque par cette bravade, parce qu'il s'imaginoit que Comnène alloit ſur le champ déclarer ſa révolte, & que la guerre ſeroit commencée lorſque ſa lettre arriveroit à Conſtantinople. Mais voyant enſuite que Comnène ne faiſoit aucun mouvement, il commença de craindre que les conjurés n'euſſent abandonné leur entrepriſe, & qu'il ne reſtât ſeul expoſé à la vengeance du Prince, qui pourroit être inſtruit de ſon deſſein ſoit par ſa lettre interceptée, ſoit même par la trahiſon d'un ami que ſa fortune at-

MICHEL VI. An. 1057.

tachoit à la Cour. Dans cette pensée, il songeoit à se mettre en état de défense. Il n'avoit point de troupes, & son escorte ne suffisoit pas pour commencer une guerre. L'Orient étoit garni de soldats, mais il ne savoit s'il pourroit les attirer à son parti. Il craignoit sur-tout deux Cohortes de Francs & une de Russes, campées dans son voisinage, qui sur le premier soupçon de révolte se saisiroient de sa personne & le conduiroient à l'Empereur. Ces considérations le tenoient en échec, & ce délai donnoit lieu à Comnène d'appréhender un repentir. Enfin Catacalon se détermine à lever l'étendard. Il se déclare d'abord à ses parens, à ses vassaux, à ses domestiques; & forme un corps de mille hommes. Pour ranger sous ses enseignes toutes les troupes du pays, il contrefait une lettre de l'Empereur qui lui ordonne de mettre ensemble les Francs, les Russes, les garnisons de Colonée & de Chaldie, pour marcher contre Samuch. En conséquence il leur donne rendez-vous à Nicopolis. S'étant rendu dans cette ville, où tous se trouvoient rassemblés, il les

fait sortir le lendemain de grand matin, comme pour en faire la revue; & ayant dressé une tente à quelque distance de la place où ils étoient en bataille, il mande les Commandans de chaque corps. Après leur avoir exposé son dessein; *voyez*, leur dit-il, *quel parti vous avez à prendre; il faut mourir tout à l'heure ou me jurer fidélité.* La vue des épées nues qui les environnoient, ne leur permettoit pas de délibérer. Ils jurent tous & font prêter serment à leurs soldats. Catacalon dépêche aussi-tôt un courrier à Comnène, & se met en marche à la tête de toutes les troupes de l'Arménie mineure.

MICHEL VI. An. 1057.

XIV. Comnène s'empare de Nicée. *Cedr. p.* 799, 800, 801. *Zon. T. II. pag.* 265.

Cette heureuse nouvelle rassure Comnène. Il rassemble tous les conjurés; mais pour se mettre en campagne il attend Catacalon, dont l'armée croissoit de jour en jour, entraînant sur son passage partie de gré, partie de force, tous les gens de guerre du pays. Comnène délivré d'inquiétude met entre les mains de Jean son frere sa femme, ses enfans & ses trésors, qu'il envoye au château de Pémolisse

MICHEL VI. An. 1057.

ſur les bords du fleuve Halys. Il établit des contributions dans toutes les provinces de l'Aſie. Il paſſe le Sangar avec toute ſon armée & marche vers Nicée. Cette place pouvoit lui ſervir de retraite en cas de malheur. A la nouvelle de ſon approche l'effroi ſaiſit la garniſon ; les ſoldats inquiets du ſort de leurs femmes & de leurs enfans ſe retirent dans leurs familles ; les Officiers ſe rendent auprès de l'Empereur, qu'ils inſtruiſent des progrès de la révolte, dont ils exagerent les forces. Stratiotique aſſemble des troupes ; il tâche de ſe les attacher par des largeſſes. Il met à leur tête l'Eunuque Théodore, auquel il donne pour Lieutenant Aaron, beaufrere de Comnène, mais ſon ennemi. Ces deux Généraux paſſent à Chryſopolis & marchent à Nicomédie. Ils font couper le pont du Sangar pour ôter à Comnène cette voie de retraite, & campent au pied du mont Sophon, entre le lac & la montagne. Cependant Comnène inſtruit de leurs mouvemens s'approche de Nicée qu'il trouve ouverte. Il s'en empare, y laiſſe ſes bagages avec

une garnison, & campe à une demi-lieue de la ville du côté du Septentrion.

MICHEL VI. An. 1057.

XV. Bataille d'Adès. Cedr. p. 801, 802. Zon. T. II. p. 265, 266. Manass. pag. 129.

Les deux armées étoient encore éloignées de dix lieues. Cependant les fourageurs de part & d'autre se rencontroient dans leurs courses, & chacun reconnoissant dans le parti contraire des parens & des amis, au lieu de se battre ils entroient en pour-parler. Ceux de l'Empereur exhortoient les autres *à ne pas sacrifier leur fortune & leur vie à un rebelle, qui bientôt victime lui-même de son audace criminelle, les laisseroit dépouillés de leurs biens & exposés à toutes les rigueurs d'un châtiment légitime.* Les soldats de Comnène conseilloient de leur côté aux Impériaux, *de quitter les enseignes d'un vieillard imbécille, qui n'étoit Empereur que de nom, esclave de ses Eunuques, tyran de ses Capitaines, dont il ne savoit payer les services que par des mépris, des insultes & des disgraces : qu'il y auroit pour eux de l'honneur à servir Comnène, aussi recommandable par ses vertus que par sa naissance, adoré de*

MICHEL VI. An. 1057.

tout l'Orient qui le reconnoissoit déja pour maître. Ils se séparoient sans se persuader. Les Généraux de part & d'autre apprenant ces conférences militaires, y envoyoient leurs Officiers les plus habiles & les plus capables de manier les esprits. Enfin Comnène s'appercevant qu'il ne gagnoit rien à ces entrevues, parce que dans l'esprit de la plupart des hommes la crainte est plus forte que l'espérance, rompit ce commerce, & défendit à ses fourageurs de s'écarter du camp. Théodore s'imaginant qu'il sentoit sa foiblesse & qu'il se défioit de ses propres troupes, voulut combattre, quoique les autres Capitaines ne fussent pas du même avis. Les Impériaux vont camper à Pétroa, qui n'étoit éloigné de l'ennemi que de trois quarts de lieue. Etant ainsi à la vue les uns des autres, ils demandoient également la bataille, & les Généraux ne la désiroient pas moins. Il y avoit de part & d'autre des troupes Macédoniennes, l'élite des deux armées. Mais du côté de Comnène c'étoient de vieilles troupes, du côté de Théodore de nou

velles levées. Comnène donne le commandement de son aîle gauche à Catacalon ; celui de l'aîle droite à Romain Sclérus ; il se met à la tête du centre. Théodore oppose à Catacalon Basile Tarchaniote le plus noble & le plus expérimenté Capitaine des Macédoniens ; il charge du commandement de l'aîle gauche Aaron, qu'il fait soutenir de Lycanthe & d'un brave Normand nommé Radulse, décoré du titre de Patrice. La bataille se livre dans un lieu nommé *Adès*, c'est-à-dire, *l'enfer*. Aaron enfonce l'aîle droite des ennemis, les poursuit jusqu'au camp, & fait prisonnier Romain Sclérus. Comnène prenoit l'épouvante, & songeoit à regagner Nicée, lorsque Catacalon renversant les escadrons qui lui étoient opposés, les poursuivit sans relâche jusqu'à leur camp dont il força l'entrée, massacrant tout devant lui, coupant en pieces & abattant les tentes. La destruction du camp Impérial, placé sur un lieu élevé, étant apperçue des deux armées, releva le courage de Comnène & abattit celui des ennemis. Ils

MICHEL VI.
An. 1057.

Ils prirent la fuite avec un grande perte, ſur-tout de Macédoniens, dont les plus renommés Capitaines ſe firent tuer ſur la place. Un grand nombre de priſonniers reſterent entre les mains des rebelles. Au milieu de la déroute le Normand Radulfe entraîné par les fuyards s'en débarraſſoit quelquefois pour retourner ſur l'ennemi, qu'il chargeoit à grands coups d'épée. Il brûloit d'envie de racheter ſon honneur en combattant quelque Officier de marque. Il apperçut Botaniate, & courant à lui à toute bride; *arrête*, lui dit-il, *je ſuis Radulfe, & je viens pour te combattre.* Botaniate tourne auſſi-tôt vers lui, & lui tranche en deux ſon bouclier du premier coup de ſabre. Radulfe lui décharge le ſien ſur la tête; mais le caſque étant à l'épreuve, le coup ne fit qu'engourdir le bras de Radulfe, & le ſabre lui tomba des mains. On le fait auſſi-tôt priſonnier. Il ne périt dans cette bataille du côté de Comnène qu'un petit nombre de ſoldats & un Officier nommé Léon Antiochus.

L'Empereur

MICHEL VI. An. 1057.

XVI. Allarmes de Stratiotique. Cedr. p. 802, 803, 804. Zon. T. II. p. 266, 267. Manass. pag. 129.

L'Empereur effrayé de cette défaite avoit perdu toute espérance. Il étoit prêt de renoncer à l'Empire, si ses Ministres bien plus par intérêt & par crainte que par attachement à sa personne, n'eussent calmé ses allarmes par des discours généreux que leur suggéroit leur propre timidité. Il prit donc le parti de faire bonne contenance, & se flattant d'être à couvert tant qu'il auroit pour lui le peuple de Constantinople, il s'épuisa en largesses. Cependant Comnène sortit de Nicée & entra dans Nicomédie sans trouver de résistance. A chaque pas qu'il faisoit les allarmes du vieil Empereur redoubloient ; enfin Stratiotique ne pouvant plus tenir contre ses inquiétudes, députe à Comnène Constantin Lichudès, Léon Alopus & Michel Psellus. Il comptoit beaucoup sur l'habileté & sur la grande éloquence de ces trois personnages, & principalement sur celle de Psellus, considéré comme le plus grand Philosophe de son siecle. Ils étoient chargés de dire à Comnène, que l'Empereur consentoit à l'adopter &

MICHEL VI. An. 1057.

à le nommer César avec une amniſtie générale pour lui & pour tous ſes partiſans ſans exception. Ces propoſitions faites en préſence de l'armée, exciterent un réclamation univerſelle. On s'écria de toutes parts qu'on ne laiſſeroit pas dépouiller Comnène de la robe Impériale, dont tant de braves gens l'avoient revêtu. Les ſoldats s'étant retirés dans leurs tentes, Comnène prit à part les députés & leur dit, que s'ils lui promettoient de rendre à l'Empereur un compte fidéle, il alloit leur ouvrir le fond de ſon cœur. Ils lui jurerent de ne rien déguiſer, & il continua en ces termes : » La robe » de César me ſuffit ; je dépoſerai » l'autre ſans regret ; mais je demande » que l'Empereur s'engage par ſerment » à quatre choſes : à ne jamais » faire paſſer la couronne ſur la tête » d'aucun autre, à ne rien ôter à ceux » que j'aurai récompenſés de leurs ſervices ; » à me faire part d'une portion » de la ſouveraineté en me permettant » de diſpoſer des emplois ſubalternes » & de quelques grades militaires ; » enfin, & c'eſt l'article le plus

» eſſentiel, à ſe défaire de ſon principal Miniſtre, ennemi mortel de » ma perſonne & des miens. A ces » quatre conditions je lui promets » de rentrer dans Conſtantinople avec » un eſprit de paix & de ſoumiſſion; » & comme cette réconciliation n'eſt » pas du goût de mon armée, je » vous remettrai en préſence des ſoldats une lettre contenant une ré» ponſe dure & fiere, telle qu'ils la » déſirent; & en ſecret une autre qui » contiendra mes véritables ſenti» mens «. Tout fut exécuté ſelon ce projet. Stratiotique renvoya les mêmes députés avec une lettre par laquelle il accordoit toutes les demandes de Comnène. Il ajoutoit même qu'il l'avoit déja déclaré Céſar, & qu'il avoit deſſein de l'aſſocier inceſſamment à l'Empire; mais que certaines raiſons l'obligoient de différer quelque-temps.

MICHEL VI. An. 1057.

XVII. Catacalon s'oppoſe à l'accommodement.

Comnène approchoit du Boſphore, & il étoit à Rées lorſque la réponſe de l'Empereur arriva. Tout le conſeil de guerre en fut ſatisfait. La diſgrace de Léon Straboſpondyle por-

MICHEL VI. An. 1057.

toit ſur-tout la joie dans les cœurs. On étoit d'avis de mettre bas les armes ; on demandoit ſeulement que l'Empereur changeât ſa lettre en un diplôme authentique ſcellé du ſceau Impérial. Le ſeul Catacalon n'approuvoit pas cet accommodement ; il vouloit abſolument que le vieil Empereur ſe démît de l'Empire. » N'avez-» vous pas juré, leur diſoit-il, par les » ſermens les plus ſaints, de ne plus » reconnoître Stratiotique pour votre » Souverain ? Vous voulez donc vous » rendre coupables de parjure. Quittez » les armes, & bien-tôt le poiſon ac-» quittera la parole donnée à Com-» nène, & l'on nous arrachera les yeux » à tous tant que nous ſommes. Point » de paix, ſi le diſciple de Straboſ-» pondyle ne dépoſe un diadême qu'il » porte avec tant de honte «. On dit même que les députés trahirent alors leur commiſſion ; qu'ils furent les premiers à exciter ſecrettement Catacalon à s'oppoſer au ſuccès de leur négociation, & que le philoſophe Pſellus ſe prêta de bonne grace à cette perfidie. Le rang qu'il tint enſuite au-

près de Comnène ne confirme que trop le bruit qui courut alors. Plusieurs personnes dignes de foi & très-instruites du détail de cette intrigue assuroient, que Psellus avoit protesté à Comnène avec serment, *qu'il étoit chéri & désiré de tout Constantinople ; qu'il n'avoit qu'à se montrer, qu'il verroit tomber aussi-tôt le fantôme d'Empereur, & tout le peuple lui tendre les bras & courir au-devant de lui avec des cris de joie.*

XVIII. Duplicité de Stratiotique devenue inutile.

Les soupçons de Catacalon n'étoient que trop bien fondés. Tandis que Stratiotique négocioit avec Comnène, il prenoit des mesures pour resserrer les liens de sa propre puissance, & pour écarter à jamais celui auquel il promettoit l'Empire. Après avoir préparé l'esprit des principaux Sénateurs par une profusion de faveurs & de largesses, il les avoit assemblés dans le Palais, & leur avoit fait jurer avec des imprécations horribles, que jamais ils ne reconnoîtroient Comnène pour Empereur. Il en avoit dressé un acte qu'il leur avoit fait signer à tous. Comnène étoit

Michel VI. An. 1057.

encore éloigné. Mais lorſqu'on apprit qu'il approchoit, & qu'il devoit coucher le lendemain dans le Palais de Damatrys, ceux qui s'étoient engagés par cette proteſtation inconſidérée, ne ſongerent plus qu'à s'en affranchir. Ils ſe rendent dès le point du jour à l'Egliſe de ſainte Sophie; ils appellent à grands cris les Patriarche pour délibérer avec eux; *qu'il s'agit de l'affaire la plus importante.* C'étoit de les relever de leur ſerment. Cérulaire déſiroit la révolution au moins autant qu'eux-mêmes: mais dans l'incertitude du ſuccès ce Prélat ruſé voulut paroître forcé & joua très-adroitement ſon rolle. Au bruit qu'il entendit, il fit fermer toutes les portes de ſon Palais, & envoya deux de ſes neveux pour s'informer de ce qu'on déſiroit de lui. Dans cet intervalle la troupe des ſéditieux croiſſoit de moment en moment; tous les mécontens, tous ceux qui avoient à ſe plaindre du Miniſtre, & ils étoient en grand nombre, accouroient en foule. On ſe ſaiſit des neveux du Patriarche; on menace de les étrangler, s'il

ne vient lui-même. Il vient enfin, & pour donner une forme plus authentique à ſa prétendue médiation, il s'étoit revêtu de ſes habits pontificaux. On le conduit à un ſiege placé à la droite du Sanctuaire; on le prie d'aller trouver l'Empereur & de lui redemander l'acte de proteſtation, qui devoit être annullé, puiſqu'autrement ils ſe rendroient coupables de parjure en proclamant Comnène, ou qu'ils périroient infailliblement en ne le proclamant pas. Le Patriarche feignit d'abord d'être indigné de leur procédé, comme d'une violence ſacrilége. Bien-tôt après il ſe radoucit, & n'écoutant, diſoit-il, que ſa tendreſſe paſtorale, il promit de les ſatisfaire.

MICHEL VI. An. 1057.

XIX. Stratiotique détrôné.

Cedr. p. 805. Zon. T. II. p. 267, 268.

Cette condeſcendance du Patriarche fit tomber le ſcrupule du ſerment. On crut pouvoir agir d'avance comme ſi la proteſtation étoit annullée, & l'on n'en parla plus. Comnène eſt proclamé Auguſte. On déclare rebelles ceux qui refuſeront de le reconnoître. Après quelques difficultés Cérulaire donne les mains à cette déci-

MICHEL VI. An. 1057.

ſion ; il la fait hautement prononcer par Etienne, doyen de ſainte Sophie, & par Théodore patriarche d'Antioche qui ſe trouvoit préſent. Il dépêche auſſi-tôt un courrier à Comnène pour le preſſer de ſe rendre à Conſtantinople, & pour lui demander d'avance la récompenſe de ſon zèle. Il envoye en même-temps pluſieurs Evêques à Stratiotique pour l'avertir de ſortir du Palais & de faire place au ſucceſſeur. Stratiotique leur demandant ce que le Patriarche lui donnoit pour l'Empire ; *le royaume du ciel*, repondirent-ils. L'échange étoit avantageux, ſi le Patriarche en eût été le maître. Il fallut ſe contenter de cette dériſion, & le Prince détrôné ſe retira dans la maiſon qu'il avoit habitée avant que d'être Empereur. Il n'en avoit été abſent que treize mois neuf jours ; & après ce retour il y vécut encore deux ans. Il ſortit du Palais le dernier jour d'Août. Le premier de Septembre Catacalon vint de grand matin en prendre poſſeſſion pour Comnène, qui arriva ſur le ſoir. Le lendemain le nouvel Empereur ſe

rendit en grande pompe à ſainte Sophie, où le Patriarche lui mit la couronne ſur la tête, le déclarant Empereür des Romains. Car les Souverains de Conſtantinople continuoient de prendre ce titre glorieux; & les Grecs malgré leur aviliſſement n'ont ceſſé de ſe qualifier de Romains juſqu'à la deſtruction totale de leur Empire. Actuellement encore les anciennes Provinces de Macédoine & de Thrace ſe nomment Romélie; & une partie de l'Aſie Turque, le pays de Roum.

MICHEL VI. An. 1057.

XX. Divers événemens.

Lup. protoſp. Chron. Bar. Chron. Norm. Pagi ad Bar. Giann. hiſt. Nap. l. 9. c. 4.

Pendant les trois années que regnerent Théodora & Stratiotique les Normands avançoient leurs conquêtes en Italie. La foibleſſe & les troubles de l'Empire Grec leur en laiſſoient la liberté, & la jalouſie des Papes qui leurs ſuſcitoient ſansceſſe de nouveaux obſtacles, ne pouvoit les arrêter. La mort de Humfroi, loin de nuire à leurs progrès, ne fit qu'en accélérer la rapidité. Il eut pour ſucceſſeur ſon frere Robert Guiſcard, l'aîné de la ſeconde branche de la famille de Tancréde, guerrier encore plus actif, & qui joignoit à une héroïque valeur

MICHEL VI. An. 1057.

tous les ressorts de la plus profonde politique. Nommé tuteur d'Abailard fils & légitime héritier de Humfroi, il s'étoit emparé de ses Etats. Le peu de troupes Grecques dispersées dans le pays ne se rencontroient devant lui que pour être battues, & presque toute la Calabre le reconnoissoit pour maître. En Orient le joug des Musulmans, sous lequel gémissoient les Chrétiens, s'appésantissoit de plus en plus. Le Calife d'Egypte, maître alors de la Syrie, fit fermer le saint Sépulcre & défendit d'y donner entrée. C'étoit le pélerinage le plus célebre de l'univers, & toute la chrétienté en fut affligée. Trois cens Chrétiens établis à Jérusalem en sortirent pour aller chercher asyle en Occident; & les peintures qu'ils répandirent de la barbarie Musulmane, échaufferent les esprits & préparerent les premiers germes des Croisades.

XXI. Isaac Comnène Empereur. *Bry. l. 1. c. 1, 2, 3.*

Depuis l'extinction de la postérité masculine de Basile le Macédonien, le sceptre de Constantinople avoit été le jouet de Zoé, qui le donnoit comme un présent de noces à des hommes

ſans mérite, mais aſſez hardis pour l'épouſer. Théodora quoique plus ſage n'avoit pas été plus heureuſe dans le choix de ſon ſucceſſeur. Ici commence une nouvelle race de Princes, qui après une interruption de vingt années occupa pendant plus d'un ſiecle le Trône de l'Empire d'Orient. Les Comnènes ſi connus en Occident par l'hiſtoire des Croiſades, forment une époque célebre. C'eſt ici le lieu d'en faire connoître l'origine. Ils la faiſoient remonter juſqu'à la fondation de l'Empire Grec, & ſe mettoient au nombre des familles nobles, qui avoient ſuivi Conſtantin lorſqu'il abandonna l'Italie. C'étoit une vanité commune à toutes les maiſons illuſtres dont la ſource étoit ignorée. Le premier Comnène dont l'hiſtoire faſſe une mention honorable, eſt ce Manuel qui ſe ſignala ſous le regne de Baſile II, dans la guerre contre Bardas Sclérus. Mais ce ne fut pas ſans doute le premier de ſa famille qui parvint aux dignités, puiſqu'il étoit déja Préfet d'Orient, lorſqu'il ſauva la ville de Nicée. Il laiſſa deux fils en

ISAAC.
An. 1057.

ISAAC.
An. 1057.

bas âge, Isaac & Jean, qu'il recommanda en mourant à l'Empereur Basile. Ce Prince prit soin de leur éducation; il les fit élever dans le Monastere de Stude, pour leur faire prendre de bonne heure le goût de la vertu; il leur donna d'excellens maîtres, qui les formerent à tous les exercices convenables à leur naissance. Il les mit ensuite au nombre de ses pages; c'étoit l'école de la jeune noblesse; elle passoit de là les uns aux emplois civils, les autres aux grades militaires. Lorsque les deux freres furent en âge d'être mariés, Basile leur choisit des femmes dont les qualités fussent assorties à leur noblesse & à leur vertu. Il fit épouser à Isaac Catherine fille aînée de Samuel Roi des Bulgares. Anne que Jean épousa étoit fille d'Alexis Charon, Catapan d'Italie, & d'une mere sortie de l'illustre maison des Dalassènes. Elle eût de son mari cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore, & trois filles Marie, Eudocie & Théodora. Tous ces enfans survêcurent à leur pere; l'un d'eux fut Empereur; les autres remplirent les

premieres dignités de l'Empire, les fils par eux-mêmes, les filles par leurs maris. La parfaite union qui régna toujours entre les deux freres, contribua encore à leur considération & à leur puissance. C'étoit d'un côté une tendre affection sans hauteur, de l'autre une déférence sans jalousie.

ISAAC. An. 1057.

An. 1058. XXII. Conduit du nouvel Empereur. *Scylitzès pag.* 807, 808. *Zo. T. II. p.* 268, 269. *Glycas pag.* 322, 323. *Joël. p.* 184.

Comnène naturellement fier indisposa d'abord contre lui une partie de l'Empire. On trouva mauvais qu'il se fût représenté sur ses monnoies un glaive à la main, comme s'il prétendoit ne devoir la couronne qu'à son épée. Cependant il récompensa tous ceux qui l'avoient servi dans la révolutiou; mais il les renvoya dans leurs terres, de peur que ces esprits remuans n'excitassent quelque trouble, en maltraitant ceux qui ne s'étoient pas déclarés pour leur parti. Il partagea la dignité de Curopalate entre son frere & Catacalon. Il nomma de plus son frere Commandant Général des troupes de sa maison, ce que l'on appelloit *grand Domestique.* Il fit revenir sa femme de Pemolisse & lui conféra le titre d'Auguste. Par

Isaac. An. 1058.

reconnoiſſance pour le Patriarche, à qui néanmoins il ne devoit pas autant qu'il le penſoit, il plaça ſes neveux dans les premieres magiſtratures. Il fit plus encore; juſque-là les Empereurs s'étoient réſervé la nomination des deux plus grandes dignités de l'Egliſe de Conſtantinople après le Patriarche, celle de grand Econome, & celle de garde du Tréſor de ſainte Sophie; il en abandonna la collation au Patriarche, diſant que c'étoit à l'Egliſe qu'il appartenoit de choiſir ſes Miniſtres. Il trouvoit le Tréſor impérial épuiſé, & hors d'état de fournir aux frais des guerres toujours à craindre de la part de tant de Barbares qui environnoient l'Empire. Les ſucceſſeurs de Baſile Bulgaroctone avoient diſſipé les fonds qu'il avoit amaſſés, ſoit en folles dépenſes, ſoit en fondations de Monaſteres, ſoit en largeſſes mal placées. Iſaac ſe propoſa de réparer ces pertes; mais il n'uſa d'aucun ménagement, & pour remédier aux maux de l'Etat, il fit de nouvelles bleſſures. Il caſſa la plupart des ordonnances de ſes prédéceſ-

ſeurs & révoqua leurs donations. Il fit revenir au domaine les terres aliénées par des libéralités & n'épargna ni le peuple, ni le Sénat, ni même les gens de guerre. Comme il prenoit ſur lui-même en réduiſant les dépenſes de ſa maiſon, on ſouffroit ces changemens avec aſſez de patience. Mais les Eccléſiaſtiques ne lui pardonnerent pas de toucher à leurs biens; tout ce qu'il retrancha du ſuperflu des Egliſes, fut regardé comme un ſacrilége. Les Moines ſur-tout lui firent un crime irrémiſſible en cette vie & en l'autre, d'avoir oſé calculer leur revenu, évaluer ce qui leur ſuffiſoit pour vivre conformément à leur profeſſion, bannir des cloîtres le luxe & la molleſſe ſéculiere, & affranchir leurs voiſins des chicannes qu'ils leur ſuſcitoient ſans ceſſe pour envahir leurs poſſeſſions. Auſſi les clameurs furent ſi grandes, les Moines ſurent ſi bien ſe défendre, que la réforme demeura imparfaite. Il eût fallu pour l'achever toute la conſtance d'un long regne & toutes les reſſources de l'autorité. Ce n'étoit pas qu'Iſaac fût avare; en même-temps

ISAAC. An. 1058.

ISAAC. An. 1058.

qu'il remplissoit le Trésor, il versoit sur les Eglises pauvres & sur les Monasteres indigens une partie de ce que les autres avoient de trop; sa charité s'étendoit jusque sur les familles. Mais il ne vouloit pas qu'on pût dire que les membres de l'Eglise Chrétienne eussent fait entr'eux une espece de partage, les uns de prêcher la charité, & les autres de la faire.

An. 1059. XXIII. Exil & mort de Michel Cérulaire. *Scyl.* p. 808. 809. *Zon* T. II. p. 269, 270.

Il ne paroît pas que le Patriarche ait pris fort à cœur les intérêts des Eglises & des Monasteres. Il ne s'occupoit gueres que des siens propres, demandant sans cesse à l'Empereur de nouvelles graces pour lui & pour les siens, & s'échappant même en reproches & en menaces, lorsqu'il essuyoit un refus. Il porta l'audace jusqu'à dire un jour à l'Empereur, *je vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter.* Affectant en toute maniere de s'égaler au Prince, il prit la chaussure d'écarlatte, réservée à la Majesté Impériale, sous prétexte que les Patriarches l'avoient portée autrefois, disant même *que s'il y avoit quelque distinction à faire entre*

le sacerdoce & l'Empire, elle étoit à l'avantage du sacerdoce. Fatigué de ses insolentes bravades, l'Empereur résolut de s'en délivrer; mais il n'osoit faire arrêter le Prélat dans son Palais de sainte Sophie, de peur de soulever le peuple. Il attendit la fête des Archanges, que le Patriarche alloit célébrer hors de la ville au mois de Juillet. Il le fit alors enlever & conduire avec ses neveux dans l'isle de Proconnèse. Ayant ensuite fait agréer sa déposition aux Métropolitains qui se trouvoient à Constantinople, il lui fit dire par leur organe, que s'il ne renonçoit de lui-même au Patriarcat, il auroit la honte d'être déposé dans un Concile; en effet Psellus avoit préparé un grand discours, où le vrai mêlé avec le faux formoit un corps de délit suffisant pour le perdre. Cérulaire ne s'effraya pas de ces menaces, & sa fermeté embarrassoit fort l'Empereur, lorsqu'une maladie vint à propos le délivrer de ce Prélat incommode. La mort du Patriarche le réconcilia avec l'Empereur; le Prince le pleura, ce qui étoit plus aisé que

ISAAC.
An. 1059.

Isaac. An. 1059.

de le souffrir, & le fit inhumer avec honneur. Le peuple qui aime à voir des miracles, en vit un dans la figure que prit en mourant la main de Cérulaire; il sembloit encore, disoit-on, donner la bénédiction.

XXIV. Constantin Lichudès Patriarche.

Constantin Lichudès fut élu à sa place par le suffrage des Métropolitains, du Clergé & du peuple. C'étoit un ancien Ministre, qui avoit sauvé bien des fautes à Monomaque, & que ce Prince avoit éloigné du ministere à cause de sa fermeté. Pour déguiser sa disgrace, il l'avoit nommé Proëdre, Protovestiaire, économe de Mangane, & Conservateur des priviléges qu'il avoit attachés en grand nombre à ce célebre Monastere en le fondant. Comnène qui se proposoit de réduire toutes les maisons religieuses au droit commun, avoit sollicité plusieurs fois Lichudès de lui mettre entre les mains les titres de ces exemptions; mais il n'avoit pû vaincre sa résistance. Il crut en avoir trouvé l'occasion. Dès que Lichudès se fut dépouillé de toutes ses dignités séculieres pour être revêtu de celle de Pa-

triarche, l'Empereur le fit venir au Palais, & le prenant à part, » vous » voilà, lui dit-il, élu pour être notre » chef ſpirituel. Votre mérite me » perſuade qu'on a fait un bon choix. » Mais je vous avertis avec douleur, » qu'on vous fait des reproches qui » ne peuvent être éclaircis que dans un » ſynode. Ils ſont de telle nature, que » vous ne pouvez entrer dans les fonc- » tions ſacrées, ſans vous en être au- » paravant juſtifié. Prenez-moi pour » votre défenſeur. Confiez-moi ces » titres que je vous demande depuis » ſi long-temps, & je vous donne » parole que je vous épargnerai une » diſcuſſion toujours fâcheuſe, quand » elle ne tourneroit pas à votre honte «. Lichudès qui avoit déja renoncé à ſes autres dignités, voyant qu'il couroit riſque d'être réduit à rien, parce que l'innocence même eſt en grand péril, lorſque le Souverain ſe rend partie, ſacrifia ſes Moines à un ſi preſſant intérêt, & fut enſuite ſacré ſans difficulté.

ISAAC. An. 1059.

XXV. Guerre des Hongrois &

Les opérations politiques de Comnène furent interrompues par les in-

Isaac. An. 1059. des Patzinaces. Scyl. p. 809, 810. Zon. T. II. p. 270, 271. Glyc. p. 323. Anna. Comn. l. 3. p. 89, 90.

cursions des Hongrois & des Patzinaces, qui sortant de leurs forêts ravageoient la frontiere de l'Empire. Il partit à la tête de ses troupes & s'avança jusqu'à Triadize. Là les Hongrois lui envoyerent demander la paix qu'il leur accorda. Les Patzinaces en firent autant, à l'exception d'un de leurs Capitaines, nommé Selté, trop fier pour s'abaisser à cette soumission. Ce Barbare qui avoit plus de présomption que de forces, campé sur un roc escarpé, se crut tellement invincible, qu'il osa descendre dans la plaine pour en venir aux mains avec l'Empereur. Il ne fallut qu'un détachement de l'armée Impériale pour le mettre en déroute; il échappa, mais sa retraite fut forcée & détruite. L'Empereur alla camper au pied du mont Lobize. Il y étoit le 24 Septembre, lorsqu'une pluie violente & une neige inattendue dans cette saison fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux. Le débordement des rivieres le tint comme assiégé dans son camp pendant plusieurs jours, & un froid excessif joint à la disette des

vivres menaçoit d'achever de détruire son armée, lorsque la pluie ayant relâché de sa violence, sans cesser tout à fait, il se mit en marche pour retourner à Constantinople. En chemin s'étant mis à couvert sous un grand arbre avec quelques-uns de ses Officiers pour s'y reposer un moment, il entendit derriere lui un grand bruit, qui le fit s'éloigner promptement de quelques pas; aussi-tôt l'arbre s'abattit à ses pieds. Effrayé du danger qu'il venoit de courir, il rendit graces à Dieu & promit de bâtir une Eglise sous l'invocation de sainte Thécle, parce que c'étoit le jour auquel les Grecs célebrent la mémoire de cette Sainte; ce qu'il ne différa pas d'exécuter dans le Palais de Blaquernes.

ISAAC. An. 1059.

XXVI. Jean frere d'Isaac refuse la couronne. *Scyl.* p. 810, 811. *Zon.* T. II. p. 271, 272. *Glycas* pag. 324. *Bryen.* l. 1. p. 18, 19, 20.

La nouvelle d'une révolte en Orient avoit précipité son retour. Cette allarme s'étant trouvée fausse, il passa le Bosphore pour aller prendre en Asie le divertissement de la chasse. Comme il s'y livroit avec trop d'ardeur, il fut attaqué d'une pleurésie, qui le mit en trois jours à l'extrémité. S'étant fait rapporter au Palais, il crut

ISAAC. An. 1059.

Manass. pag. 130.

Du Cange Biz. fam. p. 160, 161.

n'avoir assez de vie que pour se donner une Successeur. Il n'avoit eu qu'un fils nommé Manuel, que la mort lui avoit enlevé. Personne n'étoit plus propre que son frere à soutenir l'éclat de la Majesté Impériale. Doux, bienfaisant, laborieux, très-instruit des affaires, ferme dans le bien, aussi prompt à récompenser que lent à punir, il étoit désiré de tout l'Empire. Assis auprès du lit de son frere, il partageoit ses douleurs, lorsqu'Isaac lui serrant la main : » mon cher frere, lui dit-il, je sens que je vais me » séparer de vous, & cette perte m'est » infiniment plus sensible que celle » de la couronne. L'unique consolation que je sois capable de recevoir, est de vous laisser la place à » laquelle Dieu m'avoit élevé. C'est » mon amour pour mes sujets qui » m'inspire cette pensée. Ils vous aiment déja comme leur pere. Régnez » mon frere, avant que je meure. » Vous savez combien de mains s'apprêtent à saisir ce diadême au moment qu'il tombera de ma tête. Je » vous le donne ; vous le porterez

» avec honneur ; vous répareres mes » fautes. Votre regne fera la ſûreté » de notre famille & la proſpérité de » l'Empire «. A ces paroles Jean fondant en larmes ſupplie ſon frere de ne pas quitter le poſte où la divine Providence l'a placé, avant qu'elle l'en ait rappellé elle-même. Il s'efforce de l'encourager par d'heureuſes eſpérances. Enfin le voyant déterminé à renoncer à l'Empire, il lui déclare avec fermeté qu'il ne l'acceptera pas, & qu'il s'expoſera plutôt à toutes les ſuites d'une domination étrangere. Envain ſa femme plus ambitieuſe le conjure par ſon amour, par le danger dans lequel il va ſe précipiter lui & ſes enfans, malheureuſes victimes de la jalouſie & des défiances d'un ſucceſſeur. Il réſiſte à ſes ſoupirs, à ſes larmes, à ſes reproches & demeure inébranlable, plus grand encore par le refus d'une couronne, qui éblouit les yeux lorſqu'on la voit ſur une autre tête, que ne l'étoit ſon frere par ſon courage à la dépoſer, après en avoir ſenti les épines.

ISAAC.
An. 1059.

Iſaac avoit un neveu fils de ſa ſœur,

ISAAC. An. 1059.

XXVII. Isaac la donne à Constantin Ducas.

nommé Théodore Docéan. Il avoit une fille en âge d'être mariée, & dont l'Empire pouvoit faire la dot. Il n'étoit pas embarrassé de trouver d'autres parens, qui naissent toujours en foule autour du centre des graces. Il fut sourd aux douces insinuations de la nature, & jetta les yeux sur Constantin Ducas. Ce guerrier, un de ses principaux partisans dans sa révolte contre Stratiotique, l'avoit aidé de toute sa fortune, & le zèle qu'il avoit toujours montré pour le servir, l'avoit prévenu en sa faveur. D'ailleurs sa naissance ne l'éloignoit pas du Trône. On doute cependant s'il étoit issu de cet Andronic Ducas surnommé Lydus, qui s'engagea dans la révolte de Sclérus sous le regne de Basile Bulgaroctone. Mais s'il descendoit de cet Andronic il ne pouvoit être que son petit-fils, puisqu'il y avoit quatre-vingts ans que Lydus étoit mort, lorsque Ducas parvint à l'Empire. On doute même qu'Andronic Lydus descendît de ce Constantin Ducas qui périt en disputant l'Empire au commencement du regne de Constantin Porphyrogenète.

Porphyrogenète. Zonaras prétend que toute la race de Conſtantin Ducas ayant été éteinte dans ſa révolte, le ſucceſſeur de Comnène ne pouvoit tenir à la famille des Ducas que par les femmes. Mais il ſe trompe. Nicolas ayant échappé au déſaſtre de ſa famille, & n'étant mort que cinq ans après dans la guerre contre les Bulgares, rien n'empêche de croire qu'Andronic Lydus étoit fils ou petit fils de ce Nicolas. Quoi qu'il en ſoit, Conſtantin Ducas avoit recueilli le nom & la conſidération de cette maiſon illuſtre, & ce fut en ſa faveur que Comnène ſe démit de la couronne.

ISAAC. An. 1059.

XXVIII. Suite de la vie d'Iſaac Comnène.

Il avoit régné deux ans & trois mois. Ce Prince avoit des vertus avec un peu de hauteur. Il étoit brave, prompt dans l'exécution & très-inſtruit de toutes les opérations de la guerre. Uniforme dans ſa conduite, équitable, pénétrant, acceſſible, ennemi des flatteurs, plus obligeant par les effets que par les paroles, qui tenoient un peu de la dureté militaire. On loue ſa continence. A la fleur de ſon âge,

ISAAC. An. 1059.

pendant qu'il servoit dans l'armée de l'Empire au nombre des principaux Officiers, il fut attaqué d'une maladie, à laquelle les Médecins ne connoissoient de reméde que le commerce d'une fille, ou une opération qui le mettroit hors d'état d'accroître sa postérité. Etant alors éloigné de sa femme, il préféra l'opération, disant qu'il avoit assez des deux enfans que Dieu lui avoit donnés, & qu'après tout on pouvoit entrer dans le Ciel sans postérité, mais non pas sans continence. Dès qu'il se fut dépouillé de la pourpre Impériale, il prit l'habit Monastique, & se fit ttansporter au Monastere de Stude, où il recouvra la santé, sans regretter son sacrifice. Sa femme Catherine, loin de montrer plus de foiblesse, l'avoit elle-même fortifié dans ce dessein pendant sa maladie, & l'y confirma dans sa convalescence. Elle se consacra elle-même à la vie religieuse avec sa fille Marie, & prit le nom d'Hélene. Son mari qu'elle alloit visiter quelquefois, lui disoit en plaisantant : *avouez que je vous avois faite esclave en vous donnant*

la couronne, & que je vous ai affranchie en vous l'ôtant. Il vêcut encore un an dans le Monastere, rejettant absolument toute distinction, soumis aux supérieurs comme le dernier des freres, & s'abaissant aux offices les plus humilians, jusqu'à vouloir être portier à son tour. Cet avilissement volontaire n'empêchoit pas son successeur de le traiter avec toute sorte de respect. Il lui rendoit de fréquentes visites, ne le nommoit que son Seigneur & son Empereur, ne prenoit jamais que la seconde place après lui. Il rendoit le même honneur à sa femme, à sa fille & à son frere. Après la mort d'Isaac son cadavre se fondit en peu de jours, ensorte que son cercueil se trouva rempli d'eau : ce que les Moines regarderent comme une marque de réprobation, pour avoir porté la main sur leurs revenus. D'autres avec aussi peu de raison & plus de charité, en tiroient une preuve de sainteté ; cette prompte destruction de ce qu'il avoit de charnel étoit, disoient-ils, un indice de la pureté de son ame. Sa femme qui lui survêcut

ISAAC. An. 1059.

ISAAC. An. 1059.

de plusieurs années, savoit honorer sa mémoire d'une maniere plus solide & plus sensée, en procurant à son ame des secours efficaces. Elle lui faisoit célébrer un anniversaire, auquel elle invitoit les Moines de Stude, & répandoit à cette occasion d'abondantes aumônes. La derniere année de sa vie elle doubla la somme qu'elle avoit coûtume de distribuer; comme on lui en demandoit la raison; *c'est*, répondit-elle, *que cette aumône sera peut-être la derniere.* Ce qui arriva en effet. Elle voulut être inhumée dans le cimetierre de Stude, sans aucun ornement qui pût faire distinguer sa tombe de celle des simples Religieux. Cette Princesse mérite sans doute un rang éminent entre celles qui ont porté la couronne, par ce que l'on dit d'elle, & peut-être plus encore par ce que l'on n'en dit pas.

XXIX. Affaires d'Italie. *Leo. ost. l.* 3. *c.* 16. *Lup. Protosp. Guill. Appul. l.* 2. *Chron. Nor.*

Avant que de commencer l'histoire du regne de Constantin Ducas, je m'arrêterai un moment à considérer l'état où se trouvoit alors l'Empire Grec en Italie. Le malheureux Argyre battu par les Normands & couvert de

blessures, demandoit en vain du secours. Les ennemis qu'il avoit à la cour de Constantinople empêchoient d'entendre ses cris, & la briéveté des regnes de Théodora & de Stratiotique ne leur laissa pas le temps de jetter les yeux sur l'Italie. Enfin après avoir épuisé toutes ses ressources, se voyant abandonné, il partit de Bari au mois d'Août 1058, & se rendit à Constantinople. Isaac irrité de son départ, le priva de toutes ses dignités & l'envoya en exil, où il vêcut encore dix ans dans le mépris & dans l'infortune, maudissant l'injustice de la cour, qui toujours indulgente pour les coupables en faveur, punit dans les autres les mauvais succès, dont sa négligence ou ses cabales sont la cause. Les Normands continuoient d'enlever aux Grecs les villes de la Capitanate, de la Pouille, de la Calabre & de ce qu'on nommoit alors la Lombardie. Richard Comte d'Averse reçut du Pape Nicolas II, la qualité de Prince de Capoue, avant même que de se rendre maître de la ville. Robert Guiscard se montra digne héritier de l'autorité de

ISAAC.
An. 1059.

Chron. Bar. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. T. VI. Giann. Hist. Nap. T. III. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. III. p. 185, 190, 264, 288, 290, 292, 302.

ISAAC.
An. 1059.

ſes freres. Il acheva la conquête de la Calabre par la priſe de Rege, & celle de la Capitanate en s'emparant de Troja, bâtie cinquante ans auparavant par les Grecs. Ces éclattans ſuccès l'éleverent tellement au-deſſus des autres Comtes, qu'il devint ſupérieur à toute jalouſie de commandement. Les Comtes Normands s'aſſemblerent à Melſes, & d'un conſentement unanime le proclamerent Chef de la Nation, ſous le titre de Duc de Pouille & de Calabre. L'ambition rompt les liens les plus étroits. Robert pour accroître ſa puiſſance par une alliance avantageuſe, répudia ſa premiere femme, ſous prétexte de parenté, quoiqu'il eût d'elle un fils qui fut le fameux Boëmond, ſi célebre dans l'hiſtoire de la premiere Croiſade. Il épouſa Sigelgayte, fille de Gaïmar, Prince de Salerne. C'étoit une héroïne qui accompagna ſon mari dans ſes entrepriſes militaires & qui partagea tous ſes dangers. Mais l'eſpérance d'ajouter à ſes autres Etats la principauté de Salerne, fut ſans doute le plus puiſſant attrait, qui engagea Ro-

bert à contracter ce nouveau mariage. Victor II, & Etienne IX, successeurs de Léon IX, n'avoient point eu d'égard au traité que ce Pape prisonnier avoit fait avec les Normands. Ils n'avoient cessé de les traverser, & Nicolas II, qui succédoit à Etienne n'étoit pas dans de meilleures dispositions. Mais dans l'impuissance de les chasser d'Italie, il résolut de s'en faire un appui contre les Empereurs d'Allemagne, & de profiter de la conjoncture pour acquérir au saint Siége de nouveaux droits, qui n'étoient fondés que sur la fausse donation de Constantin. Le Cardinal Hildebrand, le créateur & l'ame des Papes de ce temps-là, formoit dès-lors le plan de l'énorme édifice de cette Monarchie universelle, qu'il s'efforça de construire, lorsqu'il fut lui-même assis sur la chaire de saint Pierre. Dans l'assemblée de Melfes Nicolas renouvella le traité de Léon. Il accorda à Robert en fief de l'Eglise la possession de toutes les conquêtes déja faites & encore à faire dans la Pouille & dans la Calabre. Il y ajouta la Sicile, dont

ISAAC.
An. 1059.

ISAAC. An. 1059.

Robert se préparoit à chasser les Sarasins, qui ayant repris Messine se trouvoient maîtres de l'Isle presque entiere. Il lui confirma le titre de Duc de ces trois Provinces, à condition de prêter serment de fidélité au saint Siége comme feudataire, & de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs. C'étoit en faveur du saint Siége une conquête qui ne coûtoit du sang qu'aux Normands. Les Papes disposoient en Souverains des biens & des droits de l'Empire Grec, autrefois possesseur de toute l'Italie, & qui pillé par tant de mains depuis l'invasion des Goths, se trouvoit réduit à la presqu'isle de l'ancienne Calabre, où il conservoit encore pour peu de temps Bari, Brindes, Otrante, Oria, Gallipoli & Tarente, avec quelques châteaux.

An. 1060. XXX. Gouvernement de Constantin Ducas. *Scyl.* p. 813, 814, 818.

Constantin Ducas fut couronné Empereur le jour de Noël sans aucune opposition, Jean Comnène qui seul auroit pu lui disputer l'Empire, étant plus empressé de s'en éloigner, que Constantin ne l'étoit d'y parvenir. Ce fut un Prince de peu d'esprit, qui

ne porta ſur le Trône que les qualités d'un particulier ; encore étoient-elles altérées par la foibleſſe & la biſarrerie. A ſon couronnement il fit au peuple aſſemblé un long diſcours ſur l'équité qui doit régler toutes les actions du Prince ; car il étoit grand diſcoureur, & il auroit, diſoit-il, préféré la couronne de l'Eloquence à celle de l'Empire. Mais ces deux règnes avoient alors également perdu leur ancienne ſplendeur, & l'éloquence de ce temps-là n'étoit pas en meilleur état que l'Empire. Son zèle pour la juſtice, vertu propre d'un grand Prince, dégénéroit en petiteſſe. Au lieu de ſe regarder comme protecteur des loix, il en étoit l'exécuteur. Abandonnant l'inſpection générale, il ſe perdoit dans les détails ; obligé de veiller à la conduite des Magiſtrats, il vouloit lui-même exercer leur fonctions, écouter les parties, juger les Procès. Toujours enveloppé de chicannes & de procédures, il perdoit de vue les affaires militaires & les grandes parties du Gouvernement. Il avoit mis la plaidoirie tellement à la

CONSTANTIN X.
An. 1060.
Zon. tom. II. p. 272, 273. 275.
Glycas pag. 324, 325.
Manaſſ. pag. 130.
Bry. p. 19.

Constantin X. An. 1060.

mode, que les gens de guerre accoûtumés à ſuivre l'étendard du Prince, ſe faiſoient Avocats, & renonçoient aux exercices pour ne s'occuper que des combats du barreau. Quoiqu'il s'annonçât pour un juge incorruptible, plus favorable aux petits qu'aux puiſſans & aux oppreſſeurs, on le vit cependant plus d'une fois faire acception des perſonnes, prononcer contre la teneur des loix, changer mêmes les ſentences qu'il avoit rendues ſelon l'équité. Dévot; ami des Moines, affectant beaucoup de charité pour les pauvres, il étoit néanmoins avare, juſqu'à licentier les troupes & laiſſer l'Empire expoſé aux incurſions des Barbares, pour épargner la paye des ſoldats. Il eſt vrai qu'il ne profitoit pas de cette économie pour augmenter ſes dépenſes perſonnelles; rien de plus ſimple que ſa table & ſon entretien. Mais il ne connoiſſoit d'autre maniere de ſervir l'Empire que de l'enrichir, même aux dépens de l'honneur. Ce fut le motif qui l'engagea à vendre les emplois & les charges, & à faire monter à un

prix exceſſif le bail des Fermes publiques.

CONSTANTIN X.

An. 1060.

XXXI. Conjuration.

Il commença ſon regne par le rappel de tous les exilés. Dans la diſtribution des dignités, il ne fit aucune diſtinction entre les Sénateurs & les ſimples Citoyens. Cette conduite irrita contre lui un grand nombre de perſonnes diſtinguées, qui réſolurent de le noyer dans le golfe, lorſqu'il reviendroit par mer du Palais de Mangane, où il alloit célébrer la fête de ſaint George, patron du Monaſtere bâti en ce lieu par Monomaque. Le crime triompheroit trop ſouvent, s'il n'étoit pas déconcerté par la crainte plutôt que par le ſcrupule. Les conjurés furent trahis; on leur fit leur procès. Le Préfet de la ville étoit du complot. Ils en furent quittes pour la confiſcation de leurs biens. C'étoit la maxime de ce Prince naturellement porté à la douceur de ne punir ces ſortes de coupables, qu'en les traitant comme des eſclaves, indignes de la liberté dont ils avoient voulu détruire le défenſeur.

An. 1061.

Le danger qu'il avoit couru ne le

CONSTANTIN X. An. 1061. XXXII. Guerre des Turcs. Scyl. p. 814, 815. Zon. T. II. p. 273. Glyc. p. 325.

rendit pas plus attentif à entretenir ſes armées. Elles dépériſſoient de jour en jour par le défaut des choſes néceſſaires & par la réforme des meilleurs Officiers, que ſon avarice ſupprimoit. Mais il perdoit beaucoup plus par les ravages des Barbares, qu'il ne gagnoit par ces épargnes ſordides. Les Turcs conduits par Samuch & Chorosalar mirent à feu & à ſang pendant trois ans l'Ibérie; la Méſopotamie, la Chaldie, les Provinces de Mélitine & de Colonée, & tous les bords de l'Euphrate. La grande Arménie & le Baaſparacan éprouverent toute leur fureur; & ſans un échec qu'ils reçurent, plutôt par leur imprudence que par la valeur des troupes Grecques, ils auroient pénétré juſqu'en Phrygie. L'Empereur crut en faire aſſez d'envoyer ſur cette frontiere un Arménien fanfaron, nommé Pancrace, qui promettoit d'écraſer ces Barbares, ſans autres troupes que celles du pays. Dès qu'il fut arrivé il attaqua l'arriere-garde du Sultan qui faiſoit retraite, & fut payé de ſa folle audace. Thogrul qui étoit venu join-

dre ses Généraux rebroussa chemin, battit Pancrace, entra dans la grande Arménie, se rendit en peu de jours Maître de Hani & de tout le pays d'alentour; où il laissa des garnisons commandées par de bons Officiers, & cette contrée fut perdue pour l'Empire.

CONSTANTIN X. An. 1062.

L'année 1063, fut remarquable par un tremblement de terre qui remplit d'épouvante & de ruines la Thrace & la Bithynie. Le 23 Septembre trois heures après le soleil couché, on entendit un mugissement souterrain qui paroissoit venir de l'Occident. En même-temps la terre se soulevant par de violentes secousses abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des Eglises. Ce fléau détruisit presque entiérement Rhedeste sur la Propontide, *Panium* à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin, Myriophyte en Thrace. A Cyzique un superbe édifice, qu'on nommoit le Temple des Grecs, & qui par la solidité de sa construction sembloit devoir durer autant que le monde, fut renversé. A Nicée la magnifique Eglise

An. 1063. XXXIII. Terrible tremblement de terre. *Scyl.* p 816, 817. *Zon. T. II.* p. 374. *Glycas*, pag. 325.

CONSTANTIN IX. An. 1063.

où s'étoit tenu le premier Concile général, fut ébranlée jusqu'aux fondemens; quantité de maisons, le Cirque, les murailles de la ville furent détruites de fond en comble. Le tremblement se renouvella par diverses reprises pendant deux ans avec tant de violence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais éprouvé de semblable.

XXXIV. Constantin achete pour les Chrétiens la quatrieme partie de la ville de Jérusalem. *Guill. Tyr. belli. sacri l. 9. c. 17, 18.*

La Palestine étoit depuis plusieurs années un perpétuel sujet de guerre entre les deux monarchies Musulmanes; les deux Califes de Perse & d'Egypte s'en disputoient la possession. Jérusalem plusieurs fois prise & reprise n'étoit plus environnée que de ruines, au lieu des tours & des murailles, qui l'avoient rendue après Antioche la plus forte place de la Syrie. Dhaher, Calife d'Egypte, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Laodicée, obligea par un Edit tous les habitans de la Syrie de réparer leurs murs & de relever leurs tours. Pour obéir à cet ordre, le Gouverneur de Jérusalem imposa une taxe sur les Citoyens; & les Chrétiens qui étoient en grand

nombre furent chargés de fournir le quart de la dépenſe. Il s'en falloit bien que leurs moyens fuſſent en proportion de leur nombre. Accablés par les infidéles qui les pilloient ſans ceſſe & dont ils ne pouvoient obtenir de juſtice, ils étoient preſque tous réduits à l'indigence. Les repréſentations qu'ils firent au Gouverneur furent inutiles; l'impitoyable Muſulman leur répondit qu'il falloit payer ou mourir. Dans cette extrémité ils implorerent l'aſſiſtance de l'Empereur; & ce Prince touché de leurs larmes conſentit à leur fournir la ſomme exigée à condition qu'ils obtiendroient du Calife que déſormais le quartier de la ville dont ils auroient relevé les murs, ne ſeroit habité que par des Chrétiens; qu'ils y auroient l'exercice libre de leur religion, & qu'ils ne ſeroient ſoumis qu'à la juriſdiction du Patriarche. Le Calife leur accorda tout excepté l'exemption de leur taxe, & l'Empereur leur fit délivrer l'argent qu'on leur demandoit, ſur les revenus de l'iſle de Cypre. Les Chrétiens ſéparés ainſi des Muſulmans dans Jéruſalem, ſe trouverent affranchis des

Constantin X. An. 1063.

CONSTANTIN X. An. 1063.

insultes & des avanies qu'ils avoient essuyées depuis la prise de la ville ; & la jurisdiction accordée alors au chef de cette Eglise fut le titre sur lequel le Patriarche, lorsque les Croisés en eurent fait la conquête, trente-six ans après, requit & obtint de Godefroi de Bouillon le domaine du quart de Jérusalem en toute propriété.

An. 1064. XXXV. Xiphilin Patriarche. *Scyl. p.* 817. *Zon. T.* II. *p.* 274. *Glycas, pag.* 325, 326. *Joël. p.* 184. *Pagi ad Bar. Oriens Christ. Tom. I. pag.* 262, 263.

Dans les premiers jours de l'année suivante mourut Constantin Lichudès. Il eut pour successeur Jean Xiphilin, oncle de l'abbréviateur de Dion Cassius. Il étoit né à Trébizonde, & ayant passé ses premieres années à Constantinople dans l'étude des lettres, il se livra ensuite aux affaires civiles, où il se distingua par son habileté autant que par sa vertu. Parvenu par son mérite au rang de Sénateur, il se dégoûta bien-tôt de la vie séculiere & se consacra au service de Dieu entre les Solitaires du mont Olympe. Il ne s'occupoit que de prieres & de bonnes œuvres, lorsqu'il fut appellé au siége de Constantinople. Il fallut l'arracher de sa cellule & le transporter malgré lui sur le siége patriarcal. S'il étoit dans la solitude en-

tiérement détaché de toute ambition, il paroît qu'en rentrant dans le monde, il y reprit ses liens. Nous verrons dans la suite qu'il ne fut pas exempt de la tentation d'avancer sa famille.

CONSTANTIN X. An. 1064.

XXXVI. Prise de Belgrade par les Hongrois.

Bonfin. de reb. Hungar. dec. 2, l. 3.

Ce fut en ce temps-là que le Gouverneur Grec qui commandoit en Bulgarie, eut une guerre sanglante à soutenir pour la défense du pays. Quelques Bulgares ayant passé la Save à Belgrade, avoient ravagé la frontiére de la Hongrie: Salomon, Roi des Hongrois, leve aussi-tôt une armée & va faire le siége de Belgrade. La Bulgarie, la Thrace, la Macédoine volent au secours de la ville assiégée. Il se livre en même-temps deux combats sur le Danube & sur les bords de ce fleuve, dans lesquels les Bulgares & les Grecs sont entiérement défaits. Les assiégés aux abois ont recours aux Besses, ancien peuple de Thrace, qui s'étoit conservé dans une sorte d'indépendance entre les gorges du mont Hémus, où il s'occupoit à fouiller les Mines. Les Besses accourent en grand nombre & sont taillés en pieces. Belgrade dépourvue de secours, n'en

CONSTANTIN X.

recevant aucun de l'Empereur, fut prise le troisieme mois du siége.

An. 1065.

XXXVII. Irruption des Uzes.

Scyl. p. 815, 816. Zon. T. II. p. 273, 274. Glyc. p. 325. M. de Guignes hist. des Huns. Tom. II. p. 522.

Une nuée de Barbares, plus féroces encore que les Hongrois, passa le Danube l'année suivante. C'étoient les Uzes, peuple Tartare, de même origine que les Turcs, établis d'abord dans le Captchac. Ennemis perpétuels des Patzinaces, ils les avoient chassés des bords du Volga & du Tanaïs. Si l'on s'en rapporte aux Historiens Grecs de ce temps-là, ils étoient au nombre de six à sept cens mille. Zonaras les réduit à soixante mille, ce qui n'est pas plus vraisemblable, puisque c'étoit une émigration de la nation entiére, hommes, femmes, enfans. Après avoir traversé le fleuve sur des outres ou dans des canots qu'ils creuserent eux-mêmes, ils tomberent sur les troupes Grecques & Bulgares, qui vouloient leur disputer le passage, les taillerent en pieces, firent prisonnier Basile Apocope & Nicéphore Botaniate qui commandoient en qualité de Gouverneurs du pays, & inonderent de leur multitude toutes les plaines voisines du Danube. Un détache-

chement de leur armée traversa la Macédoine & pénétra jusqu'à Thessalonique, mettant tout à feu & à sang. Mais il n'en revint au camp qu'une partie en très-mauvais état. Le reste avoit péri par le froid de l'hiver qui fut très-rigoureux cette année, & par le fer des garnisons des villes, qui les harceloient à leur passage ou les surprenoient dans des embuscades. Cependant le gros de l'armée étoit encore très-redoutable. Constantinople étoit en allarmes. On murmuroit hautement contre l'Empereur, que les uns accusoient de lâcheté, les autres d'avarice; il n'osoit, disoit-on, ouvrir ses trésors pour faire marcher des troupes, & préféroit l'argent à l'honneur & au salut de l'Etat. Quantité d'habitans se mettoient déja en mouvement, pour aller chercher ailleurs une plus sûre retraite. L'Empereur en effet ne connoissoit pas de plus grand fléau que la guerre; ce qui pouvoit être vrai depuis la décadence de l'Empire, parce qu'outre l'ignorance des commandans & le défaut de discipline dans les armées, les Officiers & les

CONSTANTIN X. An. 1065.

CONSTANTIN X. An. 1065.

employés dans les troupes pilloient plus que les ennemis. Dévoré de mortelles inquiétudes, Conſtantin n'épargna pas ſes tréſors dans cette conjoncture. Il eſſayoit à force de préſens de gagner les Chefs des Uzes; & les Barbares amorcés par ces libéralités, ne ſongeoient qu'à en attirer de nouvelles en le trompant par des promeſſes, qu'ils trouvoient toujours moyen d'éluder. Enfin l'Empereur ne pouvant tenir contre les reproches de lâcheté qui devenoient publics, & s'obſtinant à ſuivre le ſyſtême qu'il s'étoit formé, de ne jamais mettre une armée en campagne, prit un parti dont l'extravagance ſeroit incroyable, s'il n'étoit atteſté par tous les Auteurs contemporains. Il réſolut de partir luimême pour faire preuve de courage & de ne ſe faire accompagner que de cent cinquante Cavaliers. C'étoit tout au moins ce qu'il falloit à un partiſan pour battre l'eſtrade & aller reconnoître l'ennemi. Il eſt difficile d'imaginer ce qu'il ſe promettoit d'une pareille entrepriſe. La ſeule choſe qu'il fit de raiſonnable, fut de recou-

rir à Dieu. Il ordonna un jeûne de plusieurs jours, fit faire des prieres publiques, assista lui-même aux processions avec toutes les marques de la plus sincére pénitence. Il partit ensuite avec sa petite troupe, & s'avança jusqu'à Cherobacques à quelques lieues de la ville. Il n'avoit déja plus d'ennemis. Malgré le froid de l'hiver la peste s'étoit répandue dans le camp des Uzes. Les Bulgares & les Patzinaces profitant de cette occasion étoient tombés sur-eux & en avoient fait un grand carnage. Les deux Généraux prisonniers avoient été tirés des fers, & venoient eux-mêmes annoncer que les débris de l'armée barbare s'étoient sauvés au-delà du Danube. L'Empereur après avoir rendu graces à Dieu rentra dans la ville étonnée de ce succès inespéré, qu'elle attribuoit à la miséricorde divine; & tout l'Empire fut persuadé qu'il étoit redevable de sa délivrance non pas aux Bulgares & aux Patzinaces, mais au bras de celui qui n'a pas besoin des hommes pour réduire en poudre les plus puissantes armées. Cet événement causa la dis-

CONSTANTIN X.
An. 1065.

persion des Uzes : une autre branche de leur Nation étoit déja établie dans la Maouerennahar & dans l'Arménie sous le nom de Turcomans ; ceux qui s'étoient jettés du côté de l'Occident, défaits par les Patzinaces, se diviserent encore ; les uns vinrent se jetter entre les bras de l'Empereur ; il leur donna des établissemens en Macédoine, où ils se civiliserent & demeurerent fidélement soumis. Leurs descendans confondus avec les Grecs originaires parvinrent aux honneurs & aux dignités de l'Empire. Les autres conservant leur liberté & leur férocité naturelle s'arrêterent au-delà du Danube dans ce qu'on nomme aujourd'hui la Moldavie & dans cette partie de la Hongrie qui porte encore le nom de Cumanie. Nous les verrons dans la suite acharnés à leur tour à la destruction de Patzinaces.

An. 1066.
XXXVIII.
Comête.
Scyl. p. 817.
Zon. T. II. p. 274.
Glyc. p. 325.

Au mois de Mai suivant parut une comete qui s'éleva du côté de l'Occident aussi-tôt après le coucher du soleil. Elle sembloit d'abord être aussi grande que la lune dans son plein, & environnée d'un brouillard épais. Le

lendemain on en vit sortir une chevelure rayonnante, dont la croissance diminuoit d'autant le globe de la comete. Elle avançoit d'Occident en Orient & disparut au bout de quarante jours.

CONSTANTIN X.
An. 1066.

Ceux qui regardent les phénoménes célestes comme l'annonce de ce qui doit arriver sur la terre, ne furent pas long-temps à chercher ce que signifioit celui-ci. L'Empereur tomba malade au mois d'Octobre, & jugeant lui-même qu'il n'en reviendroit pas, il employa le temps de sa maladie, qui dura sept mois, à prendre des mesures pour assurer sa succession à ses enfans. Sous le regne de Michel le Paphlagonien, il avoit épousé en secondes noces Eudocie Macrembolitissa, dont il avoit eu trois fils & trois filles. Le dernier des trois fils, auquel il donna son nom, étoit né depuis qu'il étoit Empereur, & portoit pour cette raison le surnom de Porphyrogenete. Ce fut aussi celui qu'il associa le premier à l'Empire, quoiqu'il fût le plus jeune. Mais il ne tarda pas à communiquer ce même

An. 1067.
XXXIX.
Maladie & mort de Constantin Ducas.
Scyl. p. 817.
Zon. T. II. *p.* 274, 275.
Manass. pag. 130, 131.
Glyc. p. 326.
Joel. p. 184, 185.
Bry. p. 20.
Pagi ex Psel.

Constantin X. An. 1067.

honneur aux deux autres, Michel & Andronic. Ses trois filles se nommoient Anne, Théodora & Zoé, surnommée aussi Porphyrogenete pour la même raison que son frere. L'histoire ne dit rien d'Anne, qui mourut apparemment en bas âge. Théodora épousa Dominique Sylvius qui fut Doge de Vénise. Zoé fut femme d'Adrien Comnène frere de l'Empereur Alexis. Il paroît que Constantin entendoit que ses trois fils régnassent ensemble; il ne régla point l'ordre de la succession, & laissa la tutelle de tous les trois à leur mere avec le titre d'Impératrice; mais auparavant il lui fit promettre avec serment qu'elle ne prendroit pas de second mari. Il déposa cette promesse signée de la Princesse & du Sénat entre les mains du Patriarche. Il fit aussi jurer à tous les Sénateurs qu'ils ne reconnoîtroient pas d'autre Empereur que ses enfans; il les recommanda sur-tout à Jean Ducas son frere, auquel il avoit donné le titre de César; il enjoignit avec instance à sa femme de se conduire par les conseils du César, & à ses

enfans

enfans de lui obéir comme à leur pere. Il lui donna pour adjoint dans la régence le Patriarche Xiphilin. Après ces dispositions, qui furent à-peu-près inutiles, il mourut au mois de Mai à l'âge d'environ soixante ans, ayant régné sept ans & cinq mois.

CONSTANTIN X. An. 1067.

XL. Affaires d'Italie.

Pendant son regne les Normands continuerent presque sans obstacle la conquête de la Pouille & de la Calabre. Abailard, fils de Humfroy, après s'être sauvé dans Bari, s'étoit retiré à Constantinople, pour implorer contre l'usurpateur la protection de l'Empereur Grec. Un Seigneur Normand, nommé Gosselin, l'y avoit accompagné. Leur espérance fut trompée; ils n'en tirerent que de foibles secours, qui ne purent rétablir le Prince dépouillé, ni conserver à l'Empire le peu de terrein qu'il possédoit encore en Italie. Roger, frere de Robert, prit Squillace, la derniere ville qui demeuroit attachée aux Grecs dans la nouvelle Calabre. Ensuite profitant des divisions des Sarasins, il passe en Sicile, & quoiqu'il

Leo Ost. l. 3. c. 16. Lup. protosp. Chron. Nor. Chron. Bar. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 10. c. 1. Murat. annal. d'Ital. Tom. VI. p. 205, 209, 211, 217, 225, 226. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. III. pag. 312, 342, 372, 392, 394, 418, 458, 476, 492, 502.

CONSTANTIN X. An. 1067.

n'ait à sa suite que cent soixante Cavaliers, il remporte divers avantages, fait un grand butin, & de retour à Rège il engage son frere Robert à se joindre à lui pour l'aider à s'emparer de cette isle, où les Grecs ne possédoient plus que quelques places, les Sarasins étant maîtres de tout le reste. Je n'entrerai pas dans le détail de cette expédition, qui n'a que peu de rapport à mon sujet. Il suffira de dire que Roger égala la gloire de son frere par des exploits aussi brillans que rapides, & qu'en peu d'années ayant entiérement chassé de cette isle & les Sarasins & les Grecs, il y établit une puissance, qui s'étant unie dans la personne de son fils avec les conquêtes d'Italie, prit en 1130 le titre de Royaume. Tarente, Brindes, Matera & Oria ne résisterent pas long-temps aux attaques des Normands. La possession d'Otrante fut plus disputée. Robert l'avoit prise au mois de Mai 1060. Au mois d'Octobre suivant un Général Grec, arrivé à la tête d'une armée nombreuse, battit les Normands en l'absence de Robert &

reprit Otrante. L'année ſuivante Robert ayant pris Acerenza, marcha contre les Grecs qui aſſiégeoient Melfes, les mit en fuite & fit priſonnier le Général. D'un autre côté Richard Comte d'Averſe, qui avoit déja reçu du ſaint Siége le titre de Prince de Capoue, ſans être encore maître de la ville, fit en trois mois la conquête de toute la Campanie. Capoue qui réſiſtoit aux Normands depuis dix ans, lui ouvrit les portes. Il s'empara quelque-temps après de Gaëte, & prit Aquino. Enorgueulli de ces ſuccès, il forme le projet de ſe faire nommer Empereur d'Italie, & envoye Loffrede, un de ſes Capitaines, ſur le territoire de Rome, pour forcer le Pape à le revêtir des ornemens Impériaux. Un Grec nommé Maurice, homme de tête & de courage, raſſemble ce qui reſtoit de troupes Grecques, qu'il joint à celles que le Pape peut lui fournir; & comptant principalement ſur la valeur des Varangues dont Conſtantin avoit envoyé en Italie un gros détachement, il va chercher Loffrede, le bat & lui ferme

CONSTANTIN X.
An. 1067.

CONSTANTIN X.

An. 1067.

le paſſage. Richard ſe met lui-même en campagne & marche vers Rome. Godefroi, Marquis de Toſcane, après pluſieurs combats l'oblige d'acheter la paix & de s'en retourner à Capoue. Pendant cette guerre du côté de Rome, Robert avoit pris la ville de Vaſto, & y avoit fait priſonnier le Catapan Cyriaque. A peine ſe fut-il éloigné pour aller à d'autres conquêtes, que Maurice profitant de ſes avantages, rentra dans Otrante, dans Tarente & dans Brindes. Mais Robert ſecondé de ſon frere Roger ne le laiſſa pas long-temps maître de ces villes; elles retournerent bien-tôt au pouvoir des Normands.

XLI. Priſe de Bari.

Après tant de combats, tant de révolutions diverſes, dans leſquelles chaque ville, chaque fortereſſe ſe vit pluſieurs fois tantôt ſurpriſe par la ruſe des Grecs, tantôt forcée par la valeur des Normands, l'Empire Grec qui diſputoit depuis cinquante ans ſes anciennes poſſeſſions dans l'Italie méridionale, fut enfin obligé d'abandonner encore cette partie de ſon domaine. La priſe de Bari acheva la

conquête. Pour terminer ici cette histoire, qui depuis long-temps interrompt le fil des autres événemens, je vais rendre compte du dernier siége de cette ville, quoiqu'il n'ait commencé qu'à la fin d'Août de l'année suivante 1068, & qu'il n'ait fini qu'en Avril 1071. Bari, capitale de la Pouille & de tous les Etats que les Grecs avoient possédés dans ces derniers temps en Italie, étoit située sur une langue de terre avancée dans la mer. Assurée par sa situation, par la force de ses remparts, & remplie de richesses, elle avoit jusqu'alors échappé à toutes les entreprises des Normands. Les Catapans y faisoient leur résidence ordinaire. Robert après la prise d'Otrante y alla mettre le siége par terre avec une nombreuse armée, par mer avec une flotte considérable. D'abord les habitans loin de s'effrayer de ce grand appareil, en font un sujet de risée. Du haut de leurs murs ils étalent aux yeux des assiégeans ce qu'ils ont de plus précieux ; ils y rassemblent leurs instrumens de musique & les insultent par des chansons rem-

CONSTANTIN X. An. 1067.

plies de piquantes railleries. Cependant Robert peu ſenſible à ces inſolentes bravades, ne ſongeoit qu'à prendre les meſures les plus ſûres pour ſe rendre maître de la ville. Il dreſſe ſes machines, coupe le paſſage des vivres, livre de fréquens aſſauts, contre leſquels la garniſon ſecondée par les habitans ſe défendoit avec courage. Le ſiége eſt changé en blocus. Il y avoit deux ans qu'il continuoit; la ville perdoit tous les jours de ſes défenſeurs, & elle étoit à la veille de manquer de vivres. Auſſi infatigable qu'intrépide, Robert étoit réſolu de périr plutôt que de quitter priſe. Peu s'en fallut qu'il ne pérît en effet. Les habitans commençant à ſe défier de leurs forces, tentérent de ſe défaire de leur ennemi par un aſſaſſinat. Il y avoit dans la ville un transfuge nommé Eméric, animé contre le Duc par quelque mauvais traitement. Ils engagent ce malheureux à les ſervir dans leur noir deſſein. L'aſſaſſin ſort de Bari un ſoir, & s'étant mêlé parmi les domeſtiques de Robert qui étoit à table, il lui tire une fléche empoiſonnée. Heureuſe-

CONSTANTIN X.
An. 1067.

ment elle ne toucha que ſes habits. Le traître s'enfuit dans la ville plutôt qu'on ne put l'arrêter. Ce danger n'ébranle point la conſtance de Robert, & les aſſiégés déſeſpérant de la vaincre autrement que par des forces ſupérieures, envoyent à Conſtantinople implorer le ſecours de l'Empereur. C'étoit alors Romain Diogène. Ce Prince plus actif que ſes prédéceſſeurs, fait les plus grands efforts, perſuadé que la perte de cette place importante, entraîneroit celle de l'Empire en Italie. Il ordonne d'équipper une flotte chargée de troupes & de vivres; mais en attendant il fait partir Etienne Pateran, dont il connoiſſoit la probité & la valeur, pour ſoutenir le courage des aſſiégés. Dès que la flotte eſt en état de mettre à la voile, l'Empereur en donne le commandement au Normand Goſſelin. Celui-ci envoye d'avance à Bari un Officier pour avertir les habitans de ſe tenir prêts à le recevoir, & d'allumer des flambeaux au haut de leurs tours pendant la nuit, dès qu'ils appercevront ſes vaiſſeaux. Les aſſiégés

CONSTANTIN IX. An. 1067.

pleins d'impatience s'imaginent déja voir la flotte, & dès le ſoir même de l'arrivée de l'Officier, ils allument leurs feux. Ce ne fut un ſignal que pour les aſſiégeans; ils en conclurent que la ville attendoit un ſecours; & Roger qui étoit venu de Sicile joindre ſon frere avec bon nombre de vaiſſeaux, ſe chargea de combattre la flotte. Il ferme le port par une eſtacade, & peu de jours après ayant apperçu de loin ſur le golfe pluſieurs fanaux, il fait embarquer ſes troupes & vole à la rencontre. Les Grecs croyant que ce ſont des vaiſſeaux de Bari qui viennent au-devant d'eux pour les conduire dans le port, ne ſe préparent point à la défenſe. Les Normands vont heurter les bâtimens ennemis avec tant de furie, qu'un des leurs chargé de cent-cinquante cuiraſſiers eſt briſé de la violence du choc & englouti auſſi-tôt. Roger ayant reconnu la Capitane aux deux fanaux qu'elle portoit, l'aborde, s'en rend maître & fait Goſſelin priſonnier. Le reſte de la flotte Grecque prend la fuite, & les Normands d'Italie, ſi

ſemblables aux anciens Romains par la foibleſſe de leurs commencemens, par leur indomptable courage, par l'habileté de leur politique, par leur fermeté dans les revers, eurent encore avec eux cette reſſemblance, que dès la premiere bataille qu'ils livrerent ſur mer, ils vainquirent les navigateurs les plus anciens & les plus exercés qu'il y eut alors dans l'univers. Bari ſe voyant ſans reſſource ſe ſoumit au vainqueur en Avril 1071, après un ſiege de près de trois ans. Robert auſſi humain qu'il étoit vaillant traita le Gouverneur Pateran avec douceur. Il lui permit ainſi qu'à la garniſon de retourner à Conſtantinople. Il accorda aux habitans les conditions les plus avantageuſes. Goſſelin fut ſeul puni comme déſerteur & traître à ſa nation. On le renferma dans une priſon où il vêcut encore quelques années. Ce fut ainſi qu'une colonie de douze gentilshommes, par des prodiges de valeur ſoutenue d'une invincible conſtance, chaſſerent enfin les Grecs de l'Italie. Ils réunirent dans la ſuite ſur la tête de

CONSTANTIN X. An. 1067.

leur Prince avec la Pouille, la Calabre & la Sicile, les principautés de Capoue, de Salerne, d'Amalfi & de Naples, & formerent cet état florissant qui porte le nom de Royaume des Deux Siciles.

XLII. Gouvernement d'Eudocie. *Scyl. p.818, & seqq. Zon. T. II. p. 275, 276, 277. Manass. pag. 131. Glyc. p. 326. Joel. p. 185.*

Dans la confusion où Constantin Ducas avoit laissé la succession à l'Empire, sa femme Eudocie s'empara du gouvernement, sans néanmoins en exclure en apparence ses trois fils. Elle s'en faisoit accompagner dans les audiences qu'elle donnoit soit à ses sujets, soit aux Ambassadeurs; dans les tribunaux auxquels elle présidoit, dans toutes les cérémonies publiques. Mais assise au milieu d'eux elle décidoit seule & sans conseil; & elle se prétendoit bien la maîtresse ou de garder l'Empire, ou de le donner à qui elle jugeroit à propos.

XLIII. Guerre des Turcs.

Le nom d'une femme régnante rendit les Turcs encore plus hardis, & les attira sur les terres de l'Empire. Ils ravagerent toute la frontiere Orientale, & réunirent leurs forces contre un grand corps de troupes Grecques campées près de Mélitine.

Il y en avoit un autre vis-à-vis en Mésopotamie sur la rive de l'Euphrate. Ceux-ci furent invités à venir joindre leurs compatriotes pour combattre ensemble l'ennemi commun. Mais mécontens de l'avarice du gouvernement qui les laissoit sans paye & dans la disette des choses les plus nécessaires, il refuserent opiniâtrément de passer le fleuve & de prêter aucun secours. Les troupes de Mélitine ainsi abandonnées, attaquées dans leurs retranchemens qu'elles ne pouvoient défendre, prirent la fuite vers l'Euphrate; & toujours poursuivies, enveloppées d'un côté par le fleuve, de tous les autres par les Barbares, elles se rangerent en bataille pour disputer leur vie. Elles furent bientôt écrasées par la multitude des ennemis; la plûpart furent tués, les autres pris. Quelques-uns furent assez heureux, pour regagner Mélitine. Les Turcs sans s'arrêter devant cette ville, plus avides de butin que de conquêtes, s'avancent vers Césarée, pillant, ruinant, brûlant tout sur leur passage. Ils enfoncent les portes de la ville,

EUDOCIE. An. 1067.

EUDOCIE. An. 1067.

passent au fil de l'épée grand nombre d'habitans, forcent l'entrée de la magnifique Eglise de saint Basile, dont ils enlévent les plus riches ornemens, & brûlent le reste. Ils marchent de là en Cilicie, massacrant tous ceux qu'ils rencontrent; & après le pillage de toute la province, traînant après eux une multitude de prisonniers, ils prennent le chemin d'Alep. A leur tête étoit un transfuge nommé Amertice. C'étoit un avanturier qui prétendoit descendre des anciens Rois de Perse. Ayant passé au service de l'Empire sous le regne de Michel Stratiotique, il avoit reçu de ce Prince des présens considérables & de grands honneurs. Accusé ensuite devant Constantin Ducas d'avoir formé le dessein de l'assassiner, il avoit été d'abord condamné à un exil perpétuel. Mais peu après son innocence ayant été reconnue, il fut lui-même employé contre les Turcs. Le défaut de paye & de subsistances le jetta dans un tel désespoir, qu'il alla se donner aux ennemis, les animant lui-même & leur servant de guide pour les

conduire au pillage. Les Turcs arrivés devant Alep, vont ravager le territoire d'Antioche, où ils ne laissent sur pied ni maison ni arbre, emmenant & les hommes & les troupeaux. Nicéphore Botaniate commandoit une armée assez nombreuse pour arrêter ces ravages; mais elle se dissipa d'elle-même. Eudocie aussi avare que son mari, épargnant sur la paye & sur la subsistance des troupes, ces misérables à demi morts de faim désertoient par bandes & regagnoient leur pays. Tout ce que put faire Botaniate, fut de laisser au Gouverneur d'Antioche quelques nouvelles levées, qui montroient d'abord de la bonne volonté. Mais ces Milices sans expérience & mal conduites, n'ayant point de Cavalerie pour les soutenir, manquant de pain, d'armes & d'habits, taillées en pieces par les Turs dans toutes les rencontres, prirent aussi le parti de se débander & de retourner dans leur patrie, où elles retrouvoient la misére qu'elles fuyoient. Botaniate abandonné revint à Constantinople avec ses Gardes & quelques troupes étrange-

EUDOCIE.
An. 1067.

EUDOCIE. An. 1067.

res, qui s'étant attachées à lui par estime, l'escorterent dans la route. Malgré son mauvais succès, il ne perdit rien de sa réputation, toute la honte retombant sur le gouvernement, qui sacrifioit à l'avarice le salut & l'honneur de l'Empire. La Cour ne lui rendit pas la même justice. Pour se disculper elle-même, elle rejetta sur lui ses propres fautes; il fut disgracié & se retira dans ses terres.

XLIV. Eudocie songe à un second mariage.

Le ravage des Provinces & le désordre où se trouvoient toutes les affaires, faisoient assez connoître l'incapacité d'Eudocie. On demandoit hautement un Empereur. Les Courtisans mêmes insinuoient à la Princesse, *qu'elle étoit d'âge à partager avec un mari les soins de la puissance souveraine; qu'au lieu de consumer tristement sa jeunesse au milieu des inquiétudes & des épines du Gouvernement, elle pouvoit ne s'en réserver que les douceurs, & rendre l'Empire heureux sans qu'il lui en coutât autre chose que de bons conseils: que la promesse arrachéee par le défunt Empereur, de demeurer veuve jusqu'à la mort, étoit*

un acte tyrannique & nul de plein droit; & qu'il y auroit de la foibleſſe à ſe rendre elle-même & l'Etat tout entier victime d'un caprice jaloux, pouſſé au-delà des bornes de la vie. Eudocie n'étoit pas difficile à perſuader ſur cet article; elle ſe flattoit qu'elle régneroit plus abſolument avec un époux qui lui ſeroit redevable de la couronne, qu'avec un de ſes fils qui croiroit ne la devoir qu'à la nature. Elle ſongea donc à chercher un mari. Un objet ſi important donnoit une activité prodigieuſe à toutes les cabales de la Cour. Ceux des courtiſans qui n'oſoient eſpérer pour eux-mêmes, remuoient tous les reſſorts de l'intrigue en faveur de celui dont ils eſpéroient davantage. La plûpart propoſoient Botaniate. L'Impératrice les trompa tous. Elle fixa ſon choix ſur un homme, qui cette année même avoit été beaucoup plus près de l'échaffaut que du trône.

EUDOCIE. An. 1067.

XLV. Avantures de Romain Diogène.

Romain Diogène étoit fils de ce Conſtantin Diogène qui ſous le regne de Romain Argyre avoit conſpiré contre ce Prince, & s'étoit précipité du haut d'une fenêtre, pour ſe ſouſtraire

EUDOCIE. An. 1067.

aux tourmens de la queſtion. La diſgrace du pere ne fut pas un obſtacle à l'avancement du fils. Petit neveu d'Argyre par ſa mere, il fut bientôt élevé à la dignité de Patrice, & fait Duc de Sardique. Sous le regne de Conſtantin Ducas il demanda la charge de grand Maître de la garde-robe, & ne reçut du Prince que cette réponſe, *méritez-la par vos ſervices.* Diogène retourne à Sardique, tombe ſur un gros parti de Patzinaces qui ravageoient le pays, les taille en pieces, & en fait porter les têtes à l'Empereur, qui lui envoye auſſi-tôt le brevet de la charge qu'il avoit demandée, avec ces mots: *vous la devez non à moi, mais à votre épée.* Ce que Diogène prit tellement à la lettre, qu'il ſe crut diſpenſé de la reconnoiſſance, & ne ſe reſſouvint que du refus qu'il avoit d'abord eſſuyé. Demeurant dans ſa province, il conçut le deſſein de ſe faire Empereur. Il n'oſa cependant le laiſſer appercevoir qu'après la mort de Ducas. Devenu alors plus hardi, il s'ouvrit à un ami fidéle, par l'entremiſe duquel il forma un parti.

Ce complot eut le ſuccès ordinaire ; il fut découvert par un des compli- ces. On envoye ſur le champ ſaiſir Diogène ; on l'amene chargé de fers à Conſtantinople. Il eſt en peu de jours convaincu & condamné. On le pré- ſente à l'Impératrice pour confirmer la ſentence. Tous les aſſiſtans ſont émus de compaſſion. On plaint le ſort d'un guerrier plein de valeur, ſeul ca- pable de défendre l'Empire livré en proye à la fureur des Barbares. Mais perſonne ne fut plus ſenſible à ſon infortune, que ſon propre juge. Dès motifs moins raiſonnés, mais plus puiſ- ſans, touchoient vivement le cœur de la Princeſſe. Diogène étoit d'une tail- le avantageuſe ; il avoit toutes les graces de la figure ; la bonne mine du coupable le juſtifia aux yeux d'Eudo- cie ; elle renvoya le procès à une plus ample information ; & les Juges qui n'avoient pas de peine à lire leur avis dans le cœur de l'Impératrice, ne manquerent pas de trouver Diogène innocent. Rendu à ſa liberté, il prit le chemin de la Cappadoce ſa pa- trie.

EUDOCIE. An. 1067.

EUDOCIE. An. 1067.

XLVI. Eudocie le choisit pour époux.

Scyl. p. 821, 822.
Zon. T. II. p. 277, 278.
Glycas pag. 326, 327.
Manass. pag. 131, 132.
Du Cange fam. Byz. p. 162, 164, 165, 171, 172.

Dès la seconde journée il reçut de l'Impératrice un ordre de revenir à la cour. Il y arriva le jour de Noël, & fut étonné lui-même de se voir aussi-tôt nommé Maître de la Milice & Général des armées. La Princesse résolue de l'épouser n'étoit arrêtée que par cette fatale promesse, qui la condamnoit au veuvage. L'acte étoit entre les mains du Patriarche & signé de tous les Sénateurs. Il s'agissoit de le retirer. Eudocie n'avoit pas naturellement beaucoup de ressources dans l'esprit; mais la plus ingénieuse de toutes les passions lui inspira de l'adresse. Elle employa pour ce manège un de ces hommes, dont les Cours ne manquent jamais, toujours prêts à fourber & à mentir pour le service des Princes. C'étoit un de ses Eunuques. Il va trouver le Patriarche. » Vous voyez, lui dit-il, très-saint » Prélat, en quel état sont les affaires » de l'Empire. Attaqué par les Turcs » il est à la veille d'en devenir la con- « quête. Nos armées languissent faute » d'un Chef capable de les conduire. » L'Impératrice elle-même sent le

» besoin qu'elle a d'un homme qui » puisse relever l'Etat penchant vers » sa ruine. Elle a jetté les yeux sur » Bardas votre frere pour lui donner » sa main avec la couronne. Mais » l'acte dont vous êtes dépositaire la » tient enchaînée. Elle vous demande » votre conseil, sans lequel elle ne » veut rien faire ». Bardas, frere du Patriarche, étoit l'homme du monde le moins propre à gouverner un Etat. Libertin désespéré, il passoit sa vie à séduire des femmes; & le vertueux Patriarche ne cessoit de lui en faire des reproches. Cependant la vertu du Prélat ne se trouva pas à l'épreuve d'une tentation si délicate. Il se flattoit sans doute que son frere deviendroit homme de bien en devenant Empereur, quoique le changement contraire fût bien plus souvent arrivé; ou peut-être s'attendoit-il à gouverner lui-même sous le nom de son frere. Quoi qu'il en soit, il ne se montra pas difficile sur la promesse; il demanda seulement quelques jours pour disposer les Sénateurs, qui s'en étoient rendus caution. Sans perdre de temps il

EUDOCIE.
An. 1067.

EUDOCIE. An. 1067.

les fait venir l'un après l'autre. Il leur représente avec chaleur le besoin de l'Empire, la sage résolution de l'Impératrice, mais sans parler de son frere. Il fait sentir l'absurdité de cet engagement bisarre, auquel la jalousie du défunt Empereur avoit voulu assujettir la Princesse. *Que si Constantin avoit prétendu régner encore après sa mort, des hommes sages & chargés comme eux de veiller à la sûreté de l'Empire, ne devoient pas sacrifier à une ombre le repos & le salut de l'Etat.* Son éloquence animée par l'ambition trouva peu de résistance. Les uns touchés de ses raisons, les autres gagnés par ses flatteries & même par ses largesses, se rendirent à son avis. L'acte fut remis à l'Impératrice ; & Bardas ainsi que le Patriarche se préparoient à la double cérémonie d'un mariage auguste & d'un pompeux couronnement. Tandis que le Prélat renfermé avec le futur Empereur, s'épuisoit en bons conseils, & son frere en patience à les écouter & en promesses de les suivre, l'Impératrice fit entrer Diogène dans le Palais la nuit du

dernier Décembre, l'époufa fur le champ par le miniftére d'un de fes Aumôniers, & le déclara le lendemain Empereur, au grand étonnement de toute la Cour & fur-tout du Patriarche.

EUDOCIE. An. 1067.

An. 1068. XLVII. Difpofition des efprits à l'égard de Diogène. *Scyl. p.* 822, 823, 824. *Zon. T. II. p.* 278.

Les trois fils du défunt Empereur, qui n'avoient pas été inftruits de l'intrigue, furent frappés de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Ils fe voyoient enlever par leur propre mere une couronne, qu'elle ne portoit qu'en qualité de leur Tutrice; & leur premier mouvement fut de crier à l'injuftice. Les Varangues, que Conftantin avoit toujours bien payés, lorfqu'il épargnoit la folde à fes fujets naturels, animés d'un zèle féroce pour la famille Impériale, prenoient les armes & menaçoient de brûler le Palais avec Eudocie & fon nouveau mari. Dans cette extrémité Eudocie fait venir fes fils; elle met tout en œuvre pour leur perfuader *que Diogène ne prend en main le fceptre que pour le leur conferver; que dans leur bas âge ils font environnés d'ambitieux, dont les noirs complots tendent à leur arra-*

EUDOCIE. An. 1068.

cher la vie avec la couronne ; que dès qu'ils ſeront en état de régner par eux-mêmes, le nouveau Prince qui n'eſt que le régent de l'Empire & leur défenſeur, deſcendra du Trône avec plus d'empreſſement qu'il n'y monte aujourd'hui ; qu'il lui en a donné parole, & qu'elle ſaura bien la lui faire tenir. Elle ajoute à ces raiſons toute la chaleur de la tendreſſe maternelle ; & ayant eſſuyé les larmes de ſes enfans, elle les engage à ſe préſenter eux-mêmes aux Varangues & à leur dire qu'ils ſont contens de la conduite de leur mere, & qu'elle n'a rien fait que pour leur ſervice & de leur conſentement. Cette déclaration calme les Barbares. Le reſte de l'Empire ne fit aucun mouvement. Les derniers régnes avoient deſſéché juſque dans la racine cet amour naturel des ſujets pour leur Prince : l'indifférence étoit réciproque ; & les peuples condamnés en naiſſant à être la proye de l'avidité des Monarques, s'embarraſſoient peu par quelles mains ils ſeroient dépouillés.

La Cour plioit ſous l'autorité d'Eu-

ROMAIN IV. An. 1068.

docie. On obéiſſoit au nouvel Empereur, mais à regret, & le mécontentement caché dans les cœurs attendoit l'occaſion d'éclatter impunément.

XLVIII. Etat de la Cour.

Pour éviter la confuſion que peut produire la reſſemblance des noms dans deux Princes nommés Jean, deux Andronics, deux Conſtantins, il eſt bon de développer l'état où ſe trouvoit alors la Cour de Conſtantinople. Elle étoit compoſée de trois familles; les trois fils du défunt Empereur, Michel, Andronic & Conſtantin étoient déja en état de ſentir l'injuſtice de l'uſurpation; mais trop jeunes pour s'y oppoſer. Leur oncle Jean Ducas, que l'Empereur ſon frere avoit fait Céſar, avoit deux fils, Andronic & Conſtantin. Ceux-ci plus avancés en âge étoient auſſi plus ſenſibles à l'affront de ſe voir écartés d'un Trône auquel ils avoient droit au défaut de la ligne directe. Jean Comnène, Curopalate, qui avoit refuſé l'Empire offert par Iſaac ſon frere, étoit Chef d'un autre famille. Il mourut dans ces conjonctures & laiſſa cinq fils, Manuel, Iſaac, Alexis, Adrien & Nicé-

ROMAIN IV. An. 1068.

phore. Ces Princes, ſoit politique & ambition plus rafinée, ſoit douceur de caractére ſervirent même le nouvel Empereur, & s'accommoderent au temps. Les deux Andronics & les deux Conſtantins, portant également le nom de Ducas, ſeront diſtingués par la qualité de fils d'Eudocie & de fils du Céſar.

XLIX. Conduite de Diogène.

Diogène trouvoit les affaires du dedans & du dehors dans un état de délabrement & de foibleſſe, qui ſembloit être ſans reméde; les emplois vendus à l'avidité du pillage ou proſtitués à de honteuſes faveurs, les Finances ruinées par les moyens mêmes dont on s'étoit ſervi pour les accroître, les troupes dénuées de tout, mal commandées, accablées de miſére, obligées par la faim de piller ceux qu'elles devoient défendre; enſorte qu'il ne reſtoit ſous les drapeaux que ceux dont la déſertion eût été ſans reſſource. Tel étoit l'état de l'Empire. Diogène ne perdit pas courage. Vif, actif, paſſionné par la gloire, il commença par la réforme de l'intérieur. Il conſulta les hommes les plus ſages &

& les plus expérimentés, & ſuivit d'abord leur conſeil pour corriger les abus de l'adminiſtration publique. Mais il étoit préſomptueux & précipité. Bien-tôt il n'en voulut croire que lui-même ; il ne ſe donna pas le temps de conſommer l'ouvrage, & la vanité lui perſuada que dès les premieres opérations tout étoit achevé. Eudocie ſe croyoit en droit de ſe faire écouter ; elle prétendoit gouverner un homme qu'elle avoit tiré des cachots pour l'établir dans le Palais. Diogène aſſez fier pour rougir de devoir ſon élévation à une femme, voulut au moins n'être redevable qu'à lui-même des ſuccès de ſon gouvernement. Après avoir dans les deux premiers mois montré beaucoup de déférence aux volontés de la Princeſſe, il prit le parti de vouloir ſeul ; & pour le faire connoître à tout l'Empire, il laiſſa le Palais à l'Impératrice, & alla s'établir au-delà du Boſphore, où il raſſembla autour de lui toutes les troupes de ſa maiſon, qui n'étoient gueres mieux équippées que celles des Provinces.

ROMAIN IV.
An. 10.8.
L.
Commencement de la guerre contre les Turcs.

Il auroit fallu le repos d'une longue paix pour remettre l'Empire en état de soutenir une guerre. Diogène bouillant de courage, au lieu d'avoir recours à la négociation pour arrêter les progrès des Turcs, ne voulut employer que les armes. Il apprenoit qu'Antioche étoit menacée d'une ruine entiere ; que la Cilicie étoit ravagée ; que dès l'année précédente le Sultan Alp Arslan, successeur de Thogrul, étoit entré dans le Pont avec un armée formidable ; qu'il y avoit pris des quartiers à dessein de marcher au printems vers le Bosphore & de s'emparer de l'Asie mineure. Il résolut de le prévenir, & dès le mois de Mars il rassembla les nouvelles levées de Macédoine, de Bulgarie & de Cappadoce. Il fit prendre les armes à toute la Phrygie ; il rangea sous divers drapeaux les troupes étrangeres qui étoient à la solde de l'Empire, Uzes, Francs, Varangues, & se mit en marche. Cette armée qui sembloit redoutable par le nombre, n'étoit digne que de mépris. Point de cavalerie, des soldats presque nus & couverts de

méchans haillons; nuls chariots, nulle machine de guerre; des faux, des fourches & d'autres instrumens d'agriculture au lieu d'armes; très-peu d'épées & de javelots; point de provisions; il falloit vivre aux dépens des lieux par où l'on passoit; les drapeaux mêmes par leur délabrement n'étoient l'enseigne que de la misére. On eut pris cette armée pour un attroupement de mendians qui alloient chercher du pain, plutôt que pour des soldats qui marchoient à l'ennemi. C'étoit ainsi qu'ils alloient combattre un peuple féroce & aguerri, né dans les conquêtes, nourri de sang & de pillage. Ce fut un bonheur pour l'Empire que les Turcs ne fussent pas instruits du pitoyable état de l'armée Grecque. C'étoit la premiere fois qu'ils voyoient un Empereur à la tête de ses armées, & l'estime qu'ils faisoient d'eux-mêmes, leur donnoit une haute idée de son courage. Ils ne se tromperent pas. Ce Prince plein de bravoure & d'une force de corps extraordinaire supportoit sans peine toutes les fatigues & ne craignoit aucun

ROMAIN IV. An. 1068.

danger. Le Sultan en fut intimidé ; & pour ne pas riſquer ſa propre réputation, il ſe retira en Perſe, après avoir partagé ſon armée en deux corps. Il envoya l'un dans l'Aſie Septentrionale vers les bords du Pont-Euxin, & fit deſcendre l'autre vers la Cilicie & la Syrie. L'Empereur prit quelque-temps pour former ſon armée, la diviſer en bataillons, mettre à la tête de chacun les plus capables du commandement, recueillir tout ce qu'il put d'armes & d'habits. Il ſut par une noble familiarité, par des promeſſes d'avancement, par des récompenſes, inſpirer à des ames timides & abattues une partie de ſon courage.

LI. Expédition dans le Pont. *Scyl. p. 824, 825. Zon. T. II. p. 278, 279.*

Il traverſoit le Cappadoce & marchoit vers Lycande à petites journées, à deſſein de paſſer en Syrie, pour délivrer Antioche & la Célé Syrie des ravages des Turcs. Mais il n'y vouloit arriver qu'en automne pour ne pas expoſer ſon armée aux chaleurs meurtrieres de ce pays. Il apprit dans ſa route que les Turcs avoient ſurpris Neocéſarée dans le Pont, & qu'après l'avoir ſaccagée & détruite, ils traî-

noient les habitans en esclavage. Cette nouvelle lui fit rebrousser chemin. Il gagna Sébaste en Cappadoce, y laissa ses bagages & sa grosse infanterie, sous le commandement d'Andronic fils du César, qu'il menoit avec lui en apparence par honneur, mais en effet pour s'assurer dans sa personne de la soumission de sa famille. Il prend avec lui les soldats les plus vaillans & les plus alertes, traverse en diligence de hautes montagnes, arrive à Téphrique sur le passage des Turcs & les charge aussi-tôt avec vigueur. Etonnés de le voir sur eux avant qne d'avoir été avertis de son approche, ils prennent la fuite. On ne les poursuivit pas long-temps, les soldats étant fatigués d'une marche difficile & pénible. Ainsi il y en eut peu de tués, mais beaucoup de pris, qui n'en furent pas plus heureux; l'Empereur ne voulant pas se charger d'une multitude embarrassante, les fit tous massacrer. Ce premier succès donna de grandes espérances, & allarma les Turcs, qui jusqu'alors méprisant les Empereurs Grecs plus

ROMAIN IV. An. 1068.

encore que leurs ſoldats, commencerent à redouter les ſoldats à cauſe de l'Empereur. Ils ſentoient par eux-mêmes, ſans l'avoir appris du proverbe Grec, qu'une armée de cerfs conduite par un lion eſt plus formidable, qu'une troupe de lions à la ſuite d'un cerf.

LII. En Syrie. *Scyl.* p. 825. & *ſeqq.* *Zon.* T. II. p. 279, 280.

L'Empereur de retour à Sébaſte y demeura trois jours pour faire repoſer ſes troupes, & reprit la route de Syrie. Ayant paſſé à Cucuſe les défilés du mont Taurus, il vint à Germanicie & entra dans le pays de Téluch. Il envoya un gros détachement de ſon armée à Mélitine avec ordre de défendre la frontiére contre les incurſions des Turcs, dont un grand corps commandé par un vaillant Capitaine nommé Hapſinal, menaçoit les bords de l'Euphrate. Il compoſa ce détachement de ſes meilleures troupes, entre leſquelles étoient les Francs. Le Commandant qu'il mit à leur tête, plus timide & plus circonſpect que brave & hardi, ſe tint renfermé dans Mélitine; & les Turcs ne pouvant l'attirer au combat, pri-

rent le parti d'aller chercher l'Empereur pour le harceler. Après une marche forcée, ils atteignirent la queue de l'armée, & tomberent sur un corps de fourageurs qui prirent aussitôt la fuite. C'en étoit fait de toute l'arriere-garde, si l'Empereur ne fût accouru avec un renfort considérable, qui battit l'ennemi & l'obligea de fuir à son tour. Délivré de ce danger, il continua sa marche & arriva près d'Alep. L'Emir de cette ville étoit allié de l'Empire; mais les Turcs s'étoient emparés du pays d'alentour. Diogène en arrivant l'abandonna au pillage, & on lui amena quantité d'hommes, de femmes, de chevaux dont il se servit pour se former une cavalerie. Il remonta ensuite vers l'Euphrate, & se rendit en trois jours devant Hiéraple ou Membig, défendue par une nombreuse garnison de Turcs & d'Arabes, que commandoit Amertice. La vivacité des attaques obligea en peu de jours la ville à capituler. La garnison consentit à sortir sans armes & sans bagages; mais Amertice se retira dans la citadelle, bien résolu de

ROMAIN IV. An. 1068.

s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette conjoncture l'Emir d'Alep craignant pour sa propre ville, lorsque le vainqueur seroit le maître de tous les environs, abandonna l'alliance de l'Empire, & prit le parti de se joindre aux Turcs & aux Arabes, & d'aller avec eux livrer bataille aux Grecs. L'Empereur occupé au siege de la citadelle, ne vouloit pas quitter prise. Il partagea ses troupes en deux corps, & en fit sortir un pour faire tête à l'ennemi. Hiéraple est environnée de vastes plaines, très-propres à la cavalerie, qui faisoit toute la force des Barbares. On y vit d'abord paroître divers escadrons, qui voltigeant sans cesse autour des Grecs, attaquoient tantôt à droite tantôt à gauche, & toujours avec succès, aussi prompts à se retirer, qu'à fondre sur leur proye. Après plusieurs de ces escarmouches meurtrieres, les Barbares se réunissant en un seul corps, porterent toutes leurs forces sur une des aîlesde l'armée Grecque rangée en bataille, la renverserent en un moment, & la poursuivirent avec grand carnage. Le reste de

l'armée effrayé de cette attaque ſubite demeuroit en place ſans mouvement, & avant que d'avoir pu faire aucune évolution, ils virent l'ennemi revenir ſur-eux à toute bride. Enfoncés, culbutés, diſperſés comme par un violent orage, ils regagnent le camp en déſordre, après avoir perdu grand nombre d'hommes & de drapeaux. Il n'y eut pas un corps qui fit la moindre réſiſtance; chacun ne ſongeoit qu'à ſe ſauver lui-même, comme s'il eût été ſeul. Les ennemis couperent les têtes de ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille, & les envoyerent dans Alep, pour encourager les Saraſins par ces marques ſanglantes de la victoire.

ROMAIN IV. An. 1068.

LIII. Victoire de Diogène.

Diogène qui venoit de forcer le Château d'Hieraple, fut très-affligé de cette défaite. Il ſort de la ville avec les Cappadociens qu'il s'étoit réſervés, & va joindre ſon armée. Il étoit temps qu'il vint lui rendre le courage; tout étoit dans le plus grand abattement, & l'infanterie Arménienne campée à l'extrémité du camp avoit tenté la nuit précédente de paſ-

ROMAIN IV. An. 1068.

ſer du côté des ennemis. Dès le point du jour les Turcs & les Arabes enveloppent le camp des Grecs. Diogène paſſe la journée à raſſurer ſes troupes, & à faire les diſpoſitions néceſſaires pour l'exécution de ſon deſſein. C'étoit le vingtieme de Novembre, & les ardeurs de l'été qui eſt brûlant dans ces plaines ſablonneuſes, s'évaporant aux approches de l'hiver, laiſſoient encore dans l'air une douce température. L'Empereur ſort de ſon camp à la troiſieme heure de la nuit, en bon ordre & ſans bruit. Nuls ſignaux, nul inſtrument de guerre n'annonçoient ſon approche. Les Grecs avancent à petit pas juſqu'au camp ennemi ; pouſſant alors un grand cri ils forcent les retranchemens, mettent le feu aux tentes, taillent en pieces ceux qui n'ont pas le temps de fuir, font un grand nombre de priſonniers & pourſuivent les fuyards. L'Empereur ne leur permit pas de les ſuivre bien loin ; il rappella ſes troupes, & on le blâma de cette prompte retraite, qui ſauva une grande partie de l'armée des Barbares.

Mais il craignoit les hasards d'un combat nocturne, & content de s'être délivré des ennemis qui le tenoient assiégé, il aima mieux laisser sa victoire imparfaite, que de risquer de la perdre par quelque retour fâcheux.

ROMAIN IV. An 1068.

LIV. Suites de la victoire.

Etant rentré dans Hieraple il en fit réparer la citadelle à demi ruinée par les attaques, & y laissa pour commandant l'Ibérien Pharesmane. Cependant les Turcs & les Arabes s'étant ralliés formerent une nouvelle armée & revinrent harceler l'Empereur, qui s'avançoit vers Aza dans le dessein de s'en rendre maître. Ils l'incommodoient sans cesse dans sa marche l'attaquant par pelottons, tombant sur son arriere-garde, interceptant les convois, & lui dressant des embuches à tous les passages. Enfin l'Empereur arriva devant Aza, qu'il croyoit prendre d'emblée. Mais à la vue de cette place située sur une colline, environnée d'une double muraille de bonnes pierres, où l'on ne pouvoit monter que par des rochers escarpés, dans un terrain qui manquoit d'eau pour une si nombreuse armée, il

ROMAIN IV. An. 1068.

changea de deſſein, alla ravager le territoire d'Alep, & s'arrêta dans un lieu nommé Tarchola. Pendant qu'il y étoit campé deux Arabes cachés derriere une colline voiſine du camp, eurent la hardieſſe de venir juſqu'au pied du retranchement tuer deux ſentinelles, & s'enfuirent auſſi-tôt. L'Empereur qui fut le premier à les appercevoir, fit partir après eux quelques cavaliers; mais on ne put les atteindre. On marcha vers Artas, petite ville ſur le chemin d'Antioche au pouvoir des Saraſins, qui prirent la fuite avant l'arrivée de l'Empereur. Il y laiſſa une garniſon & des vivres. Il auroit voulu ſe rendre dans Antioche; mais l'état où ſe trouvoit ſon armée, haraſſée de fatigue & dépourvue de ſubſiſtances l'obligea de ſonger au retour. Il fallut traverſer des défilés preſque impraticables pour gagner Alexandrie ſur le golfe d'Iſſus, où il ſe repoſa quelques jours, & paſſa le mont Taurus à la fin de Décembre. Au ſortir d'un pays échauffé ſans ceſſe par les vents de midi, il ſe trouvoit dans un climat glacé entre les mon-

tagnes de la Cilicie ; & cette différence de température causa dans l'armée des maladies qui firent périr grand nombre d'hommes & d'animaux. Comme il approchoit de Podande sur la frontiére de Cappadoce, il apprit que les Turcs avoient forcé & saccagé la grande ville d'Amorium en Galatie. Il vouloit courir à ces Barbares, pour se venger de cet affront. Mais son armée étant en trop mauvais état pour seconder son courage, il envoya ordre au Gouverneur de Mélitine de venir le trouver avec un grand corps de troupes qu'il avoit à Zamande. Cet Officier timide s'en étant excusé sous divers prétextes, Diogène au désespoir de ne pouvoir réparer l'honneur de l'Empire, distribua en quartiers d'hiver la plus grande partie de son armée, donna des ordres pour les subsistances, & revint avec le reste à Constantinople, où il rentra sur la fin de Janvier. Cette campagne malgré la diversité des succès lui procura beaucoup de gloire. C'étoit en quelque sorte ressusciter des morts, que d'inspirer de la

ROMAIN IV.
An. 1068.

ROMAIN IV. An. 1068.

confiance aux ſoldats Grecs, & de leur apprendre à ne pas perdre courage pour un mauvais ſuccès. Depuis long-temps les Empereurs ne ſavoient que lever des troupes, ſe flatter de la victoire & ſe faire battre. Diogène quoiqu'auſſi vain qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, avoit plus de valeur réelle & de ſcience militaire. Eudocie avoit gouverné les affaires de l'Empire pendant l'expédition de Diogène. Au retour de ce Prince, dont la victoire animoit la joie publique, elle ſignala la ſienne par un préſent plus précieux & plus durable que toutes les fêtes populaires. Elle lui adreſſa, lorſqu'il étoit en chemin pour revenir à Conſtantinople, la dédicace d'un Ouvrage qu'elle venoit apparemment d'achever, & qui a dû employer une grande partie de ſa vie. C'eſt un recueil intitulé *Ionia*, où par une immenſe lecture elle avoit raſſemblé les généalogies des Dieux, des Héros, des Héroïnes, leurs métamorphoſes, les fables avec les allégories qui ſe trouvoient dans les Auteurs anciens; elle y avoit ajouté quantité d'anecdotes

ſur les Ecrivains & les Perſonnages illuſtres par leur ſavoir. Cette ſavante Princeſſe, plus capable de bien écrire que de bien gouverner, avoit paſſé depuis ſon enfance toutes ſes heures de loiſir à extraire les Livres de ſa riche Bibliothéque, qu'elle avoit, comme elle le dit elle-même, augmentée à grands frais en y raſſemblant de toutes parts les écrits les plus curieux. Elle promet à l'Empereur de faire paroître au plutôt ſous ſon bon plaiſir pluſieurs autres Ouvrages, qu'elle appelle les freres de celui-ci. C'étoient un Poëme ſur la chevelure d'Ariane, une Inſtruction à l'uſage des femmes, un Traité ſur les occupations des Princeſſes, un autre de la vie Monaſtique. Ces derniers écrits ne ſont pas venus juſqu'à nous. Mais la Bibliothéque du Roi conſerve un manuſcrit unique de celui qui porte le titre d'*Ionia*, que le ſavant Editeur du Lexique d'Apollonius ſe prépare à donner au Public.

ROMAIN IV. An. 1068.

A peine Diogène avoit-il paſſé quelques jours à mettre ordre aux affaires civiles, que les nouvelles qu'il

An. 1069. LV. Avantures

ROMAIN IV.
An. 1069.
de Robert Crêpin.
Scyl. p. 829, 830.
Du Cange not. in Bryen. p 306, 307.

recevoit d'Orient l'obligerent de rentrer en campagne. Mais avant que de quitter Conſtantinople, il voulut écarter le ſoupçon d'avarice en diſtribuant d'avance aux principaux du Palais & du Sénat les libéralités qu'ils avoient coutume de recevoir des Empereurs vers la fête de Pâques. La révolte d'un Officier renommé pour ſa valeur donnoit au Prince de vives inquiétudes. Pluſieurs Seigneurs Normands qui avoient contribué aux conquêtes d'Italie, n'ayant point eu de partage dans la diſtribution des nouveaux Domaines, s'étoient retirés mécontens à la Cour de Conſtantinople pour y chercher de l'emploi & y établir leur fortune. De ce nombre étoient Hervé, Radulfe, Goſſelin dont j'ai déja parlé, & Ourſel de Bailleul dont je parlerai dans la ſuite. Un des plus diſtingués par ſon courage ainſi que par ſa nobleſſe étoit Robert Crêpin. Il deſcendoit des Grimaldi, Princes de Monaco, dont une branche s'étoit établie en Normandie du temps de Rollon, premier Duc. C'eſt de cette illuſtre famille que ſont

iſſus dans notre France les Seigneurs du Bec-Crêpin ; les Barons de Bourri & les Marquis de Vardes, dont la poſtérité maſculine ne s'eſt éteinte qu'à la fin du dernier ſiécle. Ces guerriers en paſſant en Orient emmenoient avec eux leurs vaiſſeaux, leurs domeſtiques & grand nombre d'avanturiers attachés à leur perſonne. C'eſt ce qui compoſoit ces corps de Francs qui ſe ſignaloient ſi ſouvent entre les troupes de l'Empire. Robert Crêpin étoit venu avec les Normands de ſa ſuite offrir ſes ſervices à Diogène, & ce Prince l'avoit envoyé paſſer l'hiver en Orient pour couvrir le pays contre les incurſions des Turcs. Robert qui avoit eſpéré un traitement plus honorable, & qui ne recevoit point de paye pour l'entretien de ſes gens, ſe vit obligé de les faire ſubſiſter aux dépens du pays. Il commença par piller les caiſſes de Receveurs ; enſuite ſans faire diſtinction entre les deniers du Prince & ceux des particuliers, il mit à contribution toute la Province. Ce procédé parut être une rébellion ouverte. On fit marcher des

ROMAIN IV. An. 1069.

troupes pour le réduire, il les battit autant de fois qu'il les rencontra, faisant quartier à tous ceux auxquels il pouvoit sauver la vie. Un Bulgare nommé Samuel Alusien, dont Diogène avoit épousé la sœur avant que d'être Empereur, vint le jour de Pâques tomber sur Robert avec cinq cohortes de troupes d'Occident. Les Francs sans être préparés à cette attaque, reçurent si mal les Grecs, que ceux-ci prirent la fuite, laissant sur la place grand nombre de morts & plus encore de blessés, dont Robert prit autant de soin que de ses propres soldats. Après les avoir fait guérir, il les renvoya sans rançon. Dans le temps même qu'on le poursuivoit comme un rébelle, il rencontra un grand corps de Turcs, qui le virent approcher sans défiance, ne doutant pas qu'il ne vint se jetter entre leurs bras. Mais fidéle à ses engagemens, autant que la nécessité pouvoit le permettre, il ne joignit les ennemis que pour les combattre, & il les tailla en pieces. Diogène arrivant à Dorylée en Phrygie reçut une députation de Ro-

bert, qui s'excuſant de ſes ravages ſur le beſoin preſſant de ſes troupes, demandoit amniſtie & proteſtoit de ſon inviolable attachement au ſervice de l'Empire. Le Prince qui lui ſavoit gré de la victoire qu'il venoit de remporter ſur les Turcs, & qui craignoit d'être traverſé dans ſon expédition par un guerrier ſi vaillant & ſi habile, lui accorda tout, & lui manda de le venir joindre. Robert ſe rendit auprès de lui avec une partie de ſes gens. Il en avoit laiſſé le plus grand nombre dans Malazkerd, ville d'Arménie, ſur l'Euphrate. L'Empereur comptant beaucoup ſur ſon courage & ſur celui de ſes troupes le fit marcher à ſa ſuite. Mais des courtiſans jaloux de l'eſtime de l'Empereur pour ce brave guerrier, vinrent à bout de le noircir dans l'eſprit du Prince. On l'accuſa de ſourdes pratiques contre le ſervice de l'Empire. Sur ces imputations vagues, qu'on ne prit pas la peine d'éclaircir, il fut dépouillé du commandement & envoyé en exil dans Abyde. Les Francs qu'il avoit laiſſés à Malazkerd, irrités du mé-

ROMAIN IV. An. 1069.

pris qu'on paroiſſoit faire de la Nation, leverent l'étendard de la révolte, & ſe jetterent en Méſopotamie, où ils ſe vengerent ſur les ſujets de l'Empire du traitement injuſte qu'éprouvoit leur Général.

LVI. Les Turcs battus par Diogène. *Scyl. p.* 830. *Zon. tom.* II. *p.* 279, 280.

L'Empereur arrivé à Céſarée, apprenant qu'un grand corps de Turcs ravageoit tout le pays, envoya contre eux un gros détachement qui fut battu. Il marcha donc en perſonne avec toute ſon armée. Sur la fin du jour, comme il commençoit à ſe retrancher, les Turcs poſtés ſur des éminences voiſines, deſcendirent tout-à-coup dans la plaine pour fondre ſur les Grecs. Deux cohortes courent à leur rencontre & les mettent en fuite. Pour achever leur défaite l'Empereur laiſſe une partie de ſon armée au travail des retranchemens, & ſe met lui-même avec le reſte à pourſuivre les ennemis. A peine eſt-il éloigné, qu'un autre corps de Turcs plus nombreux que celui qui fuyoit, vint tomber ſur les travailleurs qui prennent les armes. Mais les Francs plus hardis & plus diligens que les Grecs, joignent avant

eux l'ennemi, l'arrêtent & le terrassent par des efforts redoublés. Les Grecs, simples spectateurs du combat, les laisserent aux prises, sans leur donner aucun secours. C'étoit un effet de la jalousie nationale. Les Francs vainquirent seuls, & l'Empereur revenant de la poursuite après le soleil couché, ne trouva plus d'ennemis. Le lendemain il fit mettre à mort tous les prisonniers, sans épargner même le Général, quoiqu'il promît une riche rançon.

Romain IV. An. 1069.

LVII. Succès divers. Scyl. p. 831, 832. Zon. T. II. 280.

Pendant trois jours qu'il demeura dans ce campement, il donna le temps aux Turcs de rallier les fuyards & de faire de nouveaux ravages. S'étant ensuite remis en marche, il alla camper à deux journées de Malatia ou Mélitine. Il y vouloit d'abord laisser une partie de son armée, pour fermer ce passage aux ennemis. Mais ayant changé d'avis, il s'avança vers l'Euphrate avec toutes ses forces. Les Turcs campés sur les bords s'éloignerent à son approche & repasserent le fleuve. L'Empereur le passa après eux à Romanople, & ayant dessein de

ROMAIN IV. An. 1069.

marcher à Chleat ſur le lac de Van ; il partagea ſon armée & en donna une partie à Philarète, qu'il déclara Général avec plein pouvoir. Ce choix étoit l'effet de l'intrigue & ne pouvoit être plus aveugle. Philarète étoit un fanfaron, qui ne déſirant le commandement que pour s'enrichir & ſe faire des créatures, ſe piquoit de capacité & de bravoure, quoiqu'il n'eût donné dans les emplois ſubalternes que des preuves d'ignorance & de lâcheté. Auſſi étoit-il mépriſé des troupes, meilleurs juges que la Cour en fait de ſcience militaire. C'étoit de plus un libertin, plongé dans la plus honteuſe débauche. L'Empereur marcha vers le Nord pour y trouver de la neige & des eaux froides, dont il ne pouvoit ſe paſſer à cauſe de l'ardeur de ſon tempéramment; & ayant traverſé des pays montueux & coupés de ravines, il parvint à une plaine fertile en bled & en paturages. Ce lieu nommé Anthias, parce qu'il étoit ſemé de fleurs, étoit un ſéjour délicieux, que la nature ſembloit avoir préparé pour repoſer une armée

haraſſée des chemins rudes & difficiles dont il étoit environné. Diogène après y avoir délaſſé ſes troupes, paſſa le mont Munzar; c'eſt le nom que prend en ce pays le mont Taurus; traverſa encore l'Euphrate & entra dans la Celzène, contrée d'Arménie, que les anciens nommoient Acilifene. Cependant les troupes que commandoit Philarète, voyant venir les Turcs, prennent l'épouvante, & abandonnant le pays qu'elles avoient ordre de garder, elles courent à la ſuite de l'Empereur ſans s'arrêter juſqu'à la plaine d'Anthias. Là ſe voyanr encore pourſuivies, elles ſe débandent tout à fait, & laiſſant leurs bagages aux ennemis elles ſe rendent par divers chemins en Celzène auprés de la grande armée.

ROMAIN IV.
An. 1069.

LVIII.
Icone pillée par les Turcs.
Scyl. p. 832, 833.
Zon. tom. II. p. 280.

Les Turcs n'oſant approcher plus près de Diogène, dont ils redoutoient le courage, ſe replierent ſur la Cappadoce, théâtre ordinaire de leurs ravages, & détruiſant tout ſur leur route, ils pénétrerent juſqu'à Icone en Lycaonie. C'étoit une grande ville, la plus peuplée & la plus riche de ces

ROMAIN IV. An. 1069.

contrées, mais ſans défenſe & ſans garniſon. Située au milieu des terres de l'Empire, on ne croyoit pas qu'elle eût rien à craindre. Les Turcs s'en emparerent ſans réſiſtance & y firent un butin immenſe. Cependant les ſoldats de Philarète l'accuſoient devant l'Empereur, imputant leur fuite à ſa poltronnerie, & Philaréte de ſon côté rejettoit la faute ſur la lâcheté & la déſobéiſſance des ſoldats. L'Empereur ayant reconnu que tous étoient également coupables, ne punit perſonne, & demeura perſuadé que la fortune de l'Empire ne s'appuyoit que ſur lui ſeul, & que parmi tant de bras il n'y avoit qu'une ſeule tête. Les ſoldats ayant perdu l'habitude du travail ſous les derniers Empereurs, n'étoient plus en état de ſupporter les fatigues; les Officiers novices dans le métier de la guerre, ſe croyoient des héros, lorſqu'ils en voyoient de plus poltrons qu'eux-mêmes; ils ne ceſſoient de demander pour les moindres ſervices les plus grandes récompenſes, & ſouvent ils les obtenoient par des intrigues, dont le ſuccès décourageoit la

vraie

vraie valeur. Ce qui faiſoit penſer à Diogène qu'un Prince ne peut être équitable, s'il ne voit tout de ſes propres yeux, pour n'être pas trompé ſur le mérite de ceux qu'il employe, & pour mettre une juſte proportion entre les récompenſes & les travaux.

ROMAIN IV. An. 1069.

LIX. Retour de l'Empereur. *Scyl.* p. 832, 833. *Zon.* T. II. pag. 280.

A la nouvelle de la marche des Turcs vers la Lycaonie, l'Empereur ayant changé de deſſein étoit revenu à Sébaſte, d'où il étoit parti auſſi-tôt pour les atteindre & arrêter leurs progrès. Arrivé à Comopolis il apprit le ſaccagement d'Icone & la retraite des ennemis, qui craignant d'être pourſuivis faiſoient diligence pour regagner l'Euphrate. Il détacha auſſi-tôt une partie de ſon armée, & l'envoya en Cilicie pour ſe joindre à Catature, dont il connoiſſoit le courage. Catature qui commandoit dans Antioche de Cilicie, avoit ordre de s'avancer juſqu'à Mopſueſte, & d'y attendre les Turcs pour les écraſer dans les défilés. Mais les Barbares, avant que d'être arrivés à Tarſe, avoient déja reçu un grand échec. Un corps de troupes Arméniennes poſté en embuſcade entre

ROMAIN IV. An. 1069.

les montagnes de Séleucie, les avoit accablés, détruits au passage, & leur avoit enlevé presque tout leur butin. Apprenant alors qu'on les attendoit près de Mopsueste, ils marcherent de nuit le long de la mer, passerent le mont Sarbadique qui fait partie du Taurus & gagnerent enfin Alep. L'Empereur qui étoit déja à Claudiopolis sur la frontiére de Cilicie, & qui espéroit tenir les Turcs enfermés entre son armée & celle de Catature, apprit avec chagrin leur évasion. Comme l'hiver approchoit, il reprit la route de Constantinople, après avoir partagé son armée en différens postes pour défendre le pays contre les Turcs, dont les partis répandus de tous côtés désoloient les campagnes & infestoient tous les chemins. A son arrivée il fut témoin d'un grand incendie qui détruisit la magnifique Eglise de sainte Marie de Blaquernes.

An. 1070. LX. Manuel Comnène

Depuis deux ans il avoit les armes à la main contre les Turcs. En Syrie, en Arménie, en deçà, au-delà de l'Euphrate, s'exposant lui-même, par-

ROMAIN IV.
An. 1070.

tageant toutes les fatigues avec les ſoldats, il les animoit par ſon exemple, il rallumoit dans des ames abbatardies cette valeur Romaine éteinte depuis long-temps, & l'on peut dire que les ſuccès qu'il avoit eus dans ces deux campagnes étoient dûs à ſon courage, & les échecs à l'incapacité de ſes Généraux. Après avoir rabattu par pluſieurs combats l'audace des Barbares, il crut pouvoir prendre impunément quelque repos, & confia pour l'année ſuivante le commandement de ſes troupes à Manuel Comnène, fils aîné de Jean le Curopalate. Il l'avoit revêtu de cette dignité après la mort de ſon pere. Il eſtimoit ce jeune Seigneur, qui joignoit à un caractére doux & aimable beaucoup d'eſprit & de connoiſſance de la guerre. Prudent au-deſſus de ſon âge, Manuel n'oublia aucune des précautions à prendre pour s'aſſurer du ſuccès. Ayant raſſemblé les troupes à Céſarée, il établit dans ſon camp la plus exacte diſcipline, protégeant les ſujets de l'Empire, arrêtant par de juſtes châtimens la violence & l'avidité

envoyé contre les Turcs.
Scyl. 833, 834, 835.
Zon. tom. II. *p.* 280, 281.
Bry. p. 24, 25.
Glyc. p. 327.

ROMAIN IV. An. 1070.

du ſoldat, enſorte que ſon armée n'étoit à craindre qu'aux ennemis. Auſſi fut-il d'abord vainqueur en toutes les rencontres. L'Empereur même en devint jaloux. Paſſionné pour la gloire juſqu'à la foibleſſe, il auroit voulu que Manuel ſe fût contenté de conſerver la réputation du Prince, ſans en acquérir pour lui-même. Il réſolut donc d'affoiblir l'armée de Manuel; & pour déguiſer la baſſeſſe de ſes ſentimens, il prit pour prétexte la néceſſité de ſecourir Hieraple aſſiégée par les Turcs. Il détacha pour cet effet une grande partie des troupes du Curopalate, qui ſe trouvant hors d'état de rien entreprendre de conſidérable, alla camper à Sébaſte.

LXI. Manuel défait & pris.

Quoique Manuel eût pris la réſolution de ne rien hazarder, il ne put tenir contre les inſultes d'un corps de cavalerie Turque, qui vint le braver juſqu'au pied de ſes retranchemens. Il ſortit ſur-eux, les mit en fuite & les pourſuivit aſſez loin de ſon camp. C'étoit de la part des Turcs une fuite ſimulée: dès qu'ils voyent les Grecs débandés à la pourſuite, ils retournent

ROMAIN IV. An. 1070.

ſur eux : des troupes poſtées en embuſcade au bord du chemin, ſe montrent en même-temps. Les Grecs enveloppés & attaqués de toutes parts, ſont taillés en pieces ; la plûpart ſont tués ; quelques-uns demeurent priſonniers, & de ce nombre eſt le Curopalate avec ſes deux beaux-freres Michel Taronite & Nicéphore Méliſſene. Le camp eſt pris & pillé ; & ſans la proximité de la ville de Sébaſte, où les fuyards ſe ſauverent, c'en étoit fait de toute l'armée. Cette nouvelle affligea l'Empereur, qui devoit s'imputer à lui-même la cauſe de cette défaite. Il en reçut bien-tôt une autre, à laquelle il ne fut pas moins ſenſible. Les Turcs vainqueurs avoient traverſé en courant la Cappadoce, & étoient entrés en Phrygie, où ils avoient ſaccagé Coloſſe. Cette ville, alors nommée Chones, étoit bâtie ſur une colline au pied de laquelle, deux rivieres ſe plongeoient dans un canal ſouterrain, & reſſortoient par le côté oppoſé. Ce canal avoit au centre de la ville un large ſoupirail, où les malheureux habitans,

ROMAIN IV. An. 1070.

hommes, femmes, enfans ſe précipiterent en grand nombre, aimant mieux s'engloutir dans cet abîme ténébreux, que d'éprouver les horreurs d'une férocité auſſi brutale qu'inhumaine. Un ſi grand déſaſtre mit l'Empereur au déſeſpoir, il vouloit partir ſur le champ; & dût-il n'être ſuivi que de ſa maiſon, il alloit, diſoit-il, périr lui-même, ou venger le ſang de ſes ſujets. Les courtiſans arrêterent cette fougue généreuſe. Nicéphore Paléologue, le Philoſophe Pſellus, & ſur-tout le Céſar Jean Ducas lui repréſenterent, *qu'il alloit ſe précipiter dans un danger évident; qu'il ne pouvoit compter ſur l'armée vaincue; & qu'avant qu'il en eût formé une autre, les Turcs ſeroient hors de priſe: qu'en expoſant ainſi ſa perſonne ſans aucun fruit, ſans aucune eſpérance, il riſquoit l'honneur de l'Empire.* Ces inſtances couvertes des apparences de zèle pour ſa perſonne, étoient cependant l'effet d'une profonde malignité. Ces trois perſonnages attachés aux fils de Conſtantin Ducas, haïſſoient mortellement Diogène. Ils auroient ſouhaité

ROMAIN IV. An. 1070.

voir les Turcs ſur le Boſphore, pour le rendre odieux & lui arracher la couronne. Diogène moins habile dans la connoiſſance des hommes, que dans les opérations militaires, leur ſut gré de leur empreſſement perfide; & une avanture ſinguliere le retint le reſte de cette année à Conſtantinople.

LXII. Manuel amene ſon vainqueur à Conſtantinople.

Le Général qui avoit fait Manuel priſonnier ſe nommoit Chryſoſcul. Il étoit de la famille des Sultans, & prétendoit avoir des droits à l'Empire de la Perſe. Enivré de cette idée il ſe révolta, & s'engagea dans une guerre dont l'iſſue ne pouvoit que lui être funeſte. Manuel auſſi fin & auſſi délié que le Turc étoit groſſier & crédule, profita de cette occaſion pour recouvrer ſa liberté. Il s'inſinue dans la familiarité de Chryſoſcul, le flatte ſur ſes prétentions, l'encourage à les faire valoir, & ſentant que le rebelle ſe défie de ſes forces & qu'il craint la ſupériorité du Sultan, il lui montre une puiſſante reſſource dans l'alliance de l'Empereur. Il lui perſuade d'aller ſe jetter entre les bras de

ROMAIN IV. An. 1070.

Diogène, Prince juste & généreux, qui saisira volontiers cette occasion d'humilier le Sultan & d'appuyer des droits légitimes. Il s'offre lui-même à le conduire à Constantinople & à le présenter à l'Empereur, dont il doit attendre l'accueil le plus honorable. Chrysoscul donne dans le piège ; il part avec Manuel & les autres prisonniers Grecs, dont il veut faire présent à l'Empereur ; & Constantinople vit avec étonnement le vaincu ramener comme en triomphe son vainqueur devenu en quelque sorte son prisonnier. La mauvaise mine du Prince Barbare fut pour le peuple un objet de raillerie. C'étoit un nain d'une laideur difforme, portant dans les traits de son visage toute la férocité de sa nation. Cependant l'Empereur le traita comme un allié, lui donna des titres honorables, & continua de l'entretenir de belles espérances.

An. 1071. LXIII. Derniere expédition de Diogéne.

En effet l'année suivante il parut avoir formé la résolution de détruire par un dernier effort la puissance des Turcs & de faire la conquête de la Perse. Dès le 13 Mars il partit de

Constantinople emmenant avec lui Manuel Comnène & Chrysoscul, qui ayant laissé des partisans dans le pays pouvoient lui procurer des intelligences. Il passa quelques jours dans le Palais d'Herée pour achever ses préparatifs; & sa femme Eudocie se détacha par bienséance des plaisirs qu'elle aimoit, pour aller au-delà du Bosphore embrasser un mari qu'elle n'aimoit pas. En traversant la Bithynie il fut obligé d'y laisser Manuel malade d'un abscès dans les oreilles, qui le conduisit à la mort. Ce jeune Prince qui donnoit les plus belles espérances mourut au pied du mont Azalas entre les bras de sa mere. Elle étoit accourue de Constantinople pour recevoir ses derniers soupirs. On eut de la peine à retenir le désespoir de Chrysoscul, qui sentoit bien qu'en perdant ce Prince aimable, il perdoit toute sa fortune. La généreuse mere des Comnènes voulut qu'Alexis son troisieme fils, âgé pour lors de 22 ans, allât joindre l'Empereur pour se former au métier de la guerre, & soutenir l'honneur de sa famille. Mais le

ROMAIN IV.
An. 1071.

Bry. p. 25 & seqq. & ibi. Du Cange. Scyl. p. 835, & seqq. Zon. T. II. pag. 281, & seqq. Glyc. p. 327, 328, 329. Manass. pag. 132, & seqq. Joël. p. 185. Elmacin. Pagi ex Psello apud Bar. Du Cange fam. Byz. p. 162, & seqq. M. de Guignes hist. des Huns T. II. p. 207, & seqq.

ROMAIN IV. An. 1071.

Prince l'ayant reçu avec attendrissement, l'obligea de retourner auprès de sa mere pour la consoler, & ne pas aigrir encore par de nouvelles craintes le chagrin dont elle étoit accablée.

LXIV. Marche de l'Empereur.

Le funeste succès de cette campagne a fait interpréter en présages sinistres tous les événemens du voyage. Les Historiens superstitieux en rapportent un grand nombre. C'en fut un, selon eux, que le feu qui prit pendant la nuit à une maison où l'Empereur étoit couché au bord du Sangar, & qui consuma ses chevaux & ses équipages. Après avoir passé ce fleuve, il rassembla les troupes distribuées en différens postes, & les ayant jointes à celles qu'il amenoit de Constantinople, il se trouva une armée si nombreuse, qu'il crut devoir en réformer une partie. Il congédia les soldats qui avoient le plus souffert des campagnes précédentes, & les Officiers qu'il soupçonnoit moins affectionnés à sa personne. Mais il y fut trompé. Il renvoya Nicéphore Botaniate & plusieurs autres gens de cœur,

dont il auroit pu tirer de bons ser-vices, & retint auprès de lui des traî-tres, qui l'abusoient par de fausses dé-monstrations. Il lui restoit encore cent mille hommes de pied avec une très-nombreuse cavalerie. Il passa le fleuve Halys & laissa Césarée sur sa droite pour arriver à une fontaine célebre, nommée *Chryas*, c'est-à-dire *l'eau froide*. C'étoit un lieu charmant : la salubrité des bains y attiroit de toutes parts les habitans des villes & des campagnes. On y trouvoit en abon-dance tous les besoins & même tou-tes les délices de la vie. La plaine d'alentour étoit assez vaste pour y lo-ger commodément une grande armée. L'Empereur s'y arrêta & s'en repen-tit aussi-tôt. Ce n'étoit plus le temps où une armée Romaine campée dans un verger rempli de fruits mûrs, dé-campoit le lendemain sans qu'il man-quât un seul fruit aux arbres, dont les tentes étoient couvertes. Il ne lui fut pas possible de contenir les mains avides d'une multitude indisciplinée. Les troupes n'étoient pas encore cam-pées, que le lieu & les environs

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

étoient déja ravagés. La garde Allemande ſur-tout, qu'on nommoit les Némizes, ſe débanda pour aller au pillage; & quand l'Empereur en eut châtié quelques-uns, tous ſe mutinerent & s'emporterent à des cris ſéditieux qui annonçoient une déſertion prochaine. Diogène monte à cheval, les enveloppe des autres troupes, leur fait mettre bas les armes, & après une vive réprimande, il leur ôte l'honneur de garder ſa perſonne, & les fait paſſer de la tête à la queue de l'armée.

LXV. Il va au-devant des Turcs.

Il marcha enſuite à Sébaſte, & vit en paſſant les triſtes débris de l'armée de Manuel défaite l'année précédente par la cavalerie Turque. Arrivé dans cette ville, & apprenant que le Sultan commençoit à ſe mettre en marche, il tint conſeil pour délibérer s'il iroit le chercher en Perſe, ou s'il l'attendroit ſur les terres de l'Empire. Les plus hardis & ceux qui ne ſongeoient qu'à flatter l'Empereur, dont ils connoiſſoient le caractére bouillant & impétueux, étoient d'avis d'aller en avant, & de ne pas laiſſer au

Barbare l'honneur de l'attaque ; on le rencontreroit près d'Ecbatane au milieu de la Médie. Mais Joſeph Trachaniote, Capitaine expérimenté, qui commandoit une partie de l'armée, & Nicéphore Bryenne Général des troupes d'Occident, petit-fils de celui qui avoit été aveuglé & enfermé dans un Monaſtére ſous le régne de Stratiotique, penſoient au contraire, *que l'on ne pouvoit ſans riſque s'engager dans les montagnes d'Arménie & de Médie pour courir au-devant de l'ennemi : que le Sultan ſeroit plus fort dans ſon propre pays ; qu'il prendroit à ſon gré l'avantage des poſtes ; qu'il étoit plus ſage de l'attirer en deçà du Tigre ; de mettre en état de défenſe les villes d'alentour, & de ravager les campagnes pour lui ôter tout moyen de ſubſiſtance : que le meilleur parti ſeroit de demeurer à Sébaſte ; que cependant ſi l'Empereur vouloit pouſſer plus loin ; il pouvoit ſe loger à Théodoſiopolis, place auparavant négligée, mais qu'on avoit fortifiée & garnie de munitions depuis la perte d'Arzé : que ce poſte ſeroit favorable pour une bataille ; &*

ROMAIN IV. An. 1071.

que si le Turc l'évitoit, son armée périroit de disette dans une campagne dévastée. Cet avis étoit le plus sensé, mais il ne fut pas suivi. Le Prince naturellement présomptueux, devenu plus fier encore pour avoir emporté d'assaut une forteresse & battu des fourrageurs, s'imagina que jamais la Perse n'avoit été attaquée par des forces plus respectables, & mieux commandées. Il marche à Théodosiopolis, mais ce n'étoit pas pour y séjourner. Dès qu'il y est arrivé, il donne ordre à ses soldats de se fournir de subsistances pour deux mois, son dessein étant de traverser un pays inculte & desert pour entrer en Perse.

LXVI. Défaite de Basilace.

Lorsque son armée fut pourvue de vivres, il en détacha une partie sous les ordres d'Oursel, brave Normand de l'illustre maison de Bailleul, qui étant venu en Italie avec les fils de Tancrede avoit contribué par sa valeur à chasser les Sarasins de la Sicile. Mécontent ensuite de n'avoir point de partage dans la conquête, il avoit passé en même-temps que Crêpin au

Romain IV. An. 1071.

ſervice des Empereurs d'Orient. Diogène le fit partir à la tête des Francs & des Uzes pour lui ouvrir les paſſages juſqu'à Chléat ſur le lac de Van. Il va lui-même attaquer Manziciert ſur l'Araxe dont le Sultan s'étoit emparé & le reprend ſans peine. Pendant qu'il étoit devant cette place, Nicéphore Baſilace, un de ſes Généraux, vint le joindre avec un renfort conſidérable de troupes de Syrie & d'Arménie. Il reçut en même-temps une lettre d'un autre Officier employé dans ces quartiers-là, qui lui mandoit que le Sultan effrayé de ſon approche avoit abandonné la Perſe, & ſe ſauvoit vers Babylone. Cette fauſſe nouvelle, confirmée par Baſilace, brave de ſa perſonne, mais étourdi & inconſidéré, lui perſuada qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il n'étoit queſtion que d'avancer en diligence. Dans cette opinion il détacha encore ſa meilleure cavalerie avec un grand corps d'infanterie, qu'il fit partir ſous les ordres de Trachaniote, pour aller joindre Ourſel devant Chléat. Cet Officier plus inſtruit & plus aviſé que

ROMAIN IV. An. 1071.

Basilace eut beau représenter à l'Empereur, qu'il étoit dangereux d'affoiblir son armée ; que d'autres nouvelles, non moins certaines, annonçoient que le Sultan étoit en marche pour le combattre avec toutes ses forces, & que dans cette incertitude il convenoit de prendre le parti le plus sûr : il fallut obéir & se séparer du gros de l'armée. A peine étoit-il éloigné, qu'on apprit que le Sultan approchoit. Mais l'Empereur toujours trompé par la premiere nouvelle aima mieux croire que ce n'étoit qu'un Officier Turc qui ramassoit les troupes dispersées en différens postes, pour les mettre en sûreté & vuider le pays. Trois jours après un corps de Turcs vient fondre sur les fourrageurs, en tue une partie, enléve les autres & se retire sur les montagnes voisines. C'étoit l'avant-garde de l'armée du Sultan. L'Empereur fait venir Basilace, & lui demande qui sont ces ennemis & d'où ils viennent. Il répond avec sa confiance ordinaire, que ce n'est qu'un détachement de la garnison de Chléat, & qu'une poignée de soldats suffira

ROMAIN IV. An. 1071.

pour les mettre enfuite. Diogène envoye contre eux Nicéphore Bryenne, qui trouve plus de réſiſtance qu'il ne s'y étoit attendu. Le combat devient ſanglant ; grand nombre de Grecs y perdent la vie, Bryenne bleſſé envoye demander du ſecours ; l'Empereur fait partir Baſilace, dont la fougue impétueuſe fait fuir les Turcs, mais en bon ordre. Il les pourſuit vivement, ſans s'appercevoir qu'il n'eſt pas ſuivi de Bryenne, que ſa bleſſure & le mauvais état de ſa troupe avoient obligé de faire alte. Baſilace chaſſe l'ennemi juſqu'à ſes retranchemens ; alors les Turcs font volte face & chargent ceux qui les pourſuivent. Les Grecs en déſordre ne s'attendant à rien moins qu'à cette nouvelle attaque, n'ont pas même le temps de fuir à leur tour. Tous ſont maſſacrés. Baſilace qui ſe défendoit avec courage, abattu de cheval & accablé du poids de ſes armes, eſt pris & conduit au Sultan, qui venoit d'arriver au camp pendant l'action avec quarante mille cavaliers. Le priſonnier conſervant ſa fierté ne s'abaiſſe

ROMAIN IV. An. 1071.

à nulle soumission; il attend d'un air intrépide la sentence qui alloit peut-être le condamner aux plus affreux supplices. Mais le successeur de Thogrul n'avoit de barbare que l'origine; il lui fait ôter les chaînes; le conduit lui-même dans son camp, & après lui avoir montré toutes ses forces, il l'interroge sur l'état de l'armée Grecque. Basilace attentif à flatter adroitement son vainqueur, sans oublier ce qu'il doit à son maître, admire la puissance du Sultan; il fait l'éloge de ses troupes; mais il lui donne en même-temps une grande idée de celles de l'Empereur, & souhaite que deux Princes nés pour partager entre eux l'Empire de l'univers, n'exposent pas leur fortune au hazard d'une bataille qui peut leur être également funeste.

LXVII. Sanglante escarmouche.

Bryenne hors d'état de secourir Basilace, apprenant qu'il est pris & que sa troupe est taillée en pieces, regagne le camp & rend compte de cet échec à l'Empereur, qui le renvoye dans sa tente pour se faire panser de ses blessures. Diogène sort lui-

même du camp avec ſon armée pour voir la diſpoſition du camp ennemi ; & s'étant arrêté juſqu'au ſoir ſur une éminence, ſans appercevoir dans la plaine aucun coureur, il ſe perſuade que les Turcs n'oſent paroître devant lui & retourne au camp. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il ſe ſent accablé d'une grêle de fléches. C'étoit la cavalerie Turque, qui étant ſortie du camp à l'entrée de la nuit, couroit autour de l'armée, maſſacrant les traîneurs, fuyant, revenant à la charge, & ne ceſſant de harceler les Grecs, qu'ils conduiſirent ainſi juſqu'à leur camp. La nuit étoit fort obſcure ; & comme on ne pouvoit diſtinguer les amis des ennemis, les Grecs oſoient à peine faire uſage de leurs armes. Au bruit des combattans Bryenne ſort de ſa tente tout bleſſé qu'il étoit ; il va joindre l'ennemi ; & faiſant le devoir d'un courageux Capitaine, il reçoit de nouvelles bleſſures. Enfin l'armée rentre dans ſes retranchemens, & les Barbares paſſent le reſte de la nuit à voltiger à l'entour, pouſſant des cris

ROMAIN IV. An. 1071.

affreux & faiſant ſans ceſſe pleuvoir les traits, enſorte que les troupes Grecques ne purent prendre aucun repos. Le lendemain matin on vit un grand corps de cavaliers Uzes, campés à l'extrêmité du camp, ſortir avec ſon commandant & s'aller rendre aux ennemis. Cette déſertion fit craindre à Diogène, qu'il n'y eût un complot ſecret entre toutes les troupes étrangeres. Il ſe repentit d'avoir ſéparé ſes forces, & fit partir en diligence des couriers pour faire revenir celles qu'il avoit envoyées à Chléar: mais ils arriverent trop tard. Dès que Trachaniote & Ourſel avoient appris l'arrivée du Sultan, ſaiſis d'épouvante, & ſans conſidérer ni leur devoir ni leur honneur, ils avoient regagné les bords du Tigre pour paſſer en Méſopotamie. Les Turcs qui environnoient le camp, voyant ſortir ſur-eux grand nombre de troupes, ſe retirerent après avoir perdu quelques-uns des leurs.

LXVIII. L'Empereur refuſe la paix.

L'Empereur toujours enflé d'une vaine confiance, & environné de flatteurs qui lui promettoient une victoire

assurée, avoit résolu de livrer bataille ce jour-là. Il exigea des Uzes qui ne l'avoient pas abandonné, un nouveau serment de fidélité, & selon la coutume de ce temps-là, il fit jurer à toute l'armée qu'elle combattroit courageusement jusqu'à la mort. Il la rangeoit en bataille, & chaque corps prenoit son poste, lorsqu'on vit arriver des députés du Sultan, qui apportoient des propositions de paix. Ils furent reçus avec hauteur. On leur permit d'exposer leur commission. L'Empereur répondit, que si le Sultan désiroit la paix, il falloit qu'il commençât par s'éloigner, & lui laisser le poste où il étoit venu camper; qu'alors on pourroit l'écouter. On les renvoya sans autre réponse, & on leur mit entre les mains une croix comme une sauve garde qui les mettroit à couvert d'insulte à leur retour. Le Sultan avoit l'ame trop élevée pour s'arrêter à des pointilleries d'honneur. Ce n'étoit pas la crainte qui lui faisoit demander la paix; plus brave & plus intrépide que l'Empereur même, il vouloit épargner le

ROMAIN IV. An. 1071.

ſang de ſes peuples ; ſa tendreſſe pour eux étoit le ſeul frein qui retenoit ſa valeur naturelle ; & il avoit pour maxime qu'un Prince ne doit tirer l'épée qu'après avoir épuiſé tous les autres moyens de ſe faire rendre juſtice. Il délibéroit donc ſérieuſement avec ſon conſeil, lorſqu'il entendit la trompette guerriere ſonner du côté des Grecs. A peine les députés étoient-ils partis, que les courtiſans de l'Empereur s'étoient empreſſés à l'envi de lui perſuader *que le Sultan ſentoit ſa foibleſſe ; qu'il n'avoit d'autre deſſein que de l'amuſer par une feinte négociation, en attendant les troupes qui le ſuivoient ; qu'il ſeroit indigne de la Majeſté Impériale d'être le jouet des menſonges & de la mauvaiſe foi d'un Barbare*. Sur ces repréſentations l'Empereur porté de lui-même à livrer bataille, s'y détermina ſans garder aucune meſure avec le Sultan, & ſans lui faire dire qu'il n'étoit plus queſtion d'accommodement.

LXIX. Bataille de Manziciert.

A la tête de l'aîle droite étoit le Cappadocien Alyate, favori de l'Empereur. Bryenne malgré ſes bleſſures

commandoit la gauche. Diogène se mit au centre. Andronic fils du César, brave guerrier, mais ennemi secret de Diogène, fut chargé du commandement de la réserve. Le Sultan étonné de se voir traité avec tant de mépris, sort du conseil pour endosser sa cuirasse & range son armée. Il fait sa priere & parcourant des yeux le front de sa bataille, il ne peut retenir ses larmes, faisant réflexion que la victoire des Princes ne s'achette qu'au prix du sang de leurs sujets. Il fait publier permission de se retirer à tous ceux qui craignoient de combatre, & pour montrer sa propre intrépidité, il quitte son arc & ses fléches; & ne prend que son sabre & sa massue. Il lie lui-même la queue de son cheval; toute sa cavalerie en fait autant. Il se couvre ensuite d'un habit blanc & s'étant parfumé comme pour la sépulture, *si je suis vaincu*, dit-il, *c'est ici mon tombeau.* C'étoit un Vendredi 26 Août. L'armée Grecque ne formoit qu'une seule masse; le Sultan divisa la sienne en plusieurs troupes, dont les unes devoient à sa suite

ROMAIN VI.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

attaquer de front, les autres ſous la conduite d'un brave Eunuque nommé Tarangue, avoient ordre, partie de ſe poſter en embuſcade, partie de voltiger autour des ennemis. Lorſque les deux armées furent aux mains, les Turcs après quelque réſiſtance reculerent à petit pas pour attirer les Grecs dans les embuſcades. L'Empereur les pourſuivoit en bon ordre ſans pouvoir ni les atteindre, ni ſe garantir des fléches de leur cavalerie auſſi prompte à fuir qu'à revenir à la charge. La nuit approchoit & l'Empereur déſeſpérant de joindre l'ennemi, fit réflexion qu'il avoit laiſſé ſon camp ſans défenſe, & que s'il s'éloignoit davantage, il ſeroit facile à la cavalerie Turque de le piller avant qu'il y fût revenu. Il prit donc le parti de retourner en arriere, toujours en ordre de bataille, faiſant paſſer les enſeignes de la tête à la queue, qui devenoit alors l'avant-garde. Mais les corps les plus avancés à la pourſuite des ennemis, s'appercevant de ce mouvement, s'imaginerent que l'Empereur prenoit la fuite. Andronic qui ne

ROMAIN IV. An. 1071.

ne cherchoit que l'occaſion de faire perdre la bataille, en fit courir le bruit, & fut le premier à fuir vers le camp avec ſa réſerve. Toute l'armée le ſuivit en confuſion, & en un moment l'Empereur faiſant des effors inutiles pour retenir ſes ſoldats, ſe vit preſque abandonné. Les Turcs profitant de ce déſordre tombent à coup de cimeterre ſur le dos des fuyards, maſſacrent les uns, foulent les autres aux pieds des chevaux. Ils enveloppent l'Empereur, qui accompagné des plus braves de ſon armée ſe défendoit avec une valeur héroïque. Il ſe lança pluſieurs fois ſur les ennemis, en tua de ſa main un grand nombre. Enfin ſon cheval ayant été tué ſous lui, & lui-même bleſſé à la main ne pouvant plus ſoutenir ſon épée, haraſſé de fatigue, environné de toutes parts, il fut ſaiſi par un eſclave Turc nommé Schady, qui le connoiſſoit pour avoir été à Conſtantinople; & qui s'étant proſterné à ſes pieds le conduiſit au camp du Sultan. Il étoit déja tard, & l'Empereur paſſa cette nuit couché ſur la terre comme

ROMAIN IV. An. 1071.

un prisonnier du dernier ordre, Shady ne voulant pas le faire connoître, de peur qu'on ne l'arrachât de ses mains.

LXX L'Empereur prisonnier est mis en liberté.

Le lendemain Diogène couvert encore de sang & de poussiere fut présenté au Sultan, qui malgré le témoignage de plusieurs de ses Officiers, doutoit que ce fût l'Empereur, & n'en fut persuadé que lorsqu'il vit Basilace se jetter en fondant en larmes aux pieds du prisonnier. Alors sautant à bas de son tribunal, il renverse par terre Diogène & lui marche sur le corps. C'étoit le traitement en usage dans l'Orient & même à Constantinople à l'égard des Princes vaincus & faits prisonniers. Mais après ce premier transport, Alp-Arslan revenant à lui-même, lui tend la main; le releve & l'embrasse. *Prince*, lui dit-il, *ne craignez rien. Je suis homme comme vous & exposé aux mêmes revers. Je ne vous traiterai pas comme un captif, mais comme un Empereur. Malheur à celui qui s'enivre de sa fortune, & qui n'en prévoit pas la fragilité.* Il donne ordre de lui dresser

une tente, & de le ſervir ſelon la dignité Impériale. Il veut qu'il mange avec lui, & lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendant les huit jours qu'il le retint dans ſon camp, il ne manqua jamais de lui rendre viſite deux fois par jour, s'entretenant avec lui comme avec un ami, le conſolant, l'avertiſſant même de pluſieurs fautes qu'il lui avoit vû faire dans la bataille, & lui reprochant avec douceur le refus de la paix. Dans ces converſations le Prince barbare avoit toujours l'avantage de la généroſité. *Qu'auriez-vous fait*, dit-il un jour, *ſi j'euſſe été votre priſonnier*? L'Empereur répondit bruſquement qu'il l'auroit fait déchirer à coups de verges. *Et moi*, repliqua le Sultan, *je vous ferai un traitement plus conforme aux maximes de votre loi : car j'entends dire que votre légiſlateur recommande l'humanité & l'oubli des injures*. Les effets ſurpaſſerent les promeſſes. Il lui fit préſent de dix mille pieces d'or, lui remit entre les mains tous les priſonniers dont Diogène demanda la délivrance, les re-

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

vêtit même de vestes d'honneur selon l'usage de l'Orient ; il fit ensuite avec lui un traité de paix & d'alliance perpétuelle, fixa les bornes des deux Empires, promit de renvoyer libres & sans rançon tous les Grecs qui se trouvoient prisonniers dans ses Etats, à condition que les Grecs, en useroient de même à l'égard des Turcs, lui jura une amitié inviolable, qui devoit être cimentée par le mariage de leurs enfans ; & après avoir accordé au vaincu beaucoup plus qu'il n'auroit osé espérer, il lui rendit la liberté. Il exigea cependant quinze cent mille pieces d'or pour sa rançon & un tribut annuel de trois cens soixante mille pieces. Dans le pillage du camp & des équipages de l'Empereur s'étoit perdu un diamant de très-grand prix, célebre dans tout l'Orient ; on le nommoit l'*orphelin*. Il fut la proie de quelque soldat, & l'on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Le Sultan ne regretta que le plaisir qu'il auroit eu de le rendre. Il revêtit l'Empereur de la robe de Sultan, l'embrassa tendrement, lui don-

na une nombreuſe eſcorte, & le fit accompagner des premiers de ſa cour, qu'il envoyoit en ambaſſade à Conſtantinople. Ce ne fut pas ſans verſer des larmes que Diogène ſe ſépara de ce magnanime vainqueur, qui comptant pour rien le triomphe remporté ſur ſes ennemis, triomphoit ſi glorieuſement de lui-même : héros formé par la nature aux tendres ſentimens de l'humanité au milieu d'une nation féroce.

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXI. Mouvemens à Conſtantinople.

Diogène prit la route de Théodoſiopolis, où il s'arrêta quelques jours pour guérir ſa bleſſure & reprendre ſes forces affoiblies par ſes malheurs. Arrivé à Colonée dans le Pont, toujours accompagné des Ambaſſadeurs Turcs, il crut envoyer une agréable nouvelle à l'Impératrice en lui mandant de ſa propre main le détail de ſa délivrance. Mais ce Prince trouva moins d'affection dans ſa famille & dans ſa cour, qu'il n'en avoit trouvé chez les ennemis. Quelques jours après la bataille un ſoldat échappé du carnage avoit apporté la nouvelle de la défaite. On douta d'abord

ROMAIN IV. An. 1071.

de la vérité de ſon récit ; mais il fut bientôt confirmé par le témoignage de pluſieurs autres. Leur rapport s'accordoit pour le fond, mais non pas quant aux circonſtances, chacun d'eux racontant ce qu'il avoit vu ou cru voir. Les uns diſoient que l'Empereur étoit tué ; les autres qu'il étoit pris. D'autres l'avoient vu bleſſé, diſoient-ils, & abattu par terre. Enfin quelques-uns aſſuroient, comme témoins oculaires, qu'il avoit été conduit au camp ennemi. Dans une conjoncture ſi embarraſſante l'Impératrice manda le Céſar Jean, qui ſe voyant, non ſans raiſon, ſuſpect à l'Empereur, s'étoit retiré en Bithynie, où il ne s'occupoit que de chaſſe. En attendant ſon arrivée, Eudocie aſſembla les principaux de l'Etat pour délibérer ſur les meſures qu'on devoit prendre. Tous s'accordoient à dire que la perſonne de l'Empereur n'étoit pas ce qui devoit inquiéter davantage : qu'il fût tué, ou qu'il fût pris, l'Impératrice ne devoit ſonger qu'à conſerver la couronne pour elle & pour ſes enfans. Le Céſar en arrivant approuva

cet avis, & ajouta qu'il falloit par une proclamation publique revêtir Eudocie & Michel son fils aîné de l'autorité souveraine pour régner conjointement.

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXII. On refuse de reconnoître Diogène.

Cette disposition ne plaisoit pas aux Courtisans, qui espéroient des succès plus faciles, quand ils n'auroient qu'un jeune Prince à tromper. Aussi n'eut-elle pas d'exécution, & Jean lui-même changea bien-tôt de sentiment. On reçut alors la lettre de l'Empereur, & un moment après arriva Paul, Gouverneur d'Edesse, qui ayant appris ce qui se passoit à Constantinople, & étant instruit de la marche de Diogène, avoit fait diligence pour avertir la Cour, que le Prince délivré de ses fers s'avançoit vers le Bosphore. Alors le César Jean craignant pour ses enfans, pour ses neveux, pour lui-même, si Diogène rentroit en possession du trône, prend les mesures les plus promptes pour l'en exclure à jamais. Il assemble les Gardes du Palais & leur fait prêter serment de fidélité à l'Empereur Michel. Il les partage en deux troupes, se met

ROMAIN IV. An. 1071.

à la tête de l'une, commande à l'autre de ſuivre ſes deux fils Andronic & Conſtantin, & d'obéir à leurs ordres. Ces deux Princes eſcortés de ce corps composé des Varangues & des autres Barbares, enlévent Michel, le tranſportent ſur la tour la plus élevée du Palais, & là à la vue de toute la ville, ils le font proclamer Empereur. Cependant les ſoldats qui accompagnoient le Céſar frappant leurs boucliers de leurs épées & faiſant grand bruit de leurs armes pour inſpirer la terreur, courent à l'appartement de l'Impératrice. Epouvantée de ce tumulte, elle croit qu'on en veut à ſa vie; & arrachant ſa coëffure Impériale elle ſe jette dans un ſouterrain ténébreux pour ſe dérober à la mort. Les ſoldats ſe tenant à l'entrée la font trembler par leurs menaces & leurs cris affreux; & elle ſeroit morte d'effroi ſi le Céſar ne fût deſcendu pour la raſſurer. C'étoit lui qui excitoit cette émeute; mais feignant de craindre pour elle, il lui conſeille de ſortir du Palais pour ſe ſouſtraire à la violence de ces furieux, qui,

difoit-il, ne vouloient d'autre Souverain que Michel. Elle y confentit, & fous la conduite du Céfar elle alla s'enfermer dans un Monaftére, qu'elle avoit fondé au bord du détroit. Elle n'y fut pas long-temps tranquille. Un décret Impérial la contraignit de fe faire couper les cheveux & de fe vouer malgré elle à la vie monaftique. Elle y vivoit encore vingt-cinq ans après. On envoye en même-temps des couriers dans toutes les Provinces avec des lettres de Michel Empereur, & du Céfar Jean, qui déclarent Diogène déchu de la puiffance fouveraine, dont il n'avoit été qu'ufurpateur, défendent de lui obéir, & condamnent comme coupable de félonnie quiconque lui prêtera aucun fecours. Pfellus, complaifant de ce Prince tant qu'il avoit régné, avoit été le premier auteur de cet avis; & plus vain que connoiffeur en fait de gloire, il s'en vantoit lui-même dans fes écrits.

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXIII. Bataille d'Amafée.

Diogène apprend avec furprife ce foulévement. Réfolu de défendre fa couronne, il léve de l'argent & des

ROMAIN IV. An. 1071.

troupes dans les Provinces d'alentour, & ayant formé en peu de jours une armée considérable, il entre dans Amasée capitale du Pont. Le César fait marcher contre lui Constantin le second de ses fils. Ce jeune Seigneur aussi prudent que courageux s'approche d'Amasée, & faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, il attire au combat Diogène indigné de se voir braver par un de ses Officiers. Théodore Alyate, commandoit sous les ordres de Diogène. Les deux armées se choquent avec fureur, il se fait de part & d'autre un grand carnage, les deux Chefs signalent leur valeur & la victoire balance long-temps. Enfin Constantin à la tête des plus braves charge par un dernier effort le front de l'armée ennemie, le renverse, pénétre dans le centre & met tout en déroute. Alyate est pris, on lui creve les yeux. Diogène désespéré se retire dans la forteresse de Tyropée. Il étoit perdu sans le secours d'un sujet fidele. Catature ce commandant d'Antioche dont j'ai déja parlé, comblé de ses faveurs, ne se crut pas dis-

ROMAIN IV. An. 1071.

pensé de la reconnoissance par les disgraces de son bienfaiteur. Il rassembla ce qu'il put de troupes, se rendit auprès de lui, releva ses espérances, le conduisit dans les défilés de la Cilicie dont il le rendit maître, lui fit trouver des soldats, des armes, de l'argent, & le mit en état de tenter de nouveau le hazard d'une bataille.

LXXIV. Diogène refuse un accommodement.

Ce changement dans sa fortune donna de l'inquiétude au nouvel Empereur & au César. Ils assemblerent le conseil. Les avis se trouvoient partagés: les uns vouloient qu'on fît un accommodement avec Diogène, & qu'on lui accordât quelque part dans le gouvernement; les autres s'obstinoient à continuer la guerre, sans laisser au Prince détrôné aucune ouverture pour remonter sur le trône. L'avis le plus doux l'emporta. Michel écrivit à Diogène, & lui envoya des députés pour lui proposer une amnistie mutuelle & un partage dans le commandement. Mais Diogène, dont la fierté toujours soutenue au milieu de l'infortune, se trouvoit alors

ROMAIN IV. An. 1071.

relevée par de nouvelles espérances, rejetta ces conditions avec hauteur. Il répondit que c'étoit lui faire injure que de lui offrir une partie des droits qui lui appartenoient en totalité, & que pour l'amnistie, c'étoit à lui de la donner, s'il le jugeoit à propos, & non pas de la recevoir.

LXXV. Injuste condamnation de la mere des Comnènes.

Les Comnènes ne prenoient point de part à cette querelle. Manuel, l'aîné de cette famille, étoit mort au service de Diogène; les autres dans un silence politique attendoient l'événement, & leur grande jeunesse les mettoit à l'abri de la calomnie. Mais elle attaqua leur mere, Princesse vertueuse & pleine de courage. Un délateur contrefit des lettres, qui supposoient une secrette intelligence entre elle & Diogène, & les mit entre les mains de l'Empereur. On nomme aussi-tôt des Commissaires, on la cite devant eux. Elle comparoit avec cette confiance & cette sérénité que donne l'innocence à une ame grande & généreuse; & tirant de dessous sa robe une image de Jesus-Christ, *vous êtes mes Juges*, leur dit-elle, *mais voici*

le vôtre. Ses yeux plus perçans que les vôtres voyent le fond des cœurs. Songez à porter une sentence dont vous puissiez lui rendre compte. Ces paroles prononcées avec fermeté frapperent ceux des Juges qui avoient quelque sentiment de religion. L'accusation n'étant appuyée que de la parole d'un délateur, vil insecte de Cour, ils la crurent réfutée par la simple négative d'une Princesse dont la vertu étoit respectée. Ils se leverent & refuserent d'opiner. Les autres vendus à la cabale du César, qui leur avoit déja dicté leur sentence, n'oserent cependant la déclarer coupable : pour ménager leur fortune & leur crédit, ils prononcerent qu'il y avoit lieu à la présomption ; & en conséquence de ce jugement inique, Anne & ses enfans furent exilés dans l'isle du Prince.

ROMAIN IV.
An. 1071.

LXXVI.
Seconde défaite de Diogène.

Le refus de Diogène avoit réuni tous les avis pour la continuation de la guerre. On convenoit qu'il falloit agir sans délai, pour ne pas laisser à l'Empereur détrôné le temps de fortifier son parti. Le César s'adressa d'a-

ROMAIN IV. An. 1071.

bord à ſon fils Conſtantin, déja vainqueur, qui refuſa de marcher de nouveau. Il chargea donc de cette expédition Andronic ſon fils aîné, dont la perfidie avoit été la principale cauſe de la défaite de Diogène dans la bataille contre les Turcs. Andronic avoit plus de valeur & d'intelligence dans la conduite des armées, que de bonne-foi & de probité. Il accepta volontiers cet emploi, & paſſa ſur le champ à Chalcédoine, où il s'arrêta ſix jours à faire les préparatifs néceſſaires. Ayant enſuite parcouru les provinces d'Orient pour aſſembler des troupes & formé un grand corps d'armée, il prit la route de Cilicie, où il entra par les gorges du mont Taurus. Sa marche fut ſi prompte & ſi bien couverte, qu'on vit paroître ſes troupes au débouché d'un défilé, avant même qu'on fût averti de ſon approche. Diogène perſuadé par ſes malheurs que la mauvaiſe fortune étoit attachée à ſa perſonne, s'étoit renfermé dans la ville d'Adanes, & avoit confié à Catature le commandement de ſon armée. Ce fidéle Général

détacha d'abord un grand corps de cavalerie & d'infanterie pour se saisir des postes d'où il pourroit incommoder les ennemis. Mais il se trouva prévenu. Il rangea donc son armée en bataille. Andronic en fit autant, & comptant beaucoup sur la valeur de Robert Crêpin, il le mit à la tête de l'aîle gauche avec ce qu'il avoit de Francs. Ce brave avanturier irrité de son exil étoit sorti d'Abyde dès le commencement de la guerre, & étoit venu offrir ses services aux révoltés. Animé d'une haine personnelle, il avoit beaucoup contribué au succès de la premiere bataille, & il fut dans celle-ci le principal auteur de la victoire. Dès qu'il eut observé la position & les mouvemens de la cavalerie ennemie, il se mit à la tête de la sienne, & se tournant vers Andronic; *laissez moi faire*, lui dit-il; *je vous épargnerai la peine de combattre.* En même temps il part comme l'éclair, & fond avec la rapidité de la foudre sur les escadrons de Diogène. En un moment il les enfonce & les renverse sur l'infanterie, qui se voyant sou-

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

lée aux pieds de ſes propres chevaux ; & ſur le point d'être enveloppée, prend la fuite. Il ne ſe ſauva du carnage que ceux qui purent trouver retraite dans les vallons, les précipices & l'épaiſſeur des forêts. Andronic étoit déja retourné dans ſa tente, où il rendoit graces à Dieu de la victoire, lorſqu'on vint lui annoncer un priſonnier qui demandoit de lui être préſenté. C'étoit Catature; en fuyant il étoit tombé de cheval, & s'étant caché dans une forêt, il avoit été découvert par un cavalier qui s'étoit contenté de le dépouiller. Un autre l'ayant trouvé en cet état, alloit lui ôter la vie, s'il ne ſe fût fait connoître. L'eſpoir d'une récompenſe retint le bras du cavalier qui l'amena nud & enchaîné ſur ſon cheval. Dès qu'Andronic l'apperçoit, il va au devant de lui, le raſſure par un accueil plein de bienveillance, le fait vêtir ainſi qu'il convenoit à un homme de ſon rang, & ne le traite pas comme un priſonnier, mais comme un ami. Catature ſenſible à cette humanité d'Andronic, lui déclare, qu'en ſe

retirant dans la forêt où il a été pris, il a enfoui en terre un diamant de grand prix; il demande des gardes pour l'aller déterrer & lui en faire présent; ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. C'étoit une pierre d'un éclat & d'une grosseur extraordinaire, qu'Andronic donna dans la suite à l'Impératrice Marie.

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXVII. Diogène se rend.

Un si malheureux succès n'abattit pas encore le courage de Diogène. Les débris de son armée s'étant retirés auprès de lui dans Adanes, il s'efforça de les ranimer par la promesse d'un grand secours de la part du Sultan. Il entreprit d'affoiblir Andronic en détachant de lui Robert Crêpin par le moyen de quelques émissaires secrets, qui s'insinuerent dans le camp ennemi. Mais Andronic avoit si bien sû s'attacher ce guerrier par des caresses & des récompenses, qu'il refusa de prêter l'oreille aux sollicitations. Toutes ces ressources ne produisant aucun effet, les troupes renfermées dans Adanes perdirent entiérement l'espérance; & Andronic s'étant présenté devant la ville, Diogène lui fit dire

ROMAIN IV. An 1071.

qu'il étoit prêt à lui rendre la place & à se mettre lui-même entre ses mains, pourvu qu'on lui donnât des assurances qu'il ne lui seroit fait aucun mauvais traitement. A cette condition il consentoit à se démettre de l'Empire, à prendre l'habit de Moine & à se réduire à la vie privée. Andronic envoya sur le champ consulter l'Empereur. Le conseil fut d'avis de promettre tout à Diogène, & pour lui donner plus de confiance, on fit partir les trois Archevêques de Chalcédoine, d'Héraclée & de Colonée, qui se rendroient garants du traité. Ce fut dans cet intervalle que Diogène fit une action, qui rend sa bonne foi à jamais mémorable. Il recueillit tout ce qui lui restoit d'argent, y joignit un diamant estimé quatre-vingt-dix mille pieces d'or, & dépêcha un courrier au Sultan avec une lettre en ces termes : » J'étois encore » Empereur, lorsque je suis convenu » avec vous de quinze cens mille pie» ces d'or pour ma rançon. Aujour» d'hui dépouillé de l'Empire, je » vous en envoye deux cens mille

» avec ce diamant, que je vous prie » de recevoir comme un gage de ma » reconnoiſſance. C'eſt le reſte de ma » fortune. Votre généroſité à mon » égard mérite ce triſte héritage à bien » plus juſte titre, que des ſujets in- » grats & rebelles ».

ROMAIN IV.
AN. 1071.

LXXVIII. Sa mort.

La réponſe étant venue de Conſtantinople, & les Prélats ayant promis avec ſerment à Diogène toute ſûreté pour ſa perſonne, il ſortit d'Adanes vêtu de l'habit monaſtique & pleurant ſes malheurs. Andronic l'embraſſa & lui fit un accueil honorable; mais il lui ſignifia en même-temps qu'il falloit partir pour Conſtantinople. C'étoit un ſpectacle attendriſſant de voir ce malheureux Prince, monté ſur un mulet, portant ſur ſon viſage & ſur ſes habits les marques de ſon infortune, ſans autre cortége que celui d'une garde ennemie, traverſer ces provinces qui l'avoient vu cette même année brillant de toute la gloire de la Majeſté Impériale à la tête d'une nombreuſe armée. On le retint quelques jours à Cotyée en Phrygie pour y attendre les ordres de

ROMAIN IV. An. 1071.

l'Empereur. Il y fut tourmenté d'une colique violente, causée par le poison que des émissaires du César Jean lui avoient fait prendre dans le voyage. L'ordre arriva de lui crever les yeux & de le transporter dans l'isle de Proté. C'étoit l'avis du César, auquel on attribua toute la barbarie dont on usa dans cette occasion, & l'Empereur Michel protesta depuis avec serment qu'il n'y avoit eu aucune part. Andronic suspendit l'exécution pour représenter par lettre à son pere, que ce traitement contraire à la parole authentiquement donnée & confirmée par le serment respectable de trois Prélats, feroit horreur à tout l'Empire. Jean fut inexorable; & comme son intention étoit de faire périr Diogène, il défendit même de panser ses blessures. Envain ce Prince infortuné interpella les Archevêques, & leur reprocha de l'avoir trompé par un parjure: envain les Prélats eux-mêmes protesterent contre cette criminelle perfidie, & menacerent de la vengeance divine ceux qui en étoient les auteurs. L'ordre fut exécuté. On condui-

ROMAIN IV. An. 1071.

fit Diogène sur un méchant cheval au bord de la Propontide, d'où l'on le transporta dans une nacelle à l'isle de Proté. Il n'y vêcut que peu de jours. Le défaut de pansement le mit bientôt dans un état si horrible, que l'air d'alentour en étoit infecté. Au milieu de tant de maux, ce Prince qui n'étoit plus qu'un cadavre hideux, ne laissa échapper aucun murmure, aucune malédiction contre ses persécuteurs. Plus patient que ceux-mêmes qui l'approchoient, il offroit à Dieu ses douleurs cruelles, il lui rendoit graces, il le supplioit d'accepter par miséricorde des peines passageres en expiation de ses crimes qui méritoient des supplices éternels. Il mourut dans ces sentimens dignes d'un héros Chrétien, après un régne de trois ans & huit mois. Il laissoit trois fils, Constantin qui fut tué deux ans après dans un combat contre les Turcs : il avoit épousé Théodora la derniere des sœurs d'Alexis ; Léon qui fut tué en 1088, dans une bataille contre les Patzinaces, & Nicéphore dont il sera parlé fort au long dans la suite.

SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGTIEME.

I. *EDUCATION de Michel.* II. *Commencement de ſon regne.* III. *Miniſtere de Nicéphorize.* IV. *Guerre des Turcs.* V. *Iſaac pris par les Turcs.* VI. *Courage d'Alexis Comnène.* VII. *Iſaac délivré.* VIII. *Le Céſar Jean envoyé contre Ourſel.* IX. *Bataille de Zompi.* X. *Andronic priſonnier eſt renvoyé à Conſtantinople.* XI. *Jean Céſar fait Empereur par Ourſel.* XII. *Le Céſar & Ourſel défaits & pris par les Turcs.* XIII. *Paléologue défait par Ourſel.* XIV. *Ourſel livré par les Turcs à Alexis.* XV. *Alexis demande envain de l'argent aux principaux d'Amaſée pour payer la rançon d'Ourſel.* XVI. *Il s'adreſſe au peuple & réuſſit.* XVII. *Ourſel eſt amené à Conſtantinople.* XVIII. *Iſaac Gouverneur d'Antioche.* XIX. *Révolte des Bulgares.* XX. *Défaite & priſe du*

nouveau Roi. XXI. *L'Empereur veut donner à Bryenne le titre de César.* XXII. *Exploits de Bryenne.* XXIII. *Révolte de Nestor.* XXIV. *Côme succéde au Patriarche Xiphilin.* XXV. *La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constantin Ducas.* XXVI. *Peste & famine à Constantinople.* XXVII. *Causes du soulévement de Bryenne.* XXVIII. *Inconstance de Basilace.* XXIX. *Bryenne se déclare Empereur.* XXX. *Jean Bryenne devant Constantinople.* XXXI. *Il décampe.* XXII. *Mariage d'Alexis.* XXXIII. *Révolte de Nicéphore Botaniate.* XXXIV. *Il arrive à Nicée.* XXXV. *Mouvemens à Constantinople.* XXXVI. *Découragement de Michel.* XXXVII. *Il se démet de l'Empire, & Botaniate est couronné.* XXXVIII. *Premieres opérations de Botaniate.* XXXIX. *Fin malheureuse de Nicéphorize.* XL. *Bryenne refuse un accommodement.* XLI. *Alexis marche contre Bryenne.* XLII. *Bataille de Calabrya.* XLIII. *On creve les yeux à Bryenne.* XLIV. *Assassinat de Jean Bryenne.* XLV. *Botaniate épouse Marie femme de Michel Parapinace.* XLVI. *Guerre de Basilace.* XLVII. *Mouvement des*

des deux armées. XLVIII. *Bataille du Vardar.* XLIX. *Basilace aveuglé.* L. *Mouvemens des Patzinaces.* LI. *Philarete se soumet à Botaniate.* LII. *Révolte de Constantin Ducas aussi-tôt étouffée.* LIII. *Conduite adroite d'Isaac Comnène.* LIV. *Alexis arrête les ravages des Patzinaces.* LV. *Révolte de Nicéphore Mélissene.* LVI. *L'Eunuque Jean devant Nicée.* LVII. *Sa retraite.* LVIII. *Ingratitude de Jean.* LIX. *Mauvais desseins des Ministres contre les Comnènes.* LX. *Les Comnènes sortent de Constantinople.* LXI. *Le César Jean se joint à eux.* LXII. *Alexis proclamé par les soldats.* LXIII. *Mélissene veut partager l'Empire.* LXIV. *Prise de Constantinople.* LXV. *Botaniate veut donner l'Empire à Mélissene.* LXVI. *Négociation inutile.* LXVII. *Botaniate dépossédé.*





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.



LIVRE QUATRE-VINGTIEME.

MICHEL VII, *dit PARAPINACE.* NICÉPHORE III, *dit BOTANIATE.*

DIOGÈNE plus soldat que Capitaine, moins capable encore de gouverner un Etat que de commander une armée, s'étoit par son imprudence précipité dans les derniers malheurs. L'Empire qu'il avoit entraîné,

MICHEL VII. An. 1071.

I. Education de Michel. *Scyl. p.* 845, 846, 850.

MICHEL VII. An. 1071. Zon. T. II. p. 286, 288. Bry. l. 2. c. 1. 2. Glyc. p. 329, 330. Manass. pag. 334.

penchoit de plus en plus vers sa ruine ; & Michel son successeur n'avoit pas dans l'esprit assez de force pour le relever. Né aussi foible que son pere Constantin Ducas, il l'étoit devenu davantage par une éducation bisarre & mal entendue. Psellus, son instituteur, fier du titre de premier Philosophe de son siecle, & qui se piquoit d'être le restaurateur de la littérature en Orient, n'occupa la jeunesse de ce Prince qu'à ramper avec lui dans la poussiere de l'école. Au lieu de travailler à lui élever l'ame en lui inspirant des sentimens dignes de sa fortune, au lieu de le guider à ces connoissances aussi étendues qu'elles sont utiles à un Souverain pour rendre son regne heureux & florissant, il voulut en faire un savant, lorsqu'il n'en auroit dû faire qu'un protecteur des sciences & des lettres. Encore n'y réussit-il pas. L'esprit de Michel n'étoit pas susceptible d'une forte teinture; il ne retira des instructions de Psellus qu'une présomption ridicule, & une estime pédantesque de ses propres ouvrages. Ce qu'il y eut de plus

fâcheux, c'eſt que ſon maître, qui ne voyoit rien au-delà de ſes propres études, le tint même ſur le trône, attaché à ce genre d'occupations. Il le détournoit des affaires dont Michel ne prit jamais connoiſſance; & tandis que l'intérieur de l'Empire s'affoibliſſoit par le découragement des ſujets, tandis que les Turcs l'entamoient de toutes parts, le jeune Empereur diſcutoit des pointilleries de Grammaire, prononçoit des déclamations de Rhétorique, & compoſoit de ces poëmes éphemeres, qu'un Auteur titré ſait toujours faire admirer, tant qu'il eſt en état de payer les éloges & d'intimider la cenſure. Auſſi entre pluſieurs Hiſtoriens de ce temps-là, il n'en eſt aucun qui donne de ce Prince une idée avantageuſe. Pſellus lui-même, qui a mis par écrit les événemens de l'Empire depuis Baſile Bulgaroctone, s'arrête au regne de Michel; & quoiqu'il ait ſemé dans ſon ouvrage quelques flatteries en faveur de ſon éleve, il n'a oſé braver l'opinion publique en écrivant ſur le même

MICHEL VII. An. 1071.

ton l'hiſtoire d'un Prince ſi peu digne de louange.

MICHEL VII. An. 1071. II. Commencemens de ſon regne.

Le Céſar Jean voyoit ſans chagrin l'incapacité de ſon neveu ; & l'éloignement qu'il témoignoit pour les affaires. Il s'attendoit bien à régner ſous ſon nom. Mais comme il aimoit ſes plaiſirs, il lui donna d'abord pour Miniſtre Jean, Archevêque de Side en Pamphylie, Prélat vertueux & habile, dont la ſageſſe & l'activité pouvoient ſoutenir la couronne ſur la tête d'un Prince indolent. Ce fut par ſon conſeil que Michel rappella la Princeſſe Anne mere des Comnènes avec ſes fils. Il voulut même s'appuyer de cette illuſtre famille par une alliance. Il avoit épouſé Marie fille du Roi d'Ibérie ; il en fit épouſer la couſine à Iſaac l'aîné des Comnènes. Elle ſe nommoit Irène & étoit fille du Prince des Alains, qui dans ce temps-là étoit vaſſal du Roi d'Ibérie.

III. Miniſtere de Nicéphorize.

Le choix d'un ſi bon Miniſtre étoit trop heureux pour être durable. La Grece avoit alors pour chef de la magiſtrature un Eunuque nommé Nicé-

phorize. C'étoit un Galate qui à des talens supérieurs joignoit toute la bassesse de l'ame la plus noire. Ardent, infatigable, savant, éloquent, parfaitement instruit du manége des Cours; mais profond, dissimulé, ami du trouble & de la discorde, & très-habile à les exciter par ses artifices. Sécrétaire d'État sous Constantin Ducas, & jaloux d'un de ses collégues, il avoit tâché de le perdre en inspirant contre lui de la défiance à l'Empereur. L'Impératrice irritée de cette calomnie, obtint que ce fourbe fût éloigné: mais Constantin, qu'il avoit sçu gagner, l'envoya en Syrie avec la qualité de Duc d'Antioche. Nicéphorize s'étoit enfin démasqué dans ce pays: les troubles qu'il y suscita par ses concussions & les plaintes de toute la province ouvrirent les yeux à l'Empereur, qui le fit mettre en prison. Eudocie personnellement offensée, se voyant maîtresse de l'Empire après la mort de son mari, se contenta cependant de le faire transporter dans une isle où il devoit finir ses jours. Diogène étant monté sur le

MICHEL VII. An. 1071.

MICHEL VII. An. 1071.

trône & ayant besoin d'argent pour la guerre contre les Turcs, Nicéphorize par ses intrigues lui fit trouver de grandes sommes; & en récompense rappellé d'exil il reçut la charge de Chef de la Justice dans la Grece & dans le Péloponnèse. Le César que la probité de l'Archevêque de Side gênoit quelquefois dans ses projets, étoit bien sûr de ne pas trouver cet obstacle dans le Galate. Il éloigna donc le Prélat pour faire place à Nicéphorize. Il le fit nommer à la charge de grand Logothete, & lui abandonna tout le détail du Gouvernement. Il ne tarda pas à en recevoir la récompense que méritoit le bienfait, & que savoit donner le protégé. En peu de temps Nicéphorize s'insinua si avant dans les bonnes graces de Michel, qu'il écarta le César, & le rendit suspect à son neveu. Il détruisit dans l'esprit du Prince par ses calomnies tous ceux qui lui étoient le plus attachés, & vint à bout de s'emparer seul & exclusivement à tout autre de la confiance du jeune Empereur. Il s'en rendit si bien le maître,

MICHEL VII. An. 1071.

que toutes les fantaiſies du Miniſtre devenoient des Edits. Tout gémiſſoit dans l'Empire ; ce n'étoit qu'accuſations, délations, condamnations ſans forme de procès, punitions injuſtes ou haſardées ſur des rapports infidéles, confiſcations légérement prononcées tant contre des particuliers que contre des villes entieres. L'accuſation tenoit lieu de preuves, & l'accuſateur de témoins. On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes, que des familles ruinées, bannies, dépouillées, dont tout le crime étoit d'être ſuſpectes au Miniſtre. Auſſi avide que méchant, il profita de ſon aſcendant ſur l'eſprit du Prince pour étendre ſes poſſeſſions : ſon déſir eût été d'engloutir tous les tréſors de l'Empire. Pour couvrir une partie de ſes brigandages, il ſe fit donner la ſouveraine adminiſtration du Monaſtere de l'Hebdome, & ſous prétexte d'enrichir cette pieuſe fondation, il attiroit quantité de donations qu'il détournoit à ſon profit : ce qui lui étoit facile n'étant aſſujetti à rendre aucun compte. Mais il trouva encore

Michel VII. An. 1071.

un moyen plus prompt & plus efficace pour acquérir d'immenſes richeſſes : ce fut de dévorer la ſubſtance même des ſujets & de leur vendre bien cher leur propre vie. Impitoyable monopoleur, il acheta toutes les moiſſons de la Thrace, dont il fit ſeul tout le commerce. Il établit ſon magazin général de bled à Rhédeſte ; & le vendit une piece d'or le boiſſeau, qu'il avoit diminué d'un quart. Ce qui cauſa une horrible famine ; & tandis qu'il s'enivroit du ſang des peuples, c'étoit ſur le Prince que retomboit tout l'odieux de cette honteuſe manœuvre. Il publioit & faiſoit même accroire à l'Empereur que c'étoit pour lui qu'il travailloit. Il nommoit Rhedeſte le magaſin Impérial, & ce fut en effet Michel qui porta dans la poſtérité l'infamie de ſon Miniſtre. On lui donna dès-lors, & il conſerve encore dans l'hiſtoire le ſurnom de Parapinace ; qui dans la langue des Grecs indique le retranchement d'un quart du boiſſeau.

An. 1072.

Pendant qu'un cruel concuſſionnaire portoit une guerre inteſtine

dans le sein des familles, le généreux Sultan, moins barbare que Nicéphorize, indigné du traitement inhumain fait à Diogène, le vengeoit par le ravage des provinces. Ce n'étoit plus comme auparavant des courses passageres; les Turcs s'établissoient à mesure qu'ils avançoient dans le pays, & prenoient toutes les mesures nécessaires pour assurer leurs conquêtes. Isaac, Général des troupes d'Orient, depuis son alliance avec l'Empereur, fut chargé de cette guerre. Il prit avec lui son frere Alexis. Oursel se joignit à eux avec ses troupes de Francs, que Crêpin mort depuis peu avoit commandées avec gloire. C'étoient quatre cens avanturiers nourris dans les allarmes, qui ne savoient compter ni leur nombre ni celui des ennemis, capables d'affronter tous les périls & de supporter tous les travaux, mais non pas la discipline. L'armée étant entrée en Cappadoce campa sur les ruines de Césarée presque détruite par un tremblement de terre. Elle se reposoit pour continuer sa marche le lendemain, lorsque

MICHEL VII. An. 1072.

IV. Guerre des Turc.

Scyl. p. 846, & seqq. Zon. T. II. p. 286, 287, 288. Bryen. l. 2, c. 2. & seqq. Glyc. p. 329, 330. Anna Comn. l. 1. p. 3. & seqq.

MICHEL VII. An. 1072.

qu'un habitant vint se plaindre au Général d'une violence qu'il avoit essuyée d'un soldat Franc. Isaac, pour lui faire justice, donne ordre d'amener le soldat. Mais Oursel qui se prétendoit seul maître de sa troupe, piqué de l'autorité que s'attribuoit le Général, sort du retranchemeut avec tous ses gens, sans qu'on ose l'arrêter, & la nuit suivante il prend la route de Sébaste. Il rencontre un gros parti de Turcs, qu'il taille en pieces. Au point du jour Isaac donne à son frere Alexis un détachement de cavalerie, avec ordre de poursuivre Oursel & de le ramener au camp.

V. Isaac pris par les Turcs.

Alexis n'étoit pas encore parti, qu'on vient annoncer avec grande allarme que les Turcs approchent, & qu'ils viennent chercher les Grecs. Aussi-tôt sans songer davantage à Oursel, on se prépare à les recevoir. Isaac laisse son frere à la garde du camp, & marche au-devant des ennemis. Dès que les deux armées sont en présence, on se charge de part & d'autre. Les Grecs ne tinrent pas long-temps devant une armée supérieure en nom-

MICHEL VII. An. 1072.

bre comme en courage. Le Général déſeſpéré de la lâcheté de ſes troupes combattoit encore à la tête de ſes gardes, lorſque ſon cheval percé de coups s'étant abbattu, il fut fait priſonnier.

VI. Courage d'Alexis Comnène.

Son frere, qui brûlant d'envie de combattre, n'étoit reſté au camp qu'à regret, y trouva encore plus d'occaſion de ſe ſignaler. Comme les Turcs pourſuivoient vivement les vaincus qui regagnoient leur camp en déſordre, Alexis accompagné de quelques braves ſort pour protéger les fuyards. Il court aux ennemis, renverſe d'un coup de lance le premier qu'il rencontre; & bien-tôt enveloppé, ſon cheval ayant été tué ſous lui, il alloit être pris, lorſque les Officiers qui le ſuivoient, ſautant à bas de leurs chevaux, & s'ouvrant le paſſage à grands coups d'épée, le dégagent & l'emmenent avec eux au travers d'une grêle de fléches & de javelots. Ils étoient au nombre de quinze, il n'en rentra que cinq au camp avec Alexis : on regarda comme un miracle que dans une ſi chaude mêlée il n'eût reçu aucune bleſſure, & qu'il ne revînt cou-

MICHEL VII. An. 1072.

vert que du sang des ennemis. Aussi ne prit-il aucun repos. Il fit encore pendant le reste du jour plusieurs sorties sur les Turcs qui environnoient le camp. Les soldats dont il avoit favorisé la retraite le combloient de louanges ; ils paroissoient disposés à mourir avec lui plutôt que de l'abandonner. Alexis lui-même comptoit sur leur courage ; mais il apprit bientôt que dans des ames dégénérées la crainte est plus forte que la reconnoissance. Dès que la nuit est venue, tous se jettent hors du camp & prennent la fuite, malgré les efforts qu'il fait pour les retenir. Obligé de fuir lui-même & poursuivi par les Turcs, son cheval étant outré de fatigue, il n'échappe aux ennemis qu'en gravissant entre les halliers du mont Didyme, & après avoir couru toute la nuit, mourant de faim, de soif, de lassitude, hérissé de ronces & d'épines, il arrive à une bourgade, où il trouve du secours dans la compassion des habitans. Après s'y être reposé trois jours, il prend le chemin d'Ancyre, où il espéroit trouver son frere, dont il ignoroit le sort.

Ce fut-là qu'il apprit qu'Isaac étoit entre les mains des Turcs, & quelle somme ils demandoient pour sa rançon. Il part aussi-tôt pour Constantinople, où il passe quelques jours à recueillir l'argent & retourne à Ancyre. Il y arrive de nuit, & trouvant les portes fermées à cause du voisinage des Turcs, il se nomme pour les faire ouvrir. Quelle surprise & qu'elle joie, lorsqu'il se voit reçu par son frere même ! Isaac craignant que si les Turcs s'éloignoient, sa délivrance ne devînt plus difficile, s'étoit hâté de payer sa rançon. Il en avoit trouvé une partie dans la bourse des amis qu'il avoit en Cappadoce ; & ayant donné des ôtages pour le reste, il étoit entré ce jour même dans Ancyre, où il s'étoit logé sur la porte dont il avoit voulu garder les clefs. Ayant reconnu la voix de son frere, il étoit accouru le premier pour jouir de la surprise d'Alexis. Après avoir passé la nuit à se donner des marques mutuelles de leur tendresse & à se raconter leurs avantures, leur premier soin fut de rembourser ces généreux

MICHEL VII. An. 1072.

VII. Isaac délivré.

Michel VII. An. 1072.

amis qui avoient contribué à la délivrance d'Isaac, & de retirer leurs ôtages en envoyant aux Turcs le reste du prix convenu. Ils prirent ensuite le chemin de Constantinople avec une escorte de soixante-dix cavaliers. Comme ils approchoient de Nicomédie, ils rencontrerent un de leurs amis qui les invita à venir se reposer dans son château peu éloigné du chemin. A peine y étoient-ils entrés, qu'un parti de deux cens cavaliers Turcs, qui traversoient le pays dans un autre dessein, parurent dans la plaine; & un laboureur les prenant pour des gens de la suite d'Isaac, leur indiqua le lieu où il étoit retiré. Ils y courent aussi-tôt & l'assiégent. Tout est en allarme dans le château, qui n'étoit qu'une maison de campagne sans aucune défense. On ne parle que de se rendre aux meilleures conditions qu'il sera possible. Alexis naturellement éloquent rassure les esprits; il représente la honte & le danger de se livrer à la merci d'une troupe de brigands, plus à craindre à ceux qui se rendent qu'à ceux qui les combat-

tent. Il fait monter ſur les toits vingt de ſes gens, & pendant qu'ils écartent les Barbares à coups de traits, les deux freres ſortent avec le reſte de la troupe, à laquelle les autres ſe rejoignent auſſi-tôt; ils percent l'eſcadron Turc, & tantôt fuyant, tantôt retournant ſur les ennemis, ils gagnent un défilé étroit & eſcarpé où s'arrêta la pourſuite. Deux Alains nommés Arabate & Chaſcarès ſe ſignalerent dans cette action périlleuſe, & ſeconderent par leur bouillante audace la valeur d'Iſaac & d'Alexis, qui furent aſſez heureux pour entrer dans Conſtantinople ſans avoir perdu un ſeul homme de leur eſcorte. Il furent reçus comme en triomphe avec de grandes acclamations.

MICHEL VII. An. 1072.

Le jeune Empereur en eût été jaloux, ſi ſon ame léthargique eût été ſuſceptible même de jalouſie. Mais Nicéphorize en prit de l'ombrage, & ce fut pour rabaiſſer les Comnènes qu'il fit revenir à la Cour le Céſar Jean, peu favorable à cette famille, que ſon frere Conſtantin Ducas avoit écartée du trône. Il y avoit plus de

An. 1073. VIII. Le Céſar Jean envoyé contre Ourſel.

MICHEL VII. An. 1073.

six mois que le César, qui n'étoit pas d'humeur à ramper sous la tyrannie d'un Eunuque, s'étoit retiré en Asie avec la permission de l'Empereur, & paroissoit ne s'occuper que de chasse. Il avoit emmené avec lui son fils Andronic; mais il avoit laissé auprès du Prince son autre fils Constantin, d'un caractere plus souple & plus dissimulé, déja revêtu de la charge de grand Ecuyer. Celui-ci faisant sa cour au Ministre ne cherchoit que l'occasion de le détruire; & il en seroit venu à bout, s'étant insinué fort avant dans les bonnes graces du Prince, si Michel eût été capable d'une résolution vigoureuse. Nicéphorize fit donc rappeller le César pour l'opposer aux Comnènes. Mais il s'apperçut bientôt qu'il s'étoit donné un maître. Jean naturellement fier & hardi, soutenu des avantages que lui donnoit le titre de César, profitoit de la foiblesse & de l'ignorance du Prince pour prendre un ton supérieur. Il dirigeoit tous les conseils, il dictoit les arrêts, il se rendoit maître de toutes les affaires. Nicéphorize éclipsé alloit devenir

le ſimple commis du Miniſtere, s'il n'eût fait jouer de nouveaux reſſorts pour ſe défaire encore d'un rival ſi dangereux. La révolte d'Ourſel lui en fournit un moyen. Ce rebelle plus guerrier que tous les Généraux de l'Empire, ayant joint aux Francs qui lui étoient attachés, tous les avanturiers que le déſir du butin attiroit ſous ſes enſeignes, avoit formé une troupe aſſez nombreuſe, & ravageoit la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, s'emparant des bourgs & des villes, ſoit de force, ſoit par compoſition, & forçant les autres à contribuer pour ſe mettre à couvert du pillage. Ses ſuccès l'avoient rendu plus redoutable que les Turcs. Nicéphorize exagere encore le danger à l'Empereur : il lui perſuade qu'il n'y a dans l'Empire aucun Capitaine capable d'arrêter ce torrent ; qu'il ne faut rien moins que tout le poids de la puiſſance Impériale pour écraſer un tel ennemi ; & que s'il ne ſe met lui-même à la tête de ſes armées, il n'a de reſſource que dans la perſonne du Céſar. Michel

MICHEL VII. An. 1073.

que le ſeul nom d'Ourſel faiſoit trembler dans ſon Palais, ne balance pas ſur le parti qu'il doit prendre. Il fait venir le Céſar, & lui déclare qu'il l'a choiſi pour cette importante expédition. Jean qui ſentit auſſi-tôt la ruſe de Nicéphorize, commença par s'excuſer ſur tous les prétextes qu'il put imaginer ; il propoſoit ſon fils Andronic dont il faiſoit valoir les talens & le courage. Mais comme l'Empereur, ſoutenu par les conſeils de Nicéphorize, demeuroit ferme dans ſa réſolution, il fallut obéir.

IX. Bataille de Zompi.

Tout étant prêt pour le départ, Jean ſe rend en Aſie avec une nombreuſe armée compoſée des Varangues & des autres barbares de la garde du Prince, d'un grand corps de Francs à la ſolde de l'Empire, commandé par un Capitaine de la même nation, nommé Pape, & des troupes Aſiatiques tirées de la Phrygie & de la Lycaonie. Ayant paſſé les montagnes de Bithynie, il apprend qu'Ourſel eſt campé près des ſources du Sangar en Galatie. Il marche à Dorylée

& s'avance vers l'ennemi : Ourſel lui épargne la moitié du chemin, & le rencontre près d'un pont du Sangar dans un lieu nommé Zompi. On ſe retranche de part & d'autre, & on ſe prépare au combat pour le lendemain. Au point du jour les deux armées ſe rangent en bataille. Le Céſar prend le commandement du centre compoſé des troupes de la garde ; il donne celui de l'aîle droite à Pape ſuivi de ſes Francs. Andronic commande l'aîle gauche. Les troupes Aſiatiques forment la ſeconde ligne ſous les ordres de Nicéphore Botaniate. Ourſel avoit partagé ſon armée en deux corps ; il avoit formé une phalange de ſes meilleures troupes, à la tête deſquelles il avançoit à petits pas. Le reſte marchoit en avant vis-à-vis des Francs auxiliaires de l'Empire. Ces troupes qui étoient de la même nation s'étant approchées, conférerent enſemble au lieu de ſe battre, & les Francs de l'armée de Jean gagnés par leurs compatriotes ſe joignirent à eux. Ourſel de ſon côté attaquoit le centre des impériaux ; mais il trouvoit une

MICHEL VII. An. 1073.

forte résistance dans les Barbares qu'il avoit en tête. Après un choc furieux, les armes de longueur étant rompues, on en vint aux épées & aux cimeterres, & dans cette sanglante mêlée l'acharnement étoit égal. Pendant que ces deux corps se disputent la victoire avec un courage opiniâtre, Botaniate voyant la désertion des Francs, prend l'épouvante, & croyant tout perdu, au lieu de secourir l'armée Impériale, il fait retraite avec ses gens pour se mettre en sûreté. Une action si lâche étonna dans un guerrier, qui en plusieurs occasions avoit fait preuve de valeur. Les Francs n'en sont que plus ardens à presser les Impériaux. Ceux-ci tiennent ferme pendant quelque-temps & portent autant de coups qu'ils en reçoivent. Mais se sentant charger en tête & en queue ils s'ébranlent & perdent courage. Le César les soutient encore par son exemple; & les plus braves formant un peloton autour de lui, le défendent au péril de leur vie. Enfin enfoncés de toutes parts ils tombent à ses pieds, & Jean se faisant un rem-

part de leurs corps, combattoit encore, lorſque ſes armes étant briſées, bleſſé & renverſé par la foule des ennemis, il eſt enlevé & mis ſur un cheval. L'aîle gauche ſe voyant enveloppée, prend la fuite malgré Andronic, qui, couvert de ſang & de bleſſures, entraîné par les fuyards étoit déja en ſûreté, lorſqu'il apprend que ſon pere eſt entre les mains des ennemis. Il retourne auſſi-tôt & pouſſant ſon cheval au travers des eſcadrons les plus épais, s'ouvrant paſſage à grands coups de ſabre, il apperçoit ſon pere qu'on emmene priſonnier. A cette vue ſon courage devient fureur; ne ménageant pas plus ſa vie que celle des ennemis, il court à lui tête baiſſée; & frappant à droite & à gauche, au travers de mille bras levés ſur ſa tête, il fait des efforts incroyables pour parvenir à ſon pere. Il étoit près de l'atteindre, lorſque percé de coups lui & ſon cheval, il tombe par terre. On l'environne, & comme le ſang dont il étoit couvert, le rendoit méconnoiſſable, on s'efforce de lui arracher ſon caſque pour

MICHEL VII. An. 1073.

lui couper la tête. Cet affreux ſpectacle rend à ſon pere les forces qu'il avoit perdues ; il ſe dégage avec violence de ceux qui l'entourent, il s'élance vers Andronic, & ſe jettant ſur ſon corps, mêlant ſon ſang à celui de ſon fils : *arrêtez barbares*, s'écrie-t-il, *c'eſt mon fils, c'eſt Andronic.* A ce cri la fureur s'arrête, on releve le Céſar, on fait Andronic priſonnier ; & le pere ſauva la vie à ſon fils, qui couroit à la mort pour lui rendre la liberté.

X. Andronic priſonnier eſt renvoyé à Conſtantinople.

Cette victoire mit Ourſel en poſſeſſion de toutes les villes voiſines du fleuve Sangar, & lui éleva tellement le courage qu'il oſa former le projet de ſe rendre maître de l'Empire. Arrivé en Bithynie il s'empare d'un château de l'Empereur ſitué ſur la pente du mont Sophon, & campe au pied de la montagne. Il affectoit de rendre au Céſar de grands honneurs, & donnoit les ſoins de la plus tendre amitié à la guériſon d'Andronic, dangereuſement malade de ſes bleſſures. Le Céſar très-affligé de l'état de ſon fils, obtint d'Ourſel la permiſſion de

de le faire transporter à Constantinople, à condition qu'en échange on lui mettroit entre les mains les deux fils d'Andronic, Michel & Jean Ducas encore en bas âge. On fit donc venir au camp d'Oursel ces deux enfans, accompagnés chacun d'un Eunuque pour les servir. Ils furent logés dans le château sous bonne garde. L'Eunuque de Michel nommé Léontace forma le dessein de les sauver. Il choisit pour cet effet une nuit obscure, & convint avec un paysan du voisinage de l'heure à laquelle il se trouveroit hors du château pour les conduire à Nicomédie. Ayant averti son camarade qui devoit le suivre avec son maître, il dérobe les clefs du château, observe le moment auquel les gardes étoient endormis, & sort avec Michel sans être apperçu. Mais l'autre Eunuque qui le suivoit de près, ayant fait quelque bruit en passant, la garde s'éveille & l'arrête. On court à la chambre des deux Princes; on n'y trouve ni Michel ni Léontace. On se jette sur l'Eunuque de Jean pour lui faire dire ce que l'autre Prin-

MICHEL VII. An. 1073.

ce eſt devenu. Il ſe laiſſe meurtrir de coups & même rompre les jambes plutôt que de rien découvrir. Les gardes déſeſpérant de vaincre ſa conſtance, font monter à cheval pluſieurs d'entr'eux pour courir après Michel. Mais Léontace & le conducteur avertis par les cris qu'ils entendoient, & ſe doutant bien qu'ils alloient être pourſuivis, avoient quitté le grand chemin; & portant tour à tour le jeune Prince qui ne pouvoit courir aſſez vîte, ils le tranſporterent ſur une montagne, où ils le tinrent caché dans des bruyeres, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû paſſer & repaſſer ceux qui le cherchoient. Etant alors ſortis de leur retraite, il arriverent au point du jour à Nicomédie.

XI. Jean Céſar fait Empereur par Ourſel.

Nicéphorize ſembloit fort affligé de voir un étranger rebelle triompher de toutes les forces de l'Empire. Mais ſon plus grand regret étoit que le Céſar ne fût que priſonnier & Andronic bleſſé. Il auroit ſouhaité l'extinction entiere de cette famille. Conſtantin Ducas reſtoit encore, & ſes belles qualités ne le rendoient pas moins redou-

table au Miniſtre. Nicéphorize conſeilla au Prince de l'envoyer venger ſon pere & ſon frere, & Conſtantin s'y portoit de lui-même avec toute l'ardeur d'une ame ſenſible. Après avoir reçu l'ordre de l'Empereur, il ſe retira le ſoir chez lui pour ſe préparer à partir le lendemain, & le perfide Miniſtre comptoit beaucoup ſur la valeur d'Ourſel pour le débarraſſer encore de ce rival incommode. Peut-être même mit-il en œuvre un moyen encore plus prompt & plus ſûr : du moins c'eſt un ſoupçon que les circonſtances font naître, & que le caractere de Nicéphorize permet de hazarder, quoique les Hiſtoriens n'en diſent rien. Cette nuit même une colique violente, que tout l'art des Médecins ne put calmer, emporta rapidement ce Prince aimable, qui ne vivoit plus au point du jour. Ce fut pour le Céſar un ſurcroît d'affliction. Mais Ourſel que les ſuccès rendoient aſſez hardi pour tout entreprendre, conçut un projet de la plus profonde politique pour parvenir à ſe faire Empereur. Il crut que le moyen le plus

MICHEL VII. An. 1073.

efficace étoit de diviser la famille Impériale & de l'armer contre elle-même. Il résolut donc d'opposer le César Jean à Michel, & de lui donner le titre d'Empereur, bien persuadé qu'après s'être servi de l'oncle pour détruire le neveu, il n'auroit pas de peine à ruiner sa propre créature. Jean n'écouta la proposition qu'avec répugnance. Forcé enfin par le vainqueur qui ne lui laissoit à choisir que la couronne ou la mort, il envoya des émissaires secrets à Constantinople pour sonder la disposition des esprits, & il n'apprit pas sans quelque plaisir qu'il avoit bon nombre de partisans dans la ville & à la cour. Sur cette assurance il consentit à recevoir le titre d'Auguste, & fut proclamé à la tête de l'armée.

XII. Le César & Oursel défaits & pris par les Turcs.

Cette nouvelle mit l'allarme dans la cour Impériale. Oursel marchoit vers le Bosphore. Arrivé à Chrysopolis il met le feu à la ville. Les flammes qu'on apperçoit de Constantinople, redoublent la terreur. L'Empereur plus effrayé que personne, fait offrir à Oursel la dignité de Curopa-

late, & lui envoye ſa femme & ſes enfans pour l'engager à mettre bas les armes. Mais en même-temps Nicéphorize plus inquiet pour lui-même que pour ſon maître, comptant peu ſur les forces de l'Empire, traitoit avec les Turcs pour en obtenir du ſecours. Ils avoient alors en Cappadoce une armée de cent mille hommes commandée par un vaillant Capitaine nommé Tutac. A force d'argent & de promeſſes Nicéphorize le détermine à venir combattre Ourſel, qui après avoir brûlé Chryſopolis étoit retourné au mont Sophon, où il ne ſongeoit qu'à faire ſes préparatifs pour paſſer le Boſphore, & ſe rendre maître de Conſtantinople. Rempli de ſon projet, il ne penſoit nullement aux Turcs, qu'il croyoit fort éloignés. Mais Tutac, auſſi-tôt après la concluſion de ſon traité avec Nicéphorize, s'étoit mis en marche; & faiſant grande diligence il étoit déja en Bithynie, lorſqu'Ourſel le croyoit encore aux extrêmités de l'Empire. On apperçoit du camp des Francs un parti de Turcs, qui ne ſembloit être que de

MICHEL VII.
An. 1073.

MICHEL VII. An. 1073.

cinq ou six mille hommes. Oursel fait aussi-tôt prendre les armes à ses troupes, malgré le César qui lui conseilloit de faire auparavant reconnoître les environs. Il méprise ces précautions timides, & tombe avec toutes ses forces sur cette troupe ennemie, dont une partie est renversée du premier choc. Le reste prend la fuite. Oursel les poursuit sans relâche au travers des vallons & des défilés, sans s'appercevoir qu'il laisse derriere lui la plus grande partie de ses troupes qui n'ont pû franchir ces passages presque impraticables. Il n'étoit suivi que du César & d'un petit nombre de chevaux fatigués & hors d'haleine, lorsqu'il découvre la grande armée des Turcs, qui venoit à lui. La fuite étoit impossible : quoique surpris il ne perd pas courage. Tous les chevaux sont abattus par une grêle de flêches, & les cavaliers à pied & la plûpart blessés disputent opiniâtrément ce qui leur reste de vie. Oursel & le César enveloppés de toutes parts se battent en désespérés ; enfin ils sont forcés de se rendre prisonniers. Les

Francs qui échapperent de ce combat se sauverent dans le château du mont Sophon, où la femme d'Oursel étoit retirée. Elle n'eut rien de plus pressé que de racheter son mari, & prévint ainsi l'Empereur qui n'auroit rien épargné pour se rendre maître de ce formidable ennemi. Le César demeura entre les mains des Turcs, qui l'emmenerent avec eux dans la haute Phrygie. L'Empereur ne l'y laissa pas long-temps; il paya sa rançon, & l'on ignore quel traitement lui préparoit Nicéphorize. Le César qui n'en attendoit que des cruautés, prit le parti de s'y soustraire en se faisant Moine. Ce fut sous cet habit qu'il vint rendre graces à l'Empereur, & le Prince en témoigna du regret; marque très-équivoque des dispositions d'une ame, qui ne recevoit de mouvement que de son Ministre.

MICHEL VII. An. 1073.

XIII. Paléologue défait par Oursel.

Cependant Oursel ayant recouvré sa liberté, s'étoit retiré dans le Pont, & avec les troupes qu'il avoit rassemblées il s'emparoit des places, & ravageoit le territoire d'Amasée & de Néocésarée, dont il exigeoit de fortes

MICHEL VII. An. 1073.

contributions. L'Empereur eut recours au Prince des Alains dont les Etats confinoient avec la province de Pont. Il étoit par son mariage allié de ce Prince. Il lui envoya Nicéphore Paléologue pour lui demander des troupes que l'Empire prendroit à sa solde. Paléologue eut permission de lever six mille hommes, avec lesquels il marcha contre Oursel. Ces barbares ne montroient qu'ardeur & obéissance jusqu'au jour qu'ils devoient recevoir la paye convenue. Mais alors Paléologue leur ayant annoncé par un discours fort pathétique qu'il manquoit d'argent; pour toute réponse ils s'en allerent, & le laisserent avec quelques foibles milices de la province. Oursel instruit de son embarras ne tarda pas de le tailler en pieces & de l'obliger à fuir de ville en ville.

XIV. Oursel livré par les Turcs à Alexis.

Depuis que Michel étoit sur le trône, ses armées n'avoient éprouvé que des défaites. Ses Généraux toujours battus tantôt par les Turcs, tantôt par Oursel, avoient perdu la confiance & du Prince & des soldats. Un seul Officier s'étoit signalé dans

toutes les rencontres, soit par sa valeur, soit par son adresse, & c'étoit le plus jeune de tous. Toutes les troupes demandoient pour Chef Alexis qui n'étoit âgé que de vingt-cinq ans, & il fallut que Nicéphorize, quoique mal intentionné à l'égard des Comnènes, l'employât dans cette occasion. On l'envoya donc contre Oursel, mais sans argent & sans soldats. L'estime qu'il s'étoit acquise lui procura l'un & l'autre. Il se trouvoit trop foible pour se mesurer avec l'ennemi : au défaut de forces il mit en œuvre toutes les ruses de la guerre; embuscades, surprises, feintes de toute espece; c'étoit par ces moyens qu'il désespéroit un adversaire bouillant & impétueux, qui ne cherchoit qu'à combattre. De plus, Alexis par sa douceur & sa clémence enlevoit au Normand non-seulement les places qui s'empressoient de se rendre à lui; mais le cœur même de ses propres soldats, dont il épargnoit le sang lorsqu'ils tomboient entre ses mains. Oursel se voyant affoiblir par la perte des contributions qui faisoient sub-

MICHEL VII. An. 1073.

MICHEL VII. An. 1073.

ſiſter ſon armée, eut recours aux Turcs. Apprenant que Tutac s'avançoit vers la frontiére avec de grandes troupes, il lui envoye d'abord des députés, & ſe hazarde enſuite à l'aller trouver lui-même pour conférer avec lui. Il lui propoſe de joindre leurs forces pour achever la conquête de tout ce que les Grecs poſſédoient en Aſie. Le traité ſe conclud, & Ourſel ſe ſépare avec promeſſe d'amener inceſſamment ſes troupes au camp des Turcs. Alexis inſtruit de cette dangereuſe alliance, ſe hâte de la rompre. Il envoye à Tutac des préſens de grande valeur, & lui fait dire qu'il a des ſecrets importans à lui communiquer, & qu'il le prie de lui envoyer un homme de confiance auquel il puiſſe s'ouvrir. La réputation d'Alexis, & plus encore ſes préſens, diſpoſent le Général Turc à l'écouter. Il lui dépêche un de ſes Officiers, qui fut bien-tôt gagné par les graces inſinuantes & par les libéralités du Général Grec. Alexis lui perſuade *qu'Ourſel eſt l'ennemi du Sultan autant que de l'Empereur : que la crainte ſeule le*

jette en ce moment entre les bras des Turcs, auxquels il a fait tant de maux: que son dessein n'est que de gagner du temps, & qu'à la premiere occasion il trahira leur alliance: qu'il est de la prudence des Turcs de prévenir sa perfidie: qu'en le livrant entre les mains d'Alexis, Tutac se procureroit à lui-même & au Sultan son maître deux grands avantages, une somme d'argent telle qu'il la demanderoit, & l'amitié de l'Empereur dont la reconnoissance seroit sans bornes. Ces insinuations auxquelles les largesses d'Alexis donnoient une nouvelle force, mirent le député dans ses intérêts. Il promit de déterminer Tutac à livrer Oursel. On convint des conditions; & Tutac aussi avare que vaillant ne se rendit pas difficile. Alexis lui envoya des ôtages pour répondre de la somme promise. Oursel étant revenu au camp des Turcs, est reçu avec bienveillance. Tutac l'invite à souper, & pendant le repas il se saisit de sa personne, le fait enchaîner & transporter dans Amasée, où résidoit Alexis.

MICHEL VII. An. 1073.

MICHEL VII. An. 1073.

XV. Alexis demande en vain de l'argent aux principaux d'Amasée, pour payer la rançon d'Ourfel.

On étoit convenu d'un terme assez court, dans lequel la rançon d'Ourfel devoit être payée : autrement, le Général Grec s'étoit engagé à le remettre entre les mains des Turcs. Alexis dépourvû d'argent n'en pouvoit tirer que des plus riches habitans d'Amasée. Il les convoque & leur représente quel avantage c'est pour eux & pour toute la province de Pont, d'être délivrés des ravages d'Ourfel ; quel danger au contraire il y auroit à le laisser échapper. » Il dépend de » vous, leur dit-il, d'assurer votre » repos. Je manque d'argent, & le » Turc ne me laisse pas le temps d'en » aller chercher à Constantinople. Si » je ne puis payer la rançon au terme » marqué, il faudra lui rendre Ourfel, qui trouvera bien-tôt moyen » de se tirer de ses mains. Sauvez-» vous, sauvez vos concitoyens par » une générosité dont vous serez les » premiers à recueillir les fruits. Prê» tez l'argent nécessaire ; avancez seu» lement à l'Empereur une partie des » sommes que ce barbare vous auroit » bien-tôt arrachées par ses ravages &

» ses contributions, s'il recouvroit la » liberté. L'honneur d'avoir servi l'E- » tat vous tiendra lieu d'un noble in- » terêt ; & le Prince non content de » vous rembourser, ne se croira quit- » te envers vous, qu'après vous avoir » comblés de toutes les faveurs que » pourra imaginer son auguste recon- » noissance.

MICHEL VII. An. 1073.

XVI. Il s'adresse au peuple, & il réussit.

Cet amour de la patrie qui avoit autrefois dépouillé les Dames Romaines de tout ce qu'elles avoient de précieux pour secourir la république épuisée, ne subsistoit plus. Les principaux d'Amasée plus attachés à leurs richesses que susceptibles de sentimens de gloire, ne répondoient que par des refus. *Oursel*, disoient-ils, *ne leur avoit jamais fait aucun mal ; il falloit le mettre en liberté. Qu'avoient-ils besoin d'acheter à leurs dépens un triomphe pour Alexis ? Cette promesse de remboursement n'étoit qu'un appât trompeur : dans le désordre où se trouvoient les affaires de l'Empire, l'argent sorti de leurs mains, n'y reviendroit jamais.* Il se répandent dans la ville & soulevent les habitans en

MICHEL VII. A.1073.

leur faiſant entendre qu'Alexis veut faire payer à la ville d'Amaſée l'honneur qui lui reviendra de conduire Ourſel priſonnier à Conſtantinople. Le peuple accourt à la grande place : on crie de toutes parts, *liberté, liberté à Ourſel.* Alexis intrépide, malgré ſa jeuneſſe, ne craint point de s'expoſer au milieu de cette multitude mutinée ; il l'étonne par ſa hardieſſe ; il monte ſur un lieu élevé, & fixant ſes regards ſur les ſéditieux : »Citoyens, dit-il, écoutez-moi. N'auriez-vous des oreilles que pour ces » ames avares, qu'un vil interêt porte » à ménager leurs richeſſes en prodiguant votre ſang ? Ourſel eſt entre » nos mains : vous avez éprouvé ſes ravages, dont vos Magiſtrats ont bien » ſû ſe racheter par des conventions » ſecrettes, lui vendant pour ſe ſauver » eux-mêmes vos campagnes, vos » troupeaux, votre ſalut & celui de » vos femmes & de vos enfans. Laiſſez échapper des fers ce Lion furieux, que ſa captivité aura encore » irrité ; renvoyez-le à Tutac, & ces » deux barbares joints enſemble réu-

» niront ſur vous avec les maux qu'ils
» vous faiſoient ſéparément, ceux
» qu'ils ſe faiſoient l'un à l'autre. Vos
» Magiſtrats ne courront aucun riſ-
» que, aſſez riches pour acheter
» d'Ourſel la conſervation de leur
» fortune, aſſez appuyés des partiſans
» qu'ils ont à la Cour, pour perſua-
» der au Prince, ſi Amaſée eſt ſacca-
» gée, que ce ſera la faute de votre
» lâcheté; ſi elle ne l'eſt pas, que ce
» ſera l'effet de leur courage & de
» leur attention à vous contenir. Vous
» aurez donc ſeuls reſſenti toutes les
» calamités de la guerre, & ſeuls au
» lieu de récompenſe vous demeure-
» rez chargez de diſgraces & d'infa-
» mie. Rachetez-vous de tous ces pé-
» rils, en avançant la ſomme que les
» Turcs demandent ſans délai; l'Em-
» pereur ne tardera pas à l'acquitter.
» Quel honneur pour Amaſée! Quel
» avantage pour vous tous! Retirez-
» vous dans vos maiſons & délibérez
» avec vos femmes & vos enfans, le-
» quel des deux eſt préférable de gar-
» der par avarice un argent que vous
» ne perdrez de vue que pour peu de

MICHEL VII. An. 1073.

» temps, ou d'assurer la vie & le » repos de vos familles «. Ce discours changea les esptits. On se sépare en approuvant la proposition d'Alexis. Dès le lendemain on contribue chacun selon ses moyens. Les riches craignant d'être forcés, ouvrent enfin leurs trésors, & la rançon est envoyée à Tutac qui relâche les ôtages.

XXII. Oursel est amené à Constantinople.

Les principaux d'Amasée honteux & mécontens continuoient de répandre des discours séditieux. Pour se venger d'Alexis, ils insinuoient au peuple qu'ayant payé la rançon du prisonnier, ils devoient en être les gardiens; que ce seroit le gage de leur créance, & qu'il falloit le tirer des mains du Général Grec. Alexis connoissant l'inconstance du peuple & combien il est facile de rallumer une sédition nouvellement éteinte, s'avisa d'une ruse pour persuader aux habitans que c'en étoit fait du malheureux Oursel, & qu'il étoit réduit à un tel état qu'on n'en pouvoit plus tirer aucun avantage. Il ne vouloit pas prévenir le jugement de l'Empereur, & d'ailleurs sa douceur naturelle le ren-

doit incapable d'un traitement cruel. Il se contenta donc de feindre. La vue du bourreau qu'il fit venir chez lui avec les instrumens du supplice, & les cris d'Oursel qui se prêtoit au stratagême, annonçoient aux habitans qu'on crevoit les yeux au prisonnier, & le spectacle d'Oursel même, qu'on fit paroître le lendemain en public avec un bandeau sur les yeux, acheva de le persuader. On en murmura le reste du jour, & le lendemain on n'y pensa plus. Cependant le Général s'occupoit à reprendre les places dont les Francs étoient encore maîtres. Il en vint à bout en peu de temps. Des Lieutenans d'Oursel les uns se rendirent à composition, les autres prirent la fuite; & la paix étant entiérement rétablie dans la province de Pont, Alexis partit pour Constantinople avec son prisonnier, que toute l'Asie croyoit aveugle. Arrivé en Paphlagonie il dissipa un parti de Turcs, qui avoit pénétré jusqu'en ce pays, & rentra enfin dans Constantinople avec la gloire de n'avoir pas fait perdre une goutte de sang à l'Empire

MICHEL VII. An. 1073.

pour le rendre maître d'un rebelle, qui en avoit tant fait répandre aux autres Généraux. Ourſel ne trouva pas dans l'Empereur la même clémence que dans Alexis. On le fit battre à coups de nerfs de bœuf & jetter dans un cachot ténébreux, où il ne recevoit de ſoulagement que de l'humanité du généreux Alexis.

XVIII Iſaac Gouverneur d'Antioche.

Vers ce même-temps tout étoit en trouble dans Antioche. Joſeph Tarchaniote qui en étoit Duc étant mort, Philarete dont j'ai parlé ſous le regne de Diogène, homme ſans mérite, mais entreprenant & factieux, travailloit à s'emparer de ce gouvernement ſans y être nommé par le Prince, & ſes partiſans ſoulevoient le peuple. Pour calmer ce tumulte on fit partir Iſaac frere d'Alexis; & comme on ſoupçonnoit le Patriarche Emilien d'entrer dans ce complot, Iſaac eut ordre d'envoyer ce Prélat à Conſtantinople. Il y réuſſit par ruſe, & demeura maître de la ville. Mais le feu de la ſédition ſe ralluma bien-tôt; on prit les armes, on maſſacra les gardes du Gouverneur, on pilla les maiſons

Michel VII. An. 1073.

des Magistrats. Isaac renfermé dans la citadelle envoya demander du secours dans les villes voisines, & à l'aide des troupes qui lui arriverent, il réduisit les séditieux; ce qu'il ne put faire sans verser beaucoup de sang. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie, qu'il apprit qu'une armée de Turcs entroit en Syrie. Il marcha contre eux avec Constantin, fils de l'Empereur Diogène, qui avoit épousé Théodora sœur d'Isaac & d'Alexis Comnène. Isaac ne fut pas plus heureux cette année, qu'il ne l'avoit été l'année précédente contre les mêmes ennemis. Malgré les efforts de son courage, il fut pris après avoir été blessé de plusieurs coups. Constantin fut tué dans le combat. Les habitans d'Antioche pour réparer le crime de leur rébellion, s'empresserent de payer les vingt mille pieces d'or que les Turcs demandoient pour la rançon du prisonnier. Isaac de retour mit tout en œuvre pour en témoigner sa reconnoissance, & rien ne put altérer dans la suite la concorde du Gouverneur & des habitans. Oursel étant

MICHEL VII. An. 1074.

chargé de fers, & les Turcs occupés de guerres civiles, l'Empire n'avoit plus d'autre ennemi que le Ministre Nicéphorize.

XIX. Révolte des Bulgares. *Scyl. p.* 850, *& seqq.* *Zon. p.* 288. *Bry. l.* 3. *c.* 1, 2, 3. *Du Cange fam. Sclav. pag.* 280, 281.

L'avarice insatiable de ce cruel exacteur fit perdre patience aux Bulgares. Comme ils ne pouvoient se faire écouter du Prince, qui n'avoit d'oreilles que pour les leçons de Psellus, ils s'adresserent à Michel, Roi de Servie; ils le conjurerent de les tirer d'esclavage & de leur donner pour Roi son petit fils Bodin. Depuis Constantin Monomaque l'alliance des Rois de Servie avec l'Empire ne s'étoit point démentie. Mais Michel n'estimoit ni ne craignoit assez un Empereur purement titulaire, pour rejetter l'offre d'un nouveau Royaume. Bodin partit avec une escorte de trois cens Serves, & se rendit à Prisdianes près de Scupes, où l'attendoient les principaux des Bulgares. Il fut proclamé Roi à son arrivée. Nicéphore Carantène, Duc de Bulgarie, n'eut pas plutôt appris ce soulévement, qu'il marcha vers Prisdianes avec ce qu'il avoit de troupes. Il se préparoit à com-

MICHEL VII. An. 1074.

battre, lorſqu'il vit arriver un ſucceſſeur. C'étoit Damien Dalaſsène, auſſi inſolent qu'étourdi, qui non content de l'accabler d'injures s'emporta contre toute l'armée, traitant les ſoldats de poltrons & de lâches. Après les avoir ainſi encouragés, il livra bataille, & fut défait & pris avec grand nombre d'Officiers, entre leſquels étoit un Lombard, que les Grecs ſelon leur maniere nommoient Longibardopule, comme ils avoient nommé Francopule, Hervé Capitaine François. Le camp fut pillé, & il ne reſta de toute cette armée que quelques fuyards, dont la plûpart furent aſſommés par les payſans du voiſinage. Pour chaſſer les Grecs de toute la Bulgarie, Bodin partagea ſon armée en deux corps; l'un à ſa ſuite marche à Nyſſa; l'autre ſous la conduite de Petril qui tenoit le premier rang après lui, prend le chemin de Caſtorie, où les Seigneurs fideles à l'Empire s'étoient retirés avec Marien Gouverneur d'Achride. Petril campoit devant Caſtorie & ſe diſpoſoit à l'attaquer, lorſque les aſſiégés ſortant avec

MICHEL VII. An. 1074.

furie, taillent en pieces toutes ses troupes, & l'obligent de s'enfuir par des montagnes impraticables, qu'il traversa sans cesser de courir, jusqu'à ce qu'il eut gagné la Servie. Son Lieutenant Général fut pris & conduit à l'Empereur.

XX. Défaite & prise du nouveau Roi.

Bodin fut d'abord plus heureux. La plûpart des places lui ouvroient leurs portes, & celles qui refusoient de le reconnoître, en étoient punies par le ravage de leur territoire. La Bulgarie étoit perdue, si Nicéphorize qui connoissoit les gens de mérite, mais qui ne vouloit pas toujours les employer, n'eût fait partir Saronite avec une armée composée en grande partie de Francs & de Macédoniens. Saronite marcha d'abord à Scupes, & s'en étant rendu maître sans beaucoup de peine, après avoir gagné le Gouverneur de la ville, il y logea ses troupes: mais bien-tôt le Gouverneur se repentant d'avoir trahi son maître, voulut réparer sa faute. Il fit savoir à Bodin que les Impériaux n'étoient pas sur leurs gardes, & que s'il venoit les attaquer, il n'en échapperoit pas un

ſeul. Sur cet avis Bodin ſort de Nyſſa, & après avoir traverſé des campagnes couvertes de neige, car c'étoit au mois de Décembre, il ſe voit tout-à-coup attaqué par l'armée de Saronite, qui étant averti de ſa marche s'avançoit au-devant de lui. Ses troupes ſurpriſes & fatiguées font peu de réſiſtance; elles ſont taillées en pieces; il eſt lui-même fait priſonnier & envoyé à l'Empereur. On le conduiſit en Syrie, afin d'y être gardé plus ſûrement ſi loin de ſon pays. Mais ſon ayeul Michel ne perdit pas l'eſpérance de l'enlever aux Grecs. Il y réuſſit par le moyen de quelques navigateurs Vénitiens, qui le ramenerent en Servie, où il régna dans la ſuite.

MICHEL VII. An. 1074.

La défaite & la priſe de Bodin ne calma pas les troubles de la Bulgarie. Longibardopule s'étoit fait aimer de la fille du Roi de Servie, & à l'aide de cette Princeſſe il avoit ſû tellement captiver le Roi lui-même, que de ſon priſonnier il étoit devenu ſon gendre. Elevé à ce haut degré d'honneur, il avoit toute la confiance du Prince. Une ſi brillante fortune attira en Ser-

An. 1075. XXI. L'Empereur veut donner à Bryenne le titre de César.

MICHEL VII. An. 1075.

vie grand nombre d'avanturiers Lombards, qui aimoient mieux abandonner leur partie, que d'y vivre sous la dure domination des Princes Normands. De ces étrangers réunis aux Serves, Michel forma une armée, dont il donna le commandement à son gendre. Longibardopule à la tête de ces troupes reprit plusieurs places, & tint en échec Saronite, qui n'avoit pas assez de forces pour le combattre. Ce n'étoit pas trop de la présence même de l'Empereur pour terminer une guerre si importante, & tout l'Empire l'appelloit à cette expédition : on se souvenoit de Bulgaroctone. Mais le Prince qui préféroit au soin de ses Etats les occupations subalternes de sa foible littérature, songeoit à se donner un Lieutenant avec le titre de César. Il ne le trouvoit pas dans sa famille. Un fils nommé Constantin, qu'il avoit dès sa naissance décoré du diadême, étoit encore au berceau. Ses deux freres Andronic & Constantin auroient pû abuser de ce titre, attaché autrefois à l'héritier présomptif, & frustrer son fils de la succession.

MICHEL VII. An. 1075.

ſucceſſion. Son couſin Andronic n'avoit pû guérir de ſes bleſſures & étoit attaqué d'hydropiſie. Michel par le conſeil de ſes plus intimes confidens jetta les yeux ſur Nicéphore Bryenne: il ſavoit la guerre, & ſes autres qualités ſembloient le rendre digne de cette place éminente. Nicéphorize ne s'y oppoſoit pas; il eſpéroit ſe rendre maître de ſon eſprit; & il ſentoit bien, qu'au défaut du Prince, qui n'étoit compté pour rien, il avoit beſoin d'un nom dont il pût s'appuyer, & ſur lequel il pût rejetter tout l'odieux de ſes injuſtices. On mande Bryenne qui étoit pour lors dans Andrinople ſa patrie: mais avant ſon arrivée l'Empereur changea d'avis. Il fit part de ſon deſſein au grand Amiral Conſtantin, neveu du Patriarche Michel Cérulaire. Ce courtiſan délié & ambitieux, qui portoit ſes vues juſqu'au Trône, regardant l'élévation de Bryenne comme un obſtacle à ſes projets, feignit d'abord d'approuver le parti que prenoit l'Empereur; & aux louanges dont il combla Bryenne, il ajouta, *que le Prince ne pouvoit mieux*

MICHEL VII. An. 1075.

choisir s'il s'ennuyoit de porter la couronne ; qu'il ne seroit pas difficile d'engager un homme tel que le nouveau César à la faire passer sur sa tête. Cet éloge meurtrier fit trembler le timide Michel, qui craignoit jusqu'à son ombre. Il ne fut plus question du César ; & lorsque Bryenne fut arrivé, le projet se réduisit à le nommer Duc de Bulgarie, avec ordre d'en chasser les Serves & les Esclavons.

XXII. Exploits de Bryenne.

Bryenne répondit parfaitement à ce qu'on espéroit de sa capacité & de son courage. En peu de temps il obligea les Serves de vider le pays, & il fit rentrer la Bulgarie dans l'obéissance. Mais les Croates inquiétoient l'Illyrie par leurs incursions ; & les Normands d'Italie ayant armé plusieurs vaisseaux infestoient la mer Adriatique. Pour arrêter ces brigandages, Bryenne reçut ordre de passer à Dyrrachium, capitale de l'Illyrie. Dès qu'il y fut arrivé, il alla chercher les Croates campés dans des lieux de difficile accès ; & comme il craignoit le même accident, qui avoit détruit trente-trois ans auparavant l'armée de Mi-

chel, Gouverneur de Dyrrachium, il se fit accompagner de quantité de pionniers pour élargir les chemins & faciliter les passages. Toute la difficulté étoit d'atteindre les ennemis ; il fut aisé de les vaincre. Après leur défaite toutes les villes de cette contrée se rendirent, donnerent des ôtages, & reçurent garnison. De retour à Dyrrachium, Bryenne entreprit de réprimer les pirates Normands, qui troubloient la navigation & venoient insulter les côtes. Il arma plusieurs trirêmes, qui donnerent la chasse à ces Corsaires, en coulerent plusieurs à fond, prirent les autres, & nétoyerent entiérement le golfe Adriatique.

MICHEL VII. An. 1075.

XXIII. Révolte de Nestor. *Scyl. p. 853. Zon. tom. II. p. 288.*

Pendant ce même-temps Constantinople étoit en allarmes. L'armée de Bryenne qui avoit reconquis la Bulgarie, étoit composée de Macédoniens, d'Allemands, de Francs & de Patzinaces. Ces derniers marchoient sous la conduite d'un chef particulier nommé Tat. En saccageant la ville de Prespa, où étoit un Palais des anciens Rois de Bulgarie, on avoit pillé une Eglise célebre, sans épargner les vases

MICHEL VII. An. 1075.

sacrés, qui étoient devenus la proye des soldats. Bryenne les avoit forcés de rendre ce butin sacrilége, ce qu'il n'avoit pû exécuter sans exciter de grands murmures. Les Patzinaces surtout, la plûpart Payens, les autres Chrétiens grossiers & ignorans, souffroient avec chagrin de se voir arracher leur pillage. D'un autre côté les garnisons des villes qui bordoient le Danube, prétendoient avoir leur part du butin, comme ayant contribué au succès de l'expédition, en arrêtant les progrès des Serves & des Bulgares. Nestor, autrefois esclave de Constantin Ducas, parvenu depuis à la dignité de Chambellan, commandoit sous le titre de Duc toutes les troupes qui gardoient le Danube. Il entra dans le mécontentement de ses soldats, s'unit avec Tat, & tous deux ensemble marchent droit à Constantinople. Arrivés devant la ville ils demandent ce qu'ils appellent justice : c'étoit un dédommagement du butin dont ils se prétendoient frustrés. Pour toute réponse Nicéphorize confisque tous les biens de Nestor, & lui fait signifier

qu'il ait à mettre bas les armes. Neſtor plus irrité que jamais menace d'attaquer la ville, ſi l'Empereur ne ſe défait de Nicéphorize, l'ennemi de tous les gens d'honneur & le ſien en particulier. Le Miniſtre, plus adroit que Neſtor, gagne par de ſourdes pratiques pluſieurs Officiers du rebelle, & les engage à ſe ſaiſir de lui mort ou vif, & à le mettre entre ſes mains. Neſtor averti de ce deſſein prend l'épouvante, s'éloigne de Conſtantinople, va ravager la Thrace, la Macédoine, les frontiéres de la Bulgarie, & ſe retire chez les Patzinaces. Un grand nombre de ſoldats Macédoniens, qui n'avoient point pris de part à la révolte de Neſtor, crurent qu'ils ſeroient mieux écoutés. Ils vinrent donc à Conſtantinople ſe plaindre à l'Empereur même d'avoir été privés de leur récompenſe. Ils ne reçurent qu'un rebut outrageant & s'en retournerent en Macédoine le dépit dans le cœur, bien réſolus de ſe venger à la premiere occaſion, d'un Prince ingrat, qui ne penſoit que d'après un miſérable Eunuque.

MICHEL VII. An. 1075. XXIV. Côme succéde au Patriarche Xiphilin. *Scyl. p. 860. Zon. T. II. p. 290. Joel. p. 285. Oriens Christ. Tom. I. pag. p. 263. Anna. pag. 75.*

Le Patriarche Xiphilin mourut cette année, le second jour d'Août. Cette place éminente faisoit l'ambition de tout le Clergé de l'Empire. Le choix du Prince tomba sur celui auquel on pensoit le moins. Un Moine, nommé Côme, venu de Jérusalem, s'étoit fait estimer du Prince par sa vertu. Il n'avoit aucun autre titre qui le rendît recommandable. Mais celui-là devenoit plus rare & plus précieux de jour en jour. Côme très-peu instruit des sciences profanes ne connoissoit que les saintes Lettres, qui faisoient la regle de sa vie. L'Empereur qui ne voyoit gueres les objets que par un côté, le crut préférable à tous ceux que la naissance, le génie & le savoir distinguoient dans le Clergé de Constantinople.

An. 1076. XXV. La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constancin Ducas. *Scyl. p. 853. Zon. tom. II. p. 288.*

Les Grecs après tant d'efforts presque toujours malheureux pour conserver leur ancien domaine en Italie, en avoient enfin perdu l'espérance. Les Princes Normands avoient étendu leurs conquêtes d'une mer à l'autre. Robert Guiscard possédoit, avec le titre de Duc, la Pouille, la Cala-

bre, les principautés de Bari, de Salerne, d'Amalfi, de Surrente, les terres du duché de Bénévent dont il avoit abandonné la ville au ſaint Siége. Richard étoit maître de Capoue & de Gaëte. Il ne reſtoit à conquérir que le petit duché de Naples ; & quoique ce duché reconnût encore pour Souverains les Empereurs d'Orient, il avoit pris la forme d'une république gouvernée par ſes Ducs & par ſes Conſuls, qui profitant de la décadence de l'Empire, s'étoient peu-à-peu affranchis de toute dépendance. Le nom de Robert étoit devenu redoutable aux Grecs, & dans la crainte qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ſes vues ambitieuſes ſur la Grece, faute de pouvoir l'écraſer, ils voulurent s'en faire un ami. L'Empereur lui demanda une de ſes filles pour ſon fils Conſtantin ; & Robert ſe trouva honoré de cette alliance, dont les liens ſont toujours plus foibles que les intérêts politiques. La Princeſſe, à peine ſortie du berceau, fut tranſportée à Conſtantinople, où elle prit le nom d'Hélene. Le mariage ne pouvoit ſe

MICHEL VII.
An. 1076.

Anna. pag. 23. 27. 28. & ibi. Du Cange. Lup. protoſp. Theoph. inſt. reg. c. 13. Giann. hiſt. Nap. l. 10. c. 4.

MICHEL VII. An. 1076.

faire qu'après plusieurs années, & il ne se fit jamais. Constantin déja Auguste n'avoit encore que deux ans. On espéroit beaucoup de ce jeune Prince, & on vouloit croire que la nature lui avoit réservé tout ce qu'elle avoit refusé à son pere. On lui donna pour instituteur Théophylacte, Archevêque d'Achride, Prélat vertueux & savant, dont nous avons des Commentaires sur le nouveau Testament & sur plusieurs Prophetes. Tendrement attaché à son éleve, il composa pour lui un Ouvrage rempli de leçons utiles. Mais suivant le style ordinaire de ceux qui instruisent les enfans des Princes, il débute par des éloges si flatteurs, que le jeune Auguste devoit être tenté de croire qu'il n'avoit pas besoin d'instruction.

XXVI. Peste & famine à Constantinople. *Scyl. p. 856, 857. Zon. T. II. p. 289. Glyc. p. 330.*

Il n'est point d'événemens fâcheux dans l'histoire de ces siecles d'ignorance, qui ne soit précédé d'étranges pronostics. On vit alors à Constantinople un oiseau qui avoit trois pieds; il nâquit un enfant avec des pieds de bouc & un œil au milieu du front; deux soldats de la garde furent frappés du

MICHEL VII. An. 1076.

tonnerre ; les comètes se succédoient dans le ciel. Mais ce qui auroit mérité plus d'attention de la part du Ministre, ce fut une horrible peste accompagnée d'une cruelle famine, causée par une foule de malheureux qui vinrent alors inonder la ville. Toute l'Asie mineure étoit en allarmes. Les Turcs recommençoient leurs ravages ; & les habitans désertant les villes & les campagnes venoient de toutes parts se réfugier à Constantinople. On ne pouvoit rien attendre de l'Empereur, qui toujours occupé des leçons de Psellus écartoit les soins de son état comme une distraction importune. Mais Nicéphorize, au lieu de prendre aucune précaution pour nourrir cette multitude, & pour la préserver de la contagion qu'entraîne l'extrême misere, faisoit pour lui de l'indigence publique une nouvelle source de richesses. Plus meurtrier que la peste & la famine, il doubla le prix des vivres, dont il s'étoit rendu maître ; & sous prétexte que le trésor épuisé ne pouvoit suffire à soulager tant de misérables, il dépouilla les Eglises & en fit

MICHEL VII. An. 1076.

enlever tous les ornemens, qui ne tournerent qu'au profit de ſon avarice, plus difficile à raſſaſier que tout ce peuple affamé.

An. 1077. XXVII. Cauſes du ſoulévement de Bryenne. *Bry. l. 3. c. 4. 5.*

Les ſervices de Bryenne méritoient des récompenſes ; ils ne lui attirerent que des diſgraces. Des courtiſans jaloux le dépeignirent au Prince timide comme un ambitieux, qui aſpiroit à l'Empire. Michel en prit ombrage, & envoya en Illyrie un de ſes confidens nommé Euſtathe, avec ordre d'éclairer ſes démarches & de ſonder ſes diſpoſitions. Bryenne le reçut avec tant d'amitié & ſut ſi bien le gagner, qu'Eſtathe lui révéla le ſecret de ſa commiſſion. Une défiance ſi injurieuſe de la part de l'Empereur piqua vivement le Général, mais ſans lui faire encore oublier ce qu'il devoit à ſon Prince. Il délibéroit ſur les moyens de diſſiper ces injuſtes ſoupçons, lorſque Jean Bryenne ſon frere, & Baſilace guerrier eſtimé, qui venoient tous deux d'avoir quelque ſuccès contre les Turcs, étant de retour à Conſtantinople & ſollicitant une grace auprès de Nicéphorize, n'en reçu-

rent que des refus & des mépris. Ces deux Capitaines indignés de ce traitement, résolurent de se venger & de l'insensibilité du maître & de l'insolence du Ministre. Ils convinrent que personne n'étoit plus capable de remplir leur projet, que Nicéphore Bryenne, & qu'il falloit au plutôt le faire venir d'Illyrie. En attendant l'exécution ils se jurerent mutuellement un secret inviolable. Jean se retira dans ses terres en Thrace; Basilace ne sortit point de Constantinople. Peu de jours après un soldat Varangue, qui passoit par Andrinople, s'étant enivré dans une hôtellerie, se vanta hautement d'avoir commission d'assassiner Jean Bryenne. Jean en est aussi-tôt averti; il se saisit du soldat, le met à la torture, & après son aveu il lui fait couper le nez. Il mande à son frere qui étoit à Dyrrachium ce qui venoit d'arriver, & l'excite à la révolte. Nicéphore étoit dans une grande perplexité: prendre les armes, c'étoit troubler l'Empire; demeurer en paix, c'étoit s'exposer lui-même. Il flotta long-temps dans cette incertitude,

MICHEL VII.
An. 1077.

MICHEL VII. An. 1077.

malgré les sollicitations de son frere ; qui pendant ces délais travailloit efficacement à mettre dans son parti les principaux habitans d'Andrinople.

XXVIII. Inconstance de Basilace. *Bryl. l. 3. c. 7. 8.*

Dans cette ville se trouvoit alors un jeune Officier nommé Tarchaniote, fort attaché au Ministre, dont il espéroit sa fortune. Ayant découvert toute l'intrigue, il en écrivit à Nicéphorize, & lui demanda du secours pour étouffer dès sa naissance ce dangéreux complot, qui ne tarderoit pas d'éclatter. Nicéphorize, soit faute d'avoir des troupes prêtes, soit par négligence, ne fit aucune réponse. Quoiqu'étonné de ce mépris, l'Officier demeura fidele pendant quelques jours. Mais considérant le concert unanime de toute la ville en faveur de Bryenne, & le danger auquel il s'exposoit, il se refroidit insensiblement, & il écouta la proposition que Jean lui faisoit de s'allier ensemble par un mariage. Tarchaniote avoit une sœur parfaitement belle nommée Hélene ; il consentit à la donner pour femme au fils de Jean Bryenne. Cependant l'Empereur n'étant pas instruit de la liaison

de Basilace avec les Bryennes, le nomma Gouverneur d'Illyrie, & le fit partir avec des troupes pour Dyrrachium, avec ordre de se saisir de Nicéphore, s'il étoit possible, & de l'amener mort ou vif à Constantinople. Cette nouvelle détermina Bryenne à se mettre en marche. Basilace naturellement léger & inconstant avoit changé de parti; la commission dont il se trouvoit honoré, l'avoit réconcilié avec l'Empereur; il marchoit à Dyrrachium dans l'intention d'exécuter ses ordres. Il arrivoit à Thessalonique, lorsqu'il apprit que Nicéphore en approchoit avec des troupes fort inférieures aux siennes. Il ne balança pas à l'attaquer; mais il reconnut bien-tôt que le nombre des combattans ne décide pas de la victoire. Battu & mis en fuite il s'enferme dans la ville, & s'y voyant assiégé, il propose au vainqueur de renouveller avec lui le traité qu'il avoit fait avec son frere. Bryenne qui faisoit consister le succès de son entreprise dans la diligence, accepte le parti; & continue sa marche vers Andrinople. Il ren-

MICHEL VII. An. 1077.

MICHEL VII. An. 1077.

contre en chemin ſon frere, qui lui amenoit toutes les troupes de Thrace & de Macédoine, dont il avoit gagné les Officiers. Jean lui apportoit en même-temps les ornemens de la dignité Impériale, & le preſſoit de s'en revêtir. L'armée faiſoit les mêmes inſtances. Nicéphore toujours irréſolu demanda juſqu'au l'endemain, pour délibérer avec les Officiers ſur le parti le plus conforme à l'intérêt commun.

XXIX. Bryenne ſe déclare Empereur. Bry. l. 3. c. 9, 10.

Malgré ſon éloignement pour la guerre civile ; un événement imprévu l'obligea le lendemain d'accepter le titre qu'il avoit refuſé juſqu'alors. L'armée étoit devant Trajanople, & les habitans fideles à l'Empereur ayant fermé les portes de la ville, ſe montroient ſur le haut des murs dans la réſolution de ſe bien défendre. Pluſieurs ſoldats de Bryenne s'en étant approchés, on commença par s'inſulter de part & d'autre, & des paroles on paſſa bien-tôt à ſe ſaluer mutuellement à coups de frondes. Le bruit en étant venu au camp, un plus grand nombre accourut, & l'on préparoit déja des échelles pour monter à l'aſ-

ſaut, lorſque Bryenne averti de ce tumulte envoya rappeller ſes ſoldats & les fit rentrer dans le camp. On diſtribua différens poſtes autour de la ville, pour prévenir les ſorties nocturnes. Bryenne avoit un fils déja Patrice, quoiqu'il fût à peine en âge de puberté. Ce jeune homme d'un caractere bouillant & haſardeux ſortit du camp la nuit ſuivante avec deux autres Officiers de ſon âge, dans l'intention de faire la ronde & de voir ſi les factionnaires faiſoient bonne garde. Les trouvant à leur devoir, il s'avança vers la ville; & s'étant apperçu que la garde dormoit ſur la muraille, il retourne au camp, fait porter des échelles, monte le premier ſuivi de quelques autres, & l'épée à la main il réveille les ſentinelles, leur ordonnant de proclamer Nicéphore Bryenne Empereur. Ceux-ci à demi endormis, ſe ſentant l'épée ſur la gorge, ne font point de réſiſtance. Les uns ſe précipitent du haut du mur; les autres obéiſſent & proclament en tremblant Bryenne Empereur. A leurs cris les habitans réveillés croyent la

MICHEL VII.
An. 1077.

MICHEL VII. An. 1077.

ville prise ; ils courent à la muraille non pas pour la défendre, mais pour demander quartier aux ennemis. Ils les supplient d'épargner la ville & le sang de tant d'innocens. Ils s'écrient tous qu'ils reconnoissent Bryenne ; que Bryenne est leur Empereur. Les soldats du camp attirés par le bruit qu'ils entendoient, vouloient monter à l'escalade ; le fils de Bryenne les en empêche ; il leur ordonne de se tenir au pied de la muraille, & de joindre leurs acclamations à celles des habitans. Dès le matin toute l'armée, les Officiers à la tête, environne la tente de Bryenne ; on le presse de prendre la pourpre. Après avoir encore résisté quelque-temps, il se rend enfin à leurs instances, & reçoit leurs hommages comme Empereur. C'étoit le troisieme d'Octobre. Il marche ensuite vers Andrinople sa patrie. Toutes les places sur son passage lui ouvrent leurs portes. Il est reçu avec de grands témoignages de joie, & après avoir rendu graces à Dieu dans l'Eglise de la sainte Vierge, il se retire dans sa maison pour tenir conseil. L'avis des Offi-

ciers fut qu'il ne devoit pas aller lui-même à Conſtantinople ; mais y envoyer un de ſes Généraux avec un corps de troupes ſuffiſant pour y jetter l'allarme ; qu'en même-temps il falloit députer au Prince pour lui propoſer le partage de l'autorité Souveraine, & faire agir auprès des Magiſtrats & des perſonnes en place, en leur montrant un acte en bonne forme, par lequel Bryenne s'engageoit à récompenſer par des penſions & des dignités ceux qui ſe déclaroient en ſa faveur.

MICHEL VII. An. 1077.

XXX. Jean Bryenne devant Conſtantinople. *Bry. l.* 3. c. 11. 12.

En conſéquence de cette délibération, Bryenne fit partir ſon frere, qu'il décora du titre de Curopalate & de grand Domeſtique. Jean ſe fit ſuivre d'une partie de l'armée, d'un grand corps de Patzinaces, & de ces Uzes qui depuis douze ans étoient établis en Macédoine, & devenus ſujets de l'Empire. Rhédeſte & Panium ſe rendent à lui. Il brûle Héraclée. Arrivé devant Conſtantinople il trouve le peuple de la ville très-diſpoſé à le recevoir. Tous les eſprits étoient tellement révoltés de la dureté du Gou-

MICHEL VII. An. 1077.

vernement, que les habitans qui bordoient le haut des murs, lui témoignoient leur joie, & lui tendant les bras l'invitoient à les délivrer de leurs Tyrans. Mais un accident fâcheux fit en un moment succéder une haine mortelle à cette affection générale. Jean étoit campé vis-à-vis la porte de Blaquernes, près l'Eglise de saint Côme & saint Damien. Quelques maraudeurs ayant passé le golfe de Céras sur un pont, se mirent à piller les maisons situées au-delà du golfe. Ses habitans s'étoient retirés dans la ville, où ils avoient transporté tous leurs effets. Les soldats n'y trouvant point de butin à faire, y mirent le feu. Dès que le Général s'apperçut de cette violence, il envoya saisir ces incendiaires & éteindre les flammes. On arriva trop tard; l'incendie avoit gagné tout le fauxbourg rempli de beaux édifices. Ce désastre mit le peuple en fureur: irrité de voir qu'on ne répondît aux marques de bienveillance que par des hostilités, il ne donna plus que des signes de colere & d'indignation. Jean n'ayant plus d'autre ressour-

ce que la force ouverte, prépara tout pour attaquer la ville.

MICHEL VII. An. 1077. XXXI. Il décampe. *Bry. l.* 3. *c.* 13. 14.

L'Empereur ayant bordé la muraille depuis le golfe jusqu'à la Propontide du peu de troupes qui se trouvoient alors à Constantinople, charge de la défense son frere Constantin & Alexis Comnène. Il tire Oursel de prison, & lui pardonne, à condition qu'il emploira son courage dans un danger si pressant. Ces trois guerriers dépourvus de soldats enrollent à la hâte ceux qu'ils rencontrent; ils y joignent leurs domestiques, & avec cette troupe tumultuaire ils courent à toutes les attaques. Alexis ayant observé un détachement ennemi, qui après avoir pillé la côte du golfe retournoit au camp avec son butin, fait ouvrir une porte, tombe sur les traîneurs, en enléve une vingtaine qu'il entraîne dans la ville, sans donner à leurs camarades le temps de les arracher de ses mains. C'étoit un mince avantage; cependant, comme si c'eût été une grande victoire, tout le peuple combloit Alexis de louanges; & Constantin en fut jaloux, jusqu'à lui faire de

MICHEL VII. An. 1077.

vifs reproches de n'avoir pas partagé avec lui l'honneur de cet exploit. Si la ville étoit foiblement défendue, elle étoit encore plus foiblement attaquée. Jean n'avoit pas les forces nécessaires pour une telle entreprise; & bien persuadé qu'il ne réussiroit qu'à fatiguer vainement ses soldats, il songeoit à la retraite. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour sauver son honneur, & il ne fut pas long-temps à le trouver. La nouvelle arriva qu'un gros parti de Patzinaces avoit traversé la Thrace & pénétré jusque dans la Chersonnèse, où il mettoit tout à feu & à sang. Il décampe aussi-tôt comme pour aller chercher ces barbares. Oursel sort après lui, l'atteint près d'Athyras, maltraite son arriere-garde & s'en retourne. Jean continue sa marche & rencontre les Patzinaces à leur retour. Il les taille en pieces & conduit à son frere un assez grand nombre de prisonniers. Bryenne profita de cette occasion pour mettre les Patzinaces dans son parti; il leur rendit leurs prisonniers, fit avec eux un traité d'alliance, & reçut en ôtages

plusieurs des principaux du pays.

Michel satisfait du zéle d'Alexis, lui accorda enfin son consentement pour un mariage, que ce jeune Seigneur désiroit avec passion. Il étoit déja veuf, ayant épousé dès sa premiere jeunesse une fille d'Argyre, qu'on croit être ce fils de Mel, dont il a été parlé au sujet des guerres d'Italie. Le César Jean qui vivoit dans un Monastere voyant son fils Andronic attaqué d'une maladie mortelle, & les deux fils d'Andronic, Michel & Jean Ducas encore en bas âge, songeoit à procurer un appui à sa famille. Andronic avoit trois filles, dont l'aînée Irène réunissoit toutes les graces de la beauté à l'esprit & à la vertu. Ils furent d'avis de la marier avec Alexis Comnène. La proposition fut très-bien reçue d'Alexis; mais il lui étoit difficile d'obtenir l'agrément de l'Empereur & plus encore celui de sa mere, dont les volontés étoient pour lui une loi inviolable. Les intérêts politiques divisoient les deux maisons. L'Empereur étoit fort éloigné d'allier Alexis à sa famille par un mariage

MICHEL VII. An. 1077.

XXXII. Mariage d'Alexis. *Bry. l. 3, c. 6.*

MICHEL VII. An. 1077.

avec sa cousine. Constantin frere de l'Empereur, quoique ami particulier d'Alexis, s'opposoit cependant à ce mariage ; mais par un autre motif, il avoit dessein de lui faire épouser sa sœur Zoé. Le plus grand obstacle venoit de la part d'Anne Dalassène mere d'Alexis ; elle ne pouvoit pardonner au César l'injustice de son exil. La femme d'Andronic surmonta par son adresse toutes ces répugnances. Elle étoit fille de Troïan, fils de Samuel, Roi de Bulgarie. Cétte Princesse ornée de tous les avantages de l'esprit & de la figure, vint à bout de concilier tant d'intérêts & de passions diverses ; elle obtint le consentement de toutes les parties. Alexis & Irène furent fiancés. Andronic mourut presque aussi-tôt, content de laisser à sa famille un soutien si solide. Mais à peine fut-il mort, que les ennemis des deux maisons firent jouer de nouveaux ressorts pour rompre cette alliance. Ils indisposerent encore l'Empereur, dont le caractére facile suivoit toujours les dernieres impressions. Il défendit de passer à la célé-

bration du mariage. C'étoit avant la révolte de Bryenne. Il se rendit enfin après la levée du siége de Constantinople, & les noces furent accompagnées de toutes les démonstrations de la joie publique.

MICHEL VII. An. 1077.

XXXIII. Révolte de Nicéphore Botaniate. *Scyl. p. 857, 860 & seqq. Zon. T. II. p. 289, 290, 291. Bry. l. 3. c. 15, & seqq. Manass. pag. 35. Joel. p. 185. Glycas, pag. 331.*

Tandis que la tyrannie de Nicéphorize détachoit de l'Empereur toute la partie occidentale de l'Empire, l'Orient n'étoit pas plus tranquille. Dès qu'on y eut appris le soulévement de Bryenne, les principaux Officiers aussi mécontens que ceux d'Occident, mais trop fiers pour recevoir de leurs mains un Empereur, se crurent en droit de faire leur choix & proclamerent Nicéphore Botaniate, qui avoit le commandement général des Milices Asiatiques. C'étoit le dix d'Octobre, sept jours après que Bryenne avoit pris le même titre devant Trajanople. Nicéphore sembloit être digne de l'Empire par son illustre origine ; il descendoit des Phocas, qui faisoient remonter leur généalogie jusqu'aux Fabius, la plus noble famille de l'ancienne Rome. Il s'étoit signalé en plusieurs batailles ; les cicatrices

MICHEL VII. An. 1077.

dont il étoit couvert portoient témoignage de ſa valeur ; elles annonçoient un Prince guerrier & redoutable aux Barbares. Son âge devoit lui avoir donné de l'expérience ; les ſuites funeſtes des mauvais gouvernemens ſous leſquels il avoit vêcu, étoient des leçons utiles, qui pouvoient lui apprendre par contraſte ce que doit être un Souverain pour ſe faire aimer de ſes ſujets. En un mot il ſembloit promettre tout ce qu'il ne tint pas. Naturellement froid & plus circonſpect qu'actif, il eût donné à tout autre qu'à Michel le temps de faire échouer ſon entrepriſe : il ſe paſſa ſix mois entre ſa proclamation en Aſie & ſon couronnement à Conſtantinople. Il avoit auprès de lui Chryſoſcule, qui s'étoit attaché à ſa perſonne depuis la mort de Manuel Comnène, & la bravoure de ce Général Turc ne lui fut pas inutile. Il commença par attirer à lui les Officiers répandus en Aſie, en leur conférant des grades honorables, & en diſtribuant aux principaux toutes les dignités de la cour Impériale. Entre les Commandans employés en Orient, il

il n'y en eut que deux, qui fideles à l'Empereur, refuserent constamment de se joindre à lui ; c'étoient Nicéphore Mélissene & George Paléologue, dont le pere gouvernoit alors ce que l'Empire possédoit encore en Mésopotamie. Avant que de se mettre en marche vers le Bosphore, Botaniate voulut s'assurer de toutes les villes du Pont, de la Cappadoce & de la Galatie. Pour disposer les esprits à le recevoir à Constantinople, il y envoya secrettement des gens affidés, qui s'insinuant chez les personnes les plus distinguées de la Cour & de la Ville, leur promettoient des honneurs & des récompenses, s'il se prêtoient à favoriser la révolution. Comme le mécontentement étoit général contre le Prince & son Ministre, il s'en trouva un grand nombre & dans le Sénat & dans l'ordre Ecclésiastique, qui s'engagerent à servir le nouvel Empereur. Le plus ardent de tous fut Emilien, Patriarche d'Antioche, qui avoit un grand crédit dans le Clergé.

An. 1078.

Nicéphorize qui n'étoit nullement instruit de ces pratiques secrettes, ne

Michel VII. An. 1078. XXXIV. Il arrive à Nicée.

songeoit qu'à susciter au-dehors des ennemis à Botaniate. Il eut recours aux Turcs, & traita avec leur Général Soliman, qui s'engagea moyennant une grande somme à couper chemin au rebelle. Soliman à la tête d'une nombreuse armée prévint Botaniate; il s'empara de tous les passages. Botaniate n'avoit que trois cens hommes: arrivé à Cotyée en Phrygie, il s'écarte des voies publiques, & marchant de nuit par des routes détournées il va camper près d'Azula au bord du Sangar. De là il prend le chemin de Nicée, & gagne le devant sur les Turcs. Soliman envoie après lui quelques cavaliers qui l'atteignent près de Nicée & le harcelent pour retarder sa marche. Ses soldats en si petit nombre, mais pleins de courage, leur font tête, les joignent & les mettent en fuite. Cependant craignant d'être enfin accablé par l'armée Turque, il envoye Chrysoscule qui non-seulement engage Soliman à cesser la poursuite, mais obtient même une escorte de cavalerie pour assurer la marche de Botaniate. Ainsi protégé

de ceux-mêmes qu'on avoit payés pour le détruire, il arrive devant Nicée. A l'approche de la ville il apperçoit une multitude innombrable, bien armée & divisée par troupes. A cette vûe les soldats perdent courage : comment se défendre contre une armée si supérieure ? Comment même échapper par la fuite à ce nombre de combattans frais & bien montés qui les auront bien-tôt enveloppés ? Botaniate détache des coureurs pour les reconnoître & leur demander quel est leur dessein. Ils répondent qu'ils se sont mis sous les armes pour honorer l'entrée de Nicéphore Botaniate, & tous élevant la voix le proclament Empereur. A ce cri Botaniate accourt ; il entre dans cette grande ville au bruit des acclamations ; il donne aux habitans toutes les marques de la plus sensible reconnoissance, & remercie Dieu de l'avoir conduit comme par la main avec trois cens hommes au milieu de cent mille ennemis au travers de toute l'Asie.

MICHEL VII. An. 1078.

XXXV. Mouvemens à Constantinople.

Cette nouvelle mit en mouvement tout Constantinople. Presque tout le

MICHEL VII. An. 1078.

Sénat & le Clergé, gagnés d'avance par les émissaires de Botaniate, se rendent à sainte Sophie. Emilien, aussi éloquent que séditieux, étoit l'ame de la rebellion avec l'Archevêque d'Icone. On est d'avis de solliciter le César à se déclarer pour le nouveau Prince. Jean, sous l'habit de Moine, s'étoit conservé une grande autorité. On lui députe Michel surnommé *Barus*, c'est-à-dire, *le gros*, homme adroit & intelligent dans la conduite des affaires. Le César étoit alors au fauxbourg de Blaquernes : Michel lui expose le vœu des conjurés & lui présente des lettres de Botaniate, qui lui promettoit un ample dédommagement des injustices qu'il avoit essuyées. Jean répond sans balancer, que nul avantage, nulle promesse ne pourra l'engager à trahir l'Empereur son neveu. Il fait même saisir le député, & commande de le conduire à Nicéphorize pour l'interroger & prendre les mesures nécessaires. Michel au moment qu'on l'arrêtoit parle à son domestique, & lui dit à l'oreille d'aller promptement dire aux conjurés, *qu'il ne*

MICHEL VII. An. 1078.

se sent ni assez de force ni assez de courage pour garder le secret dans les tourmens de la question qu'on va lui faire souffrir ; qu'ils se hâtent donc de consommer leur ouvrage. Conduit au Ministre, il déclare tout ce qu'il sait. Le Ministre aussi-tôt en rend compte à l'Empereur. Alexis étoit présent ; on le consulte sur le parti qu'on doit prendre ; il conseille d'envoyer sur le champ les soldats de la garde se saisir des conjurés, & Nicéphorize étoit de son avis. Mais l'Empereur qui ne connoissoit pas le prix du moment dans une occasion si critique, voulut absolument qu'on différât jusqu'au lendemain : la nuit commençoit, & il craignoit, disoit-il, qu'une exécution si violente ne jettât le trouble dans la ville. Le lendemain, vingt-quatre Mars, dès avant le jour, les conjurés se rassemblent dans sainte Sophie ; ils enfoncent les prisons ; ils donnent des armes aux prisonniers & à tout ce qu'ils ont de domestiques ; ils envoyent menacer les premiers de la ville, qui ne s'étoient pas encore déclarés, de mettre le feu à leurs maisons, s'ils ne se

MICHEL VII. An. 1078.

joignent à eux. L'ordre qu'ils leur firent signifier étoit conçu en ces termes : *les très-ſaints Patriarches, le Synode & le Sénat vous ordonnent de vous rendre tout à l'heure à ſainte Sophie.* On obéit, & les uns par inclination, les autres par crainte accourent à la grande Egliſe.

XXXVI. Découragement de Michel.

L'Empereur auſſi irréſolu que la veille, mande promptement Alexis. Celui-ci repréſente que, *la plûpart de ces ſéditieux ne ſont que des artiſans & des miſérables, qui ne tiendront pas contre une troupe bien armée ; qu'il faut les faire charger par les Varangues, ſous la conduite d'un homme de cœur.* L'Empereur avoit trop peu de courage pour ſuivre ce conſeil. Comme Alexis inſiſtoit & proteſtoit que l'Empereur n'avoit d'autre reſſource pour ſauver ſa couronne & ſa vie, Michel le rebutant avec un ton d'impatience : *vous voulez donc*, dit-il, *que je finiſſe par être cruel. Ce ſeroit acheter trop cher la conſervation de ma couronne. J'étois depuis long-temps tenté de la dépoſer. Puiſque les diſpoſitions de la Providence s'accor-*

dent avec mes intentions, j'y souscris de bon cœur. Adressez-vous à Constantin mon frere ; mettez-le sur le Trône à ma place. Alexis lui demande cet ordre par écrit ; Michel lui expédie sur le champ un brévet en forme signé de sa main & scellé de son sceau, par lequel il céde l'Empire à son frere ; & aussi-tôt il se retire dans l'Eglise de Blaquernes avec sa femme & son fils. Alexis porte cet écrit à Constantin, & l'exhorte à le suivre au Palais, pour y prendre les marques de l'autorité Souveraine. Constantin intimidé par l'exemple de son frere refuse la couronne comme un présent funeste ; & au lieu d'aller au Palais, il passe le Bosphore pour n'être pas le dernier à faire hommage à Botaniate. Il est suivi d'Alexis.

MICHEL VII. An. 1078.

XXXVII. Il se démet de l'Empire & Botaniate est couronné.

Cependant Botaniate instruit de ce qui se passoit dans la ville, sort de Nicée, & marche vers le Bosphore. De Prénete il envoye Borile le plus accrédité de ses domestiques pour se mettre en possession du Palais. Il avance lui-même jusqu'à Chalcédoine, où il s'arrête trois jours en attendant la

NICÉPHORE III. An. 1078.

galere Impériale, & les ornemens convenables pour son entrée. Il congédie avec des marques de reconnoissance l'escorte Turque qui l'avoit accompagné jusque-là. Ce fut en ce lieu que Constantin & Alexis vinrent lui faire leur soumission. Comme il recevoit froidement l'hommage de Constantin, sans daigner l'embrasser, sans même lui présenter la main, Alexis prenant la parole. » Seigneur, lui dit-il, ce Prince qui vient vous assurer de » son obéissance, n'a retiré aucun fruit » du pouvoir de sa famille. Ecrasé par » la grandeur de son frere, esclave » ainsi que nous tous d'un insolent » Ministre, il a vêcu comme prison- » nier dans une triste obscurité. Vo- » tre avénement au Trône rompt ses » fers & lui rend la lumiere. Il respi- » re & espére des jours plus sereins, » si vous voulez bien l'honorer de vo- » tre bonté paternelle. « Comme Botaniate paroissoit touché de ces paroles, & jettoit sur Constantin des regards de bienveillance; » Pour moi, » continua Comnène, vous savez, » Prince, avec quelle constance j'ai

» servi celui qui regnoit avant vous. » Malgré l'empressement que tout » l'Empire témoignoit de vous avoir » pour Maître, je suis demeuré le » dernier attaché à celui que la Pro- » vidence m'avoit donné. Par ce que » j'ai fait pour un autre, jugez de ce » que je ferai pour vous. Ma fidélité » envers votre prédécesseur vous ré- » pond de celle que je vous jure au- » jourd'hui «. Botaniate l'écouta favo- rablement. Lorsqu'il apprit que Borile étoit Maître du Palais, il s'embarqua sur la galere Impériale & fut reçu à Constantinople avec cet empressement populaire qui ne manque jamais dans un changement de regne. Avant même qu'il fût entré, Michel qui n'avoit plus que sa vie à sauver, s'étoit fait cou- per les cheveux & conduire sur un méchant cheval au monastere de Stu- de, où il avoit pris l'habit monastique après un regne de six ans & demi. Sa femme & son fils l'y avoient accom- pagné. C'étoit par le conseil du César son oncle, qui connoissant la légére- té d'esprit de Botaniate, & la mé- chanceté de ses valets dont il étoit

Nicéphore III. An. 1078.

gouverné, craignoit pour son neveu quelque traitement plus fâcheux. Nicéphorize premiere cause de tous ces malheurs sachant bien ce qu'il méritoit, étoit sorti de Constantinople la nuit précédente, & s'étoit aller jetter entre les bras d'Oursel qui se trouvoit pour lors à Selymbrie, où Nicéphorize lui-même l'avoit envoyé. Botaniate se voyant maître de l'Empire, sans qu'il lui en eût coûté une goutte de sang, se fit couronner le lendemain de son entrée, troisieme d'Avril; & quoi qu'en ayent dit de Savans modernes qui se sont trompés sur ce fait, ce fut le Patriarche de Constantinople qui en fit la cérémonie, selon le témoignage de Scylitzès, Auteur contemporain, de Zonaras & de Glycas, qui écrivoient dans les deux siecles suivans.

XXXVIII. Premieres opérations de Botaniate. *Scyl. p. 862. Zon. T. II. pag. 291. Bry. l. 4. c. 1.*

De deux rivaux qui avoient pris le nom d'Empereur, le plus foible & le moins capable du gouvernement avoit été le plus heureux. Bryenne plus jeune & plus actif régnoit en Illyrie & en Macédoine; mais étant mal secondé il n'avoit pu s'emparer

de la Capitale. Botaniate dont la froideur naturelle étoit augmentée par les glaces de la vieilleſſe, n'avoit de reſſort qu'autant qu'il en recevoit de Borile & de Germain. Ces deux hommes nés dans l'eſclavage, devenus par une ſoupleſſe ſervile les confidens de leur maître, & enfin ſes maîtres eux-mêmes, diſpoſoient de l'Empire ſous le nom de Botaniate. Ce Prince ayant en tête un adverſaire auſſi chéri des peuples pour ſon inclination bienfaiſante, que formidable par ſa valeur, s'efforça de le ſurpaſſer en libéralités. Mais pour gagner les cœurs, il ruina l'Etat par des profuſions inconſidérées. Les Empereurs avoient deux ſources de récompenſes pour payer les ſervices, c'étoient les dignités & les penſions. Botaniate avilit la premiere en prodiguant les offices à tous ceux qui les demandoient ſans les mériter; il épuiſa la ſeconde en répandant l'argent à pleines mains ſans diſcernement & ſans économie; enſorte que le tréſor public déja fort appauvri par la mauvaiſe adminiſtration des regnes précédens, & par les

NICÉPHORE III.
An. 1078.

Nicéphore III. An. 1078.

incursions des Turcs qui enlevoient les revenus de l'Asie, se trouva bientôt hors d'état de fournir aux dépenses les plus nécessaires. Il fallut avoir recours à la plus misérable de toutes les ressources ; ce fut d'altérer les monnoyes ; & les efforts mal entendus de Botaniate pour se concilier l'amour de ses sujets, ne lui attirerent que le mépris & la haine.

XXXIX. Fin malheureuse de Nicéphorize. *Scyl. p.* 867, 868. *Zon. T. II. p.* 293. *Bry, l.* 3. *c.* 36.

Nicéphorize devoit à l'Empire une satisfaction éclattante pour les maux qu'il lui avoit fait souffrir, & l'histoire doit à la postérité le consolant récit de la punition des Tyrans. Ce Ministre fugitif retiré auprès d'Oursel, vouloit l'engager à se donner à Bryenne, contre lequel il l'avoit luimême envoyé avec des troupes. Le trouvant peu disposé à suivre ce conseil, il le fit périr par le poison, dont il savoit faire usage. Les amis d'Oursel se saisirent de sa personne & le conduisirent à Botaniate, qui se contenta de le reléguer dans l'isle d'Oxia. Mais Borile & Germain, qui lui succédoient en faveur, appréhendant que cet homme artifi-

cieux ne trouvât moyen de se rapprocher de leur Maître & de prendre leur place, persuaderent au Prince que Nicéphorize possédoit de grands trésors, & qu'il avoit fait passer dans ses coffres tout l'argent de l'Empire. Straboromain fut donc envoyé pour l'interroger & l'obliger à restitution, sans lui faire aucun mauvais traitement. Telle étoit l'intention de l'Empereur. Mais les deux Ministres recommanderent en particulier au Commissaire de ne le pas ménager. Straboromain craignant beaucoup plus le mécontentement des Ministres que celui du Prince, fit mettre Nicéphorize à la torture, quoiqu'il offrît de tout restituer si on lui en épargnoit les douleurs; & il s'acquitta si bien de sa commission, que ce malheureux expira dans les tourmens.

NICÉPHORE III.
An. 1078.

XL.
Bryenne refuse un accommodement.

Pendant ce temps-là Bryenne, suivi des troupes de Macédoine, de Thrace & des Patzinaces ses alliés, marchoit vers Constantinople. Botaniate craignant un choc si dangereux dans les commencemens d'un regne, tenta un accommodement. Il en char-

Scyl. p. 862, 863.
Zon. T. II. 291.
Bry. l. 4. c. 2. 3. 4.
Glycas, pag. 331.

NICÉPHORE III. An. 1078.

gea Straboromain son parent & Cherosphacte parent de Bryenne. Ces envoyés rencontrerent Bryenne en Mésie près de Théodoropolis. Averti de leur arrivée il s'avança au-devant d'eux, accompagné de ses principaux Officiers. Il étoit à cheval, revêtu de toutes les marques de la dignité Impériale, que relevoit encore sa figure noble & sa taille avantageuse. Les députés s'étant approchés avec respect lui présenterent une lettre de l'Empereur conçue en ces termes : » J'ai » connu votre pere qui s'est signalé » par des exploits glorieux contre les » ennemis de l'Empire. J'étois lié avec » lui d'une amitié intime & je l'ai ac- » compagné dans ses expéditions. Je » sais que vous êtes le digne héritier » de ses éminentes qualités ; & puis- » que la Providence m'a placé sur le » Trône, je veux être votre pere, & » je demande de vous les sentimens » d'un fils. Acceptez avec le titre de » César la seconde place de l'Empire » & le droit à la premiere, que » ma vieillesse ne vous laissera pas » long-temps attendre «. Bryenne ré-

pondit, *qu'il acceptoit ces offres, & qu'il ne tiendroit pas à lui de mettre promptement fin à la guerre civile. Mais qu'il se reprocheroit comme une ingratitude inexcusable de ne pas partager les fruits de la paix avec les braves gens qui lui avoient voué leurs services : qu'il demandoit donc que l'Empereur s'engageât par une promesse irrévocable à leur conserver les mêmes grades qu'ils avoient dans son armée : qu'à cette condition il se contenteroit de la dignité de César, comme héritier présomptif de l'Empire ; qu'il souhaitoit seulement recevoir de l'Empereur le titre de fils adoptif, & du Patriarche la couronne de César hors de Constantinople à Démocranée en Thrace.* Comme les députés lui demandoient pourquoi il ne vouloit pas que cette auguste cérémonie se fît selon l'usage dans la Capitale, il répondit, *qu'à la vérité il ne craignoit que Dieu, mais qu'il se défioit de ceux qui environnoient l'Empereur.* Il n'en fallut pas davantage pour faire entendre aux deux Ministres qu'ils avoient dans Bryenne un ennemi déclaré. Il résolurent donc de faire

NICÉPHORE III. An. 1078.

échouer ce projet ſalutaire, & y réuſſirent ſans beaucoup de peine en exagérant au Prince l'audace de Bryenne qui prétendoit le forcer à couronner la rébellion, à récompenſer des gens qui méritoient des ſupplices, & à ſe mettre à la merci d'une foule d'ennemis dont il ſeroit ſans ceſſe enveloppé juſque dans ſon Palais. On renvoya par deux fois les mêmes députés pour engager Bryenne à ſe déſiſter de cette prétention; ils ne purent rien obtenir, & furent enfin congédiés avec des marques d'impatience. Ils auroient même été outragés par les ſoldats, ſi les Officiers n'en euſſent arrêté l'inſolence.

XLI. Alexis marche contre Bryenne. *Scyl. p.* 863, 864. *Zon. T. II. p.* 291, 292. *Bry. l.* 4. *c.* 4. *& ſeqq. Anna. p.* 9. *& ſeqq.*

On ne ſongea plus qu'à la guerre. Alexis revêtu du titre de Nobiliſſime & de l'office de grand Domeſtique fut mis à la tête des troupes qu'on put raſſembler. Elles étoient en fort petit nombre. Tout l'Occident ſuivoit Bryenne, & les courſes continuelles des Turcs obligeoient de répandre la plus grande partie des forces de l'Orient ſur toutes les frontieres de l'Aſie mineure. L'armée d'Alexis n'étoit compoſée que des Chomatènes, de

ceux qu'on appelloit les Immortels, & de quelques troupes de Francs venues d'Italie en différens temps avec ces braves Capitaines Normands, dont j'ai parlé plusieurs fois. Il y en avoit dans les deux armées : car ces avanturiers, fort indifférens sur les querelles des Grecs, ne cherchoient qu'à se battre sans autre intérêt que celui de la solde & du butin. Les Chomatènes étoient des habitans du mont Taurus près des sources du Méandre, ainsi appellés de la ville de Choma leur Capitale ; ils avoient réputation de valeur. Quant aux Immortels, c'étoit une nouvelle Milice choisie & dressée avec soin à tous les exercices de la cavalerie. On attendoit un nouveau secours de Turcs que Soliman avoit promis. Avant qu'ils fussent arrivés, Alexis reçut ordre de partir, & de marcher au-devant de Bryenne qui approchoit avec des forces supérieures. On avoit néanmoins tant de confiance dans la science militaire d'Alexis, qu'on lui recommanda de livrer bataille à la premiere occasion. Il campa en Thrace sur les bords du fleuve Almyre, & se posta de manie-

NICÉPHORE III. An, 1078.

re que les deux camps ne pussent se découvrir entiérement l'un l'autre, de peur que la présence des ennemis très-supérieurs en nombre n'abattît le courage des siens, tandis que la vue de sa foiblesse releveroit celui des ennemis. Il comptoit beaucoup moins sur la force de ses troupes, que sur les ruses de guerre & sur son adresse à profiter des momens & de la situation des lieux. Pour se procurer un champ de bataille plus favorable, il décampa & alla se poster dans un lieu nommé *Calabrya*, c'est-à-dire, *les belles Fontaines*, où l'inégalité du terrain lui donnoit moyen de placer des embuscades. Bryenne auquel cette position fermoit tous les passages, alla l'y chercher, & se rangea pour combattre; il donna le commandement de l'aîle droite à son frere avec cinq mille tant fantassins d'Italie que cavaliers Thessaliens, auxquels il joignit des troupes de Barbares très-aguerris. Tarchaniote commandoit l'aîle gauche où étoient trois mille fantassins Thraces & Macédoniens pésamment armés. Bryenne s'étoit posté au centre, à la tête de la

cavalerie de Thrace & de Macédoine avec les troupes de sa garde; c'étoit l'élite de son armée. Ces escadrons couverts de cuirasses & de casques de fer poli & luisant, relevés de hauts pennaches qui flottoient sur leur tête, éblouissoient les yeux, & jettoient l'effroi par le bruit de leurs lances dont ils frappoient leurs boucliers. Bryenne au milieu d'eux les surpassant de toute la tête, les animoit par ses regards & par sa fiere contenance. Sur le flanc de l'armée, à deux cens cinquante pas de distance, étoit un corps de Patzinaces, qui avoient ordre dès que le combat seroit engagé, de tourner l'armée ennemie, & de la charger en queue, tandis que le reste des troupes feroit effort pour l'enfoncer par-devant. Telle étoit la disposition de l'armée de Bryenne. Alexis cacha dans des chemins creux à côté du champ de bataille une partie de ses troupes, avec ordre de s'y tenir jusqu'au moment que l'ennemi seroit passé au-delà; de sortir alors & de le charger en queue en portant tout leur effort sur l'aîle droite. Pour lui il se mit à la tête des Immortels & des

Nicéphore III. An. 1078.

Francs ; il donna à Catacalon la conduite des Chomatènes & des Turcs, & lui recommanda d'obſerver les Patzinaces & de répondre à tous leurs mouvemens.

XLII. Bataille de Calabrya.

Tout étant prêt pour la bataille, Bryenne s'avance en bon ordre pour attaquer Alexis qui l'attendoit de pied ferme. Dès qu'il fut au-delà du chemin creux, Alexis donne le ſignal aux troupes de l'embuſcade ; elles ſe montrent auſſi-tôt, & chargent l'aîle droite avec tant de vigueur, qu'elles la mettent d'abord en déſordre & bien-tôt en fuite. Jean Bryenne qui la commandoit, emporté par les fuyards, & pourſuivi vivement par un cavalier, tourne bride, abbat le cavalier d'un coup de lance, rallie ſes gens, les ramene à la charge & repouſſe l'ennemi qui fuit à ſon tour. La déſertion des Francs décourageoit l'armée Impériale. Les Francs d'Alexis, au lieu de combattre ceux de Bryenne, avoient paſſé ſous leurs drapeaux. Dès le commencement de la bataille Alexis par une fougue téméraire s'étoit engagé au milieu des ennemis, parmi leſquels il faiſoit un grand

carnage. Il pouſſoit toujours en avant ſe croyant ſuivi des ſiens. Mais s'étant apperçu que ſa troupe étoit défaite, & qu'il ne reſtoit avec lui que ſix de ſes plus vaillans Officiers, il leur propoſe de donner tête baiſſée par-tout où ils croiroient rencontrer Bryenne, & de le tuer ou de mourir à ſes pieds. Théodote, Officier auſſi ſenſé que brave le détourne de cette réſolution déſeſpérée, & ſaiſiſſant la bride de ſon cheval il le force de retourner en arriere. Il lui fut d'autant plus facile de ſe dégager que le déſordre s'étoit mis dans l'armée de Bryenne. Les Patzinaces ayant renverſé Catacalon, au lieu d'exécuter leurs ordres en prenant l'ennemi en queue, avoient jugé plus à propos de piller le camp, & chargés du butin ils le rapportoient dans leurs tentes. A leur approche les valets, les vivandiers & tout ce qui étoit reſté dans le camp les prenant pour un détachement ennemi, avoient pris l'épouvante, & s'étoient venus jetter dans l'armée de Bryenne, où ils avoient porté la confuſion. A la faveur de ce tumulte Alexis ayant

NICÉPHORE III. An. 1078.

baissé la visiere de son casque, pour n'être pas reconnu, traversoit le sabre haut les escadrons ennemis, lorsqu'il apperçut un écuyer de Bryenne menant en main un des chevaux de son maître, reconnoissable par la magnificence de l'équipage. Il pique à l'écuyer, le renverse, se saisit du cheval & le met entre les mains d'un cavalier, qui courant entre les deux armées crioit d'une voix très-forte, *Bryenne est tué, voilà son cheval.* Ce cri glace d'effroi l'armée de Bryenne & rend le courage à celle d'Alexis. Ceux qui fuyoient tournent visage, & parce qu'ils se croyent vainqueurs, ils le deviennent. Un heureux hasard les favorise; en ce moment arrive le nouveau renfort de Turcs envoyé par Soliman. Ils se partagent aussi-tôt en trois escadrons & donnent sur l'ennemi par trois côtés differens. Ces troupes fraîches renversent aisément les ennemis fatigués, & raniment la vigueur des troupes d'Alexis. Un des Immortels emporté par son courage court à Bryenne au travers de ses gardes, il l'atteint & lui porte sur la poi-

trine la pointe de ſa lance ; Bryenne la rompt d'un coup de ſabre, dont il décharge ſur le cavalier un fendant ſi terrible, qu'il lui abbat l'épaule avec une partie de la cuiraſſe. Cependant Alexis ayant placé dans une ravine un corps de troupes, ſe met à la tête des Turcs, & après un combat de quelques momens, il feint de prendre la fuite. Lorſqu'il voit l'ennemi arrivé près de l'embuſcade, il fait volte face & donne le ſignal aux troupes cachées qui ſortant avec de grands cris chargent en flanc & en queue. Les ennemis après quelque réſiſtance, preſſés de toutes parts, tournent le dos. Bryenne obligé de les ſuivre ſe bat en retraite ſecondé de ſon frere & de ſon fils, qui ſe ſignalerent en cette journée. Il retourne de temps en temps ſur l'ennemi, abattant toujours à ſes pieds celui qui le ſuivoit de plus près. Enfin ſon cheval n'en pouvant plus, il s'arrête & eſt en même-temps aſſailli par deux Turcs ; à l'un deſquels il coupe la main d'un coup de ſabre, & tandis qu'il ſe défend contre l'autre, celui qu'il venoit

NICÉPHORE III.
An. 1078.

Nicéphore III. An. 1078.

de bleſſer, ſaute ſur la croupe de ſon cheval, & l'embraſſe en le ſerrant de toutes ſes forces. Bryenne ſaiſi par le milieu du corps combat encore, juſqu'à ce que ſe voyant environné de Turcs, qui lui crioient d'épargner ſa vie, il ſe rend priſonnier. Son frere ſe ſauve à Andrinople & toute ſon armée ſe diſperſe par la fuite.

XLIII. On creve les yeux à Bryenne.

Après une bataille ſi opiniâtre Bryenne fut conduit avec ſon fils devant Alexis, qui fit ſur le champ partir un courrier pour porter à la Cour la nouvelle de la victoire avec les ornemens Impériaux, dont on avoit dépouillé le vaincu. Dès le lendemain Alexis ſe mit en marche avec ſon armée pour retourner à Conſtantinople, traitant ſon priſonnier avec honneur & le conſolant lui-même de ſon infortune. Il comptoit tellement ſur la parole & ſur la bonne-foi de Bryenne, que dans la route ils marchoient enſemble fort loin de l'armée, ſouvent même ſans gardes; & Bryenne racontoit dans la ſuite, que ſe trouvant fatigués, ils deſcendirent de cheval pour prendre quelque repos, &

& qu'Alexis ayant suspendu son épée à une branche d'arbre, se jetta sur l'herbe, où il s'endormit: qu'en ce moment il fut lui-même tenté de se saisir de l'épée pour tuer Alexis, & qu'il ne fut retenu que par un sentiment d'estime & de compassion en faveur d'un ennemi si généreux. Avant que d'arriver à Constantinople Alexis reçut ordre de remettre les deux prisonniers entre les mains de Borile, & de s'abstenir de rentrer dans la ville; mais de partir sur le champ avec son armée, pour aller chercher Basilace, qui avoit pris le diadême à l'exemple de Bryenne. Alexis vit avec chagrin qu'on ne le payoit de ses fatigues passées que par de nouvelles fatigues & de nouveaux dangers. Il se détermina cependant à obéir. Bryenne ne trouva pas à Constantinople la même humanité qu'il avoit trouvée auprès de son vainqueur. L'impitoyable Borile lui fit crever les yeux, ainsi qu'à son fils. L'Empereur moins cruel que son Ministre eut regret à ce traitement, qu'il n'avoit pas eu le courage d'empêcher. Ce foible Prince s'efforça de

NICÉPHORE III. An. 1078.

Nicéphore III. An. 1078.

moins de consoler Bryenne dans sa disgrace ; il le fit venir au Palais, lui rendit ses biens, les augmenta même, & lui conféra de nouvelles dignités.

XLIV. Assassinat de Jean Bryenne.

La compassion que lui inspiroit le malheur de Bryenne, s'étendit même sur tous ceux qui avoient soutenu son parti. Il osa dans cette occasion contredire son Ministre & leur pardonner. Alexis fut chargé de lettres d'amnistie signées de l'Empereur & scellées de la bulle d'or, par lesquelles les partisans de Bryenne étoient conservés dans tous leurs biens & leurs dignités, à condition qu'ils mettroient bas les armes, & qu'ils prêteroient serment de fidélité. Ils profiterent presque tous de la grace qui leur étoit offerte, & l'on en voyoit tous les jours arriver un grand nombre, que Botaniate recevoit avec bonté. Jean, frere de Bryenne, se fia lui-même à la parole de l'Empereur & revint à Constantinople. Il n'eut pas à se plaindre du Prince ; mais il fut la victime du ressentiment d'un soldat. Dans le temps que Bryenne prit les armes ;

les Varangues qui ſe trouvoient hors de Conſtantinople s'étoient rangés ſous ſes enſeignes. Leurs camarades qui ſervoient auprès de Botaniate leur avoient envoyé un d'entr'eux pour les ramener à leur devoir. Celui-ci ayant été découvert & arrêté, avoua la commiſſion dont il s'étoit chargé, & eut le nez coupé par ordre de Jean Bryenne. Le barbare ne lui pardonna pas un outrage ſi ſanglant; & un jour que Jean ſortoit du Palais, il lui abattit la tête d'un coup de ſa hache d'armes. L'Empereur vouloit punir l'aſſaſſin; tous les Varangues ſe révolterent, ne menaçant de rien moins que de maſſacrer l'Empereur. Il fallut pour les réduire, armer contr'eux tout le reſte de la garde. Se voyant les plus foibles, ils ſe ſoumirent & eurent recours à la clémence de l'Empereur qui leur accorda le pardon.

NICÉPHORE III. An. 1078.

XLV. Botaniate épouſe Marie, femme de Michel Parapinace. *Scyl. p.* 864. 865.

Botaniate auroit emporté quelque eſtime s'il n'eut pas été Empereur; ſoit qu'il ait été corrompu par la puiſſance ſouveraine, ſoit que ſon penchant à la débauche ſe ſoit auparavant tenu caché dans l'ombre de la

NICÉPHORE III. An. 1078.

Zon. T. II. p. 292. Bry. l. 3. c. 25. Manass. pag. 135. Glyc. p. 331. Joël. p. 185. Anna. p. 71. 73. 74. Theophyl. inst. reg. part. 1. c. 7, & seqq. Du Cange fam. Byz. p. 163, 164. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. IV. pag. 752.

vie privée, l'hiſtoire ne parleroit que de ſes faits d'armes. Il perdit ſur le Trône la réputation de guerrier qu'il avoit acquiſe, & il acquit celle de vieillard voluptueux, qui ſacrifioit à une paſſion imbécille les loix divines & humaines, & la plus commune bienſéance. Tandis que la guerre de Bryenne mettoit ſa couronne en danger, il ne s'occupoit que d'un troiſieme mariage. Verdéna ſa ſeconde femme venoit de mourir; toutes les familles diſtinguées s'empreſſoient à l'envi de remplir une place ſi brillante. Eudocie lui offrit Zoé ſa fille, jeune & fort belle; il préféra la mere, qui devoit cependant être avancée en âge, puiſqu'il y avoit au moins quarante-trois ans qu'elle avoit épouſé en premieres noces Conſtantin Ducas. Eudocie écouta la propoſition avec joie; elle épouſoit le Trône qu'elle n'avoit quitté qu'à regret; & la défenſe que ſon premier mari lui avoit faite de ſe remarier après ſa mort, déja une fois violée, ne lui avoit pas ôté l'envie de la violer encore. Toutefois un Moine vertueux, en qui elle

avoit mis ſa confiance, la détourna de cette union condamnée par les canons de l'Egliſe Grecque. Son refus étoit une leçon pour Botaniate; il en profita ſi peu, qu'il réſolut de joindre l'adultére à la trigamie. Michel ayant pris l'habit Monaſtique, Marie ſa femme s'étoit auſſi retirée dans une maiſon religieuſe. Le Céſar Jean, qui avoit quitté l'habit de Moine au moment que ſon neveu Michel l'avoit pris, crut qu'il régneroit plus abſolument ſur l'eſprit de ſa niece que ſur celui de ſa belle-ſœur. Il ne ceſſoit de louer à Nicéphore les graces de Marie, qui étoit en effet d'une beauté parfaite; & prenant autorité de l'habit qu'il avoit porté pour décider des cas de conſcience, il travailloit à lever les ſcrupules de l'un & de l'autre ſur le ſecond mariage d'une femme, dont le premier mari vivoit encore. La morale de Nicéphore ne réſiſta pas; il eſt plus étonnant que le Céſar ait pu ſéduire Marie, dont un Evêque eſtimé pour ſa vertu & ſes lumieres releve par de grands éloges la religion & la pureté des

NICÉPHORE III.
An. 1078.

NICÉPHORE III. An. 1078.

mœurs : ce qui, pour le dire en passant, fait sentir quel fond l'histoire peut faire sur les panégyriques des Princes. Le mariage fut donc conclu. Tout étoit prêt pour la célébration ; l'Empereur & la nouvelle épouse attendoient déja le célébrant à la porte de l'Eglise, selon l'usage des Grecs, lorsque l'Ecclésiastique qui s'étoit chargé de cette fonction, faisant réflexion qu'il alloit encourir les censures de l'Eglise & l'indignation de son Evêque, s'il procédoit à former une alliance adultére, refusa de prêter son ministere. Le César qui en sentoit la raison & qui en craignoit les suites, dit un mot à l'oreille à Michel Ducas, fils du défunt Andronic & son petit fils ; & le jeune Prince courut aussitôt chercher un Prêtre plus complaisant, qui fit la cérémonie sans balancer. Dès qu'elle fut achevée, il fut interdit. Le Patriarche pour consoler Michel l'ordonna Prêtre, & de l'avis des Métropolitains, il le nomma Archevêque d'Ephese, où Michel n'alla jamais qu'une fois. Il en revint aussitôt & acheva sa vie dans le Monastére

où il travailloit de ſes propres mains. Il mourut ſous le regne d'Alexis, qui le traita toujouts avec de grands égards. Etant près de mourir il déclara qu'il pardonnoit à ſa femme ſon infidélité, & qu'il prioit Dieu d'uſer envers elle de la même indulgence. Elle étoit alors rentrée dans le Monaſtére depuis la mort de Botaniate. Ce Prince en épouſant Marie, retira du Monaſtére Conſtantin fils de cette Princeſſe, & qui étoit élevé auprès d'elle. Il rompit le mariage projetté entre ce jeune Prince & Hélene fille de Robert Guiſcard, qu'il fit enfermer dans un Monaſtére. Le fier Normand reſſentit vivement cet affront; & ce fut dans la ſuite la cauſe ou le prétexte de la guerre qu'il fit à l'Empire ſous le regne d'Alexis. Le Pape Grégoire VII, accoutumé à faire uſage des foudres de l'Egliſe, tantôt pour ſe venger de ſes ennemis, tantôt pour ſe faire des amis, cherchant alors à ſe rapprocher de Robert qu'il avoit excommunié, prit cette occaſion pour flatter la colere de ce Prince. Entre les excommunications qu'il lança dans

NICÉPHORE III. An. 1078.

un Concile tenu à Rome à la fin de cette année, il en adressa une à Nicéphore Botaniate. Grégoire n'avoit vu qu'à regret Michel dépouillé de la puissance souveraine. Il avoit beaucoup espéré de cet Empereur, qui dès le commencement de son regne lui avoit envoyé deux Moines avec des lettres, où il témoignoit son respect pour le Pape & son attachement à l'Eglise Romaine. Nous avons une lettre de Grégoire datée du 9 Juillet 1073, par laquelle il exhorte Michel a poursuivre le louable dessein que Dieu lui a inspiré; il proteste qu'il désire ardemment de rétablir la concorde entre les deux Eglises, & il nomme celle de Constantinople fille de l'Eglise de Rome. C'est une lettre de créance donnée à Dominique, Patriarche de Venise, auquel il prie l'Empereur d'avoir une entiere confiance pour tout ce que ce Prélat lui dira de vive voix. Ce fut par un effet de cette bienveillance que Grégoire adressa l'année suivante à tous les Chrétiens une lettre datée du premier Mars, pour les engager à réunir leurs

forces contre les Turcs en faveur de l'Empire Grec. Il y expose les pernicieux progrès de ces infideles, qui ont poussé leurs ravages presque jusqu'aux murs de Constantinople, se sont emparés d'une grande partie de l'Asie, & ont égorgé comme de timides troupeaux des milliers de Chrétiens. Il exhorte tous les fidéles à ne pas épargner leur vie pour sauver celle de leurs freres, à l'exemple de Jesus-Christ: que pour lui, plein de confiance dans le secours de Dieu il met tout en œuvre pour procurer aux Grecs la délivrance de leurs maux. Il les conjure au nom du Sauveur, & leur ordonne par l'autorité de saint Pierre d'avoir compassion du massacre de leurs freres, & de lui faire savoir au plutôt ce que la bonté divine leur aura inspiré à ce sujet. On peut regarder cette lettre comme le premier son de trompette qui réveilla l'Occident, & commença d'allumer dans les cœurs le feu des Croisades.

NICÉPHORE III. An 1078.

XLVI. Guerre de Basilace. *Scyl. p. 865, 866.*

Pendant que la Cour n'étoit occupée que de fêtes & de plaisirs, Alexis alloit chercher Basilace, nouveau

NICÉPHORE III.
An. 1078.
Zon. T. II. p. 292.
Glyc. p. 331.
Bry. l. 4. c. 16. & seqq.
Anna. pag. 17, & seqq.

rival de Botaniate. Ce guerrier brave & hardi, mais aussi inconstant qu'ambitieux, n'avoit pas plutôt renouvellé son traité avec les Bryennes, qu'il s'étoit retiré à Dyrrachium dans le dessein de recommencer la guerre, & de profiter des troubles de l'Empire pour se faire lui-même Empereur. Il enrolla toute la jeunesse des contrées voisines, fit venir des Francs d'Italie, rassembla sous ses enseignes grand nombre de Bulgares, de Grecs, d'Illyriens, & pendant que Bryenne avançoit en Thrace, il prit le chemin de Thessalonique. Arrivé dans la ville d'Achride, il voulut, à l'exemple de Bryenne, se faire proclamer Empereur. L'Archevêque l'en détourna, lui conseillant de différer & de laisser Botaniate & Bryenne dans une égale incertitude du parti qu'il alloit prendre. Il étoit à Thessalonique lorsqu'il apprit le couronnement de Botaniate. Toujours dissimulé, il lui fit par lettres les plus fortes protestations de soumission & d'obéissance, & en même-temps il prit avec ses partisans des mesures pour le dé-

truire. Il attira grand nombre de Patzinaces, toujours prêts à vendre leurs services. Botaniate informé de ses mouvemens, essaya d'abord de le gagner par des bienfaits. Il lui envoya un de ses confidens avec un brevet scellé de la bulle d'or, par lequel il lui offroit la dignité de Nobilissime, & s'engageoit à le combler de biens, s'il renonçoit à des projets qui ne pouvoient le conduire qu'à sa perte. Basilace se voyant démasqué ne garda plus de mesures. Il prit le diadême & se prépara ouvertement à la guerre. Mais ne voulant travailler que pour lui-même, il attendit l'événement de celle qui se faisoit entre Botaniate & Bryenne, bien résolu d'attaquer celui des deux qui demeureroit vainqueur.

XLVII. Mouvemens des deux armées.

La diligence d'Alexis prévint Basilace, qui apprit presque en même-temps la défaite entiere de Bryenne & l'approche d'Alexis. Celui-ci n'étant resté que trois jours devant Constantinople, avoit repris la route de Macédoine, & ayant passé le Strymon, il s'étoit campé dans une plaine large de trois ou quatre cens pas,

NICÉPHORE III. An. 1078.

bordée d'un côté par le Vardar, autrefois l'*Axius*, de l'autre par un fossé que le fleuve en changeant de lit avoit laissé à sec. Basilace étant sorti de Thessalonique, qui n'étoit éloignée que de six lieues, vint camper à quelque distance du camp d'Alexis, qui devina par ses mouvemens qu'il avoit dessein de l'attaquer la nuit suivante. Il ordonna donc à ses troupes de prendre leur repas & de se reposer, parce qu'elles passeroient la nuit sous les armes. Il fit en même-temps reconnoître tous les environs, & prit toutes les précautions nécessaires contre les surprises. Un déserteur avoit promis à Basilace de lui livrer Alexis dans son lit. Au commencement de la nuit, qui étoit fort obscure, Basilace se mit en marche. Dès qu'Alexis en fut averti, il fit sortir son armée en bon ordre, laissant des lumieres dans chaque tente, & s'alla poster dans une forêt voisine, tout prêt à tomber sur l'ennemi lorsqu'il en seroit temps. Basilace approche du camp; il y entre sans résistance & va droit à la tente d'Alexis. N'y trouvant qu'un Moi-

ne qu'on y avoit laiſſé, & dont il ne put tirer aucun éclairciſſement, il crie à ſes ſoldats : *le Begue nous à trompés : ſortons, l'ennemi eſt dehors.* C'étoit ainſi qu'il avoit coutume de nommer Alexis, à cauſe de quelque embarras dans la langue, qui lui fit donner le ſurnom de *Bambacorax.*

XLVIII. Bataille du Vardar.

Une partie de ſes ſoldats étoit encore occupée au pillage, & le reſte ſortoit en déſordre, lorſqu'Alexis fond ſur-eux avec ſa cavalerie, & appercevant au travers de l'obſcurité un homme de haute taille à la tête des eſcadrons ennemis, il le prend pour Baſilace, & d'un coup de ſabre il lui coupe la main dont il tenoit ſa lance. Un de ſes Capitaines nommé Gulés reconnut mieux Baſilace ; il lui décharge un grand coup ſur le caſque ; mais le ſabre ſe rompt & tombe en morceaux. Comme Alexis s'élançoit ſur les ennemis, & qu'après avoir abattu ceux qu'il trouvoit devant lui, il revenoit à ſes eſcadrons, un cavalier Franc de ſon armée le voyant ſortir des rangs oppoſés, courut à lui la pique baiſſée, & le frappa ſi rude-

NICÉPHORE III. An. 1078.

ment que peu s'en fallut qu'il ne lui fît perdre les arçons. Alexis le prenant pour un traître court sur lui & alloit le percer de sa lance, si le cavalier l'ayant reconnu ne lui eût demandé humblement pardon de son erreur. Les ténebres qui enveloppoient les combattans, causerent cette nuit beaucoup de méprises pareilles; les coups étoient abandonnés au hasard, & la mort confondit plus d'une fois les amis avec les ennemis. Mais lorsque le jour eut commencé à éclairer la valeur, les deux armées s'étant ralliées sous leurs enseignes, le combat se ralluma; Basilace & Alexis courant de rang en rang animoient leurs soldats par leurs paroles, & plus encore par leur exemple. Manuel, neveu de Basilace, montant sur un petit tertre au milieu du champ de bataille, crioit à ses troupes, *courage, brave gens, la victoire est à nous.* En ce moment un Macédonien d'Alexis nommé Curtice, court à lui, le terrasse d'un coup de masse d'armes, & l'entraîne par les courroies de son casque aux pieds d'Alexis. Cet exploit vu

des deux armées redouble l'ardeur des Impériaux & jette l'épouvante dans celle de Basilace ; elle se débande & prend la fuite. Basilace gagne à toute bride Thessalonique, toujours poursuivi par Alexis, qui environne aussi-tôt la ville. Voulant sauver le vaincu, il lui envoye un Moine, abbé du mont Athos, pour l'exhorter à se rendre, avec promesse qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Basilace n'écoute rien ; mais les habitans ouvrent les portes au vainqueur, & Basilace se retire dans la citadelle, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort. Il ne pouvoit tenir long-temps ; ses soldats moins opiniâtres l'enchaînerent eux-mêmes & le livrerent à l'ennemi.

XLIX. Basilace aveuglé.

Alexis après avoir mandé à l'Empereur cette heureuse nouvelle, passa quelques jours à Thessalonique pour y faire reposer son armée, & partit ensuite pour Constantinople. Comme il étoit entre Amphipolis & Philippes, il reçut ordre de l'Empereur de remettre le prisonnier entre les mains de ceux qu'il envoyoit. Il obéit à regret, prévoyant bien le traitement

NICÉPHORE III. An. 1078.

qu'on alloit faire à ce malheureux. En effet les envoyés emmenerent Basilace dans un bourg nommé Chempine, où ils lui creverent les yeux sur le bord d'une fontaine, qui fut depuis nommée le ruisseau de Basilace. Alexis le défenseur du Trône, guerrier aussi brave qu'heureux, qui ramenoit avec lui la paix & la tranquillité de l'Empire, vainqueur de deux grandes armées conduites par les deux plus redoutables Capitaines que la Grece connût alors, rentra couvert de gloire dans Constantinople, adoré de tous, mais toujours haï des deux Ministres, qui ne l'avoient exposé à tant de dangers que dans l'espérance qu'il y périroit. L'Empereur le combla de présens & l'honora de la dignité de *Sébaste*, titre nouveau pour tout autre que pour la maison régnante. Ce terme qui dans la langue Grecque étoit le même que celui d'*Auguste* dans la langue Latine, commença pour lors à devenir une dénomination subalterne, que les Empereurs communiquoient aux particuliers. Bien-tôt même ce nom paroissant en-

core trop modeſte, on en vint à le gonfler par des additions hyperboliques : la vanité s'efforçant dans la décadence des Empires de remplacer par l'enflure des titres le déchet de la réalité.

NICÉPHORE III An. 1078.

L. Mouvemens des Patzinaces. Scyl. p. 866, 867.

Les Patzinaces prenoient part à toutes les expéditions des Grecs. Ils aimoient l'argent & la guerre, & dans les combats de Bryenne & de Baſilace contre Alexis, on les voyoit entre les troupes auxiliaires des deux armées. Un de leurs partis irrité de ce que Bryenne avoit puni de mort quelques-uns d'entr'eux, s'en vengea ſur Andrinople patrie de Bryenne, & pendant la guerre de Baſilace il mit le feu à la ville, brûla quantité de maiſons & ſe retira. Quoique la trêve conclue avec Monomaque ne fût pas encore expirée, les Patzinaces ſongeoient à recommencer la guerre. Un certain Lécas deſcendu de ces Pauliciens, qui après la deſtruction de leur puiſſance en Aſie s'étoient répandus en Europe deux cens ans auparavant, entêté des erreurs du Manichéïſme, & fanatique furieux, tua l'Evêque

NICÉPHORE III. An. 1078.

de Sardique dans le temps même qu'il officioit dans son Eglise, & se sauva chez les Patzinaces. Il les excitoit à prendre les armes, & menaçoit l'Empire d'une guerre sanglante. Un autre Paulicien nommé Dobromir établi à Mésembrie, agissoit d'intelligence avec lui, & tâchoit de soulever le pays. La défaite de Basilace & la terreur du nom d'Alexis intimiderent ces séditieux. Ils quitterent les Patzinaces, vinrent se jetter aux pieds de l'Empereur, & obtinrent le pardon que Lécas ne méritoit pas.

LI. Philarète se soumet à Botaniate.

Botaniate avoit cette douceur que donne l'indolence. Philarète, ce mauvais Général qui avoit si mal servi Diogène, s'étoit cantonné après la mort de ce Prince dans des lieux forts sur la frontiere orientale, sans vouloir reconnoître Michel; & ayant rassemblé une troupe d'Arméniens, & de bandits de toute nation, il avoit pris la qualité d'Empereur. Lorsque Botaniate fut en paisible possession du Trône par la défaite de ses deux concurrens, Philarète craignit de voir tourner contre lui toutes les forces de

l'Empire, & se sentant hors d'état d'y résister il prit le parti de la soumission; il vint lui-même rendre ses hommages à l'Empereur qui le reçut avec bonté; mais cet esprit remuant & ambitieux ne demeura pas longtemps tranquille. Il s'empara encore une fois d'Antioche, comme nous le raconterons dans la suite.

NICÉPHORE III. An. 1078.

LII. Révolte de Constantin Ducas, aussi-tôt étouffée. *Scyl. p.* 866, 867. *Zon. tom.* II. *p.* 293. *Anna. pag.* 116, 117.

Ce fut dans ce temps-là que Botaniate donna sa niece Synadène en mariage au Crâle de Hongrie. C'étoit le nom qu'on donnoit aux Rois de Hongrie, ainsi qu'à ceux de Servie. Elle étoit fille de Théodule Synadène, Seigneur riche & puissant en Asie, & de la sœur de Botaniate, qui revint à Constantinople après la mort de son mari. La guerre civile n'étoit pas encore terminée qu'on apprit que les Turcs recommençoient leurs courses en Orient. L'Empereur ayant rassemblé des troupes se trouvoit embarrassé de leur donner un Général. Alexis le seul Capitaine de l'Empire capable d'un pareil emploi, étoit occupé contre Basilace. Botaniate jetta les yeux sur Constantin Ducas; il pouvoit

NICÉPHORE III. An. 1078.

du moins par sa naissance paroître à la tête d'une armée, & il avoit d'ailleurs quelque réputation de courage. Il lui confia donc cette expédition. C'étoit sans doute une grande faute de politique de mettre les armes à la main à un Prince fils & frere d'Empereur, décoré lui-même du titre d'Auguste du vivant de son pere, & qui ne pouvoit regarder Botaniate que comme l'usurpateur du patrimoine de sa famille. Aussi dès que Constantin fut à Chrysopolis, il se fit donner par son armée le titre d'Empereur. Botaniate s'apperçevant trop tard de son imprudence, & n'ayant plus de forces à lui opposer, tenta la voie de la négociation, mais sans succès. Il réussit par la corruption. Les émissaires secrets qu'il envoya dans le camp du rebelle, vinrent à bout de regagner les Officiers & les soldats par argent & par promesses, & les déterminerent à se saisir du Prince qu'ils venoient de proclamer, & à le remettre entre les mains de l'Empereur. Botaniate se contenta de le faire tondre & de le reléguer sous l'habit

de Moine dans une iſle de la Propontide. Alexis ſon ami, devenu dans la ſuite Empereur, le tira d'exil & l'employa dans ſes expéditions.

NICÉPHORE III. An. 1078.

An. 1079. LIII. Conduite adroite d'Iſaac Comnène. Bry. l. 4. c. 29.

L'année ſuivante 1079 Iſaac Comnène, frere aîné d'Alexis, revint de ſon gouvernement d'Antioche. Il s'étoit fait chérir de la province par ſa juſtice & par ſa douceur ; il ne trouva pas moins de bienveillance & d'eſtime à la Cour. Il avoit gagné les bonnes graces de l'Empereur en lui envoyant des étoffes & des toiles de Syrie, dont il fut payé à ſon retour par la plus haute faveur. Botaniate lui donna de grandes terres, le logea dans ſon Palais, & lui conféra le titre de Sébaſte. Pénétrant, judicieux, éclairé, s'énonçant avec facilité & avec grace, il étoit employé dans la déciſion de toutes les affaires, l'Empereur n'ayant lui-même aucun de ces talens. Iſaac s'étoit rendu néceſſaire par un mérite réel, ſoutenu d'une adroite politique, qui dans un autre courtiſan auroit tenu lieu de mérite.

LIV. Alexis arrête les rava-

Son frere Alexis entretenoit par de nouveaux exploits la gloire qu'il

NICÉPHORE III.
An. 1079.
ges des Patzinaces.
Bry. l. 4. c. 30.

s'étoit acquise. En visitant son gouvernement d'Andrinople, il apprit que les Patzinaces avoient pris les armes & qu'ils ravageoient les frontieres de Bulgarie. Il rassemble en diligence les troupes de la province, & se rend à Philippopolis. Là informé avec plus de certitude des mouvemens de ces barbares, qui dévastoient tout le pays entre Scupes & Naïsse, il marche droit à eux. Ils ne l'attendirent pas. Dès qu'il eut passé Sardique, ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leur butin. Alexis de retour à Philippopolis donna ses soins à rétablir la tranquillité & le bon ordre dans la province. Sa libéralité, sa politesse, son affabilité lui gagnoient tous les cœurs. Il reçut à Constantinople de nouvelles marques de la satisfaction de l'Empereur & de l'estime publique.

An. 1080.
LV.
Révolte de Nicéphore Mélissene.
Bry. l. 4. c. 31, & seqq.

Le mépris que s'attiroit Botaniate réveilloit l'ambition de tous ceux qui se croyoient plus dignes de l'Empire. Les révoltes se succédoient, & les mauvais succès des premieres intimidoit moins, que l'incapacité du Prince

ne donnoit d'eſpérance. Nicéphore Méliſſene, mari d'Eudocie, ſœur d'Alexis, vivoit dans l'iſle de Cos, où il poſſédoit de grands héritages. Les liaiſons qu'il avoit contractées avec les chefs de différentes bandes de Turcs, qui s'avançoient juſque ſur les côtes de l'Archipel, lui firent naître le deſſein de ſe faire Empereur. Il prit la chauſſure de pourpre, & ſuivi de troupes Turques il parcouroit les villes d'Aſie qui lui ouvroient leurs portes, & dont les Barbares, auxquels il n'oſoit rien refuſer, ſe mettoient en poſſeſſion. En peu de temps les Turcs ſe trouverent maîtres de preſque toutes les villes de la Phrygie & de la Galatie. Méliſſene à la tête d'une armée nombreuſe s'établit dans Nicée. L'Empereur, allarmé de ces pertes, mande Alexis; c'étoit le fléau des rebelles. Il lui ordonne d'aſſembler les troupes qui l'ont ſi bien ſervi contre Bryenne & Baſilace, & de paſſer à Chalcédoine. Alexis qui connoiſſoit la méchanceté des Miniſtres & leurs mauvaiſes diſpoſitions à ſon égard, perſuadé que s'il éprouvoit

NICÉPHORE III.
An. 1080.

Guil. de Tyr. belli. ſacri l. 3. c. 1.

NICÉPHORE III. An. 1080.

quelque revers dans une guerre où il auroit à combattre des forces supérieures, on ne manqueroit pas de l'accuser de trahison & d'intelligence avec son beau-frere, s'excusa auprès de l'Empereur; qui ne pouvant vaincre sa résistance, chargea du commandement l'eunuque Jean son favori, Grand-Maître de la Garde-robe, plus avide de gloire que capable d'en acquérir. Jean accepta cet emploi avec joie, & passa aussi-tôt à Chrysopolis. Aléxis y conduisit les troupes, qu'il lui mit entre les mains; & en se séparant de lui il eut beaucoup de peine à calmer les regrets de toute l'armée, & à faire cesser les huées dont les soldats mécontens de se voir commandés par un Eunuque, saluoient leur nouveau Général.

LVI. L'Eunuque Jean devant Nicée.

On ne pouvoit attendre aucun succès d'une armée si mal disposée. Mais Jean dont la présomption égaloit l'ignorance, comptoit beaucoup sur lui-même. Il marche à Nicée & campe à deux lieues de la ville. Il s'empare du fort saint George au bord du lac Ascanius, sur lequel Nicée est bâtie.

Mélissene

Méliſſene étoit dans la ville avec un grand nombre de troupes, & le Sultan à la tête d'une autre armée campoit à Dorylée, tout prêt à tomber ſur les Grecs, dès qu'ils auroient entrepris le ſiege. On tint conſeil, & George Paleologue avec ſon neveu Curtice, tous deux Capitaines expérimentés, étoient d'avis d'aller combattre le Sultan, pour ne pas courir le riſque d'être pris entre deux armées. Comme ils appuyoient leur avis par de bonnes raiſons, Jean fronçant le ſourcil & élevant la voix; *c'eſt à moi*, dit-il, *que l'Empereur à confié le commandement de ſon armée; c'eſt à moi qu'on doit obéir; je veux qu'on attaque Nicée.* Il fallut ſe taire, & les Officiers ſenſés eurent grande pitié de la ſtupidité du Général, qui ne ſavoit pas même ce que c'étoit qu'un conſeil de guerre, tandis que de miſérables adulateurs le félicitoient de la dignité avec laquelle il ſavoit ſoutenir ſon rang. On alla donc camper devant Nicée, & l'on ſomma auſſi-tôt les habitans de ſe rendre. Ceux-ci comptant ſur le ſecours qui

NICÉPHORE III. An. 1080.

NICÉPHORE III. An. 1080.

n'étoit éloigné que de trois ou quatre journées, amuſerent l'ennemi par diverſes propoſitions, pour donner au Sultan le temps d'arriver. En effet, on apprit bien-tôt qu'il approchoit, & il fallut ſonger à la retraite.

LVII. Sa retraite.

Jean le plus effrayé de tous, n'étoit pas mieux inſtruit de cette opération militaire que de toutes les autres. Il en chargea Paléologue. Ce guerrier, fils de ce Nicéphore Paléologue battu par Ourſel ſix ans auparavant, avoit tout le ſang froid néceſſaire pour voir ce qu'il falloit faire, & la vivacité pour l'exécuter. Il fit marcher en avant la cavalerie, qui devoit ſe porter dans tous les endroits où il ſeroit beſoin de ſon ſecours. Il mit à la queue la meilleure infanterie, avec ordre d'avancer à petits pas, & de faire tête à l'ennemi, s'il venoit fondre ſur l'arriere-garde. Le long du paſſage il avoit garni les lieux fourrés de quelques eſcadrons, qui, poſtés de diſtance en diſtance, devoient lancer leurs fléches ſur l'ennemi & ſe replier enſuite ſur les poſtes plus avancés. Pour lui, eſcorté d'un eſcadron de

troupes légeres il voltigeoit sans cesse à la tête, à la queue, sur l'aîle droite; car l'aîle gauche qui côtoyoit le lac n'avoit rien à craindre. L'armée marchoit ensemble & tenoit en respect les Turcs qui étoient sortis de Nicée pour la poursuivre, lorsque la cavalerie de l'avant-garde rencontrant une longue muraille, qui formoit dans la plaine une vaste enceinte & qui n'avoit d'ouverture que de loin en loin, s'écarta pour trouver un passage. Les Turcs profitant du moment attaquent l'infanterie & l'accablent d'une nuée de traits. Tout fuit & le Général transi de peur n'a pas même le courage de fuir. Curtice conseilloit à Paléologue de laisser périr ce poltron, qui n'avoit de force que pour l'appeller à son secours. Paléologue plus généreux, court à lui, le rassure, le fait marcher devant lui; & tandis que ce lâche Eunuque tremble de tous ses membres en voyant approcher les Turcs, Paléologue retourne sur-eux, & abat à ses pieds le premier qu'il rencontre. Ce qu'il réitéra tant de fois, que l'ardeur des ennemis se rallentit.

NICÉPHORE III. An. 1080.

Enfin Paléologue ayant raſſemblé quelques eſcadrons tomba ſur eux avec tant de furie, qu'ils prirent la fuite & regagnerent la ville, après avoir perdu plus de ſoldats qu'ils n'en avoient tué aux Grecs. On peut dire que Paléologue ſe multiplia en cette journée. Il combattit toujours à face découverte, & quoiqu'il eût reçu un coup de fléche au milieu du front dès le commencement de l'action, il ne s'occupa nullement de ſa bleſſure; le viſage couvert de ſon ſang, il ne ceſſa de donner tous les ordres, de courir à tous les dangers & de combattre lui-même; il ſauva ſeul & le Général & l'armée. Pluſieurs Officiers lui furent redevables de la vie, entre autres Iſaac Contoſtephane, qui étant tombé de cheval alloit être pris ou tué, ſi Paléologue ne l'eût relevé & défendu tandis qu'il remontoit ſur un autre cheval. Lorſqu'il fut arrivé à cette enceinte dont j'ai parlé, il fit arrêter la cavalerie, & paſſer d'abord l'infanterie avec ordre de prendre les devans & de dreſſer le campement. En ce lieu Jean mourant de ſoif &

paroiſſant prêt à rendre l'ame, Paléologue deſcendit de cheval, & alla puiſer dans ſon caſque au fond d'un vallon de quoi déſaltérer ce miſérable, qui auſſi bas dans ſon infortune qu'il avoit été arrogant auparavant, appelloit Paléologue ſon ſauveur, ſon dieu, & lui promettoit de l'adopter & de le faire héritier de tous ſes biens. *Buvez*, lui dit Paléologue; *je fais ce que je puis pour vous; vous ferez ce qu'il vous plaira.* Après une nuit de repos l'armée ſe mit en marche pour retourner à Conſtantinople, où elle arriva après avoir campé à Hélenopolis. Les Paléologues n'étoient pas anciens dans les faſtes de l'Empire. Le premier dont l'hiſtoire faſſe mention, ne vivoit que ſous le regne de Diogène. Mais un héros tel que George Paléologue vaut vingt ancêtres; ſon mérite éclaire une longue poſtérité; & à l'ombre de ſon nom la lâcheté même & la fainéantiſe croiſſent avec fierté.

NICÉPHORE III. An. 1080.

LVIII. Ingratitude de Jean.

La générosité de Paléologue reçut de l'eunuque Jean l'unique ſalaire dont une ame noire & vile ſache

NICÉPHORE III. An. 1080.

payer les ſervices trop importans, la haine, la calomnie, la perſécution. Avant que d'arriver à Conſtantinople Jean avoit envenimé par ſes lettres l'eſprit de l'Empereur contre Paléologue & Curtice, les accuſant de l'avoir traverſé avec inſolence dans tout le cours de l'expédition. Curtice ne s'y étoit pas trompé : en entrant à Conſtantinople il avoit prédit à ſon oncle qu'ils ne devoient attendre qu'ingratitude de la part de ce maudit eunuque. Ils l'éprouverent ſur le champ. S'étant préſentés tous trois enſemble à l'entrée du Palais, Jean entra le premier, & dit un mot à l'oreille à l'Huiſſier de la porte, qui repouſſa rudement les deux autres, enſorte qu'ils ne purent jamais approcher de l'Empereur. Ce traitement perfide fut ſuivi de toutes les noirceurs dont un ſcélérat puiſſe s'aviſer, & le monſtre ne ceſſa, tant que Nicéphore Botaniate fut ſur le trône, de travailler à la perte de ſon bienfaiteur. Méliſſene demeura impuni juſqu'au regne d'Alexis, & pendant près de deux ans il partagea tranquillement avec les

Turcs la souveraineté d'une grande partie de l'Asie mineure. C'est alors que ces barbares, sous la conduite du vaillant Soliman, s'établirent dans toutes les provinces depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont, & qu'ils firent de Nicée la capitale de leurs conquêtes. Ils en retiroient les tributs, & insultant à la foiblesse de l'Empire : leurs bureaux placés à la vue de Constantinople exigeoient un péage de tous ceux qui passoient le Bosphore.

NICÉPHORE III. An. 1080.

An. 1081.

LIX. Mauvais desseins des Ministres contre les Comnènes.

Anna. pag. 43, *& seqq. ibi. Du Cange.* Zon. *T.* II. *p.* 294, 295.

Les services d'Alexis excitoient également la reconnoissance de l'Empereur & la haine des Ministres. Ennemis secrets des Comnènes, ils mettoient tout en œuvre pour les perdre dans l'esprit du Prince. Les Comnènes de leur côté employoient toutes les ressources de la plus adroite politique pour se tenir en défense, & c'étoit une guerre domestique plus difficile que celle de Bryenne & de Basilace. Les deux freres s'aimoient avec tendresse. Isaac l'aîné loin d'être susceptible d'aucun sentiment de jalousie contre son frere, qui l'effaçoit par son génie & par ses exploits, pré-

NICÉPHORE III. An. 1081.

séroit la gloire d'Alexis à la sienne propre; il en parloit, il en pensoit comme tout le reste de l'Empire. Il étoit par son mariage allié de l'Impératrice; il profita de cet avantage en faveur de son frere; & ayant engagé dans ses intérêts ceux qui avoient l'oreille de la Princesse, il sut lui inspirer tant de bienveillance pour Alexis, qu'elle l'adopta pour son fils. Ce fut pour les Ministres un nouveau sujet de dépit, & une occasion de rendre les Comnènes suspects à l'Empereur. C'étoit, selon eux, manifester le dessein qu'ils cachoient depuis longtemps: il ne leur restoit plus qu'un pas à faire, & le fils adoptif de l'Impératrice, alloit au premier jour se déclarer rival de l'Empereur. Botaniate rempli de ces craintes crut devoir reculer Alexis autant que sa femme s'efforçoit de l'avancer. Il résolut de se nommer un successeur, & jetta les yeux sur son neveu Synadène, jeune homme d'une naissance illustre, qui joignoit à un bel extérieur une ame vigoureuse. Rien ne manquoit à Synadène pour être Empereur; mais l'exécution manquoit à Botaniate, & ses délais firent

avorter le projet. L'Impératrice qui destinoit l'Empire au fils unique qu'elle avoit eu de Michel, étoit profondément affligée, sans oser confier à personne le sujet de sa douleur. Les Comnènes qui avoient un libre accès auprès d'elle n'eurent pas de peine à le pénétrer. Ils tirerent d'elle son secret, & lui jurerent de la servir & de défendre envers & contre tous les droits de son fils Constantin. Elle leur promit à son tour de les avertir des desseins qu'on formeroit contre eux. En conséquence de ce traité, elle leur fit connoître peu de jours après, qu'il s'étoit tenu une conférence secrette entre les deux Ministres & leurs créatures, & que la perte des Comnènes y avoit été résolue. Sur cet avis, les deux Comnènes convinrent de ne jamais se trouver tous deux ensemble dans le Palais, afin que l'absence de l'un qui seroit en état de venger son frere, pût faire craindre d'attaquer l'autre. L'Empereur continuoit de leur donner des marques de bienveillance; mais quel fond pouvoient-ils faire sur l'amitié d'un Prince, qui

NICÉPHORE III. An. 1081.

n'agissoit que par l'impulsion de ses deux Ministres, leurs mortels ennemis, aussi hardis que méchans? Ils apprirent bien-tôt par le même canal, que la résolution étoit prise de les mander tous deux au Palais pendant une nuit, comme de la part de l'Empereur, quoiqu'à son insçu, & de leur crever les yeux sous une fausse imputation. Ils conçurent alors qu'ils n'avoient de salut à espérer que dans la révolte, & ils ne furent pas longtemps à en trouver l'occasion.

LX. Les Comnènes sortent de Constantinople.

Les Turcs venoient de piller Cyzique. Alexis reçut ordre de l'Empereur d'armer une partie des troupes d'Occident & de les faire venir à Constantinople. Sous ce prétexte Alexis manda tous les Officiers attachés à sa personne. Comme ils se rendoient de toutes parts en grand nombre, Borile fit peur à Botaniate en lui disant que toutes les troupes de l'Empire étoient en mouvement, & que la ville alloit se remplir de soldats aux ordres des Comnènes. Botaniate effrayé de ce rapport, fait venir Alexis qui le rassure. *Je n'ai fait*, lui dit-il, *qu'exécuter vos ordres; je*

n'ai mandé qu'une partie de votre armée ; mais comme les Officiers arrivant successivement avec leur suite, sont logés en différens quartiers, leur nombre se multiplie aux yeux de ces paisibles citoyens, qui ne sont pas accoutumés à voir des gens de guerre.

NICÉPHORE III. An. 1081.

Il sut donner à ce discours tant de vraisemblance, que Botaniate ne s'informa pas davantage : il demeura persuadé que l'affection de Borile pour sa personne l'avoit rendu timide, & lui avoit grossi les objets. Mais ce Prince aveugle s'abusoit sur le compte de son Ministre. Borile à qui sa faveur avoit fait oublier sa naissance servile, songeoit à prendre la place de son Maître, & pour y réussir il vouloit auparavant de concert avec Germain faire périr les Comnènes ; ce qui devoit s'exécuter la nuit du jour suivant. Alexis bien servi par ses espions en fut averti ; il en fit part aussi-tôt à sa mere & à son frere. Ils déciderent qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'il falloit sur le champ prendre les armes. L'armée devoit dans trois jours être réunie à

NICÉPHORE III. An. 1081.

Zurule sur la frontiere de la Thrace ; & les Officiers venus à Constantinople partoient à la file pour s'y rendre. Au commencement de la nuit Alexis va trouver Pacurien ; c'étoit un Arménien de petite taille, mais d'un grand courage. Après lui avoir exposé le dessein des Ministres, il le consulte sur le parti qu'il doit prendre. *Faut-il attendre comme de lâches victimes les effets de leur cruauté, ou s'exposer à une mort honorable en se défendant en gens de cœur ?* Pacurien voyant qu'il n'y avoit de salut que dans la diligence ; *si vous sortez d'ici avant le jour*, lui dit-il, *je vous suivrai & je me dévouerai à votre fortune. Si vous êtes encore en cette ville au lever du soleil, j'irai moi-même vous dénoncer à l'Empereur.* Alexis accepte la condition, l'embrasse & lui promet après le succès la charge de grand domestique, dont il est lui-même revêtu. Il va ensuite trouver Humbertopule ; c'étoit le fils d'Humbert, un des freres de Robert Guiscard, qui mécontent de son partage en Italie, étoit venu s'établir à la Cour de Constantinople. Il ne fut pas besoin d'un grand

discours. Dès que le brave Normand sut de quoi il s'agissoit, il promit avec zéle tous les efforts de son courage. Alexis par ses procédés généreux s'étoit fait des amis prêts à lui sacrifier leur vie. Assuré du service de ces deux guerriers, il va en instruire sa famille. C'étoit la nuit du Dimanche de la Quinquagésime qui tomboit cette année au 14 Février. Il sort de la ville avant le jour avec son frere & ses partisans par la porte de Blaquernes, qu'ils ferment ensuite : ils en rompent les clefs, prennent les meilleurs chevaux des écuries de l'Empereur, & coupent les jarrets aux autres. Ils s'arrêtent quelques momens au Monastére de saint Côme & de saint Damien, où ils trouvent George Paléologue, dont le pere etoit intimement lié avec l'Empereur. Ils eurent beaucoup de peine à le faire entrer dans leur complot ; ils y réussirent enfin par les vives sollicitations de sa belle-mere qui étoit retirée en ce lieu. Ils partent tous ensemble & se rendent à Zurule. Au moment de leur départ leurs meres & leurs fem-

NICÉPHORE III. An. 1081.

mes s'étoient réfugiées dans l'enceinte de sainte Sophie ; elles n'en sortirent qu'avec des assurances qu'il ne leur seroit fait aucun mal. L'Empereur leur tint parole ; il se contenta de les enfermer dans le Monastére de *Petrium* avec ordre de leur conserver tous leurs effets.

LXI. Le César Jean se joint à eux.

Toute la noblesse de l'Empire, tous ceux qui ne pouvoient supporter la tyrannie de Borile, se rendoient à Zurule auprès des Comnènes. Il étoit important pour eux de mettre dans leur parti le César Jean Ducas. Retiré alors dans une de ses maisons de campagne, il ignoroit ce qui se passoit à Constantinople. Les conjurés lui envoyent dire, *qu'ils ont préparé un grand festin ; que s'il veut en être, il faut qu'il se rende au plutôt à Zurule.* Il n'eut pas de peine à trouver le mot de l'énigme. Après quelques momens de réflexion il partit avec ses gens & tout son équipage. En chemin il rencontre un Receveur des impôts qui portoit de grandes sommes au Trésor impérial. N'ayant pu par ses discours ni par ses caresses l'enga-

ger à ſe joindre à lui, il le décharge de ſes ſacs, qu'il fait tranſporter dans ſes voitures, & lui laiſſe la liberté de le ſuivre ou de continuer ſa route. Le Financier craignant d'être mal reçu des Tréſoriers, s'il retournoit à vuide, prend le parti d'accompagner ſa recette. Au paſſage de l'Hebre le Céſar trouve un corps de Hongrois qui venoient de paſſer le fleuve dans le deſſein de faire quelque pillage. Il les engage à ſervir les Comnènes, & conduit au camp de Zurule ce ſecours d'argent & de troupes. On le reçoit avec une grande joie. Il conſeille de marcher ſur le champ à Conſtantinople, le ſuccès dépendant de la diligence. Tous les habitans des villes & des campagnes accouroient ſur la route & ſaluoient Alexis du nom d'Empereur. Ceux d'Andrinople ne lui pardonnant pas la priſe de Bryenne, furent les ſeuls qui lui fermerent leurs portes. On s'empara d'Athyras ſur le bord de la Propontide à ſix lieues de Conſtantinople, & on alla camper au village de Schiza.

Ce fut en ce lieu qu'on délibéra ſur

NICÉPHORE III.
An. 1081.

LXII.
Alexis proclamé Empereur.

le choix d'un Empereur. Les deux Constantin Ducas, l'un frere, l'autre fils de Michel Parapinace avoient les droits les plus légitimes, si l'on n'eût consulté que la naissance. Mais l'un étoit Moine & relégué dans un isle, il avoit peu de considération : l'autre n'étoit encore qu'un enfant incapable de figurer à la tête d'une révolution. Tous les suffrages se partageoient entre les deux Comnènes. Isaac étoit l'aîné : sa valeur, sa justice, sa douceur lui faisoient grand nombre de partisans ; mais il étoit malheureux ; deux fois prisonnier des Turcs, il avoit fait la guerre avec plus de courage que de succès. D'ailleurs dégagé de toute ambition, il n'employoit son crédit que pour Alexis. Ce Prince Philosophe, se réservant l'autorité du conseil, laissoit volontiers à son jeune frere la décoration de la souveraineté. Deux éclattantes victoires parloient pour Alexis ; toute la famille des Ducas dont il étoit allié par son mariage, Michel & Jean freres de sa femme, George Paléologue qui avoit épousé leur sœur Anne, s'intéressoient

NICEPHORE III. An. 1081.

vivement en sa faveur. Sur-tout le César Jean leur ayeul employoit pour lui toute son éloquence, que relevoit encore un extérieur imposant & majestueux. Tantôt prenant en particulier les Officiers ; tantôt les rassemblant dans sa tente, » songez, leur » disoit-il, qu'en couronnant Alexis, » vous couronnez vos propres services. Ce n'est point par des rapports » toujours froids, souvent altérés par » l'envie, qu'il est instruit de vos belles actions ; il en a été le témoin ; » il vous y a conduit lui-même ; » il a partagé vos fatigues & vos dangers, comme il partageoit votre » pain. Combien de fois l'avez-vous » vû à côté de vous dans les embuscades ? A votre tête dans les batailles ? n'épargnant pas sa propre vie » pour sauver la vôtre. A-t-il craint » de traverser avec vous les fleuves de » la Thrace & de la Macédoine ? N'avoit-il pas des aîles lorsqu'il franchissoit devant vous les montagnes » les plus escarpées ? Ce n'est pas un » Prince nourri à l'ombre, mollement » endormi au bruit enchanteur de la

NICÉPHORE III.
An. 1081.

» flatterie. Du berceau il a volé aux » combats ; il n'apprit jamais d'autres » jeux que la guerre ; il ne connoît » que les travaux ; & ce qui doit vous » le rendre plus cher, il vous connoît » tous. Vos faits guerriers sont écrits » dans son cœur. Idolâtre de la gloire » des armes, il n'aura d'autres courtisans que ses soldats «. Ces discours étoient appuyés par Isaac qui travailloit sincérement pour son frere. Alexis de son côté sollicitoit pour son aîné, peut-être de bonne-foi, plus vraisemblablement parce qu'étant assuré du vœu de presque toute l'armée, il pouvoit sans risque se faire honneur d'une feinte modération. Pendant ce combat de déférence mutuelle toute l'armée assemblée autour de la tente des Comnènes attendoit impatiemment à qui des deux resteroit la couronne, lorsqu'Isaac vainquit enfin la résistance d'Alexis, & le revêtit lui-même des habits Impériaux, malgré les efforts qu'il sembloit faire pour s'en défendre. Les Ducas furent les premiers à proclamer Alexis Empereur ; leurs parens & leurs

amis les ſuivirent; enfin toute l'armée lui aſſura ce titre par une acclamation générale.

NICEPHORE III

An. 1081.

LXIII. Méliſſene veut partager l'Empire.

Pendant ces mouvemens on apprit que Nicéphore Méliſſene, ſorti de Nicée, s'étoit avancé juſqu'au promontoire de Damalis, vis-à-vis de Conſtantinople, & qu'il y avoit pris la pourpre. On doutoit encore de la vérité de ce rapport, lorſqu'on vit arriver des députés de ſa part avec une lettre adreſſée à l'Empereur Alexis, & conçue en ces mots. » La divine Providence m'a conduit heureuſement juſqu'à Damalis avec mon armée. J'ai appris votre généreuſe démarche, & je vous félicite du courage avec lequel par le ſecours de Dieu, vous avez ſauvé votre vie des attentats que formoient contre nous tous de miſérables eſclaves. Attaché à vous par une alliance intime, & plus encore par une tendre affection, dont je prends Dieu à témoin, je crois que nous devons réunir nos forces ainſi que nos cœurs pour donner à cette heureuſe révolution une conſiſtance durable. C'eſt à

NICEPHORE III. An. 1081.

» quoi nous parviendrons, si après vous » être rendu maître de Constantinople, vous partagez avec moi les » embarras & les honneurs de l'Empire. Vous gouvernerez l'Occident; » je demeurerai chargé du soin de » l'Asie, & nous porterons également » le titre d'Empereur. Séparés par le » Bosphore nous serons unis de cœurs » & de sentimens; & nous appuyant » l'un l'autre, nulle violence ni domestique ni étrangere ne sera capable de nous ébranler«. Alexis remit la réponse au lendemain. Il fit voir alors aux envoyés que le partage demandé étoit impraticable, & chargea George Mangane, son Secrétaire, de conférer avec eux pour convenir d'un accommodement. Cependant on approcha de Constantinople, & on alla camper à la vue de la ville sur un tertre découvert nommé les Aretes, au bord de la Propontide. L'agrément du lieu & l'excellence des eaux qui couloient de plusieurs sources, avoient engagé Diogène à y faire bâtir une magnifique maison de plaisance. Le résultat des conférences ayant été

porté au conseil, il fut décidé qu'on accorderoit à Mélissène le titre & les honneurs de César, avec la propriété de Thessalonique. Ces offres ne contentoient pas les députés : mais voyant les forces d'Alexis, & craignant que devenu maître de Constantinople il ne refusât tout, ils demanderent un acte de cette concession en bonne forme & munie du sceau Impérial. Mangane eut ordre de l'expédier : mais prévoyant bien que son maître seroit bien-tôt en état de rejetter absolument toute proposition, il remit l'expédition de jour en jour sous différens prétextes, jusqu'à ce qu'enfin la ville étant prise, les députés reçurent pour derniere réponse, *qu'il n'étoit plus question de partage ; que Mélissène n'avoit qu'à venir lui-même; qu'on lui accorderoit tous les honneurs dûs à son mérite personnel & à sa qualité de beau-frere de l'Empereur.*

LXIV. Prise de Constantinople.

Alexis n'avoit point de machines pour battre la ville ; il espéroit la réduire à se rendre en effrayant par l'aspect de ses troupes les habitans, d'ailleurs peu affectionnés à Botaniate

NICEPHORE III An. 1081.

Il en faiſoit approcher de temps en temps des archers, qui abattoient à coups de fléches quelques-uns de ceux qui paroiſſoient ſur la muraille. Botaniate avoit déja perdu courage. Ce vieillard glacé & tremblant, ſe voyant comme enfermé entre l'armée d'Alexis & celle de Méliſſene, qui venoient tous deux pour lui arracher la couronne, ſongeoit à la dépoſer volontairement pour ſauver ſa vie. Sa timidité ſe communiquoit aux habitans. Immobiles ſur les murs, ils ſembloient n'être que ſpectateurs. Nulle ſortie, nul mouvement pour la défenſe. Les tours étoient garnies de ſoldats, les uns du pays, les autres étrangers, diviſés d'intérêts & de ſentimens, comme de nation. Alexis crut qu'il ne ſeroit pas difficile d'en débaucher quelques-uns & de s'ouvrir par leur moyen l'entrée de la ville. Il engagea le Céſar à s'approcher avec lui de la muraille pour entrer en pour-parler avec ceux qui la bordoient. Le peuple inſolent, quoique poltron, appercevant le Céſar, le ſalua de railleries injurieuſes ſur

l'état de Moine qu'il avoit quitté depuis trois ans. Pour lui, méprisant ces insultes, il observa tout & reconnut que des trois tours voisines, l'une étoit gardée par les soldats qu'on nommoit les Immortels, une autre par les Varangues, la troisieme par la garde Germanique. Il avoit beaucoup de crédit parmi ces derniers & les crut plus faciles à gagner. Sur son avis Alexis employa un soldat Allemand, qui s'avançant pendant la nuit jusqu'au pied des murs, y fit parvenir une lettre attachée à une fléche & adressée au commandant. Par ce moyen on convint avec lui qu'il favoriseroit l'invasion. George Paléologue toujours prêt à courir aux dangers, s'offrit pour cette entreprise. Sur le soir Alexis fait camper son armée à peu de distance, & se retranche comme s'il eût eu dessein de séjourner long-temps en ce lieu. Dès que la nuit est venue, Paléologue escalade la tour des Allemands. Il est reçu avec son escorte, & donne le signal dont il étoit convenu avec Alexis. L'armée s'avance ; Paléologue

NICEPHORE III. An. 1081.

ouvre la porte la plus voisine, toutes les troupes entrent en foule & sans ordre. C'étoit le Jeudi-Saint, premier d'Avril. Elles se répandent dans toutes les places, dans toutes les rues. On laisse la vie aux habitans ; on ne verse point de sang, mais on n'épargne nulle autre sorte de violence. On pille les maisons, les Palais, les Eglises. L'avidité militaire ne respecte pas les Vases sacrés. Constantinople le trésor de toutes les impositions, le goufre où venoit s'abîmer la richesse des Provinces, le théâtre où le luxe étaloit les dépouilles de l'Empire, voit son opulence devenir la proye du soldat.

LXV. Botaniate veut donner l'Empire à Mélissène.

L'armée d'Alexis dispersée de tous côtés par l'ardeur du pillage avoit abandonné les Comnènes : ils se trouvoient presque seuls au centre de la ville dans la place de Taurus ; & si dans ce moment Botaniate eût eu assez de résolution pour tomber sur eux à la tête de sa garde, il les auroit obligés de regagner les portes. Mais ce Prince, que la crainte tenoit enchaîné dans son Palais, incertain de

ce

ce qu'il devoit faire, prit enfin le plus mauvais parti; c'étoit de s'appuyer de Mélissène en lui offrant la couronne. Il charge de cette commission un de ses Ecuyers, dont il connoissoit la fidélité & le courage. Cependant Paléologue accompagné d'un seul de ses gens s'étoit avancé jusqu'au bord de la mer, à dessein de faire déclarer en faveur d'Alexis la flotte Impériale qui étoit dans le port. Il se jette dans un esquif qu'il trouve au rivage, & apperçoit l'Ecuyer de Botaniate qui voguoit vers la côte d'Asie: c'étoit un de ses amis. Il approche de son navire, & lui ayant demandé où il va, il le prie de le recevoir sur son bord. L'Ecuyer lui répond qu'il le recevroit, s'il n'étoit pas armé. Paléologue quitte aussi-tôt ses armes, se jette dans le vaisseau, & après avoir embrassé son ami, il saute sur la proue, & adressant la parole à l'équipage: » Braves gens, dit-il, » où allez-vous chercher votre perte? » La ville est prise; le grand Domestique est Empereur; Constantinople » est remplie de soldats. Entendez-

NICÉPHORE III. An. 1081.

» vous les cris des citoyens qui le sa-» luent du nom d'Auguste ? Est-ce » votre dessein de sacrifier par une » opiniâtreté inutile votre vie & celle » de vos femmes & de vos enfans à » un Prince qui s'abandonne lui-mê-» me ? Quelle comparaison d'Alexis à » Mélissène ! Quels exploits celui-ci » peut-il opposer aux éclattantes vic-» toires de l'autre ? Quelle preuve a-» t-il donnée de clémence, de géné-» rosité, de valeur ? Ce vaisseau va-t-» il seul balancer toutes les forces de » l'Empire, qui se déclarent pour Ale-» xis ? Hâtez-vous de vous soumettre » à celui que le ciel vous donne pour » Maître. Si vous différez, vous êtes » déja rebelles «. Ces paroles font impression sur tous les cœurs. Paléologue s'écrie : *vive l'Empereur Alexis* ; les soldats & les matelots répondent par la même acclamation ; & comme l'Ecuyer faisoit grand bruit, menaçant de les châtier comme des séditieux & des traîtres, Paléologue se jette sur lui, le terrasse, & le lie au mât du vaisseau. Il reprend ensuite ses armes & vogue vers la flotte Impériale, qui

déja mettoit à la voile pour aller escorter Mélissène. Il réussit par les mêmes moyens à y faire proclamer Alexis ; & après avoir enchaîné le Commandant, il prend lui-même le commandement de la flotte. Alors sortant du port il la range au pied de la citadelle pour fermer le passage à Mélissène. Il voit un vaisseau de l'Empereur qui faisoit voile vers le Palais, il court à la rencontre à dessein de l'attaquer, & est fort étonné d'y appercevoir son pere, qui défendoit avec zèle le parti de Botaniate. *Que viens-tu faire ici, malheureux*, lui dit Nicéphore ? *Rien*, répond Paléologue, *puisque vous êtes mon pere : oui je le suis*, répliqua le vieillard, *& si l'Empereur me laisse faire, tu le ressentiras bien-tôt.* Paléologue se retire avec respect, & Nicéphore continuant sa route arrive auprès de Botaniate. Voyant les soldats d'Alexis dispersés dans la ville & tout occupés de pillage, il conseille à l'Empereur de les faire charger, & ne demande que les Varangues pour chasser les Comnènes. Mais Botaniate est d'avis de

NICÉPHORE III.
An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

tenter un accommodement ; & Nicéphore à sa priere se charge à regret d'une négociation dont il n'espére aucun succès.

XLVI. Négociation inutile.

Les Comnènes ne trouvant point de résistance, délibéroient d'aller embrasser leur mere & leurs femmes au Monastére de *Petrium*, avant que de prendre possession du Palais. Le César tournant en raillerie ces vaines démonstrations de tendresse, leur fit sentir combien les momens étoient précieux dans une conjoncture si critique, & qu'ils ne devoient se croire maîtres de Constantinople que lorsqu'ils le seroient du Palais Impérial. Comme ils y alloient, ils rencontrerent Nicéphore Paléologue, qui leur apportoit les propositions de Botaniate dans une lettre en ces termes : » Il » ne me reste pas long-temps à vivre. » Je suis seul, sans fils, sans frere, sans » aucun parent que je puisse regarder » comme mon successeur naturel. Si » Alexis aspire avec tant d'empresse- » ment au pouvoir Impérial, dont je » n'ai senti que l'amertume, je l'adop- » te pour fils dès ce moment. Rien

» ne fera retranché aux récompenses » qu'il peut avoir promises à ceux qui » l'ont servi. Je me dépouille absolument de l'exercice de la Puissance » Souveraine ; je n'en demande que » le titre & les honneurs ; je lui en » abandonne toute la réalité «. Ces conditions paroissoient flatter les Comnènes, & ils étoient sur le point de les accepter, lorsque le César regardant fiérement le député : » allez » dire à votre Maître, lui dit-il, que » ses offres auroient pu être écoutées » avant la prise de la ville. Il est trop » tard de vouloir rien retenir, lorsqu'il a tout perdu. Puisqu'il n'a pas » long-temps à vivre, il ne doit songer qu'à conserver ce peu de jours. » Il n'a pas besoin d'un trône pour » mourir. Qu'il en descende, où point » de paix «.

NICÉPHORE III. An. 1081.

LXVII. Botaniate dépossédé.

Une réponse si dure choqua moins l'Empereur que le Ministre Borile. Il résolut de profiter de la dispersion des troupes & de leur acharnement au pillage pour les tailler en pieces. Il prit avec lui les Varangues & les Chomatenes, & les rangea en ba-

NICÉPHORE III. An. 1081.

taille depuis le milliaire doré jusqu'à la place de Constantin. Ces soldats intrépides & toujours attachés au Prince régnant, attendoient sous les armes les ordres qui leur seroient donnés de sa part, & la ville alloit être remplie de carnage. Borile animoit l'Empereur & l'excitoit à ne pas céder lâchement à ses ennemis, lorsque le Patriarche respecté pour sa vertu, soit par compassion pour son peuple, soit à la sollicitation du César, lié avec lui d'une étroite amitié, vint trouver l'Empereur & l'exhorta pathétiquement à céder non pas aux Comnènes, mais à la volonté de Dieu qui le rappelloit à la vie privée, plutôt que de laisser déchirer son Empire par les horreurs d'une guerre civile, & inonder la ville du sang de tant de Chrétiens. Botaniate se rendit à ces raisons qui s'accordoient avec sa timidité naturelle. Pour se soustraire à l'insolence des soldats qu'il pourroit trouver sur son passage, il s'enveloppa d'un manteau, & la tête baissée il prit à pied le chemin de sainte Sophie. Dans le trouble où il étoit il

n'avoit pas ſongé à quitter la robe Impériale. Borile qui marchoit devant lui, déſeſpéré de ſa foibleſſe, s'étant tourné vers lui, & ayant apperçu les pierreries dont les bras de la robe étoient enrichis, les arracha en diſant avec un ris mocqueur, *c'eſt bien-là vraiment la parure d'un Empereur dépouillé.* Le Prince couvert de confuſion entra dans ſainte Sophie pour y chercher un aſyle. Les Comnènes s'étant emparés du Palais, Michel fils d'Andronic & petit-fils du Céſar Jean, accompagné de Radène, préfet de Conſtantinople, va trouver Botaniate, & l'ayant fait embarquer dans une nacelle ils le tranſportent au Monaſtére de Périblepte ſitué dans la ville au bord de la Propontide. Là ils l'exhortent à prendre l'habit monaſtique. Comme il y paroiſſoit peu diſpoſé, Michel & Radène craignant quelque mouvement de la part de Borile & des ſoldats de la garde qui n'avoient pas encore poſé les armes, redoublent leurs inſtances, & le déterminent enfin à ſe rendre à leur déſir. Il vêcut peu de temps dans l

NICÉPHORE III. An. 1081.

NICÉPHORE III.
An. 1081.

Monaftére. Un jour qu'on lui demandoit comment il fe trouvoit de fon changement de fortune, il répondit *qu'il ne regrettoit rien, finon la liberté de manger de la viande.* La regle de faint Bafile ordonnoit une abftinence perpétuelle : c'étoit mettre les plaifirs de la Souveraineté à bas prix, & peut-être à leur jufte valeur. Ses fujets le regretterent encore moins. Il avoit regné trois ans. Ufé de vieilleffe fans avoir acquis d'expérience, il ne porta fur le trône que fa foibleffe. Il ne commença de gouverner que lorfqu'il eut befoin d'être gouverné lui-même ; & dans cet état un Souverain fait toujours un mauvais choix.



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

I. *ETAT de l'Empire.* II. *Nouveaux titres donnés par Alexis à ſa famille.* III. *Soupçons ſur l'Impératrice Marie.* IV. *Couronnement d'Irene.* V. *Marie ſort de la Cour avec ſon fils.* VI. *Grand pouvoir accordé par Alexis à ſa mere.* VII. *Alexis arrête les ravages des ſoldats.* VIII. *Pénitence d'Alexis.* IX. *Robert Guiſcard ſe diſpoſe à la guerre contre les Grecs.* X. *Impoſteur qui prend le nom de Michel.* XI. *Le Pape dupe de l'impoſture.* XII. *Préparatif de Robert pour paſſer en Grece.* XIII. *Raoul veut détourner Robert de la guerre.* XIV. *Paſſage de Robert à Corfou.* XV. *Conduite perfide de Monomacat, Gouverneur de Dyrrachium.* XVI. *Embarras d'Alexis.* XVII. *Il a recours aux Princes d'Occident.* XVIII. *Paix avec les Turcs.* XIX. *Ro-*

bert essuie une violente tempête. XX. *Commencement du siege de Dyrrachium.* XXI. *Le faux Michel devant la ville.* XXII. *Bataille navale des Vénitiens contre la flotte de Robert.* XXIII. *Opiniâtreté de Robert.* XXIV. *Attaque de la ville.* XXV. *Alexis se met en campagne.* XXVI. *Il marche à Dyrrachium.* XXVII. *Conseil d'Alexis.* XXVIII. *Fable débitée par Anne Comnène.* XXIX. *Préparatifs de la bataille.* XXX. *Ordre des deux armées.* XXXI. *Bataille de Dyrrachium.* XXXII. *Défaite de l'armée Grecque.* XXXIII. *Actions d'Alexis.* XXXIV. *Fuite d'Alexis.* XXXV. *Suites de la bataille.* XXXVI. *Prise de Dyrrachium.* XXXVII. *Alexis fait usage des richesses de quelques Eglises.* XXXVIII. *Hardiesse de l'Evêque Léon.* XXXIX. *Nouveaux préparatifs d'Alexis.* XL. *Robert repasse en Italie.* XLI. *Bataille de Joannine.* XLII. *Bataille d'Arta.* XLIII. *Exploits de Boëmond en Grece.* XLIV. *Siege de Larisse.* XLV. *Préparatifs de la bataille.* XLVI. *Bataille de Larisse.* XLVII. *Suites de la bataille.* XLVIII. *Alexis oblige Boëmond à repasser en Italie.*

XLIX. *L'Eglise Grecque troublée par Italus.* L. *Alexis reprend Castorie.* LI. *Punition des Pauliciens.* LII. *Révolte d'un Paulicien.* LIII. *Murmures contre Alexis au sujet de l'enlévement des vases sacrés.* LIV. *Apologie d'Alexis.* LV. *Satisfaction d'Alexis.* LVI. *Conjuration.* LVII. *Robert repasse en Illyrie.* LVIII. *Bataille navale de Robert contre les Grecs & les Vénitiens.* LIX. *Mort de Robert.* LX. *Suites de la mort de Robert.*



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

ALEXIS COMNÉNE.

ISAAC le premier des Comnènes avoit mis sur sa tête la couronne Impériale. Mais ne l'ayant portée que deux ans, il n'avoit fait que montrer à sa famille le chemin du trône, sans l'y établir. Alexis commence une génération suivie, qui régna pendant cent ans sur les débris de ce vaste Empire, & l'on peut dire que s'il

ALEXIS.
An. 1081.

I.
Etat de l'Empire.

ALEXIS. An. 1081.

eût été possible d'en relever les ruines, peu de Princes en eussent été plus capables. Avant que d'être lui-même rebelle, il avoit terrassé des révoltés redoutables, rivaux de sa valeur & de sa gloire. Son génie souple, adroit, plein de ressources & de ruses auroit pu suppléer à un moindre courage, & les scrupules de la bonne-foi n'opposerent jamais qu'une foible barriere à ses intérêts. Mais du côté de l'Orient ce déluge de barbares, qui des bords du Jaxarte jusqu'à ceux du Bosphore couvroient de ruines les plaines de l'Asie, & menaçoient déja Constantinople du haut des tours de Nicée, du côté de l'Occident l'ambitieux Robert Guiscard avec ses Normands, plus vaillans encore quoique moins féroces que les Turcs, & cet orage de Croisés, dont les armes maladroites firent en passant aux Chrétiens leurs amis des blessures aussi sanglantes que celles qu'ils alloient faire aux Turcs & aux Sarasins leurs ennemis; enfin dans le cœur de l'Empire des sujets abbatardis, que le despotisme Impérial avoit réduits à n'être plus que de

miſérables eſclaves, tous ces obſtacles rendirent inutiles les talens d'Alexis.

ALEXIS. An. 1081.

II. Nouveaux titres donnés par Alexis à ſa famille.

Anna Comn. l. 3. Zon. T. II. p. 295, 296. Glyc. p. 332. Du Cange fam. Byz. p. 172, 173.

Dès qu'il ſe vit maître de la ville & du Palais, il ſe fit couronner ſelon l'uſage par le Patriarche dans l'Egliſe de ſainte Sophie. Son premier ſoin fut de décorer ſa famille. Agé de trente-trois ans, il n'avoit point eu d'enfans de ſa premiere femme fille d'Argyre, & il n'en avoit point encore d'Irène fille d'Andronic Ducas, ſon épouſe depuis quatre ans, qui n'étoit que dans ſa quinzieme année. Mais il avoit trois freres Iſaac, Adrien, Nicéphore, & trois ſœurs, Marie, Eudocie & Théodora. Iſaac ſon aîné méritoit de ſa part la plus tendre reconnoiſſance. Plein de courage, mais ſans ambition, il avoit ſacrifié à celle de ſon frere les droits que l'âge ſembloit lui donner. Toutes les diſtinctions des familles Impériales ſe réduiſoient alors à deux titres au-deſſous de celui d'Empereur, au titre de Céſar & à celui de Sébaſte. Mais la qualité de Céſar déja portée par Jean Ducas, étoit encore promiſe à Nicéphore Mélisſène, & le fréquent uſage avoit un peu terni le luſtre de celle

ALEXIS. AN. 1081.

de Sébaſte. Alexis inventa pour Iſaac le nom pompeux de Sébaſtocrator. Il fallut que ſes deux puinés ſe contentaſſent de titres moins fiers; Adrien fut nommé Protoſébaſte, premier Auguſte, avec la qualité d'Illuſtriſſime, & fut revêtu de la dignité de grand Domeſtique d'Occident. Il avoit épouſé Zoé, fille de Conſtantin Ducas & d'Eudocie, qui l'avoit auparavant offerte pour femme à Botaniate. Il ne reſta pour Nicéphore que le nom de Sébaſte; il fut fait dans la ſuite grand Amiral. Des trois ſœurs d'Alexis, Marie étoit celle qu'il chériſſoit davantage. Son mari Michel Taronite partagea d'abord avec Adrien le titre de Protoſébaſte, auquel l'Empereur ajouta la dignité de Protoveſtiaire, c'eſt-à-dire, grand Maître de la Garde-robe. Mais bien-tôt après, par un excès de tendreſſe pour ſa ſœur, il imagina pour Michel le titre de Panhyperſébaſte; c'étoit enchérir ſur l'hyperbole. Nicéphore Méliſsène, mari d'Eudocie ſeconde ſœur d'Alexis, étoit toujours en armes au-delà du Boſphore: ſelon l'offre qui lui en avoit été faite dans

le temps de la révolte, il reçut le 8 Avril avec le nom de César, la propriété de Thessalonique & l'honneur de marcher immédiatement après le Sébastocrator, ensore que dans les acclamations publiques il étoit nommé le troisieme. Pour Théodora, derniere sœur d'Alexis, elle n'eut aucune part à cette distribution de dignités. Après la mort de son mari Constantin Diogêne, tué dans une bataille huit ans avant le regne d'Alexis, cette Princesse, quoique jeune encore, s'étoit enfermée dans un Monastére. Anne Comnène qui a composé l'histoire de son pere avec cette affection filiale qui décrédite un pareil ouvrage, admire la fécondité du génie d'Alexis dans l'invention de tous ces titres; & sa politique profonde qui sut satisfaire avec un peu de fumée, l'ambition de tant de rivaux jaloux & dangereux. On pourroit au contraire avoir pitié d'un Prince obligé de recourir à des ressources si puériles, & plaindre un Etat en délire, qui multiplie les titres d'honneur à mesure qu'il perd l'honneur même.

Alexis. An. 1081.

III. Soupçons sur l'Impératrice Marie.

La famille de la jeune Irène étoit composée de sept personnes. Son ayeul le César Jean Ducas en étoit le chef. Sa mere veuve d'Andronic avoit deux fils Michel & Jean Ducas, & deux filles, outre l'Impératrice, savoir Anne, femme de George Paléologue, & Théodora, qui embrassa la vie religieuse. Pour éviter les jalousies & les querelles entre deux maisons rivales, Alexis les sépara d'habitation. Le Palais Impérial étoit divisé en deux grands corps de bâtimens, éloignés de quelque distance l'un de l'autre. L'un occupoit le pied d'une éminence; l'autre s'élevoit au-dessus & se nommoit le Bucoleon. Il logea l'Impératrice avec sa famille dans le Palais inférieur, & s'établit dans l'autre avec les Comnènes. Marie se regardoit comme veuve des deux derniers Empereurs, quoique tous deux vêcussent encore, parce qu'elle n'avoit épousé que leur couronne, & que ces Princes l'avoient perdue. Elle gardoit sa demeure dans le Bucoleon, où elle continuoit de loger avec son fils Constantin; & cette société avec

ceux qui avoient détrôné ſon mari donnoit à toute la ville occaſion de diſcourir. Elle étoit belle ; elle avoit fait connoître par ſon ſecond mariage qu'elle n'étoit pas délicate en fait de religion ni même de bienſéance, lorſqu'elle voyoit briller une couronne. On la ſoupçonnoit de vouloir dérober le cœur d'Alexis & ſe mettre à la place d'Irène, comme elle avoit reçu Botaniate à la place de ſon premier mari vivant encore. Anne Comnène fait dans ſon hiſtoire de grands efforts pour la juſtifier de ce ſoupçon, & c'eſt une preuve qu'il étoit fort accrédité. On penſoit même qu'Anne Dalaſsène, mere d'Alexis, ne ſeroit pas fort choquée de cette nouvelle infraction des loix divines & humaines : Irène étoit de la famille des Ducas, qui avoient voulu la perdre. Marie avoit un grand nombre de partiſans ; & lorſque George Paléologue étoit venu ranger la flotte au pied de la citadelle, en criant *vive l'Empereur Alexis & l'Impératrice Irène*, pluſieurs amis des Comnènes avoient répondu des fenêtres du Palais, *vive*

ALEXIS. An. 1081.

Alexis, mais point d'Irène. Sur quoi ce hardi guerrier tournant la tête vers l'endroit d'où venoient ces cris : *ce n'est pas pour vous*, dit-il, *que j'ai commencé & achevé cette noble entreprise ; c'est pour le service de cette Irène que vous osez rebuter.* Ce qui sembloit appuyer ces soupçons, c'est qu'Alexis en recevant la couronne, n'avoit pas fait couronner Irène selon la coutume. Toutefois Anne Comnène proteste qu'il ne balança jamais sur ce point, & il faut l'en croire.

IV. Couronnement d'Irène.

Le César Jean étoit le plus intime confident de Marie. C'étoit lui qui l'avoit déterminée à épouser Botaniate, & les scrupules ne l'arrêtoient pas. Mais Irène étoit sa petite fille, & les intérêts de cette Princesse lui étoient plus chers que ceux d'une étrangere. Il employa donc auprès de Marie tout son crédit, pour l'engager à sortir du Palais, & à faire cesser des discours peu honorables à sa vertu. Il se fit seconder par le Patriarche, qu'il avoit pris soin d'attacher à sa maison par toute sorte de bienfaits ; & Côme lui donna en cette occasion une preu-

ve ſenſible de ſa reconnoiſſance. Anne Dalaſsène travailloit depuis longtemps à engager Côme à ſe démettre de ſa dignité, qu'elle le croyoit incapable de ſoutenir. Elle vouloit faire monter à ſa place un Moine nommé Euſtrate Garidas, moins capable encore, mais qui avoit ſû gagner ſon eſprit par une grande apparence de vertu & par des prédictions ſur la grandeur future de ſon fils. Elle ne ceſſoit de faire dire à Côme par des gens qui ſembloient être ſes meilleurs amis, qu'il ſeroit bien plus heureux déchargé d'un fardeau incommode, & que dans des temps ſi fâcheux le Patriarcat ne pouvoit être qu'un obſtacle à ſon ſalut, loin de le mettre en état de procurer le ſalut des autres. Quoique le Patriarche ſentît bien quelle étoit la ſource & le motif de ces avis ſi charitables, cependant ſa vertu ſimple & modeſte s'accordoit avec ces diſcours, & il ſoupiroit lui-même après le calme de la retraite. Mais il voulut profiter de l'occaſion pour ſervir ſes amis, & proteſta avec ſerment aux émiſſaires de la Prin-

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS.
An. 1081.

ceſſe, qu'il ne deſcendroit du trône patriarcal, qu'après avoir couronné Irène. Anne entêtée de Garidas accepta la condition, & n'eut pas de peine à y faire conſentir ſon fils. Irène fut ſolemnellement couronnée par les mains de Côme, ſept jours après le couronnement de ſon mari, & le Patriarche tint parole. Quelque temps après cette éclattante cérémonie, ayant célébré la Meſſe dans l'Egliſe de ſaint Jean l'Evangéliſte, en deſcendant de l'Autel, il dit à ſon Diacre : *prenez mon Pſeautier, & ſuivez-moi ; nous n'avons plus rien à faire ici.* Il ſe retira auſſi-tôt ſans emporter autre choſe de ſa maiſon ; & quelque ſemblant que fit l'Empereur de vouloir le retenir, il s'enferma dans un Monaſtére, où il acheva paiſiblement ſa vie loin des ſcandales de la Ville & la Cour. Il avoit gouverné l'Egliſe de Conſtantinople cinq ans & neuf mois. Son ſucceſſeur n'y ſiégea qu'un peu plus de trois ans : il en fallut encore moins à la Princeſſe Anne pour la détromper de la haute opinion qu'elle avoit conçue de ſon mérite.

Après le couronnement d'Irène le César Jean trouva dans Marie moins de résistance à sortir du Palais. Elle y consentit à condition qu'outre la sûreté pour elle & pour son fils Constantin, on rétabliroit son fils dans tous les honneurs dont-il avoit joui sous le regne de son pere : qu'il porteroit la chaussure de pourpre & la couronne d'Auguste ; que dans les proclamations publiques son nom accompagneroit celui d'Alexis ; qu'il signeroit avec le cinnabre, comme l'Empereur, les bulles d'or & les diplômes Impériaux, & que dans les processions & les pompes solemnelles, il suivroit immédiatement l'Empereur avec la tiare sur la tête. Tous ces priviléges lui furent assurés par un acte authentique écrit en lettres rouges & scellé du sceau d'or de la propre main de l'Empereur. Marie se retira ensuite au Palais de Mangane, dont Botaniate lui avoit fait une donation formelle, ainsi que du Monastére joint à ce Palais. Elle y fut conduite par un brillant cortége, à la tête duquel marchoit le Sébastocrator ; & d'abord elle

ALEXIS. An. 1081.

V. Marie sort de la Cour avec son fils.

Alexis. An. 1081.

y vêcut avec ſon fils dans toute la ſplendeur d'une maiſon Impériale. Mais au bout de quelque temps à toute cette pompe mondaine ſuccéda une pénitence volontaire ou forcée. Marie prit l'habit Monaſtique, & il fallut que ſon fils quittât dans ſon extérieur tout ce qui pouvoit le confondre avec la maiſon régnante, qui ne lui laiſſa que l'honneur d'être le premier des ſujets.

VI. Grand pouvoir accordé par Alexis à ſa mere.

L'affection d'Iſaac pour ſon frere Alexis ne ſe refroidit jamais, & l'éclat de la couronne, qu'il lui avoit cédée, ne lui donna point de regret. Il continua toute ſa vie de l'aſſiſter fidélement de ſes conſeils. Mais Alexis trouvoit encore plus de ſecours dans la tendreſſe éclairée de ſa mere, qu'un génie étendu, plein de force & de lumiere, une expérience conſommée, un amour ardent de l'ordre & de la juſtice, une pénétration vive, une ſage activité élevoient au-deſſus de ſon fils, & rendoient égale aux plus grands Princes. Devenue veuve de bonne heure, elle s'étoit elle-même chargée de l'inſtruction de ſes

enfans ; elle avoit guidé Alexis dans toutes ſes démarches. Le voyant ſur le trône, elle avoit réſolu de renoncer au monde. Alexis qui ſentoit quelle reſſource il alloit perdre, uſa de toute ſon adreſſe pour la détourner de ce deſſein. Il la conſultoit ſans ceſſe, & n'omettoit rien pour l'engager peu-à-peu dans les ſoins du gouvernement. Elle y conſentit enfin par amour pour ſon fils, & l'on peut dire qu'il ne partagea pas avec elle la ſouveraineté, mais qu'il la lui céda toute entiere. Tandis qu'il étoit occupé de guerres, tandis que portant ſes armes tantôt en Occident, tantôt en Orient, il faiſoit tête aux Normands & aux Turcs, il ſe repoſoit ſur elle du gouvernement de l'Empire. Il déclara par une bulle d'or, qu'étant redevable de tous ſes ſuccès à la ſageſſe & à la piété de ſa mere, qui conduiſant tous ſes pas ſur la terre intéreſſoit en même-temps le ciel en ſa faveur, il lui donnoit le pouvoir de diſpoſer de toutes les affaires publiques & particulieres, de conférer ou d'ôter les charges, les

ALEXIS.
An. 1081.

ALEXIS. An. 1081. magiſtratures, les offices de quelque nature qu'ils fuſſent, de juger au ſouverain tous les différends & tous les procès, d'augmenter les impoſitions ou de les diminuer ſelon ſon bon plaiſir. Il ordonnoit à toute perſonne de quelque qualité qu'elle fût, de quelque autorité dont elle fût revêtue, d'obéir ſans délai & ſans examen à tous les ordes qu'elle donneroit, ſoit par écrit, ſoit de vive voix; leſquels ordres ſeroient auſſi abſolus & auſſi irrévocables, que s'ils étoient ſortis de la bouche, ou ſignés de la propre main du Prince. Chargée de tant de ſoins, Anne n'en fût pas accablée. Les affaires de l'Etat ne lui enleverent rien du temps qu'elle avoit coutume de conſacrer aux exercices de religion. Son corps auſſi infatigable que ſon eſprit ſuffiſoit à tout, & le bel ordre qu'elle ſavoit mettre dans la diſpoſition de ſes heures, & qu'aucun divertiſſement ne troubloit jamais, lui donnoit le moyen de remplir tous ſes devoirs, ſans que l'un dérobât rien à l'autre. Après avoir paſſé une partie de la nuit à réciter

les prieres de l'office nocturne de l'Eglise, elle se levoit avant le jour, & commençoit la journée par expédier les affaires publiques, nommer aux charges & aux emplois, examiner les requêtes dont elle dictoit les réponses à son Secrétaire Génésius. Elle assistoit ensuite au saint Sacrifice dans l'Eglise de sainte Thécle, qui joignoit son Palais. C'étoit celui que Monomaque avoit fait bâtir pour Sclérene, & ce séjour de dissolution & de débauche se trouvoit changé en une espece de Monastere. A sa table modestement servie, quoiqu'avec dignité, n'étoient admises que des personnes recommandables par leur vertu; & si quelques courtisans d'une humeur plus légere s'y introduisoient quelquefois, l'air de vertu & de décence qu'on respiroit autour d'elle, suffisoit pour les contenir. Le reste du jour étoit rempli par les détails multipliés d'une administration si étendue. Telle étoit cette grande & vertueuse Princesse; & l'on peut attribuer avec justice à son heureuse influence la plus grande partie des actions loua-

ALEXIS. An. 1081.

bles de son fils, tant qu'elle fut à la tête des affaires. Elle manqua seulement d'une sorte d'adresse, dont elle ne crut pas sans doute avoir besoin ; ce fut l'art de déguiser son pouvoir à celui-même de qui elle l'avoit reçu. Alexis devint jaloux d'une autorité qu'il avoit donnée. Dès qu'elle s'en apperçut, elle y renonça pour épargner à son fils un trait d'ingratitude ; & reprenant son premier dessein elle se retira dans un Monastere qu'elle avoit fondé ; elle y vêcut encore plusieurs années avec tous les honneurs de la Majesté Impériale, & ne mourut que dans un âge fort avancé.

VII. Alexis arrête les ravages des soldats.

Après avoir exposé les rangs différens auxquels Alexis éleva sa famille, nous allons entrer dans le détail des événemens de son regne. Il commença par établir la paix & la sûreté dans sa capitale. Les soldats qui l'avoient suivi dans sa conquête, se payoient de leurs services aux dépens des citoyens. Ce n'étoient que rapines, violences, pillages. Mêlés de barbares & devenus insolens par leur succès, il étoit à craindre que la sévérité ne

les révoltât, & ne fît tourner contre le Prince les armes employées en sa faveur. Alexis prit donc le parti de la douceur; il combla de biens les Officiers & répandit sur les soldats d'abondantes largesses. Il vint à bout d'assouvir leur avidité; mais il épuisa le trésor. Pour le remplir il fallut supprimer les libéralités annuelles établies par l'usage; & ce fond ne suffisant pas, on fit la recherche des familles riches qui s'étoient déclarées contre les Comnènes, & on les dépouilla d'une partie de leurs biens. Pour effacer les traces du regne de Botaniate, l'Empereur cassa toutes ses ordonnances; on ne les regrettoit pas, mais on trouva mauvais que l'Empereur les eut annullées par un seul mot, sans apporter d'autre motif que sa volonté souveraine.

VII. Pénitence d'Alexis.

Alexis avoit ramené le calme dans Constantinople; mais il n'avoit pas calmé le trouble de sa conscience, qui lui reprochoit tant de familles désolées & réduites à la misere, tant d'Eglises pillées & profanées par l'impiété des soldats. Il s'accusoit lui-

ALEXIS. An. 1081.

même de tous les maux qu'ils avoient faits dans cette violente révolution ; & soit qu'il fût touché d'un sincére repentir, soit qu'il voulût le paroître, ce qui n'est connu que de Dieu seul, il consulta sa mere sur les moyens de prévenir la vengeance du ciel, qu'il craignoit d'avoir méritée. La religieuse Princesse l'écoute avec une bonté maternelle, elle le console, elle le loue des regrets que la piété formoit dans son cœur, elle le détermine à consulter le Patriarche Côme, qui ne s'étoit pas encore démis de sa dignité. Alexis le fait venir avec son Synode & les Chefs de l'ordre Monastique. Il se confesse hautement devant eux de tous les désordres dont il étoit le premier auteur; il en témoigne son repentir, & les supplie de lui imposer une satisfaction proportionnée. Ces Théologiens après s'être consultés, le condamnent lui & ses amis qui avoient participé à la révolution, à jeuner pendant quarante jours, à coucher sur la terre, & à pratiquer les autres actes d'austérité auxquels les pénitens publics étoient

alors assujétis. Ils se soumirent tous humblement à cette sentence, & les femmes voulurent partager avec leurs maris le mérite de la pénitence. Ce ne fut pendant quarante jours dans le Palais, que larmes, retraite, abstinence. Alexis se distingua entre tous les autres par une douleur plus éclatante & une plus austére mortification. Il portoit un cilice sous la pourpre, il n'avoit pour lit que la terre & qu'une pierre pour chevet. Il s'abstint dans cet intervalle de se mêler d'aucune affaire d'Etat. Tout fut gouverné par sa mere.

Alexis. An. 1081.

IX. Robert Guiscard se dispose à la guerre contre les Grecs. *Ann. Comn. l. 1. Guill. Appul. l. 4. Malat. l. 3. Lup. Protosp. Orderic. l. 7. Greg. epist. l. 8. epist. 6. Murat. annal. d'Ital. Tom. VI.*

La conjoncture étoit cependant très-pressante & demandoit toute l'activité d'Alexis. L'impétueux Robert Guiscard étoit prêt à fondre sur l'Illyrie. L'ardeur de ses préparatifs faisoit craindre aux Grecs qu'il n'en voulût à l'Empire, & qu'il n'eût dessein de profiter de leur foiblesse pour en faire sa conquête. Il étoit en effet assez ambitieux pour former cette entreprise, assez habile & assez courageux pour l'exécuter. Mais s'il en conçut le projet, il le couvrit sous un motif

ALEXIS.
An. 1081.

Giann. hist. Nap. l. 10. c. 5.
Abrégé de l'hist. d'Ital. T. IV. pag. 771, 789, 790, 791.

plus ſpécieux. C'étoit la vengeance de l'injure faite à ſa fille Hélene. Michel Parapinace l'avoit fait venir à ſa Cour pour épouſer Conſtantin ſon fils, lorſqu'elle ſeroit en âge. Mais avant que le mariage pût être célébré, Botaniate ayant détrôné Michel avoit enfermé dans un cloître la jeune Princeſſe. Il eſt vrai qu'Alexis dès qu'il fut ſur le trône, la fit revenir à la Cour avec ſa ſœur Sibile dont elle étoit accompagnée. Ces deux Princeſſes étoient traitées avec honneur; elles recevoient du nouvel Empereur les mêmes marques de bienveillance, que ſi elles euſſent été ſes propres filles. Mais l'alliance avec la famille Impériale étoit rompue ſans retour. Alexis étoit trop habile pour appuyer les droits du jeune Conſtantin à la couronne, en lui donnant un beau-pere tel que Robert Guiſcard; & Conſtantin lui-même, ſoit politique, ſoit averſion naturelle, ne montroit que de l'éloignement pour Hélene. Robert vivement piqué de ce mépris, réſolut de faire ſentir aux Grecs, qu'il ne le méritoit pas.

C'étoit un dessein qu'il méditoit depuis deux ans, & il sembloit y être excité davantage par un autre motif encore plus noble & plus capable d'éblouir les yeux; mais qui n'étoit qu'un jeu & un effet de son artifice. Il passoit fréquemment de Grece en Italie des pélerins & sur-tout des Moines, attachés encore à l'Eglise de Rome, qui alloient par dévotion visiter les tombeaux des saints Apôtres, & tous ces dévots n'étoient pas des saints. Robert envoya en Calabre deux de ses Officiers, gens habiles & dignes de sa confiance, qu'il instruisit en grand secret de ce qu'il demandoit d'eux. C'étoit de voir entre ceux qui abordoient tous les jours dans les ports de l'Italie méridionale, s'il ne se trouveroit pas quelqu'un qui eût dans son extérieur & dans son esprit de quoi représenter Michel Parapinace. S'ils en trouvoient un tel qu'il le désiroit, il leur recommandoit de ne rien épargner pour le faire entrer dans ses vues, & de l'amener à Salerne où il faisoit alors son séjour. Les deux confidens ne chercherent pas

ALEXIS. An. 1081.

X. Imposteur qui prend le nom de Michel.

ALEXIS. An. 1081.

long-temps. Ils rencontrerent à Crotone un Moine nommé Rector, d'une figure noble & assez semblable à Michel, fourbe parfait, d'un esprit souple, présent, hardi, s'exprimant avec facilité & avec grace, qui savoit pleurer à propos, vrai caméléon propre à prendre toute sorte de caractéres. Il connoissoit la Cour, & avant que de se jetter dans un Monastere, il avoit été Officier du Gobelet au service de l'Empereur. Ils n'eurent pas de peine à lui faire apprendre son rôle, & aussi-tôt ils écrivirent à Robert selon le modéle qu'il leur avoit dressé; *qu'ils avoient trouvé à Crotone le beau-pere de sa fille, échappé du Monastere dans lequel on le tenoit prisonnier, & venu en Italie pour implorer son secours.* Robert fait part de cette lettre à sa femme, qui bien que d'humeur fort guerriere, n'avoit pas jusqu'alors été d'avis qu'il s'engageât dans une nouvelle guerre contre l'Empire. Il assemble ensuite les premiers de sa Cour, & les principaux Officiers de ses troupes, qui tous lui conseillent d'embrasser une si belle

occasion d'étendre son domaine avec le mérite de la générosité. Robert feint de se rendre à leurs avis. Il fait venir le Moine, lui donne des habits & un équipage assortis au personnage qu'il alloit faire. Le Prince de théâtre jouoit l'Empereur détrôné avec une présence d'esprit merveilleuse. Son air, sa contenance, ses paroles, rien ne se démentoit. Il racontoit avec larmes comment Botaniate lui avoit cruellement enlevé sa femme, son fils, son diadême, pour le revêtir de haillons monastiques : que son crime étoit d'avoir marié son fils à la fille du Duc : » le tyran trembloit, » disoit-il, que les Normands attirés » par cette alliance ne vinssent à subjuguer par leur invincible valeur » une nation lâche & dégénérée : c'est » dans cette crainte que par une opération cruelle ils ont ôté à mon fils » toute espérance de postérité, & » qu'ils ont enfermé la Princesse, de » peur qu'elle ne porte en mariage à » quelque Seigneur son droit à la » couronne. Mais la Divine providen» ce touchée de mes malheurs, me

ALEXIS. An. 1081.

Alexis. An. 1081.

» jette aujourd'hui entre les bras d'un » Prince généreux, qui ne refusera » pas sans doute de prêter son bras » à l'exécution des ordres du ciel, & » de joindre à la gloire des conquê- » tes celle de rétablir un Prince in- » justement détrôné «. Robert qui lui avoit dicté sa leçon, y donnoit du crédit par ses artifices. Son respect, son attention à lui céder par-tout la place d'honneur, & à le décorer des titres pompeux en usage à la Cour de Constantinople, ses soupirs qui sembloient lui échapper à la vue de ce Prince infortuné, ses discours de consolation, ses protestations de service, tout secondoit admirablement l'imposture. Le fourbe affectoit de se taire sur une partie de ses disgraces, pour ménager, disoit-il, la sensibilité d'un ami si tendre. Mais il en disoit assez pour exciter l'avidité des courtisans, & leur faire espérer une grande fortune dans cette expédition aussi facile qu'avantageuse.

XI. Le Pape dupe de l'imposture.

Tandis que Robert promenoit l'imposteur dans la Pouille & dans la Calabre, lui faisant rendre par-tout les

honneurs dûs à un Empereur, ce qui dura deux ans, il diſpoſoit tout pour ſon entrepriſe. Il y avoit à la Cour du Duc pluſieurs Seigneurs, qui ayant vû Michel ne le reconnoiſſoient pas dans cet étranger. Mais l'affirmation du Prince leur impoſoit ſilence ; & le peuple toujours paſſionné pour les avantures extraordinaires, ſaiſiſſoit avidement celle-ci. Ceux qui n'avoient jamais vû Michel & qui en avoient à peine entendu parler, étoient les plus hardis à jurer que c'étoit Michel lui-même. La ſéduction gagna tellement, que des Hiſtoriens d'ailleurs judicieux & voiſins de ce temps-là, ſe ſont laiſſé emporter à la prévention générale. Il n'eſt donc pas étonnant que le Pape en ait été dupe ; d'autant plus diſpoſé alors à donner dans tous les ſentimens de Robert, qu'il le ménageoit extrêmement, pour s'en faire un appui contre Henri qui n'étoit encore que Roi d'Italie, ennemi déclaré de Grégoire. Le Pape adreſſa en 1080, une lettre aux Evêques de Pouille & de Calabre, pour leur notifier *que Michel le très-*

ALEXIS. An. 1081.

glorieux Empereur de Constantinople, détrôné par une injuste violence, s'étoit rendu en Italie, & qu'il imploroit l'assistance de saint Pierre & du Duc Robert; que touché de compassion dans ses entrailles paternelles, il exhortoit les fidéles à prêter secours à ce Prince. Il ordonnoit en conséquence par l'autorité apostolique aux gens de guerre de prendre la défense de Michel; aux Evêques, d'avertir ceux qui passeroient en Grece avec Michel & Robert de faire une digne pénitence, & de les servir fidélement, ayant devant les yeux la crainte & l'amour de Dieu. A ces conditions il commandoit aux Prélats, appuyés de son autorité, ou plutôt, disoit-il, de celle de saint Pierre, de les absoudre de leurs péchés.

XII. Préparatifs de Robert pour passer en Grece. *Ann. Comn. l.* 1 *&* 3. *Guill. Appul. l.* 4. *Lup. protosp. Orderic. l.* 7.

Pendant que Robert assembloit une armée à Salerne, & qu'il s'occupoit à exercer ses nouveaux soldats, il équippoit une flotte, & envoya une partie de ses vieilles troupes l'attendre à Otrante. Il laissa le gouvernement de la Pouille à Roger son second fils qu'il avoit eu de Si-

gelgaïte, & lui donna pour conseil Robert de Loritelle son neveu, fils de son frere Geoffroi, avec ordre de secourir le Pape, s'il avoit besoin d'eux contre les attaques de Henri. Il emmenoit avec lui Boëmond, qu'il avoit eu d'Albérade sa premiere femme, jeune Prince plein de valeur, la vraie image de son pere, & qui devint ensuite très-fameux dans l'expédition de la premiere croisade. Robert lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement général de ses troupes, & le chargea de passer le golfe avec quinze vaisseaux, pour s'emparer de quelque place, qui pût servir de retraite à son armée. Cependant Robert se rendit lui-même à Otrante, dans le dessein de passer à Lépante & de s'ouvrir par là une entrée dans la Grece. Mais ensuite faisant réflexion que le trajet de Brindes à Dyrrachium étoit beaucoup plus court & plus commode, il se transporta au port de Brindes avec toute son armée. Il y fut joint par sa femme Sigelgaïte, qui voulut être de l'expédition. C'étoit une héroïne, qui coëffée d'un

ALEXIS. An. 1081.

Du Cange in stem. fam. Nor.

ALEXIS. An. 1081.

casque, la cuirasse sur le dos, savoir manier un cheval dans les batailles, & portoit des coups aussi rudes que les plus vigoureux guerriers. Robert n'attendoit plus pour se mettre en mer, que le reste de ses troupes & de ses vaisseaux, lorsqu'il reçut des nouvelles de Constantinople.

XIII. Raoul veut détourner Robert de la guerre.

Avant que de quitter Salerne il y avoit envoyé Raoul, surnommé *Peau de loup*, parce qu'il en portoit une sur ses armes. Il l'avoit chargé de se plaindre à Botaniate de l'affront fait à Hélene, & de le menacer de la guerre s'il n'en faisoit réparation. Instruit de la mésintelligence entre Botaniate & Alexis, afin de l'aigrir encore, il envoyoit des présens à Alexis alors grand Domestique d'Occident, & lui offroit son amitié. Alexis n'y fut pas insensible : dans ses desseins ambitieux il sentoit quel avantage il pourroit tirer d'un Prince tel que Robert, & il répondit à ses avances par les témoignages d'une sincére affection. Mais Botaniate renvoya le député sans réponse. Robert en fut irrité, & plus encore du dis-

cours inconsidéré de Raoul, qui gagné peut-être par les Grecs s'avisa de vouloir le dissuader de leur faire la guerre. Raoul prit la hardiesse de lui dire, *que ce Moine qu'il honoroit du nom de l'Empereur Michel, n'étoit qu'un imposteur & un misérable vagabond : qu'il venoit de voir à Constantinople le véritable Michel revêtu de l'habit Monastique & vivant dans un cloître, & qu'il le connoissoit assez pour ne s'y pas méprendre.* Il ajoutoit *que depuis son départ de Constantinople il avoit reçu des nouvelles certaines de la révolution arrivée dans cette Cour : que Botaniate ne régnoit plus ; qu'Alexis avoit pris sa place, & rétabli le jeune Constantin dans tous les honneurs dûs à sa naissance : qu'il ne doutoit pas que le mariage d'Héléne ne s'accomplît incessamment* : d'où il concluoit, *qu'il n'étoit pas juste de se venger sur Alexis des injures reçues de Botaniate, & que dans une guerre injuste on ne devoit compter ni sur les vaisseaux, ni sur les armes, ni sur les soldats, ni sur la force des armées dépourvues du secours du ciel.*

ALEXIS.
An. 1081.

ALEXIS An. 1081.

Cette morale déplacée jetta Robert dans une si violente colere, qu'il eut peine à n'en pas donner à Raoul des marques sanglantes. Il se défioit déja de ce Seigneur dont le frere Roger avoit passé à Constantinople pour y donner avis des desseins de Robert. Il chassa Raoul de sa présence, le menaçant de la punition des traîtres. Raoul effrayé du danger où il étoit, s'enfuit d'abord au camp de Boëmond, & passa peu après à Constantinople, où l'on voit sa famille établie jusqu'à la fin de l'Empire. Ce qui l'avoit intimidé davantage, étoient les emportemens du faux Michel, qui furieux contre Raoul & contre Roger, écumant de rage, & s'arrachant les cheveux, demandoit à Robert pour toute grace, lorsqu'il l'auroit rétabli sur son trône, de lui mettre entre les mains les deux freres; il protestoit avec des sermens horribles, qu'il vouloit être exterminé, s'il ne les faisoit pendre à la plus haute potence au milieu de Constantinople.

Boëmond avec ses quinze vaisseaux

avoit pris la route de l'isle de Corfou. Mais voyant le rivage bordé d'un peuple nombreux, & ne se sentant pas en état de forcer le débarquement, il étoit retourné joindre son pere. Le Duc partit du port de Brindes vers la fin de Juin avec une flotte de cent cinquante bâtimens, chargés chacun de deux cens soldats, ce qui faisoit trente mille hommes. Arrivé à Corfou, il prit d'emblée Cassiope & la capitale qui portoit le même nom que l'isle, dont il se rendit entiérement maître en peu de jours. C'étoit une perte considérable pour l'Empire, auquel cette isle grande & fertile rapportoit tous les ans quinze cens livres pesant d'or. Pendant que Robert s'occupoit de cette conquête, Boëmond s'emparoit de Butrot, de la Valonne, de la Canine, & ravageoit tout le pays. Maîtres de cette contrée, il ne songerent plus qu'à faire le siége de Dyrrachium, dont la prise leur assuroit la possession de toute la côte & la navigation du golfe Adriatique.

ALEXIS. An. 1081.

XIV. Passage de Robert à Corfou.

Anna. Comn. l. 1. 3. 4. Malat. l. 3. Guill. Appul. l. 4. Chron. Pict. Chron. Cassin. Chron. Bar. Roger de Hoveden. Orderic. l. 7. Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2. Pagi ad Bar. Abrégé de l'hist. d'Ital. T. IV. pag. 812.

Dans le temps de la révolte de

Alexis. An. 1081.

XV. Conduite perfide de Monomacat Gouverneur de Dyrrachium.

Basilace, Botaniate avoit nommé George Monomacat pour lui succéder dans le gouvernement de l'Illyrie. Mais ce Seigneur qui vivoit splendidement à la Cour de Constantinople, avoit refusé une place qui l'éloignoit de ses plaisirs. Borile & Germain jaloux de son crédit, envenimerent tellement ce refus auprès de l'Empereur, que Monomacat se voyant regardé de mauvais œil, crut devoir pour sa propre sûreté demander l'emploi qu'il avoit d'abord rejetté. Secondé des deux Ministres qui ne cherchoient qu'à l'éloigner, il n'eut pas de peine à l'obtenir. Etant parti de Constantinople il rencontre en chemin Alexis, qui méditoit dès lors le dessein de détrôner Botaniate. Il lui ouvre son cœur, & se plaint amérement de la persécution de deux misérables esclaves, qui revêtus de l'autorité Impériale sous un Prince imbécille, déclaroient la guerre à tous les gens d'honneur, & connoissant son tendre attachement au grand Domestique, le forçoient de s'exiler aux extrémités de l'Empire. Alexis le

consfole, lui promet sa protection, & le prie de se souvenir dans l'occasion de l'amitié qu'ils se juroient mutuellement. Monomacat ne fut pas long-temps à Dyrrachium, sans apprendre qu'Alexis avoit levé l'étendart de la révolte, & que ses troupes l'avoient déja proclamé Empereur. Dans l'incertitude du succès de ce soulévement, il résolut de se ménager entre les deux partis. Ayant reçu une lettre d'Alexis, qui lui mandoit la néressité où il se trouvoit, & le prioit au nom de leur amitié de lui envoyer au plutôt des secours d'argent dans une conjoncture si pressante, Monomacat répondit par de nouvelles protestations, mais sans aucun effet. Il s'excusoit sur la foi qu'il avoit jurée à Botaniate : » ma conscience, » lui disoit-il, me tient enchaîné à » ce Prince par un lien sacré, que je » ne puis rompre sans perdre l'hon» neur. Vous seriez le premier à blâ» mer ma perfidie au fond de votre » cœur, quand je vous aurois servi » par un parjure. Si vous réussissez » dans votre entreprise, vous aurez le

ALEXIS.
An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

» plus grand intérêt que la sainteté » du serment soit inviolable. En ce » cas je le prête dès à présent entre » vos mains, & si maintenant un lien » plus fort que l'amitié m'empêche de » me déclarer pour vous, après que la » divine Providence vous aura rendu » mon Maître, vous n'aurez point de » serviteur plus fidele «. Une conscience si timorée auroit mérité des louanges, si la suite n'eût pas fait connoître que cet homme si délicat sur la foi jurée, n'étoit qu'un politique fourbe & prêt à trahir, dès qu'il y alloit de son intérêt. Informé des projets de Robert & du peu de ressources d'Alexis, il fut le premier à ouvrir une négociation avec le Duc, l'exhortant à venir au plutôt, & lui promettant correspondance. Cependant pour s'assurer une retraite en cas que ses espérances en faveur de Robert se trouvassent trompées, il se ménagea par des présens & par des lettres affectueuses la protection de Bodin, qui après les avantures que nous avons racontées, étoit monté sur le trône de Servie.

A la premiere nouvelle des prépa-

ratifs de Robert, Alexis ſe trouvoit dans un extrême embarras. D'un côté les Turcs ravageoient l'Aſie, de l'autre un Prince redoutable par tant de victoires, à la tête d'une flotte & d'une armée formidable, lui oppoſoit un fantôme d'Empereur, dans le deſſein ſans doute d'enlever pour lui-même la couronne de l'Empire. L'état déplorable auquel étoient réduites les forces de l'Orient, augmentoit ſes inquiétudes. Les ſoldats qui avoient fait la révolution, avoient été éloignés de Conſtantinople & envoyés en Thrace ſous la conduite de Pacurien, qui campoit près d'Andrinople. Il ne reſtoit de troupes nationales auprès de l'Empereur que trois cens Chamatènes de peu de vigueur & de moins encore d'expérience. Les corps auxiliaires ne conſiſtoient qu'en un petit nombre de Varangues. Le tréſor épuiſé ne pouvoit fournir aux dépenſes pour faire de nouvelles levées, où pour acheter des ſecours étrangers. Dans cette extrêmité il dépêcha des exprès à tous les Commandans des places d'Orient, auxquels il or-

XVI. Embarras d'Alexis.

Alexis. An. 1081.

donnoit de ne laisser dans les forteresses que les garnisons nécessaires pour la défense, & de se rendre auprès de lui avec le reste de leurs troupes, & avec celles qu'ils pourroient entraîner en chemin. Il apprenoit que plusieurs Commandans & plusieurs Comtes de l'Illyrie, de la Macédoine & de toute la Grece abandonnoient lâchement l'Empire, & s'alloient jetter dans le camp de Robert. Quoiqu'il ne fût pas instruit de la trahison secrette de Monomacat, il s'en défioit sur le refus de ce Gouverneur; & ce fut dans cette crainte qu'il fit partir George Paléologue, avec ordre d'employer toute son adresse pour faire sortir Monomacat de Dyrrachium, n'étant pas assez fort pour user de violence; & de mettre la ville en état d'opposer à Robert une vigoureuse défense. Il écrivit en même-temps à tous les Commandans des places maritimes & des isles du Golfe, pour ranimer leur courage, & les exciter à la vigilance contre un ennemi actif & habile à profiter du moment.

Non

ALEXIS. An. 1081.

XVII. Il a recours aux Princes d'Occident.

Non content d'oppofer en face à Robert tous les obftacles qui pourroient arrêter fes progrès, il avoit fongé à lui fufciter par derriere des ennemis qui l'obligeaffent à retourner à la défenfe de fes Etats. Herman, fils de Humfroi & frere uterin d'Abailard, auquel le duché de Pouille & de Calabre appartenoit du chef de Humfroi fon pere, frere aîné de Robert, demeuroit caché dans un coin de la province; Alexis travailloit à le mettre en mouvement. Il agiffoit auffi auprès du Pape Grégoire, auprès de Hervé Archevêque de Capoue, auprès des Princes & des Seigneurs François, qu'il tâchoit à force de préfens & de promeffes d'engager à prendre les armes contre le Duc. Mais Henri, Roi d'Allemagne, qui n'avoit pas encore reçu la couronne Impériale, paroiffoit être l'ennemi le plus difpofé à faire la guerre à Robert, & le plus capable de l'occuper dans fes propres Etats. Ce Prince qui prétendoit avoir des droits fur toute l'Italie, regardoit le Duc comme un ufurpateur, & pourfuivoit avec acharne-

Alexis. An. 1081.

ment le Pape Grégoire, protégé & protecteur de Robert. Alexis cherchoit donc à mettre Henri dans ses intérêts; & le trouvant plein d'ardeur contre leur commun ennemi, il faisoit ses efforts pour le déterminer à fondre avec toutes ses forces sur la Pouille & la Calabre. Il lui députa Cherosphacte avec une lettre flatteuse, dans laquelle après des éloges de son zèle à défendre les Chrétiens contre une nation impie & barbare, c'est ainsi qu'il caractérisoit les Normands, il lui demandoit son serment, & lui promettoit le sien pour assurance d'une confédération fidéle contre tous leurs ennemis. Comme Alexis n'avoit point encore d'enfans, il lui offroit en mariage pour une de ses filles, son neveu, fils du Sébastocrator, auquel il destinoit sa succession. Henri toujours les armes à la main avoit sans cesse besoin d'argent. Alexis lui avoit déja envoyé cent quatre mille pieces d'or, qui font près de quinze cens mille livres de notre monnoie, avec cent pieces d'écarlatte; & il lui en promettoit encore davantage dès

qu'il auroit commencé la conquête. A de ſi grandes largeſſes il ajoutoit de riches reliquaires, des vaſes de prix & du baume de Judée, auſſi eſtimé pour lors que les pierres précieuſes. Il ne paroît pas que cette ligue ait produit aucun effet. Après une légere incurſion dans la Pouille, Henri retira ſes troupes pour les tourner contre Grégoire. Alexis perdit le fruit des préſens qu'il avoit faits, & Henri ceux qu'on avoit encore promis de lui faire.

ALEXIS. An. 1081.

XVIII. Paix avec les Turcs.

Avant que d'employer contre Robert les forces de l'Empire, il falloit ſe mettre en ſûreté du côté des Turcs, qui s'étendoient juſqu'aux bords de la Propontide. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent déja maîtres de toute l'Aſie mineure; leur puiſſance étoit diſperſée: l'Empire conſervoit encore grand nombre de places dans cette vaſte preſqu'iſle, bornée par l'Euphrate. Mais ſon domaine étoit traverſé en mille endroits par les conquêtes des Muſulmans. Soliman régnoit à Nicée; ſes troupes ravageoient les contrées voiſines & mettoient à contribution toute la Bi-

ALEXIS.
An. 1081.

thynie juſqu'au Boſphore. On les voyoit de Conſtantinople couvrir de leur cavalerie le promontoire de Damalis, camper dans les places, dans les Palais, dans les Egliſes le long du canal; & l'on croyoit les voir à tous momens pouſſer leurs chevaux dans le détroit, & venir inſulter Conſtantinople. Après avoir réfléchi ſur les moyens de les éloigner, Alexis s'en tint à celui-ci. Il chargea grand nombre de petites barques chacune de dix hommes, qui devoient rôder pendant la nuit le long des côtes, aborder ſans bruit à la proximité des poſtes ennemis, tuer ceux qu'ils pourroient ſurprendre, & après avoir porté les premiers coups regagner promptement leurs barques, ſans s'engager plus avant dans le pays. Cette petite guerre fit perdre bien des gens aux Turcs, qui abandonnerent le bord de la mer & reculerent de quelques pas. L'Empereur alors ordonna à ſes gens de ſe poſter dans les lieux forts que les Turcs venoient de quitter, de s'y tenir à couvert juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une occaſion de tomber ſur

des fourageurs ou ſur quelque troupe éloignée du camp, & de regagner auſſi-tôt leurs retraites, quelque ſuccès qui pût les inviter à s'avancer plus loin. Ce manége continué pendant pluſieurs jours obligea encore les barbares à s'éloigner. Après avoir par ces petits avantages rendu le cœur à ſes troupes & intimidé l'ennemi, au lieu de dix hommes qu'il avoit d'abord jettés dans chaque barque, il y fit monter cinquante cavaliers, qui eurent ordre d'aller en plein jour voltiger autour du camp des barbares, de ſabrer tout ce qu'ils rencontreroient, & de tenir tête aux eſcadrons ennemis, tant qu'ils ſe verroient aſſez forts pour les combattre. Cette prudente conduite déconcerta les Turcs. Chaſſés de la Bithynie, ils ſe retirerent au-delà de Nicomédie, & le Sultan Soliman demanda la paix. Alexis qui en voyoit la néceſſité dans la conjoncture préſente, ne ſe rendit pas difficile. Il fit des préſens aux Turcs, & Soliman s'engagea par un traité à lui fournir des troupes & à ne point paſſer le fleuve Dracon, qui ſe jette

dans le golfe Aftacène au nord de Nicée.

Alexis. An. 1081.

XIX. Robert essuie une violente tempête.

Délivré de cette inquiétude, Alexis ne fongea plus qu'à réprimer l'audace de Robert. Paléologue en arrivant à Dyrrachium avoit mandé à l'Empereur que Monomacat effrayé de fon approche ne l'avoit pas attendu, & qu'ayant abandonné la ville il s'étoit fauvé chez le Roi de Servie. Alexis craignant que ce traître ne lui nuisît de loin par fes intrigues, & aimant mieux l'avoir fous fes yeux, lui envoya une bulle d'or, par laquelle il lui donnoit fûreté entiere, & fa parole Impériale de lui pardonner tout le paffé, s'il revenoit à la Cour ; ce que Monomacat accepta avec joie. Cependant Robert maître de Corfou & de la côte du continent, divifa fon armée ; il en donna un détachement à Boëmond pour fe rendre par terre devant Dyrrachium, tandis qu'il faifoit la même route par mer. Sa flotte voguoit en bon ordre avec un vent favorable ; fes vaiffeaux chargés de tours qu'il avoit fait élever pour faciliter l'efcalade, fembloient

être une ville flottante, & ses soldats pleins de joie & d'impatience n'aspiroient qu'au moment de découvrir leur future conquête; lorsqu'au détour d'un promontoire qui leur cachoit encore Dyrrachium, ils furent assaillis d'une horrible tempête, mêlée de grêle, de pluie & de tonnerres épouvantables. Les vents échappés comme des torrens entre les montagnes voisines soulevent les flots du fond des abîmes avec un bruit effrayant. On voit en un moment les rames brisées entre les mains des rameurs, les voiles déchirées, les mâts & les cordages rompus; les tours tombent & submergent les vaisseaux qui sont engloutis avec leur équipage. Le courage inutile contre cette nouvelle sorte d'ennemis abandonne les soldats & les matelots. Des cris de désespoir, des vœux, des prieres, des hurlemens affreux se mêlent au mugissement des vagues, au fracas des navires brisés contre les rochers. Cependant Robert sauva son vaisseau avec la plûpart des autres. Il gagna le rivage bordé de débris & de cada-

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

vres flottans. Ses provisions ayant été ou submergées ou gâtées par les eaux, la famine auroit fait périr ceux que l'orage avoit épargnés, si les bleds déja mûrs & les vergers remplis de fruits n'eussent suppléé à leurs besoins. Robert intrépide au milieu de la tempête n'avoit pas craint de mourir, mais de manquer son entreprise. Il rassemble les soldats échappés du naufrage, & s'arrête sept jours à Glabinize pour donner du repos à ses troupes, & attendre le corps que Boëmond conduisoit par terre. Lorsqu'il fut arrivé ils marcherent ensemsemble à Dyrrachium, & camperent le quatorze Juillet sur les ruines de l'ancienne ville, nommée autrefois Epidamne, qui s'étoit détruite depuis qu'une colonie Romaine en avoit changé le nom & l'emplacement.

XX. Commencement du siege de Dyrrachium. *Ann. Comn. l. 4. 5. Zon. p. 297, 298. Glycas, pag. 333.*

Il ne restoit à Robert que quinze mille hommes, sans compter les troupes de marine qui demeurerent sur ce qu'il avoit encore de navires, pour faire tête aux secours qui pourroient venir par mer. Mais la vue du redoutable Robert effrayoit les habitans

& multiplioit à leurs yeux le nombre des aſſiégeans. Le ſeul Paléologue conſervoit cette intrépide valeur, dont-il avoit donné des preuves dans la derniere révolution. Il borda les murailles de gros troncs d'arbres qu'on devoit abattre ſur les ennemis lorſqu'ils monteroient à l'aſſaut. Il diſpoſa de diſtance en diſtance des baliſtes & des catapultes pour lancer des pierres & des javelots. Animant les aſſiégés par ſon courage, il faiſoit pluſieurs fois jour & nuit la ronde ſur les murs pour s'aſſurer de la vigilance des ſentinelles. Il écrivit à l'Empereur que Robert étoit arrivé; que l'appareil de ſes machines, les tours de bois qu'il élevoit au-deſſus de la hauteur des murs, les baliſtes dont il les chargeoit pour foudroyer la ville, les travaux de circonvallation, le nombre de troupes qui venoient de toutes parts groſſir ſon armée, montroient aſſez une réſolution opiniâtre de ne pas quitter priſe; & que ſelon toutes les apparences il ne bornoit pas ſes vues à la poſſeſſion de Dyrrachium; qu'il méditoit ſans doute de plus grands

ALEXIS. AN. 1081.

Chron. Pictav. Chron. Caſſin. Chron. Bar. Malat. l. 3. Guill. Appul. l. 4. Orderic. l. 7. Lup. protoſp. Leo Oſt. l. 3. c. 48. Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2. Pagi ad Bar.

ALEXIS. An. 1081.

desseins, & qu'il n'attaquoit cette ville que comme une clef de l'Empire, que son ambition dévorante se disposoit à envahir.

XXI. Le faux Michel devant la ville.

Comme plusieurs habitans des plus riches de la ville publioient que Robert, brigand de profession, n'avoit en vue que le pillage, & qu'avec une somme d'argent on pouroit l'engager à se retirer, Paléologue mieux instruit leur conseilla, pour les désabuser, de lui faire demander par des députés, quelles étoient ses prétentions, & pour quelle raison il venoit troubler la paix. Robert répondit, qu'il avoit pris les armes pour leur rendre leur légitime Empereur, & venger l'injure faite à Michel, qu'il ramenoit avec lui. *Nous connoissons Michel*, repartirent les députés; *dès qu'il paroîtra à nos yeux, nous nous prosternerons devant lui, & nous lui apporterons avec joie les clefs de notre ville.* Aussitôt qu'ils se furent retirés, Robert ordonna de revêtir Michel des ornemens impériaux, & le fit conduire au pied des murs avec un brillant cortége, au son de tous les instrumens

de musique. Toute la ville pressée sur la muraille attendoit avec impatience le moment de pouvoir reconnoître son ancien maître. Dès qu'il fut assez proche, pour faire distinguer les traits de son visage, il s'éleve de toutes parts une tempête de huées, de sifflemens, d'éclats de rire: *oui*, s'écrient-ils, *nous le reconnoissons ; c'étoit un des derniers échansons du Prince, & nous l'avons vu plusieurs fois lui verser à boire.* Ces paroles suivies d'un torrent d'injures couvrent Michel de confusion ; il se retire en leur adressant des menaces, qui exciterent de nouvelles risées. Dans ce temps-là même la garnison fait une sortie, & tombe sur les Normands qui ne s'y attendoient pas. Après en avoir massacré quelques-uns, elle rentre sans perte.

ALEXIS. An. 1081.

XXII. Bataille navale des Vénitiens contre la flotte de Robert.

Cependant Alexis qui sentoit de quelle importance il étoit de conserver une des plus fortes barrieres de l'Empire, ne se trouvant pas assez de forces pour tenter l'entreprise, & n'en recevant pas de Henri dont il avoit inutilement acheté le secours, s'étoit

Alexis. An. 1081.

adressé à Soliman, qui lui envoya un grand corps de troupes. Mais il trouva encore plus de ressources dans la fidele activité des Vénitiens, qu'il avoit sû engager dans son alliance par des conditions très-avantageuses à leur commerce. Ils parurent à la fin de Juillet à la vue des assiégeans avec une flotte nombreuse, bien équippée, bien garnie de troupes, vis-à-vis d'un port nommé *les Manteaux*, où les vaisseaux de Robert étoient à l'ancre, à trois quarts de lieue du camp des Normands. Il n'oserent d'abord hasarder le combat contre la flotte ennemie rangée à l'entrée du port, dont les jettées à droite & à gauche étoient couvertes de balistes & de catapultes. Mais Robert impatient de combattre, ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il leur envoya Boëmond à la tête d'une escadre pour leur signifier qu'ils eussent à reconnoître l'Empereur Michel, & à le saluer par les acclamations accoutumées. Les Vénitiens demanderent jusqu'au lendemain, & dès la nuit suivante, ne pouvant, faute de vent, approcher du rivage, ils ran-

gent leur flotte en forme de croiſſant ſur une ſeule ligne, attachant les vaiſſeaux enſemble avec des cables. Ils élevent au haut de chaque mât une eſpece de hune aſſez large pour donner place à trois ou quatre hommes avec des tas de pierres & de javelots. Ils avoient préparé une autre invention d'un effet très-dangereux, c'étoient des billots de bois qui n'avoient qu'une coudée de haut, mais fort gros & armés d'une peſante pointe de fer, qu'on pouvoit, à l'aide d'une poulie au bout des vergues, décharger à plomb ſur les vaiſſeaux ennemis. Ils attendent en cet état la flotte Normande. Au point du jour Boëmond vient chercher leur réponſe; ils ne lui rendent que des injures. Le jeune Prince, le moins endurant de tous les hommes, fond ſur eux le premier avec fureur & vole à l'abordage. Il eſt ſuivi de toute ſa flotte. Comme Boëmond qui ne ſe ménageoit pas accrochoit un des plus grands vaiſſeaux, on fait tomber ſur le ſien un de ces moutons dont je viens de parler, qui ſe précipitant de fort haut avec peſanteur, crève le

ALEXIS. An. 1081.

Alexis. An. 1081.

navire jusqu'à la quille. L'eau entrant aussi-tôt, le vaisseau enfonce; l'équipage se jette à la nage; la plûpart périssent; Boëmond est assez heureux pour gagner un de ses navires: mais ses gens le croyant perdu ne songent qu'à prendre la fuite. Les Vénitiens en ce moment détachent leur chaîne & voguent à la poursuite; ils les poussent jusque dans le port, en emmenent plusieurs, & sont enfin obligés de se retirer par les décharges meurtrieres tant des machines dont le port étoit bordé, que de celles des vaisseaux de Dalmatie & de Raguse, arrivés nouvellement au secours de Robert. Paléologue, témoin du combat, voulut avoir part à l'honneur de cette journée; il sortit à la tête de la garnison, pénétra jusqu'au camp des assiégeans, & revint couvert de leur sang.

XXIII. Opiniâtreté de Robert.

Des commencemens si peu favorables auroient déterminé tout autre que Robert à renoncer à l'entreprise. Mais ni la perte causée par la tempête, ni la défaite de sa flotte, ni la force de la ville & l'infatigable acti-

ALEXIS. An. 1081.

vité de Paléologue, ne lui firent perdre cœur. Maurice, Amiral de l'Empire, venoit d'arriver avec grand nombre de vaisseaux, & s'étant joint à la flotte Vénitienne il menaçoit de forcer l'entrée du port, où les bâtimens pressés les uns contre les autres n'auroient pu manœuvrer & se défendre. Boëmond sortit donc & se rangea en bataille; mais il fallut bientôt céder à la supériorité des ennemis & gagner le rivage, ou les navires Grecs & Vénitiens qui étoient de haut bord ne purent les poursuivre. Ces mauvais succès détacherent de Robert toutes les places qu'il avoit conquises sur la côte d'Epire. Elles refuserent de lui envoyer ni argent ni vivres; & les ennemis étant maîtres de la mer, le passage fut fermé aux convois qui lui venoient d'Italie. Tous les environs de Dyrrachium étoient ravagés, & Paléologue avoit enlevé les subsistances qui se trouvoient sur terre. Les partis qui se hazardoient à s'éloigner pour chercher des vivres, étoient surpris & taillés en pieces par des détachemens de la garnison.

ALEXIS. An. 1081.

XXIV. Attaque de la ville.

Robert ne s'effraya pas de toutes ces difficultés. Depuis son arrivée il avoit reçu d'Italie des renforts considérables, & son armée se trouvoit encore assez nombreuse pour soutenir ses espérances. Il ne songea plus qu'aux moyens de réduire la ville. Il la fit battre de toutes ses machines. Paléologue jour & nuit en action y répondoit de toutes les siennes, & travailloit sans relâche à repousser les efforts des assiégeans. Non content de se défendre, il sort à la tête de sa garnison, fond sur l'ennemi, détruit une partie de ses batteries, & s'exposant lui-même dans la plus chaude mêlée, il reçoit plusieurs blessures, entre autres un coup de fléche, qui s'enfonce au-dessous des tempes. Ne pouvant l'arracher, il fait couper sur le champ de bataille le bois qui restoit dehors, & la tête bandée il retourne se jetter au milieu des ennemis, continue de combattre avec fureur, & ne perd pas un pouce de terrain jusqu'à la nuit qui sépare enfin les combattans. Le lendemain pour serrer la ville de plus près, Robert va

camper à la portée de l'arc, & pour couper les vivres aux assiégés, il établit des postes sur toutes les éminences & dans tous les vallons d'alentour. Ses machines à lancer des pierres & des javelots produisoient moins d'effet que celles qui couvroient les murs de la ville. Paléologue faisoit pleuvoir des torrens d'huile enflammée, de naphte, de poix ardente qui portoient par-tout l'incendie. Ce qui incommodoit le plus les assiégés, & fondoit la plus grande espérance de Robert, c'étoit une tour de bois d'un vaste contour, & supérieure en hauteur à celles dont les murs étoient flanqués. L'étage le plus élevé étoit fermé d'une porte fort haute, qui devoit s'abattre & former un pont-levis jusqu'à la muraille. Cinq cens hommes devoient se jetter par-là dans la ville au point du jour. Paléologue informé de ce projet fit construire de son côté pendant la nuit une autre tour de même hauteur, à laquelle étoit attaché par un bout un grand mât de navire proportionné par sa longueur à la distance de la tour en-

ALEXIS.
An 1081.

ALEXIS. An. 1081.

nemie; enforte qu'en s'abattant l'autre bout portoit fur la porte qui devoit fervir de pont & l'empêchoit de s'ouvrir. Cette invention rendit inutile la tour de Robert, & pendant que fes gens réuniffoient au-dedans leurs efforts pour forcer l'ouverture, on faifoit de deffus l'autre tour des décharges continuelles fur ceux qui paroiffoient fur la plate-forme, on lançoit des fléches enflammées, & toutes fortes de matieres propres à mettre le feu, enforte que le fommet de la tour étant tout en flammes, les Normands fe précipitoient en bas les uns fur les autres. En ce moment Paléologue fit fortir une troupe déterminée de braves gens armés de haches, qui abattant & coupant en pieces fur leur paffage tout ce qu'ils trouvoient de Normands, fapperent le pied de la tour & la hacherent en morceaux.

XXV. Alexis fe met en campagne.

Dès qu'Alexis avoit appris que Dyrrachium étoit affiégé, il avoit mandé à Pacurien de raffembler tout ce qu'il avoit de troupes, d'y ajouter ce qu'il pourroit de nouvelles levées,

& de le venir joindre au passage de l'Hebre. Après avoir recommandé le soin de Constantinople à son frere Isaac, aidé des conseils de sa mere, il se mit en campagne à la fin du mois d'Août. Pacurien qui le servoit avec zèle, lui amenoit une belle armée, commandée sous ses ordres par Nicolas Branas, guerrier vaillant & expérimenté. Après cette jonction Alexis fit la revue de ses troupes, forma les divisions des différens corps; & comme c'étoient pour la plus grande partie de nouveaux soldats, il leur assigna à chacun le rang qu'ils devoient tenir dans la bataille, & les fit marcher dans le même ordre autant que le terrain pouvoit le permetrre, afin de les accoutumer à se tenir ensemble & à reconnoître leur poste. Les troupes de la garde du Prince étoient commandées par Constantin Opus, les Macédoniens par Antiochus, les Thessaliens par Andronic & Alexandre Cabasilas. Depuis la ville d'Achride jusqu'au fleuve Bardar, l'Illyrie étoit peuplée d'une colonie de Perses, qu'on nommoit les Bardariotes, trans-

ALEXIS. An. 1081.

plantés en ces lieux deux cens cinquante ans auparavant par l'Empereur Théophile. A leur tête marchoit Tatice, Chef des Officiers du Palais. Il étoit Sarasin de naissance. Son pere qui faisoit le métier de brigand, pris dans une course par Jean Comnène pere d'Alexis, avoit passé dans les fers le reste de sa vie. Tatice élevé dans l'esclavage, s'étoit avancé par sa bravoure. Un corps de Francs attachés au service de l'Empire, avoit pour Commandans Panucomète & Constantin Humbertopule. On voyoit aussi dans cette armée deux mille huit cens de ces Pauliciens établis à Philippopolis & aux environs. Ces hérétiques nés autrefois au milieu du carnage entre les montagnes de l'Arménie, avoient conservé dans un pays rude & presque sauvage leur ancienne férocité. Ils étoient conduits par Xantas & Culéon, chefs de leur secte impie: troupe redoutable, si une audace barbare étoit la vraie valeur.

XXVI. Il marche à Dyrrachium.

Alexis s'étant arrêté un mois à Thessalonique pour exercer ses troupes, s'y instruisit plus en détail de

l'état du ſiége. Voyant qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il ſe met en marche & arrive au bord du fleuve Charzane, que l'on croit être l'ancien Panyaſus. Delà il envoye demander à Robert, quelle raiſon le porte à faire la guerre à l'Empire; & ſans attendre ſa réponſe, il va camper à cinq cens pas de l'ennemi ſur une éminence, ayant la mer à ſa gauche, & ſur ſa droite une haute montagne. C'étoit le ſoir du quinze Octobre. Il avoit eſpéré ſurprendre Robert à la faveur des montagnes & des fleuves qui couvroient ſa marche. En effet la vue d'une multitude d'étendars qui flottoient en l'air, & d'une armée qui s'étendoit à perte de vue ſur les côteaux & les plaines d'alentour, jetta d'abord l'alarme parmi les Normands. Mais ils furent bientôt raſſurés par la bravoure de Boëmond. Il étoit allé au fourage avec cinquante cavaliers, lorſqu'il en rencontra cinq cens envoyés devant par Alexis pour reconnoître la poſition des aſſiégeans. Ils étoient commandés par Baſile, Capitaine eſtimé dans l'armée Grecque.

ALEXIS.
An. 1081.

Alexis. An. 1081.

Boëmond, ſans s'effrayer de leur nombre, fond ſur eux, les taille en pieces, fait priſonnier Baſile & l'amene au Duc, qui s'inſtruit de l'état & du nombre des troupes Impériales.

XXVII. Conſeil d'Alexis.

A l'approche de l'Empereur la plûpart des Officiers Normands avoient été d'avis de marcher à ſa rencontre, pour ne pas ſe trouver enfermés entre la ville & une armée beaucoup plus forte que la leur. Mais Robert perſuadé que s'éloigner de la ville c'étoit perdre le fruit de tous les travaux paſſés, avoit perſiſté à demeurer dans ſon camp & à y attendre l'ennemi. La même prudence ne gouvernoit pas le conſeil d'Alexis. Le lendemain de ſon arrivée il manda Paléologue pour conférer enſemble. Le Gouverneur auſſi ſage que vaillant lui fit repréſenter qu'il ne pouvoit ſortir de la place ſans la laiſſer en péril. Alexis réitéra ſes ordres, & Paléologue ſes excuſes, ajoutant que dans une conjoncture ſi critique il ne croiroit jamais qu'un pareil ordre lui vint de l'Empereur, s'il ne le voyoit ſcellé de la main du Prince. Alexis lui ayant

envoyé ſon anneau même, Paléologue s'embarque & ſe rend auprès de lui. On tient conſeil auſſi-tôt, & Paléologue ayant rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé depuis le commencement du ſiége, & de l'état où ſe trouvoit la ville, Alexis lui demanda s'il jugeoit à propos de livrer une bataille déciſive. Paléologue n'étoit pas de cet avis, non plus que les anciens Officiers. Ils penſoient qu'*il étoit plus ſûr de tenir Robert enfermé dans ſon camp, de l'inquiéter ſans ceſſe par des eſcarmouches, d'enlever ſes convois, & de lui faire couper les paſſages des vivres par les Serves & les Dalmates; que ce ſeroit le moyen de le faire périr dans ſon camp ſans coup férir, ou de le réduire à demander à mains jointes telles conditions qu'on jugeroit à propos de lui impoſer.* Tel étoit l'avis des vieillards. Mais les jeunes Officiers bouillans d'impatience ſollicitoient vivement l'Empereur de ne pas abaiſſer la puiſſance Impériale juſqu'à prendre des précautions ſi timides devant une poignée de Barbares, qui n'étoient dignes que de mé-

ALEXIS. An. 1018. pris. Conſtantin Ducas, frere de Michel Parapinace, Nicéphore Synadène, Nempite Commandant des Varangues, les deux fils de Romain Diogène, Léon & Nicéphore, étoient les plus animés à faire ſonner bien haut l'honneur de l'Empire.

XXVIII. Fable débitée par Anne Comnène.

La réponſe de Robert qui arriva dans ce moment, contribua beaucoup à faire prévaloir l'avis des jeunes gens. Il diſoit qu'*il n'étoit point ennemi perſonnel d'Alexis, mais qu'il étoit l'ami de l'Empereur Michel injuſtement détrôné*; à quoi il ajoutoit des propoſitions ſi révoltantes, qu'on ne crut pas qu'elles méritaſſent d'être écoutées juſqu'au bout. Ici Anne Comnène qui ne ménage pas Robert Guiſcard, lui fait jouer une comédie abſurde juſqu'au ridicule, dont les autres Hiſtoriens ne diſent pas un mot. Si on veut l'en croire, ce Prince abſolu & qui n'étoit pas homme à mettre ſon pouvoir en compromis, s'en dépouille ſans qu'on ſache pourquoi, & après avoir fait d'Alexis & de ſon armée un éloge capable de décourager la ſienne, il conjure ſes troupes

troupes de choisir un autre Général. Ce n'est qu'après le concours unanime de tous les suffrages, qu'il veut bien reprendre son autorité. Anne Comnène trouve beaucoup de ruse dans ce procédé, peu capable cependant de mériter à Robert le surnom de Guiscard. Mais il y a grande apparence que cette Princesse, malgré les protestations qu'elle répéte souvent de préférer constamment la vérité à l'intérêt, à l'honneur même de sa famille, a néanmoins imaginé cet épisode, ou du moins qu'elle a bien voulu donner crédit à cette fable, parce qu'elle a trouvé fort honorable pour son pere de le rendre redoutable à Robert, & de mettre ses louanges dans la bouche d'un ennemi.

ALEXIS. An. 1081.

XXIX. Préparatifs de la bataille.

Le jour suivant se passa de part & d'autre à se préparer à la bataille. Le théâtre où les deux armées alloient mesurer leur valeur, étoit bien capable d'embraser le courage. C'étoient les lieux mêmes, où l'univers autrefois partagé & tremblant avoit vu les deux plus grands guerriers de Rome se disputer l'Empire du monde. Mais

ALEXIS.
An. 1081.

ſi Robert avoit des qualités qui l'approchoient de Céſar, Alexis, malgré toutes ſes victoires paſſées, étoit encore fort loin de Pompée. Son armée étoit de ſoixante-dix mille hommes : la plûpart des Hiſtoriens lui en donnent même cent mille de plus. Robert n'en avoit que quinze mille. Pour en accroître le nombre, & plus encore pour les forcer à vaincre ou à mourir, en ôtant toute retraite aux fuyards, il mit le feu à ſa flotte, & en fit paſſer dans ſon camp les ſoldats & les matelots. *Demain*, leur dit-il, *ou nous ne ſerons plus, ou nous ſerons les maîtres de tout ce que poſſéde l'ennemi.* Alexis envoye à la garniſon de Dyrrachium ordre de ſortir ſur Robert, lorſqu'on en ſeroit aux mains, & de l'attaquer par derriere. Pour aſſurer encore le ſuccès qu'il croyoit indubitable, il fait couler pendant la nuit le long de la mer un grand corps d'auxiliaires, qui devoient tourner le camp de Robert, ſe poſter dans des lieux fourrés où ils ne ſeroient pas apperçus, & venir delà le charger en queue, dès que le combat ſeroit engagé.

Le dix-huitieme d'Octobre, longtemps avant le jour, Robert conduisit son armée à l'Eglise du Martyr saint Théodore au bord de la mer, & après avoir fait célebrer la Messe, où tous les soldats s'étant confessés participerent aux saints Mysteres, il leur fit prendre de la nourriture & les rangea en bataille. Il se mit à la tête du centre, donna au Comte Amice renommé pour sa prudence & sa valeur le commandement de l'aîle droite proche de la mer, & à Boëmond celui de l'aîle gauche. Alexis rangea son armée sur la pente de l'éminence où il étoit campé le long du rivage. Il avoit d'abord destiné les Varangues à se joindre à ces auxiliaires, qu'il avoit détachés pour envelopper l'ennemi. Mais ces guerriers qui se piquoient d'une bravoure supérieure, demanderent l'honneur de porter les premiers coups; & ayant quitté leurs chevaux ils furent placés en premiere ligne à quelque distance. L'Empereur se mit au centre; il donna l'aîle droite au César Nicéphore Mélissène, & l'aîle gauche à Pacurien. Entre les

ALEXIS. An. 1081.

XXX. Ordre des deux armées.

Alexis. An. 1081.

Varangues & le reste de l'armée étoit placé un grand corps d'archers. Les Varangues devoient d'abord marcher en ligne pleine, & quand ils seroient à la portée du trait, s'ouvrir tout-à-coup pour donner passage aux archers qui feroient leur décharge, se rejoindre ensuite, & serrés les uns contre les autres, couverts de leurs boucliers, charger avec vigueur.

XXXI. Bataille de Dyrrachium.

Ces dispositions faites de part & d'autre, Robert détache quelques avanturiers, qui vont voltiger sur les flancs, & tâchent d'attirer dans la plaine les plus hardis des cavaliers Grecs. Alexis pour conserver son ordre de bataille & contenir sa cavalerie, fait avancer des troupes légeres qui escarmouchent quelque-temps. Cependant Robert avançant à petits pas, son aîle droite étoit déja aux mains avec les Varangues, qui tombant sur elle avec leurs haches à deux tranchans faisoient un grand carnage. Les Normands pressés de ce côté-là prennent la fuite vers le rivage, bordé de la flotte Grecque & Vénitienne, spectatrice du combat. La plû-

part troublés par la crainte de la mort qui les pourſuit, ſe jettent dans les eaux où ils ſe plongent juſqu'au cou, & vont chercher un aſyle auſſi peu aſſuré vers les vaiſſeaux ennemis. Sigelgaïte qui avoit voulu partager avec ſon mari le péril & l'honneur de cette journée, criant de toutes ſes forces rapelle & gourmande les fuyards; n'étant pas écoutée, elle court après eux la javeline à la main, & frappant à droite & à gauche, s'oppoſant à leur paſſage, renverſant les plus indociles, elle les ramene au combat, honteux de céder en courage à une femme. Les ayant remis en ordre elle va à leur tête charger en flanc le corps des Varangues, qui étoient aux priſes avec le centre de l'armée Normande, où ſe trouvoit Robert. Ils éprouvoient en ce lieu une plus vive réſiſtance de la part de ce guerrier terrible, qui par ſon exemple inſpiroit à ſes ſoldats la plus héroïque valeur. Les Varangues fatigués des efforts précédens, chargés d'armes péſantes, preſſés de front par les troupes de Robert, en flanc par celles de

ALEXIS. An. 1081.

Sigelgaïte, perdent enfin courage; ils se réfugient dans une Eglise voisine, où s'entassant les uns sur les autres, comme elle étoit trop petite pour les contenir tous, une partie monte sur le toit, qui s'écroulant sous le poids écrase, tue, estropie ceux qui sont au-dessous.

XXXII. Défaite de l'armée Grecque.

La défaite des Varangues n'abattoit pas le courage des Grecs. Ils étoient si supérieurs en forces, qu'ils en pouvoient perdre, sans perdre l'espérance de la victoire. Entre le champ de bataille & la ville couloit une petite riviere; Robert en avoit rompu le pont pour arrêter les sorties & fermer le passage à la garnison de Dyrrachium. Mais en évitant ce danger, il étoit tombé dans un autre. Ses soldats resserrés dans un terrein trop étroit étoient accablés d'une grêle de traits, & ne pouvoient s'étendre à droite ni à gauche pour les évolutions nécessaires, sans se jetter d'un côté dans la mer, de l'autre dans la riviere. L'armée d'Alexis les croyoit vaincus, & les troupes Vénitiennes sautoient déja sur le rivage, pour se

joindre aux auxiliaires, qui au lieu de charger en queue ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu, s'étoient jettés ſur le camp des Normands, & pilloient les bagages. Dans cette extrêmité Robert s'anima d'un nouveau courage, & faiſant porter devant lui l'étendart de ſaint Pierre, qu'il avoit reçu des mains du Pape, volant de rang en rang au travers de ſes troupés; *camarades*, s'écrioit-il, *voilà votre guide; c'eſt la religion même qui vous méne à l'ennemi: craindrez-vous de malheureux hérétiques, quand Dieu marche à votre tête*? Il appuie ces paroles de l'exemple de la valeur la plus déterminée; il ſe jette tête baiſſée au milieu des eſcadrons des Grecs, & foule aux pieds leur infanterie; il eſt ſuivi des ſiens qui renverſent tout devant eux, & par des efforts inouis il gagne la plaine, enfonce, rompt, diſperſe toute l'armée d'Alexis; & ſans perdre plus de trente cavaliers, il couche par terre ſix mille Grecs avec la plus grande partie des Turcs auxiliaires, & met le reſte en fuite.

Alexis combattoit en perſonne &

Alexis. An. 1081.

XXXIII. Actions d'Alexis.

disputoit encore la victoire que ses troupes avoient abandonnée, soutenant par sa valeur celle de ses propres gardes, plutôt qu'il n'en étoit soutenu. Quoiqu'il vît morts à ses pieds Constantin Ducas frere de Parapinace, Nicéphore Synadène, un autre Nicéphore pere de George Paléologue, & ses plus braves Capitaines, il portoit de si rudes coups, que nul des ennemis n'osoit approcher à la portée de son épée. Atteint au front d'un coup de javeline qui lui fit sauter son casque, il évita la mort en se renversant sur la croupe de son cheval: mais s'étant aussi-tôt relevé & affermi sur ses étriers il continuoit de combattre, lorsqu'il vit Bodin fuir avec ses troupes. Ce Roi de Servie qui l'étoit venu joindre, comme il s'y étoit engagé par le traité fait avec l'Empire, s'étoit posté sur une éminence voisine, & simple spectateur du combat, sans tirer l'épée, il avoit jusqu'alors attendu, pour servir Alexis ou pour fuir, que la victoire se fût déclarée. La perfidie de ce Prince ôtant toute espérance à l'Empereur,

il ne songea plus qu'à sa propre sûreté. C'est ainsi qu'Anne Comnène sauve l'honneur de son pere. D'autres Auteurs disent que ne croyant pas qu'il fût digne d'un Empereur, de se mesurer avec un avanturier tel que Robert, il attendoit dans un village voisin la nouvelle de la victoire, lorsqu'il reçut celle de la défaite, & qu'il n'eut part à cette journée que par sa fuite. Ce récit est du moins aussi vraisemblable.

XXXIV. Fuite d'Alexis.

Selon Anne Comnène, qui renouvelle en cette occasion & fort à propos, ses protestations de sincérité, la fuite d'Alexis fut celle d'un héros, & vaut une illustre victoire. Après la défaite de l'armée Grecque, Robert avoit promptement rallié ses troupes sans leur permettre une longue poursuite. Il avoit abandonné le camp au pillage, & pour sa part du butin il s'étoit emparé de l'Eglise de saint Nicolas, où l'Empereur avoit mis en dépôt ce qu'il avoit de plus précieux avec les principaux bagages de l'armée. Ce qu'il désiroit le plus ardemment, étoit d'avoir l'Empereur entre

ALEXIS, An. 1081.

ſes mains. Il envoya les plus braves de ſes Officiers pour le pourſuivre. Ils l'atteignirent dans un paſſage étroit, reſſerré d'un côté par le fleuve Charzane, de l'autre par un rocher. Ils étoient neuf, & pluſieurs d'entre eux l'attaquant par la gauche & portant ſur ſa cuiraſſe la pointe de leurs piques l'auroient abattu ſur la droite, s'il ne ſe fût appuyé à terre du bout de ſa javeline, & rétenu de la main gauche aux crins de ſon cheval. En même-temps les autres venant par la droite, & faiſant le même effort, le remirent en ſelle; & dans ce moment ſon cheval, le plus vigoureux qui fût alors, ſe dreſſant ſur les pieds de derriere s'élance d'un ſaut ſur le rocher, & ſautant de l'autre côté dans la plaine emporte ſon maître avec une merveilleuſe vîteſſe. C'étoit le cheval de Bryenne, qui dans la bataille de Calabrya, trois ans auparavant, avoit donné occaſion à une erreur, dont Alexis avois ſu tirer tant d'avantage. Cependant ceux qui le pourſuivoient ayant coupé par un chemin plus court, étoient près de l'atteindre encore,

lorſque le Prince averti de leur approche par le bruit qu'il entendoit derriere lui, tourne bride, fond la javeline à la main ſur le plus avancé, le renverſe mort & continue de courir. Il ſe trouve bien-tôt dans un plus grand danger. Une troupe de cavaliers qui revenoient de la pourſuite, occupoit le ſeul chemin qu'il pouvoit prendre. Dès qu'ils l'apperçoivent ils courent à lui piques baiſſées. Alexis encore pourſuivi, mais de bien loin, par les premiers, ſe voyant entre deux périls, choiſit entre les nouveaux ennemis le plus apparent, qu'il prend à la hauteur de ſa taille & à l'éclat de ſes armes pour Robert lui-même. Il court droit à lui avec la rapidité de la foudre, & l'ayant percé de part en part & couché par terre, il s'ouvre un paſſage au travers de la troupe effrayée, qui ne s'occupoit qu'à donner au mourant des ſoulagemens inutiles. Après deux jours & deux nuits de courſe continuelle par des ſentiers inconnus & des défilés preſque impraticables, il arrive enfin à Achride accablé de fatigue & de

douleur, défiguré par le ſang qui couloit de ſa bleſſure.

ALEXIS. An. 1081.

XXXV. Suite de la bataille.

Dans cette bataille l'impoſteur Michel reſta entre les morts. Robert n'eut pas de peine ſans doute à s'en conſoler. Comme les intérêts de ce fourbe avoient en apparence allumé la guerre, la vengeance de ſa mort ſervit de prétexte pour la continuer. Ce fut alors que les Grecs perdirent la croix d'airain que Conſtantin avoit fait faire avant la bataille contre Maxence, ſur le modele de celle qu'il avoit apperçue dans le ciel. Cette perte fut plus ſenſible aux Grecs, que le malheur de leur défaite. Les Normands poſſeſſeurs de ce précieux étendard en conçurent un nouveau courage, & Robert qui refuſa de la rendre, quelque ſomme qu'on lui offrît, la faiſoit porter devant lui dans tous les dangers. Il ordonna qu'après ſa mort elle ſeroit depoſée dans le Monaſtere de la ſainte Trinité à Vénuſe, où il avoit choiſi ſa ſépulture. Le triſte état où ſe trouvoit Alexis ne lui fit pas perdre de vûe la défenſe de Dyrrachium. Paléologue après le com-

bat n'avoit pû rentrer dans la place plus étroitement ſerrée. Alexis trouva moyen d'y faire parvenir une lettre pour raſſurer les habitans par la promeſſe d'un nouveau ſecours. Il confioit la garde de la citadelle aux Vénitiens, dont un aſſez grand nombre étoit établi dans la ville. Il chargeoit du Gouvernement général un Albanois nommé Comiſcorte, dans lequel il avoit confiance, & lui mandoit le détail de ce qu'il devoit faire dans la conjončture préſente. L'armée victorieuſe, chargée de dépouilles, étant retournée dans ſon camp devant Dyrrachium, Robert délibéra ſur le parti qu'il avoit à prendre. L'hiver approchoit, & les premiers froids ſe faiſoient déja ſentir avec tant de rigueur, qu'il appréhenda que ſon armée n'eût trop à ſouffrir ſous les barraques, dont il avoit aſſemblé les matériaux. Il ſe contenta d'établir différens poſtes autour de la ville, pour couper les paſſages, réſolu de reprendre les travaux du ſiége au printems prochain. Il ſe logea avec une partie de ſes troupes dans Glabinize & dans Joannine,

ALEXIS. An. 1081.

& distribua le reste dans les agréables vallons formés par les montagnes qui terminent à l'Orient le territoire de Dyrrachium. Pendant l'hiver il bâtit un fort sur une éminence au bord d'une riviere qu'on appelloit le Fleuve des Démons, & cette éminence se nomma depuis le mont Guiscard. Delà il faisoit tous les jours des courses jusqu'aux portes de Dyrrachium.

An. 1082. XXXVI. Prise de Dyrrachium.

Les habitans fatigués d'un siége qui duroit depuis six mois, n'attendoient pas sans crainte le retour du printems qui devoit leur ramener de nouveaux périls. Plusieurs d'entre eux tenoient des assemblées, où la plûpart étoient d'avis de traiter avec Robert, & de lui rendre la ville aux conditions les plus avantageuses qu'on pourroit obtenir. Mais pendant ces délais Robert avoit formé une intelligence avec un noble Vénitien nommé Dominique, chargé de défendre la principale tour. Dans les messages secrets qu'il trouvoit moyen de lui envoyer & de recevoir de lui, il l'avoit engagé à lui ouvrir l'entrée, promettant de lui donner en mariage une

de ses niéces fort belle & fort riche, fille de Guillaume Comte du Principat. On convint du jour & de l'heure. La nuit du dix-huit Février Robert fait planter les échelles & escalade la tour. Dès que ses soldats s'en sont rendus maîtres, le son des trompettes & le nom de Robert répété à grands cris, jette l'épouvante dans toute la ville. On prend les armes, on se bat pendant trois jours. Le fils du Doge est pris avec grand nombre de Vénitiens & plusieurs de leurs vaisseaux. Enfin on se rend à Robert, qui donne la garde de la ville à Fortin de Rosane, & marche en avant pour subjuguer le reste de la province. Il arrive à Castorie, où étoient logés trois cens Varangues, auxquels Alexis en avoit confié la défense. Ils se mettent en devoir de résister. Mais voyant l'ardeur des assaillans, & craignant de ne point recevoir de quartier s'ils étoient pris de force, ils traitent avec Robert, & lui rendent la place. Sa douceur à l'égard de ceux qui se soumettoient à lui, achevoit de lui gagner toutes les villes, que le

ALEXIS. An. 1082.

bruit de ses armes faisoit trembler. Ses conquêtes grossissoient son armée. Les vaincus charmés de sa bonté à leur conserver leurs biens, à les faire guérir de leurs blessures, à ménager l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, ne posoient les armes que pour les reprendre à son service, & ses ennemis devenoient ses soldats. Tout trembloit devant lui, & la terreur de son nom se répandoit jusque dans Constantinople.

ALEXIS. An. 1082.

XXXVII. Alexis fait usage des richesses de quelques Eglises.

Ces nouvelles plongeoient le poignard dans le cœur d'Alexis, déja accablé du regret d'avoir perdu tant de braves guerriers. Il demeura quelques jours dans Achride, enseveli dans une profonde douleur. Etant enfin revenu à lui-même, il ne songea plus qu'à réparer la honte de sa défaite. Il se transporta à Déabolis près du lac d'Achride, où recueillant les débris de son armée, il donna ses soins au soulagemens des malheureux, qui harassés de fatigue & couverts de blessures venoient se rassembler auprès de lui. Il fit publier de toutes parts que les soldats dispersés se ren-

ALEXIS. An. 1082.

diſſent à Theſſalonique. Faiſant réflexion ſur la différence de ſes troupes, preſque toutes nouvelles levées, & de celles de Robert aguerries depuis long-temps, il conçut qu'il n'avoit d'autre reſſource, que d'acheter le ſecours des nations guerrieres. Mais le tréſor ſe trouvoit épuiſé. Il eut d'abord recours à ſa famille, & ſa généreuſe mere, qui reſſentoit plus vivement que perſonne les chagrins de ſon fils & les beſoins de l'Etat, donna l'exemple en faiſant porter à la monnoye tout ce qu'elle avoit d'or & d'argent. L'Impératrice ſa femme, le Sébaſtocrator ſon frere, tous les Comnènes, tous leurs amis, chacun à proportion de ſes moyens, concoururent avec empreſſement à ce noble ſacrifice. Mais le produit de toutes ces richeſſes fut à peine ſuffiſant pour payer ce qui étoit dû aux troupes, qui menaçoient d'abandonner le ſervice, ſi elles n'étoient pas ſatisfaites. Quelques Officiers étoient même aſſez avides, pour demander ſur ces fonds précaires les récompenſes qu'ils croyoient mériter, & l'Empereur

ALEXIS. An. 1082.

assez foible, pour les leur accorder. Il fallut donc ouvrir d'autres sources, & après de longues délibérations tant dans le conseil du Prince, que dans le Sénat plusieurs fois assemblé à ce sujet, on se détermina enfin à convertir en monnoie l'or & l'argent des Eglises les moins fréquentées, dont les richesses accumulées par la piété des fideles étoient plutôt un objet d'ostentation pour les Titulaires, qu'une décoration nécessaire au culte divin. On s'appuyoit de l'autorité des canons, qui permettent d'employer l'argent des Eglises, & de fondre même les vases sacrés pour le rachat des Captifs; & combien de Chrétiens infortunés gémissoient alors dans les fers des Musulmans, en grand danger de leur salut! Après cette décision le Sébastocrator se transporte à sainte Sophie, & ayant fait assembler le Clergé, le Patriarche, les Prélats qui se trouvoient alors à Constantinople, il leur expose le besoin pressant de l'Etat, & la nécessité où les Chrétiens étoient réduits d'avoir recours à l'Eglise, qui sans doute ne refuseroit

pas de se défaire en leur faveur, d'une partie de ses ornemens superflus, plutôt que d'encourir le danger d'être entiérement dépouillée par les mains des infideles. Comme il voyoit que les douces insinuations n'étoient pas trop écoutées; alors prenant un ton plus haut, *l'Empereur*, dit-il, *se trouve donc contraint lui-même d'user envers vous d'une contrainte qui ne l'afflige pas moins que vous; c'est son devoir de vous sauver malgré vous-mêmes*. Ces paroles furent plus fortes que les raisons, & la plûpart consentirent malgré la réclamation d'un petit nombre, dont la vivacité s'emporta même au-delà des bornes de la liberté ecclésiastique. Mais cette opération délicate laissa des traces profondes, & rendit odieux pour long-temps le gouvernement des Comnènes.

ALEXIS. An. 1082.

XXXVIII. Hardiesse de l'Evêque Léon.

Le plus ardent des contradicteurs fût Léon, Evêque de Chalcédoine, Prélat vertueux, mais dur & intraitable. Apprenant qu'on détachoit des portes d'une Eglise des lames d'or & d'argent & d'autres embellissemens,

ALEXIS. An. 1082.

embrasé d'une zèle séditieux il accourt, perce la foule du peuple; chasse les ouvriers, & se met lui-même en garde à la porte, déclamant avec une scandaleuse hardiesse contre l'impiété d'une pareille entreprise. Bien plus, toutes les fois que depuis ce moment il rencontroit l'Empereur, il l'attaquoit ouvertement par les plus outrageantes invectives, abusant de la patience du Prince, qui ne faisoit pas semblant de l'entendre. Quelque-temps après, une incursion des Patzinaces ayant encore obligé l'Empereur de recourir à la même ressource; quoique tous les Prélats y consentissent, Léon s'y opposa seul; & à l'occasion de la dispute qui s'éleva pour lors sur le respect dû aux Eglises & aux images des Saints, la chaleur de la contestation l'emporta jusqu'à dire, que l'honneur rendu aux images n'étoit pas un culte purement relatif, mais absolu & inhérent à la matiere même. Cette sorte d'idolâtrie étoit sans doute un effet d'ignorance : mais Léon n'étoit pas de caractere à se laisser éclairer. Les mécontens du gou-

vernement l'aiguillonnoient encore ; & quoique l'Empereur protestât qu'il étoit bien résolu de réparer dans la suite le tort fait aux Eglises, quoique les plus raisonnables d'entre les Prélats pleinement satisfaits traitassent de séditieux les partisans de Léon, cependant cet Evêque sourd à toutes les avances du Prince, ne rabattoit rien de son audace à l'insulter. Comme son erreur donnoit prise aux censures ecclésiastiques, il fut déposé dans un Synode, & n'en devint que plus opiniâtre. Sa condamnation lui gagna même un plus grand nombre de sectateurs. Il ne travailloit qu'à troubler l'Eglise, & rien ne pouvant réussir à ramener cet esprit turbulent & inflexible, il fut enfin exilé à Sozopolis dans la province de Pont. Plus aigri par sa disgrace, il rejetta tous les adoucissemens qu'on lui présentoit ; & malgré les ordres donnés en sa faveur, il s'enveloppa obstinément dans sa misere, & ne voulut rien devoir à la clémence d'un Prince, que son zèle fanatique ne regardoit qu'avec ce qu'il appelloit une sainte horreur.

Alexis. An. 1082.

XXXIX. Nouveaux préparatifs d'Alexis.

L'Empereur à Thessalonique formoit une nouvelle armée de ceux qui venoient de toutes parts se ranger sous ses enseignes, & les exerçoit avec soin aux opérations militaires. Il envoya de nouveau des Ambassadeurs à Henri pour le solliciter à ne pas différer de faire diversion dans la Pouille selon les conventions précédentes. Il lui renouvelloit la promesse du mariage de son neveu, qu'il savoit que Henri désiroit ardemment. Après ces dispositions il laissa Pacurien à la tête de ses troupes & se rendit à Constantinople. Dès qu'il fut parti de Thessalonique, les Chefs des Pauliciens Xantas & Culéon, soit par un mécontentement dont on ignore la cause, soit par un effet de l'argent de Robert, se détacherent du reste de l'armée, & se retirerent à Philippopolis avec ce qui leur restoit de soldats au nombre de deux mille cinq cens. Ils en avoient perdu trois cens dans la bataille de Dyrrachium. Ce fut envain que l'Empereur s'efforça de les rappeller par les promesses les plus flatteuses ; il ne put les engager à revenir.

ALEXIS. An. 1082.

XL. Robert repasse en Italie.

Robert se disposoit à pénétrer en Bulgarie, lorsqu'il reçut des lettres du Pape Grégoire, qui étant assiégé dans Rome par Henri, l'appelloit à son secours en même-temps qu'il le félicitoit de sa victoire. Aussi-tôt le Duc, qui se regardoit comme soldat du saint Siége, auquel il avoit juré fidélité, abandonne toutes ses conquêtes, laisse son fils Boëmond pour pousser l'exécution de ses projets, recommande aux Officiers de lui obéir, & à lui de les consulter dans toutes ses entreprises; jure de ne point user de bain, de ne se point faire couper la barbe ni les cheveux jusqu'à son retour. Il prend avec lui une escorte peu nombreuse, passe à Otrante sur deux navires & se rend à Salerne, où il assemble ses troupes pour courir au secours du Pape. Mais la révolte de plusieurs villes de la Pouille l'oblige de s'arrêter dans cette proviuce. Il ruine la ville de Cannes, & punit celle de Barï par de fortes contributions & par l'emprisonnement d'un grand nombre d'habitans. Tandis qu'il travailloit à pacifier ses Etats & à délivrer Grégoire d'un

ALEXIS. An. 1082. opiniâtre ennemi, son fils passionné pour la gloire, désiroit ardemment de se signaler en Illyrie. Il assemble toutes ses troupes, auxquelles s'étoit joint un grand nombre de déserteurs Grecs. La défaite d'Alexis l'avoit fait abandonner de quantité de soldats & même de plusieurs des principaux Officiers, sans compter les Commandans des places dont Robert s'étoit emparé. Boëmond va camper à Joannine, & pour en faire une place de sûreté, il enferme d'un large fossé les vignobles dont elle étoit environnée. Dans ce vaste contour il place avantageusement ses divers corps de troupes; il reléve les murs; rétablit la citadelle à demi ruinée, en fait bâtir une seconde bien fortifiée dans une autre partie de la ville. C'étoit de cette place d'armes que ses partis se répandoient dans toutes les contrées d'alentour, où ils portoient le ravage. Ces travaux employerent le reste de l'année & les premiers mois de la suivante.

An. 1083. XLI. Bataille de Joannine.

Par la retraite de Robert, Alexis se croyant délivré de son plus redoutable adversaire, sortit de Constantinople

tinople au mois de Mai, & ayant joint à ses forces celles qu'il avoit laissées à Thessalonique sous le commandement de Pacurien, il marcha en diligence à Joannine. A son arrivée Boëmond qui brûloit d'envie de combattre, lui présenta la bataille. Mais l'Empereur dont l'armée étoit cette fois inférieure en nombre, ne voulut rien hazarder, sans connoître auparavant le caractere & la capacité de l'ennemi. Il passa donc quelques jours à essayer ses forces par de légere escarmouches. Lorsqu'il eut rassuré ses soldats par quelques succès, & qu'il les vit disposés à bien faire, il crut pouvoir livrer une bataille générale. Il savoit par expérience que le premier choc de la cavalerie Normande étoit si terrible, que rien ne pouvoit y résister. Pour en amortir la violence, il prépara des chariots légers, armés au timon de quatre longues javelines, & les fit monter de fantassins cuirassés, qui avoient ordre de les pousser sur les escadrons ennemis, lorsqu'ils les verroient en mouvement, & de leur ôter par ce moyen

ALEXIS. An. 1083.

toute leur force en rompant leur ordonnance. Au lever du soleil, le jour étant clair & sans nuage, les deux armées sortent du camp. Boëmond appercevant les chariots qui bordoient le centre des Grecs, change sur le champ son ordre de bataille, ce qui lui étoit facile avec des troupes exercées à toutes les évolutions. Il sépare sa cavalerie en deux corps, laisse le centre vuide, & tombe avec fureur sur les deux aîles. Il les renverse après quelque résistance, & prenant le centre en flanc, il porte par-tout le désordre. Alexis qui combattoit au centre se défend avec courage; il s'expose au plus fort de la mêlée, rallie plusieurs fois les fuyards, reçoit & porte plusieurs coups; enfin abandonné de presque toute son armée il est forcé de fuir. Mais en fuyant il rencontre un gros d'ennemis; il le perce, & traversant des marais qui sembloient être impraticables, il gagne encore la ville d'Achride. Il y rassemble une partie de ses troupes, & les laissant à Pacurien, il se retire vers le fleuve Bardar, non pas pour y

chercher du repos, mais pour y rassembler de nouvelles forces, & revenir au plutôt tenter encore une fois la fortune.

ALEXIS. An. 1083.

XLII. Bataille d'Arta.

Après la victoire, Boëmond étoit allé assiéger Arta, bâtie des ruines de l'ancienne Ambracie. Alexis marche au secours. Pendant la nuit qui précéda le combat, il sema de chausse-trapes toute la plaine où devoit se livrer la bataille, & fit pour son armée les mêmes dispositions qui avoient donné la victoire à Boëmond. Elle devoit s'ouvrir & se partager en deux corps, dès qu'elle verroit la cavalerie ennemie engagée dans ces piéges, & la charger en flanc à droite & à gauche, tandis que les gens de trait rangés de front l'accableroient d'une grêle meurtriere. Ce plan calculé avec justesse auroit eu son effet, si Boëmond n'en eut été instruit par ses espions, dont il étoit si bien servi, qu'il ne manquoit jamais de savoir de grand matin ce qu'Alexis avoit arrêté la veille. Il dressa son ordre de bataille sur l'avis qu'il avoit reçu. Dès que le signal fut donné, les deux

Alexis. An. 1083. aîles de Boëmond s'étant détachées du centre, filerent le long des chausse-trapes & allerent choquer les deux aîles d'Alexis, qui furent en un moment renversées. Pendant ce temps-là le centre restoit immobile, comme pour attendre l'ennemi. Les Grecs à demi-vaincus d'avance par le souvenir des deux défaites précédentes, ne firent pas longue résistance. Alexis qui, selon le récit de sa fille, ne fuyoit jamais qu'en héros, échappa encore en faisant repentir les ennemis de leur opiniâtreté à le poursuivre. Il regagna Constantinople.

XLIII. Exploits de Boëmond en Grece.

Boëmond maître de la campagne espéroit ne trouver plus d'obstacle à se mettre en possession des places. Achride lui ouvrit ses portes; mais la citadelle refusa de se rendre. Comme le siége en auroit été long & difficile, il ne s'y arrêta pas & marcha en avant vers l'intérieur de la Macédoine. Il en trouva les places mieux défendues, qu'il ne s'étoit imaginé. Ostrove & Berrhée résisterent à ses attaques, & s'étant avancé dans la Moglène, il y rebâtit un château ruiné, où il pla-

ça une forte garnison sous le commandement du Comte Sarasin, pour tenir en bride toute la contrée jusqu'au fleuve Bardar. Son armée étant fatiguée, il se cantonna dans un lieu qu'Anne Comnène nomme *Blanche Eglise*, & que je crois être la ville nommée aujourd'hui *Eclisso*, qui est l'ancienne Edesse de Macédoine. Il y séjourna trois mois, & passa le reste de l'hiver à Castorie. Pendant ce séjour il découvrit un complot formé pour le trahir. Un Seigneur Normand, de la famille des Comtes de Vexin, qui portoit le titre de Comte de Pontoise, s'étoit mis au service de Robert, & Boëmond venoit de l'employer avec succès dans plusieurs expéditions. Il avoit pris la ville de Scupes sur la frontiére de Bulgarie. Ce Comte poussé par quelque mécontentement résolut de passer au service de l'Empereur Grec, & débaucha deux autres Comtes nommés Renaud & Guillaume. Boëmond en fut averti; le Comte de Pontoise se déroba par une prompte fuite & gagna Constantinople. Les deux autres

ALEXIS.
An. 1083.

ALEXIS. An. 1083.

furent arrêtés, & obligés selon la coutume alors établie chez les Francs, de se justifier par le duel contre leurs accusateurs. Guillaume fut vaincu & puni d'aveuglement. Renaud plus heureux dans le combat, ne le fut pas davantage par l'événement. Robert auquel il fut envoyé dans la Pouille, lui fit aussi crever les yeux. Tandis que Boëmond retiré à Castorie se préparoit à de nouvelles conquêtes, Pacurien qui étoit resté dans ce pays avec quelques troupes rentra dans la Moglene, attaqua le château que Boëmond avoit fait rebâtir, & le rasa après en avoir tué le commandant.

An. 1084. XLIV. Siége de Larisse.

A cette nouvelle Boëmond plein de colere, au lieu d'aller chercher Pacurien, qui à la tête d'un camp volant pouvoit aisément lui échapper, ou le fatiguer par une guerre de chicanne, résolut de pénétrer dans le cœur de la Grece. Il entre en Thessalie par les monts Cambuniens, se rend maître de la Pélagonie Tripolitaine, prend d'emblée Tricala & Cinisque, & va mettre le siége devant

Lariſſe, ſituée près du Pénée, ce fleuve ſi fameux dans les fables de la Grece. On le nommoit dès-lors *Salabria*. Cette ville, la plus grande & la plus forte de la province, avoit un Gouverneur digne de la défendre: c'étoit Léon Céphalas, auſſi habile que vaillant, attaché par un zèle héréditaire à la famille d'Alexis. Il lui donna auſſi-tôt avis de l'arrivée de Boëmond. L'Empereur dépourvu de troupes & hors d'état de ſe mettre en campagne, mande à Céphalas d'employer tout ce qu'il a de reſſources pour la défenſe de cette place importante. Il l'anime par tous les motifs de devoir & d'honneur; il lui promet de faire la plus grande diligence pour courir à ſon ſecours; mais il ne lui diſſimule pas que dans l'état où il ſe trouve, il a beſoin de toute la patience & de tout le courage de Céphalas, pour attendre qu'il ait mis ſur pied les forces néceſſaires. Il travaille auſſi-tôt à lever de nouvelles troupes; il demande des ſecours au Sultan de Nicée. Soliman lui envoye ſept mille hommes ſous la conduite

Alexis. An. 1084.

d'un de ses meilleurs Capitaines. Les troupes nationales ne sont pas si-tôt assemblées. Les Grecs intimidés par les défaites précédentes, refusoient de s'engager dans de nouveaux périls; chacun fuyoit le service, & il fallut long-temps pour former une armée, qui n'étoit composée que de soldats forcés, plus prêts à déserter qu'à combattre. Toutefois le soin que prit Alexis de les exercer, sa libéralité, sa douceur qui néanmoins ne rabattoit rien d'une exacte discipline, les encouragemens qu'il employoit pour les animer, & plus que tout cela l'exemple de son courage à partager avec eux toutes les fatigues, vinrent à bout de changer en soldats des paysans & des bourgeois timides.

XLV. Préparatifs de la bataille.

Il y avoit déja plusieurs mois que Céphalas soutenoit avec constance les attaques de Boëmond, & repoussoit tous ses efforts, lorsqu'Alexis approcha de Larisse. Il reçut près de Tricala une lettre de ce brave Gouverneur, qui lui mandoit que la ville étoit à l'extrémité; qu'après avoir

consumé tous les alimens faits pour les hommes, on avoit épuisé les tristes ressources de la derniere nécessité, & que s'il ne les délivroit promptement, ils seroient forcés de se rendre. *Je meurs de faim*, ajoutoit-il, *partageant mon pain avec les habitans. Ce n'est pas que je craigne la mort; mais je sais que mon dernier soupir entraînera la perte de la ville, prête à ouvrir ses portes, dès que je ne pourrai plus les tenir fermées.* Sur cet avis Alexis hâta sa marche; & persuadé par l'expérience du passé, que la force ouverte ne pouvoit réussir contre des ennemis invincibles, il résolut d'employer la ruse. Ayant consulté un habitant du pays sur la disposition du terrain d'alentour, il apprit qu'il êtoit rempli de chemins creux & de ravines propres à couvrir des embuscades. Dès le lendemain matin il assembla le conseil, & après avoir écouté les différens avis, il exposa le sien. C'étoit de mettre à la tête de l'armée son beaufrere Nicéphore Mélissène, revêtu des marques de la dignité impériale, & de lui donner pour Lieu-

ALEXIS.
An. 1084.

Alexis. An. 1084.

tenant Curtice Basile, surnommé Joannace, Officier distingué par sa valeur & par sa science militaire autant que par sa naissance. Il leur ordonna, lorsqu'ils auroient préludé par quelques escarmouches, de charger de front avec toutes leurs troupes; mais après les premiers coups de se débander par une crainte simulée, & de fuir vers un bourg voisin nommé Lycostome. Il se chargea de faire le reste & leur promit la victoire, animant leur espérance par le récit vrai ou faux d'un songe de la nuit précédente, dans lequel le Martyr saint Démétrius l'avoit assuré du succès; & comme l'approche du danger porte les ames foibles à la superstition, le hennissement des chevaux qui se fit alors entendre dans tout le camp, parut être un augure plus infaillible que n'auroit été une acclamation militaire. L'armée étoit campée à côté de Larisse. C'étoit encore un théâtre capable d'animer les sentimens de valeur par le souvenir d'un des plus illustres événemens; cette plaine n'étant qu'à cinq lieues de celle de Phar-

ſale, ſi célebre par la défaite de Pompée. Vers le ſoir l'Empereur prit avec lui un gros détachement de ſes meilleurs cavaliers, & alla ſe poſter dans un vallon de l'autre côté de la ville. Pour dérober aux ennemis la vue de ce mouvement, en ſortant du camp il les fit attaquer par un grand corps de cavalerie, qui détourna leurs regards & les attira dans la plaine, où l'on eſcarmoucha juſqu'à la nuit. Arrivé au lieu de l'embuſcade, Alexis fit deſcendre ſes cavaliers, qui paſſerent la nuit avec lui ventre à terre, la bride de leurs chevaux attachée à leurs bras.

ALEXIS. An. 1084.

XLVI. Bataille de de Lariſſe.

Au lever du ſoleil les deux armées ſe rangent en bataille. Robert avoit laiſſé à ſon fils pour Lieutenant général Bryenne, Connêtable de Pouille & de Calabre. La famille de ce guerrier n'avoit de commun que le nom avec celle des Bryennes de Grece. Celui-ci étoit fils d'Eudes de Redon Comte de Penthievre, & petit-fils d'Alain III Duc de Bretagne. Il avoit ſervi avec gloire Guillaume le bâtard dans la conquête du royaume d'Angleterre,

ALEXIS, An. 1084.

& étoit venu ensuite en Italie s'attacher à Robert Guiscard, qui lui avoit conféré la charge de Connétable. C'est de lui que les Auteurs Bretons font descendre les Barons de Châteaubriant. Boëmond voyant dans l'armée Grecque la pompe militaire qui avoit coutume d'accompagner l'Empereur, les enseignes qu'on portoit devant lui, les cavaliers de la garde avec leurs piques semées de clous d'argent, les chevaux du Prince couverts de housses de pourpre, ne douta pas qu'Alexis n'y fût en personne. Il partage son armée en deux corps, prend sa place vis-à-vis de l'Empereur, & donne l'autre corps à Bryenne. Il s'élance aussi-tôt sur l'ennemi avec sa fougue accoutumée, brûlant d'envie d'en venir aux mains avec Alexis, & d'envoyer à son pere un prisonnier de cette importance. Les Grecs après quelques momens de résistance tournent le dos, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu: Boëmond les poursuit avec chaleur. Alexis qui observoit tous leurs mouvemens, jugeant par la promptitude de la fuite & de

la pourſuite, que les deux armées devoient être déja bien loin, remonte à cheval, & ſortant de l'embuſcade va fondre ſur le camp des Normands; il maſſacre tous ceux qu'il y trouve & ſe rend maître des bagages. Il apperçoit dans la plaine Boëmond d'un côté, Bryenne de l'autre également acharnés à la pourſuite des fuyards. Il envoye à la ſuite de Bryenne George Pyrrhus à la tête des archers, avec ordre de n'approcher l'ennemi qu'à la portée de l'arc & de tirer aux chevaux. Il ſavoit que les cavaliers Normands tout couverts de fer & chargés d'armes peſantes perdoient leur force dès qu'ils étoient démontés. Pyrrhus obéit, & les décharges de fléches en ayant abattu un grand nombre, les efforts qu'ils faiſoient pour ſe relever & l'agitation tumultueuſe des hommes & des chevaux les envelopperent bien-tôt d'une ſi épaiſſe nuée de pouſſiere, que ne ſe voyant plus les uns les autres, ils n'appercevoient pas même les traits qui venoient leur apporter la mort. Bryenne détache trois cavaliers pour aller promptement don-

ALEXIS. An. 1084.

ner avis à Boëmond du danger où il se trouvoit. Boëmond ayant dissipé tout ce qui fuyoit devant lui, & se croyant vainqueur de toutes parts, avoit déja passé dans une petite isle du Pénée, où il ne songeoit qu'à se rafraîchir. Une nouvelle si imprévue l'étonne sans l'abattre; il vole au bord du fleuve & monte avec quelques cavaliers sur une éminence voisine. Dès que les Impériaux l'apperçoivent, plusieurs escadrons courent à lui; il descend sur eux avec tant de vigueur, qu'il en abat cinq cens sur la plaine. L'Empereur prévoyant que Boëmond resserré entre le fleuve & la ville, ne pouvoit échapper que par un passage étroit, le fait occuper par un détachement de ses meilleures troupes, joint à un corps de Turcs auxiliaires. Le Prince furieux leur marche sur le ventre, taille en pieces Turcs & Chrétiens, & en renverse une partie dans le fleuve. Il passe la nuit sur le bord, & Bryenne vient le rejoindre.

XLVII. Suites de la bataille.

Toute son armée étant rassemblée, il cotoye le fleuve le long d'une plaine bordée de forêts, qui se termi-

noit à une gorge fort étroite entre deux collines, séparées de Larisse par un terrain marécageux. Il traverse le défilé sans être attaqué par les Grecs, qui ne surent pas profiter d'une occasion si avantageuse. Le lendemain, mais trop tard, Michel Ducas frere de l'Impératrice Irene, jeune Prince plein de valeur, suivi de toute l'infanterie & de la cavalerie auxiliaire, parut à l'entrée du défilé qui le séparoit de Boëmond. Il avoit ordre de ne s'y pas engager, mais d'y faire seulement filer les cavaliers Turcs & Sarmates, pour voltiger dans la plaine & tirer leurs fléches sans en venir aux approches. Mais lorsque les bataillons restés en deçà les virent déboucher de l'autre côté, & harceler les Normands qui demeuroient immobiles, s'imaginant que c'étoit un effet de crainte, & que l'ennemi ne songeoit qu'à fuir, ils veulent avoir leur part de la victoire, & sans attendre d'ordre ils se jettent pêle-mêle dans le passage. Michel ne pouvant les retenir prend le parti de les suivre. Alors Boëmond qui n'avoit contenu

ALEXIS. An. 1084.

ſes gens, que pour attirer le gros des ennemis, tombe ſur-eux avec toutes ſes forces comme ſur une proye aſſurée. Les Grecs ne peuvent ſoutenir une attaque ſi violente. Ils repaſſent le défilé plus confuſément qu'ils n'étoient venus, & avec beaucoup de perte. Boëmond les pourſuit juſqu'au Pénée. Il les auroit pouſſés plus loin & en auroit fait un plus grand carnage ſans un accident qui jetta le trouble dans ſon armée. Un ſoldat Uze ayant percé en fuyant le porte-enſeigne de Boëmond, lui arracha ſon drapeau, & après l'avoir tourné en l'air l'abaiſſa vers la terre; c'étoit le ſignal de la mort du Général. A cette vue les Normands prennent l'allarme; tous excepté ceux qui environnoient Boëmond, le croyent tué; ils abandonnent la pourſuite & fuyent vers Tricala. Boëmond ne pouvant les rallier eſt lui-même obligé de les ſuivre; & renonçant à ſon entrepriſe ſur Lariſſe, qu'il avoit inutilement aſſiégée durant pluſieurs mois, il ſe retire à Caſtorie. L'Empereur voyant Lariſſe hors de danger, y laiſſe une

partie de ses troupes, & retourne par Thessalonique à Constantinople, glorieux d'avoir réparé la honte de deux défaites par les derniers succès de cette campagne, dans laquelle il avoit fait lever le siége d'une ville importante, & remporté une demi-victoire sur un ennemi toujours vainqueur.

ALEXIS. An. 1084.

XLVIII. Alexis oblige Boëmond à repasser en Italie.

L'activité de Boëmond ne laissoit espérer aucun repos, tant qu'il seroit dans le pays. L'Empereur usa d'artifice pour lui faire repasser la mer. Il savoit que la plûpart des Normands étoient rebutés des fatigues continuelles que Boëmond leur faisoit essuyer, & que depuis le commencement de la guerre Robert ne s'étoit pas vu en état de distribuer la paye aux soldats; il avoit sû les contenir en leur faisant part du butin & leur promettant de grandes récompenses. Alexis fit couler dans leur camp des émissaires secrets, qui se mêlant parmi les soldats leur inspiroient des sentimens séditieux. »Jusqu'à quand, leur disoient-»ils, prodiguerons-nous notre vie »pour des maîtres ingrats, qui ne »payent nos travaux passés, que par »d'autres encore plus pénibles? De-

Alexis. An. 1084.

»puis quatre ans que nous faiſons la »guerre dans un pays hériſſé de ro»chers & de forteresses, tantôt per»dus dans les nues ſur le ſommet des »montagnes, tantôt abymés dans les »précipices, quelle récompenſe avons»nous reçue ? Que peut même eſpé»rer notre patience, ſinon de nouvelles »bleſſures ? Toujours dans les batail»les, dans les attaques, dans les aſ»ſauts devant des places imprena«bles, eſt-il dans cette malheureuſe »contrée une ſeule muraille, eſt»il, une motte de terre qui ne ſoit »teinte de notre ſang ? Accablés de »miſere, exténués de diſette, obligés »à vivre de rapines & de carnages »comme les bêtes féroces, on nous »ſouſtrait notre ſolde, qui ne ſert »qu'à entretenir la guerre, & à nous »acheter de nouveaux périls. Forçons »nos tyrans à nous payer enfin de tant »de fatigues ; qu'ils nous rendent le »miſérable fruit de nos ſervices ; ou »s'ils continuent de nous le refuſer, »montrons leur que nos véritables en»nemis ſont ceux qui nous accablent »de maux «. Ces diſcours paſſant de bouche en bouche ſoulevent toute

l'armée. On prend les armes; on environne la maiſon de Boëmond; on demande à grands cris la paye de quatre années. Il tâche envain d'appaiſer les ſéditieux en leur promettant de les ſatisfaire dans peu de jours; qu'ils lui donnent ſeulement le temps de mander à ſon pere les beſoins de l'armée. Ils répondent qu'ils veulent être payés ſur le champ; & il a bien de la peine à obtenir d'eux la liberté d'aller lui-même chercher en Italie les ſommes néceſſaires. Il part auſſitôt, laiſſant à Bryenne la garde de Caſtorie, & s'embarque à la Valonne.

ALEXIS. An. 1084.

XLIX. L'Egliſe Grecque troublée par Italus.

L'Empereur de retour à Conſtantinople trouva toute la ville troublée par l'audace d'un Sophiſte turbulent nommé Italus. C'étoit un Italien, fils d'un ſoldat, qui ayant paſſé ſa premiere jeuneſſe à la ſuite de ſon pere, n'avoit eu d'autre école que les camps & les armées. Ignorant, mais préſomptueux & fanfaron, il alla chercher fortune à Conſtantinople, & crut la faire plus aiſément en ſe donnant pour Philoſophe. La Grece autrefois le berceau & le domicile de

ALEXIS. An. 1084.

la Philoſophie, n'en conſervoit plus que la vanité. Le nom de Dialectique étoit en honneur : mais cette ſcience n'étoit plus qu'une recherche de ſubtilités frivoles & de vaines pointilleries, ſur leſquelles les plus graves Docteurs ſe battoient à outrance ; & le peuple ſpectateur de ces combats opiniâtrément ridicules prenoit parti avec chaleur. Italus étoit fait pour jouer un grand rôle dans ces diſputes. Intrépide & inſolent, avec l'avantage d'une grande taille & d'une voix de tonnerre, il s'attacha d'abord à Pſellus le héros de la Philoſophie de ſon temps. Mais Italus toujours ſoldat juſque dans l'école, inſulta bien-tôt ſon maître, & ſe faiſant un point d'honneur de le contredire, il forma une ſecte à part. Un homme de cette eſpece ne méritoit que l'obſcurité ; le mauvais goût du ſiecle en fit un perſonnage. De grands Seigneurs, qui prétendoient bien avoir autant d'eſprit & de lumieres que de naiſſance, le produiſirent à la Cour. L'Empereur Michel Parapinace, quoique diſciple de Pſellus, fut bien aiſe d'en-

tretenir de temps en temps le rival de ſon maître ; & Botaniate, quoiqu'il n'y comprît rien, ne ſe laſſoit pas de l'entendre. Alexis plus ſenſé, ne l'admiroit pas ; mais le croyant attaché à ſa perſonne, & plus inſtruit que tout autre des affaires d'Italie, où il étoit né & avoit paſſé une partie de ſa vie, il l'envoya au commencement de la guerre à Dyrrachium, pour obſerver les mouvemens de Robert. Il apprit qu'Italus le trahiſſoit & donna ordre de l'arrêter. Italus averti s'enfuit à Rome, & delà il fit ſa paix avec l'Empereur par l'entremiſe des amis puiſſans qu'il avoit à la Cour. Il revint donc à Conſtantinople, & plus accrédité que jamais, il redoubla de hardieſſe. Il devint le chef, ou, comme on parloit alors, le Prince des Philoſophes de ſon temps. Ses diſciples enyvrés de ſa doctrine, & attachés à lui juſqu'au fanatiſme, imitoient les emportemens de leur maître, & rempliſſoient la ville de bruit & de trouble, frappant & maltraitant ceux qui ſe montroient rebelles à leurs raiſonnemens. Ils établiſſoient leurs

Alexis. An. 1084.

dogmes par droit de conquête. Le Phylosophe tyran triomphoit : mais par malheur il s'avisa de faire le Théologien ; & la Théologie moins endurante renversa d'un souffle tout cet édifice de charlatannerie. Mêlant à ses spéculations Platoniciennes des systêmes hétérodoxes, il révolta les Prélats ; & l'Empereur chargea son frere Isaac qui ne manquoit pas de lumieres, de faire examiner sa doctrine. Le tribunal ecclésiastique, par lequel il fut interrogé, peu satisfait de ses réponses absurdes, le mit entre les mains du Patriarche Eustrate Garidas, pour être instruit & ramené de ses erreurs. Eustrate le logea dans son Palais à dessein de travailler à le convertir. Mais comme il étoit lui-même fort ignorant, à peine l'eut-il entretenu pendant quelques jours ; qu'il se laissa éblouir par les sophismes d'Italus, & de son Censeur & son Juge il devint son Avocat. Les autres Prélats se déclarerent contre le Patriarche, & le peuple animé par leurs discours, révolté d'ailleurs de l'insolence d'Italus, courut en foule au Pa-

lais patriarcal, menaçant de le jetter par les fenêtres. Le Philosophe se cacha, & l'Empereur pour faire cesser tous ces troubles, se fit donner une liste des erreurs d'Italus. On les réduisit à onze articles, qui contenoient plusieurs rêveries contraires à l'Ecriture & à la Tradition de l'Eglise. Le nouvel hérésiarque fut obligé par ordre de l'Empereur, de monter tête nue sur le jubé de sainte Sophie, & là en présence de tout le peuple de rétracter & de condamner chacun de ces articles. Il obéit; mais cette humiliation le rendit furieux. Il continua de débiter sa doctrine avec plus d'effronterie qu'auparavant. Les Prélats s'assemblerent & prononcerent anathême contre sa personne. Ce coup le terrassa; il craignit d'être enfin livré à la justice séculiere, & ne se sentant nulle disposition au martyre, il se réduisit au silence. On dit même que dans la suite il revint de bonne-foi de ses erreurs, & qu'il donna toutes les marques d'une véritable conversion. Ce fut en cette occasion que le Patriarche Eustrate Ga-

ALEXIS.
An. 1084.

ALEXIS. An. 1084. ridas, qui avoit fait preuve d'incapacité, fut déposé par ordre de la Cour, & la place fut remplie par Nicolas surnommé le Grammairien, homme vertueux, mais très-médiocrement digne du surnom qu'il portoit, & qui dans le langage de ce temps-là signifioit un homme consommé dans les sciences humaines.

L. Alexis reprend Castorie. *Ann. Comn. l. 6.*

Alexis apprit avec joie le succès de son artifice & le depart de Boëmond. Alors rassuré par l'éloignement de ce brave guerrier, il se remit en campagne dans le dessein de chasser Bryenne de Castorie. Il arriva devant la place avec tout l'appareil d'un siége. Castorie étoit située au milieu d'un lac dans une presqu'île jointe au continent par un isthme fermé d'une muraille flanquée de tours. Cette gorge étroite s'élargissoit peu-à-peu, & se terminoit à une place environnée de rochers qui servoient de murs à la ville. Une situation si avantageuse jointe à la valeur du Commandant rendoit l'entreprise très-difficile. Alexis s'établit devant l'isthme dans un camp palissadé & bordé de tours

tours de bois ceintes de bandes de fer aux jointures des étages. Il met ensuite ses machines en action & ne cesse de battre la barriere de l'isthme. Les assiégés se défendent avec courage ; ils ferment de leurs corps les bréches qu'on faisoit à la muraille, & réparent la nuit ce qui avoit été abattu pendant le jour. L'Empereur n'espérant pas les réduire par la force, résolut de s'aider de la ruse. Il avoit observé que les rochers qui bordoient la presqu'île du côté opposé à l'isthme, étoient beaucoup plus élevés & plus escarpés que les autres ; d'où il conjectura que cette partie étoit la plus mal gardée. Il espéra donc surprendre la ville par cet endroit. Mais il falloit des bateaux pour arriver au pied de ces rochers, & il n'y en avoit pas un sur le lac. On en ramassa de toutes les rivieres voisines, & après les avoir voiturés au camp, on les descendit dans le lac. George Paléologue toujours prêt à courir aux entreprises hasardeuses, s'y jetta avec les plus braves de l'armée. L'Empereur lui recommanda

ALEXIS.
An. 1084.

d'aborder de nuit au pied des rochers & d'y attendre le signal ; de grimper aussi-tôt sur la cime, & quand il verroit les habitans aux prises avec l'Empereur qui les attaqueroit par l'isthme, de descendre sur-eux & de les charger par-derriere. Il jugeoit bien que ne pouvant résister à ces deux attaques à la fois, ils seroient infailliblement forcés par l'une ou par l'autre. Tout fut exécuté selon le plan qu'avoit dressé l'Empereur. Bryenne pris entre deux troupes ennemies, exhortoit encore ses gens à se défendre avec courage ; mais ils s'écriérent que ce seroit se sacrifier en pure perte, & qu'il ne restoit d'autre voie de salut que de capituler. Ils députerent donc à l'Empereur, qui leur accorda une capitulation honorable. Il leur laissa le choix de s'engager dans ses troupes ou de repasser le golfe pour retourner en Italie. Pour leur donner à ce sujet une entiére liberté, on convint que l'Empereur feroit planter deux drapeaux l'un près de l'Eglise de saint George, pour ceux qui voudroient passer à son service ; l'autre du côté

de la Valonne pour ceux qui aimeroient mieux retourner dans leur pays. La plûpart embrasserent le service de l'Empereur ; c'étoient des avanturiers sans bien, sans famille, qui se laisserent attirer par des espérances de fortune, dont le soldat est toujours la dupe. Alexis les auroit donnés tous pour le seul Bryenne, dont il estimoit la valeur. Mais ce guerrier n'étoit pas de caractére à vendre son honneur. Tout ce que l'Empereur put obtenir de lui, ce fut la promesse de ne plus servir contre l'Empire, à condition qu'Alexis le feroit escorter jusqu'à la frontiere : ce qui fut accordé. Bryenne, fidéle à sa parole, se retira sur ses terres en Bretagne.

LI. Punition des Pauliciens.

Avant que de se rendre à Constantinople, Alexis voulut punir les Pauliciens, qui avoient abandonné son armée. On ne pouvoit sans un grand danger employer la force contre eux : c'eût été réduire au désespoir un peuple meurtrier & accoutumé à braver la mort. Mais il étoit aussi d'une dangereuse conséquence de laisser leur désertion impunie. Pour épargner le

ALEXIS. An. 1084

ſang de ces hommes féroces, & celui de ſes propres ſoldats, il uſa d'une feinte, & étant arrivé à Moſynople (a), c'étoit l'ancienne Maximianopolis dans la province de Rhodope, à trente lieues de Philippopolis, il y manda les principaux de la Nation, comme pour les récompenſer de la valeur qu'ils avoient montrée dans la bataille de Dyrrachium. Il vouloit, diſoit-il, les attacher à l'Empire par un traitement plus avantageux. La priſe de Caſtorie les avoit déja intimidés, & l'eſpérance d'une meilleure fortune les attira dans le piége. Lorſqu'ils furent arrivés en grand nombre, l'Empereur ſe fit donner la liſte de leurs noms; & ſous prétexte de vouloir les connoître chacun en particulier pour en uſer avec eux à proportion de leur mérite, il les fit appeller devant lui par dixaines. Dès qu'ils étoient entrés, on leur ôtoit leurs armes & leurs chevaux, & on les conduiſoit en diverſes priſons, qui leur étoient préparées. Chaque dixaine ſe

[a] Il faut corriger ce qui eſt dit de Moſynople *Tome XVI*, *page* 320, ſur ce qui eſt dit ici.

présentoit sans être instruite de ce qui s'étoit fait à l'égard des autres, & étoit traitée de la même maniere. Lorsqu'ils furent tous arrêtés, on leur fit leur procès. Leurs biens furent confisqués & distribués pour récompense aux autres soldats qui s'étoient signalés par leur fidélité & leur bravoure. On envoya des gardes à Philippopolis pour chasser leurs familles de leurs maisons & de leurs terres, & en prendre possession au nom de l'Empereur. Néanmoins on fit grace dans la suite à plusieurs d'entre eux, & sur-tout à ceux qui consentirent à recevoir le baptême. Les plus coupables furent transportés dans des isles désertes. Les autres eurent la liberté de se retirer où ils voudroient. La plûpart retournerent à Philippopolis, préférant à tout autre séjour celui de leur patrie, quoiqu'ils n'y trouvassent plus qu'une triste indigence.

ALEXIS. An. 1084.

LII. Révolte d'un Paulicien.

Les précautions que prit l'Empereur pour les contenir dans l'obéissance, eurent le succès qu'il désiroit.

Alexis. An. 1084.

Il n'y en eut qu'un ſeul qui fit éclater ſon reſſentiment, & c'étoit celui dont il ſembloit qu'on eût le moins à craindre. Lorſqu'Alexis avoit reçu de Botaniate la dignité de grand Domeſtique, il avoit pris à ſon ſervice un Paulicien nommé le Begue, à cauſe du défaut de ſa langue. Content de ſon zèle & de ſon intelligence, il le fit baptiſer & le maria avec une fille de condition attachée au ſervice de l'Impératrice. Le Begue avoit laiſſé quatre ſœurs dans ſon pays. Il apprit qu'elles étoient enveloppées dans la proſcription commune, & dépouillées de leurs biens. Pénétré de douleur, il réſolut de venger, autant qu'il le pourroit, ſa famille & ſa patrie. Sa femme ayant découvert ſon deſſein, en avertit un Officier principal, & le Begue ſe ſentant démaſqué débaucha pluſieurs de ſes amis, s'enfuit avec eux au fond de la Thrace, & s'empara d'une forteteſſe abandonnée, ſituée ſur le ſommet d'une montagne, dont il fit une retraite de brigands. Anne Comnène la nomme *Béliatoba*. Ne vivant que de rapines, il faiſoit

tous les jours des courses dans les campagnes voisines, & portoit le ravage jusqu'aux portes de Philippopolis. Non content de cette vengeance, il fit alliance avec les Patzinaces voisins du Danube & maîtres de la ville de Driftra. Alors renonçant à sa femme qu'il avoit laissée à Constantinople & dont il se croyoit trahi, il épousa la fille d'un de leurs Seigneurs. Il travailloit à les engager dans une guerre contre l'Empereur, lorsqu'Alexis prévoyant les maux qu'un seul homme pouvoit causer à tout l'Empire, tâcha de le ramener par une amnistie, dont il lui envoya l'assurance dans une bulle d'or. Mais le Begue ne se laissa pas prendre à toutes ces belles paroles, & profitant de l'avantage de son poste & des autres occupations de l'Empereur, il continua long-temps ses ravages.

ALEXIS. An. 1084.

LIII. Murmures contre Alexis au sujet de l'enlévement des vases sacrés. *Ann. Comn. l. 6. Baronius.*

L'Empereur retournant à Constantinople après la prise de Castorie, s'attendoit à y être reçu avec la joie & les honneurs d'un nouveau triomphe. Mais au lieu d'acclamations, il n'y trouva que des murmures. Sur-

Alexis. An. 1084.

pris d'une telle réception, il apprit que tout le peuple le maudissoit comme un tyran, qui avoit pillé les Eglises & profané les vases consacrés au culte du Seigneur, & que dans les places & les carrefours de la ville on le comparoit à l'impie Balthazar. Les zélateurs avoient profité de son absence pour indisposer les esprits; & à force de faire gémir la religion éplorée, à force de montrer les autels dépouillés, disoient-ils, par une main sacrilége, ils étoient venus à bout de rendre le Prince universellement odieux. Alexis moins attentif à conserver l'amour du peuple, que sensible au regret de l'avoir perdu, fit tous ses efforts pour le recouvrer. Quoique le besoin le plus urgent l'eût forcé à recourir à cette ressource, & qu'il ne l'eût employée qu'avec la résolution de rendre après la guerre tout ce qu'il avoit tiré des Eglises, sa conscience ne lui faisant aucun reproche, il voulut cependant faire cesser ceux de ses sujets. Il convoqua une assemblée générale dans le Palais de Blaquernes, à dessein de s'y justi-

fier & de plaider lui-même sa cause. Tout le Sénat, toute la noblesse militaire, tout l'ordre ecclésiastique s'y rendirent, impatiens de savoir le sujet d'une convocation si extraordinaire. Alexis étoit grand comédien. Assis sur un siége élevé, quoiqu'il présidât à l'assemblée, il avoit cependant la contenance humiliée d'un accusé, & sembloit comparoître devant ses juges. Il fit citer les Gardiens du trésor des Eglises, & lire d'une part le rôle des vases & des ornemens dont ils étoient dépositaires, de l'autre le mémoire de ceux qu'ils avoient été obligés de mettre entre les mains de l'Empereur. Il se trouva que le Prince n'avoit fait usage que de l'or & de l'argent prodigué par Monomaque sur le tombeau de l'Impératrice Zoé, & de quelques vases peu nécessaires au culte divin. Cette information achevée, l'Empereur déclara qu'il s'en remettoit au jugement de l'assemblée, & qu'il permettoit à chacun d'opiner à sa volonté.

ALEXIS.
An. 1084.

Comme cette invitation ne tentoit personne, & qu'on demeuroit en

Alexis. An. 1084.

ſilence, l'Empereur prenant un air plus aſſuré & un ton de voix plus ferme, » Vous n'ignorez pas, dit-il, en » quel état ſe trouvoit l'Empire, lorſ- » que vous m'en avez confié le gou- » vernement. Attaqué par les Barba- » res, deſtitué de tous les ſecours d'ar- » gent & de troupes néceſſaires pour » ſa défenſe il penchoit vers ſa ruine; » j'en ai ſenti tout le poids dans les » efforts qu'il m'a fallu faire pour le » relever. Malgré l'épuiſement du tré- » ſor, il a fallu lever des troupes, les » vêtir, les armer, pouvoir à leur ſub- » ſiſtance, fournir à toutes les dépenſes » de la guerre, ce monſtre dévorant » & inſatiable. Je puis bien proteſter à » auſſi juſte titre qu'autrefois Périclès, » que tout l'argent qui m'a paſſé par » les mains, n'a été employé que pour » le ſalut de l'Empire. C'eſt pour dé- » fendre votre honneur & votre liber- » té que j'ai imploré le ſecours de l'E- » gliſe notre mere commune. C'eſt » elle qui m'a mis les armes à la » main; c'eſt ſous ſes auſpices que » volant moi-même à tous les dan- » gers, toujours environné des armes

» des ennemis, ſentant ſur mon corps » la pointe de leurs épées, ſervant de » but à leurs traits, j'ai tant de fois » expoſé ma vie pour conſerver nos » temples & nos autels. Je ne m'éton- » ne pas cependant que ma conduite » ait éprouvé la cenſure. David qui » joignoit à la majeſté royale le di- » vin caractére de Prophête n'en à pu » éviter les traits, lorſqu'il fut réduit à » ſe nourrir lui & ſa troupe des pains » réſervés aux Prêtres. J'oſe le dire; » ce que j'ai fait eſt encore plus ex- » cuſable, puiſque la loi judaïque ne » portoit aucune exception, & que » les canons de l'Égliſe permettent de » vendre les vaſes ſacrés, lorſqu'il ne » reſte aucun autre moyen de rache- » ter des captifs. Et quand eſt-ce que » cette néceſſité fût jamais plus preſ- » ſante ? Ce n'étoient pas quelques » malheureux qu'il s'agiſſoit de déli- » vrer; c'étoient des provinces entié- » res, de grandes villes; c'étoit Conſ- » tantinople même, c'étoit la Chré- » tienté que des nations infidéles me- » naçoient d'une honteuſe & cruelle » ſervitude. C'eſt pour éloigner ces

ALEXIS. An. 1084.

» affreux déſaſtres que nous avons » non pas enlevé, mais emprunté » pour quelque temps des vaſes, des » ornemens de peu d'uſage. J'eſpére » qu'avec un peu de réflexion vous ne » condamnerez pas des vues ſi chré- » tiennes, & que les plus mal diſpo- » ſés reviendront d'une injuſte pré- » vention «.

LV. Satisfaction d'Alexis.

L'éloquence d'Alexis ne fit pas l'impreſſion qu'il eſpéroit. Les eſprits étoient aliénés. Ceux qui deux ans auparavant avoient condamné la roideur inflexible de l'Evêque Léon, étoient eux-mêmes revenus à ſon rigoriſme. Alexis liſant ſur tous les viſages des ſignes d'improbation, reprit le ton ſuppliant, ſe confeſſa coupable, & ſe condamna lui-même à une prompte reſtitution. Il fit lire de nouveau les regiſtres des Egliſes, & mettre le prix à tout ce qu'il en avoit enlevé. Il régla la ſomme qui ſeroit tous les ans payée de ſon tréſor, juſqu'à ce que la dette fût entiérement acquittée, & pour l'intérêt il ſe chargea de l'entretien des Clercs qui deſſervoient une des principales Egliſes de

la ſainte Vierge. Son empreſſement à diſſiper tous les nuages le porta même à publier une bulle d'or, dans laquelle après s'être excuſé ſur la néceſſité, il confeſſe ſon prétendu crime, en demande pardon à Dieu à la face de tout l'Empire, défend à ſes ſucceſſeurs d'avoir jamais recours à cette reſſource qu'il traite de ſacrilége, déclare impie quiconque oſera l'employer & le charge de malédictions. Une longue expérience n'avoit pas encore ſuffi pour apprendre aux Princes, que toutes ces défenſes ſignifiées d'avance à leurs ſucceſſeurs, s'enſeveliſſent avec eux dans le même tombeau, & que l'autorité morte qui les a faites perd ſa force contre l'autorité vivante qui les viole. Cette bulle qui ſe lit encore dans le corps du droit Oriental eſt datée du mois d'Août de l'an 1082. Mais il m'a paru plus conforme à la ſuite des événemens de la rapporter à l'année 1084, ſelon le récit d'Anne Comnène, & de ſuppoſer dans cette date une erreur de Copiſte.

ALEXIS. An. 1084.

LVI. Conjuration.

On découvrit dans ce même-temps

ALEXIS. An. 1084.

une conjuration formée contre l'Empereur. La qualité des conjurés pouvoit la rendre dangereuse. L'imprudence, qui par un bienfait du ciel semble être attachée à ces complots criminels, ne la rendit funeste qu'à eux-mêmes. Ils furent accusés & convaincus. Alexis signala sa clémence en leur laissant la vie; il se contenta de confisquer leurs biens & de les condamner à l'exil.

LVII. Robert repasse en Illyrie.

Ann. Comn. l. 6. Du Cange not. & hist. de C. P. l. 4. Malaterra l. 3. 4. Guill. Appul. l. 5. Hist. belli sacri. Order l. 5. 7. Guill. Malmesb. l. 3. Roger de Hoveden. Chron. Bar. Chron. Saler. Calend. Mauric. Andegar. Necrol. Molism.

Pendant que ces événemens occupoient l'Empereur à Constantinople, Robert se préparoit à repasser en Illyrie. Les succès de Boëmond l'avoient d'abord comblé de joie. Les deux journées de Joannine & d'Arta lui donnoient les plus grandes espérances. Le jour même que son fils avoit battu Alexis devant Arta en Epire, il avoit forcé en Italie l'Empereur Henri de sortir de Rome, ensorte que par un bonheur inoui il avoit en un seul jour dans deux diverses contrées remporté deux victoires, l'une par lui-même, l'autre par son fils. La levée du siége de Larisse commença d'altérer son contentement. Le re-

tour de Boëmond, la perte de Castorie & la dispersion de ses troupes, dont une partie s'étoit donnée aux Grecs, acheverent de l'affliger; mais toujours ferme & intrépide au milieu des revers, il résolut d'aller en personne rappeller la fortune, qui n'osoit le trahir qu'en son absence. Il fit publier dans tous ses Etats une nouvelle expédition en Illyrie. Tous ses sujets étoient soldats comme leur Prince, & bien-tôt il vit à sa suite une brillante jeunesse, qui ne respiroit que les combats & la gloire. Il équippa en peu de jours une flotte nombreuse, & prenant avec lui ses quatre fils, Boëmond, Roger, Robert & Gui, il fit partir avant lui Boëmond & Gui pour assurer son passage en s'emparant de la Valonne & de Butrot, ce qu'ils exécuterent sans peine. Anne Comnène dit qu'Alexis avoit secrettement tenté la fidélité de Gui, par l'offre d'un mariage riche & honorable dans la maison Impériale, & que ce jeune Seigneur y avoit consenti, cachant avec soin à son pere & à son frere cette négociation avec l'ennemi

ALEXIS. An. 1084.

Chron. Amal. Lup. protosp. Romualdi chron. Leo Allat. de eccles. orient. & occid. perpetua consens. l. 2. c 10. Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2. Sabellic. decad. 1. l. 5. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 10. c. 6.

ALEXIS. An. 1084.

de sa famille. Mais la suite de la conduite de Gui ne permet pas de le soupçonner d'une perfidie assurément très-criminelle, quoiqu'Anne Comnène n'y attache aucun blâme. Robert assembla sa flotte à Tarente, d'où il la fit passer à Brindes, comme au port le plus sûr de cette côte. Peu après faisant réflexion que le trajet étoit plus court d'Otrante à la Valonne, il revint à Otrante, où il attendit le vent favorable. Il partit au mois de Septembre avec ses fils Roger & Robert, laissant ses Etats au gouvernement de sa femme, qui l'accompagna jusqu'au moment du départ.

LVIII. Bataille navale de Robert contre les Grecs & les Vénitiens.

Robert étant arrivé sans danger à la Valonne, fut obligé par le mauvais temps d'y séjourner deux mois sans pouvoir mettre à la voile. Cependant l'Empereur, dès qu'il reçut la nouvelle des préparatifs du Prince Normand, avoit écrit aux Vénitiens pour les prier de mettre leur flotte en mer, leur promettant de les dédommager des frais de l'armement. Il équippa lui-même ce qu'il avoit de

vaiſſeaux & les garnit de troupes ſous le commandement de Maurice. La flotte Vénitienne aſſiégeoit déja Corfou, lorſque celle de l'Empereur vint la joindre, & ſelon Anne Comnène Robert fut vaincu dans trois grands combats. Mais comme les autres Hiſtoriens n'en diſent rien, à l'exception de Sabellicus, qui parle de trois combats dont un ſeul fut décidé à l'avantage des Vénitiens, il eſt à croire que la Princeſſe a été mal informée de ces événemens, qui ont ſuivi de près ſa naiſſance, ou qu'elle exagere comme des actions importantes de ſimples rencontres de quelques vaiſſeaux, dans leſquelles Robert eut peut-être du déſavantage. Mais elle convient elle-même de la grande victoire qu'il remporta dans une bataille générale entre Corfou & Céphalonie, quoiqu'elle en abrége beaucoup le récit, & qu'elle diminue autant qu'elle peut la gloire du vainqueur. Nous ſuivrons donc plus volontiers Guillaume de Pouille, qui décrit les principales circonſtances de cette célebre journée. La flotte de

ALEXIS.
An. 1084.

ALEXIS. An. 1084.

Robert étoit composée de cent frégates légeres, & de vingt vaisseaux de haut bord. Il divisa ceux-ci en quatre escadres chacune de cinq bâtimens, il se mit à la tête d'une division, & ses trois fils Roger, Robert & Boëmond à la tête des trois autres. Les bâtimens de moindre grandeur voguoient à la suite de chaque division. Dans la flotte Impériale les navires Grecs n'étoient que de grosses barques armées en guerre; mais neuf vaisseaux Vénitiens surpassoient en force & en grandeur tous ceux de Robert. Ils viennent fondre sur les Normands, & présentent au bout de leurs vergues de grosses masses de fer prêtes à les abîmer, lorsqu'ils viendroient à l'abordage. En même-temps les barques Grecques semées dans les intervalles font pleuvoir une grêle de pierres & de fléches. Tous ceux qui montoient le vaisseau de Roger sont blessés; il a lui-même le bras percé d'un dard, & continue de combattre, ne sentant que l'ardeur de vaincre. Son pere lui envoye ordre de courir sur toutes ces barques légeres

ALEXIS. An. 1084.

qui voltigent entre les vaiſſeaux Vénitiens ; il leur donne la chaſſe & les met en fuite. Il ne reſtoit plus que les bâtimens de Veniſe, qui ſembloient être autant de fortereſſes flottantes. Les Normands les heurtent avec tant de violence, que ſept ſont coulés à fond, les deux autres ſont pris. Quoique les barques Grecques euſſent fui promptement, & que la crainte leur donnât des aîles, on en atteignit ſept qui furent amenées à Robert. On fit deux mille cinq cens priſonniers, d'autres diſent cinq mille, & ſelon Anne Comnène il y eut treize mille tant Grecs que Vénitiens qui périrent dans les eaux. Elle ajoute, ce que le caractére de Robert rend peu vraiſemblable, que le vainqueur traita les priſonniers avec une inhumanité barbare ; qu'il fit crever les yeux aux uns, couper le nez, les mains, les pieds aux autres, & que loin d'intimider par ces cruautés les gens du pays, qu'il ſollicitoit à la révolte contre Alexis, ils lui répondirent, qu'ils demeureroient fidéles à l'Empereur, quand même ils verroient

égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfans.

ALEXIS. An. 1085. LIX. Mort de Robert.

Les approches de l'hiver rendant la mer impraticable, Robert mit sa flotte à couvert dans le lac Glykys sur la côte d'Epire, au sud-est de Corfou, & s'en alla hiverner avec son armée à Bundicia dans le voisinage. La rigueur du froid & la famine dans un pays dévasté, firent périr en trois mois dix mille fantassins & cinq cens cavaliers. Boëmond malade fut obligé d'aller chercher du soulagement en Italie. Au retour du printems Roger par ordre de son pere passa dans l'isle de Céphalonie avec quelques vaisseaux, & mit le siége devant la capitale. L'entreprise étant plus difficile qu'elle ne l'avoit paru, Robert alla prendre sa flotte; mais la sécheresse avoit tellement fait baisser les eaux du lac, qu'il étoit impossible de mettre les vaisseaux à flot. Le Duc, fécond en expédiens, rétrécit le lit du lac en enfonçant à droite & à gauche un rang de troncs d'arbres bien liés ensemble, garnis de clayes en dedans, & en dehors d'une épaisse terrasse de sable, qui bouchoit toutes les fentes

& ſoutenoit l'ouvrage. Il fit raſſembler toutes les eaux dans ce canal. Elles ſe trouverent bien-tôt aſſez hautes pour porter les navires à la mer, & la flotte mouilla au promontoire d'Ather en Céphalonie du côté de l'iſle d'Itaque. Mais avant que Robert eût pu joindre ſon fils, il fut pris d'une fievre ardente qui le réduiſit en peu de jours dans un état où l'on déſeſpéroit de ſa vie. A cette triſte nouvelle Roger abandonne le ſiége & accourt auprès de ſon pere. Sigelgaïte & Boëmond paſſent le golfe en diligence, & n'arrivent que pour recevoir ſes derniers ſoupirs le 17 Juillet. La déſolation fut extrême. Ce guerrier auſſi bon & auſſi généreux que hardi & invincible, étoit autant chéri de ſes troupes que de ſa propre famille. Quelques Auteurs ont prétendu que Sigelgaïte, mere de Roger, craignant que Robert ne donnât ſes Etats d'Italie à Boëmond fils du premier lit, le fit mourir de poiſon. Des Hiſtoriens moins hardis à donner cours aux calomnies populaires, diſent au contraire que cette Princeſſe fut inconſola-

ALEXIS.
An. 1085.

ALEXIS. An. 1085.

ble. Roger qu'il avoit nommé son héritier au duché de Pouille & de Calabre, fit embarquer toutes les troupes pour accompagner le corps de son pere qu'on transportoit en Italie. La flotte essuya dans le passage une furieuse tempête ; plusieurs vaisseaux furent submergés, & le corps de Robert tomba dans la mer. On eut peine à le retirer des eaux. Comme il étoit corrompu en arrivant au port d'Otrante, on enterra dans cette ville le cœur & les entrailles ; & après avoir de nouveau embaumé le reste, on le transporta dans l'Eglise de la sainte Trinité à Venuse, comme il l'avoit ordonné. Telle fut la fin de ce guerrier, qui avoit fait trembler les deux Empires. On peut dire que Robert Guiscard & Guillaume le conquérant furent les deux héros de leur siecle. Tous deux également braves, rusés, politiques, ils n'eurent de supérieur du côté de la hardiesse & de l'ambition que le Pape Grégoire VII, qui mourut cette même année.

LX. Suites de la mort de Robert.

Quoiqu'Alexis se sentît déchargé d'un fardeau qu'il avoit peine à sup-

porter, il se fit néanmoins honneur à lui-même par les larmes qu'il versa en apprenant la mort d'un ennemi si estimable. La conjoncture étoit favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu en deçà du golfe. Aussi fut-il prompt à en profiter. Il engagea les Vénitiens que le commerce avoit attirés à Constantinople, à solliciter par lettres leurs compatriotes qui habitoient en assez grand nombre à Dyrrachium avec des Marchands d'Amalphi & d'autres Occidentaux, de servir l'Empereur pour le remettre en possession de la ville. Il n'épargna ni présens ni promesses, & il n'eut pas de peine à réussir. On fit main-basse sur les Normands & sur leurs partisans, & l'on envoya les clefs à l'Empereur. C'est ce que raconte Anne Comnène. Selon d'autres Auteurs ce fut Bodin, Roi de Servie, qui s'empara de Dyrrachium; mais il le rendit bientôt après par un traité. Quelques soldats qu'on avoit laissés dans l'île de Céphalonie, prirent parti dans les troupes Grecques avec leurs Officiers. Le plus célebre fut Pierre d'Aulps,

Alexis. An. 1085.

Seigneur Provençal, que l'on nomma ensuite Pierre d'Aliphe. Il fut la tige de la maison des Pétraliphes, qui devint illustre à Constantinople par ses dignités & par ses alliances. Toutes les isles & les places de la côte rentrerent dans l'obéissance, & de tant d'attaques & de batailles, de tant de sang répandu en Illyrie, il ne resta que le souvenir d'une domination de courte durée. Pour récompense des importans services qu'Alexis avoit reçus des Vénitiens dans le cours de cette guerre, il honora le Doge, dont le fils avoit commandé la flotte, de la dignité de Protosébaste avec un revenu proportionné à la splendeur de ce titre. Il donna aux Vénitiens le commerce franc & libre à perpétuité dans toute l'étendue de l'Empire, en sorte qu'ils ne payeroient aucun droit, soit pour l'importation, soit pour l'exportation de leurs marchandises. Malgré le schisme qui séparoit alors l'Eglise Grecque, Alexis étoit secrettement uni de communion avec l'Eglise Latine. Il envoyoit fréquemment des présens au Monastere du mont Cassin, aux

aux Eglises de France & d'Allemagne & même à Rome. Depuis la mort de Robert il fit porter tous les ans quantité d'or à toutes les Eglises de Venise. Il rendit tous les marchands d'Amalphi, établis en grand nombre à Constantinople, tributaires de l'Eglise de saint Marc. Il donna en propre à cette Eglise quantité de maisons tant à Constantinople, qu'à Dyrrachium & ailleurs. Selon les Auteurs de Venise, le Doge fut encore honoré du titre de Roi de Dalmatie, & Lucius prétend que par cette concession la République acquit la possession entiére du golfe Adriatique. Alexis étant maître de Dyrrachium, en donna le gouvernement à Jean Ducas frere de l'Impératrice, avec des troupes suffisantes pour garder la ville & pour résister aux Dalmates. Bodin Roi de Servie, Prince guerrier, riche & sans foi, quoiqu'allié des Grecs, excitoit les Dalmates à la révolte. Il leur fournissoit des troupes pour courir sur les terres de l'Empire, & s'emparoit avec eux de plusieurs places, qu'il joignoit ensuite à la Rascie,

ALEXIS. An. 1085.

ALEXIS. An. 1085.

dont il avoit donné une partie en souveraineté à Volcan, Seigneur Dalmate. Jean Ducas, pendant onze ans qu'il gouverna ce pays, reprit sur Volcan grand nombre de ces places, gagna plusieurs batailles, & défit dans un grand combat Bodin lui-même qu'il fit prisonnier. Nous verrons dans la suite Jean Ducas employé contre les Turcs & donnant par-tout des marques de son courage & de sa fidélité.

Fin du Tome dix-septieme.

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Du Mardi 7 Février 1775.

M. CAPERONNIER & M. BEJOT, Commissaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un Ouvrage manuscrit de M. LE BEAU, de la même Académie, intitulé : *Histoire du Bas-Empire*, *Tomes XVII & XVIII*, en ont fait leur rapport, & ont dit, qu'après avoir examiné cet Ouvrage, ils n'y ont rien trouvé qui dût en empêcher l'impression. En conséquence de ce rapport, & de leur approbation par écrit, l'Académie a cédé à M. le Beau son droit de privilége pour l'impression dud. Ouvrage : En foi de quoi j'ai signé le présent certificat. A Paris, au Louvre, ce Mardi 7 Février 1775.

DUPUY,

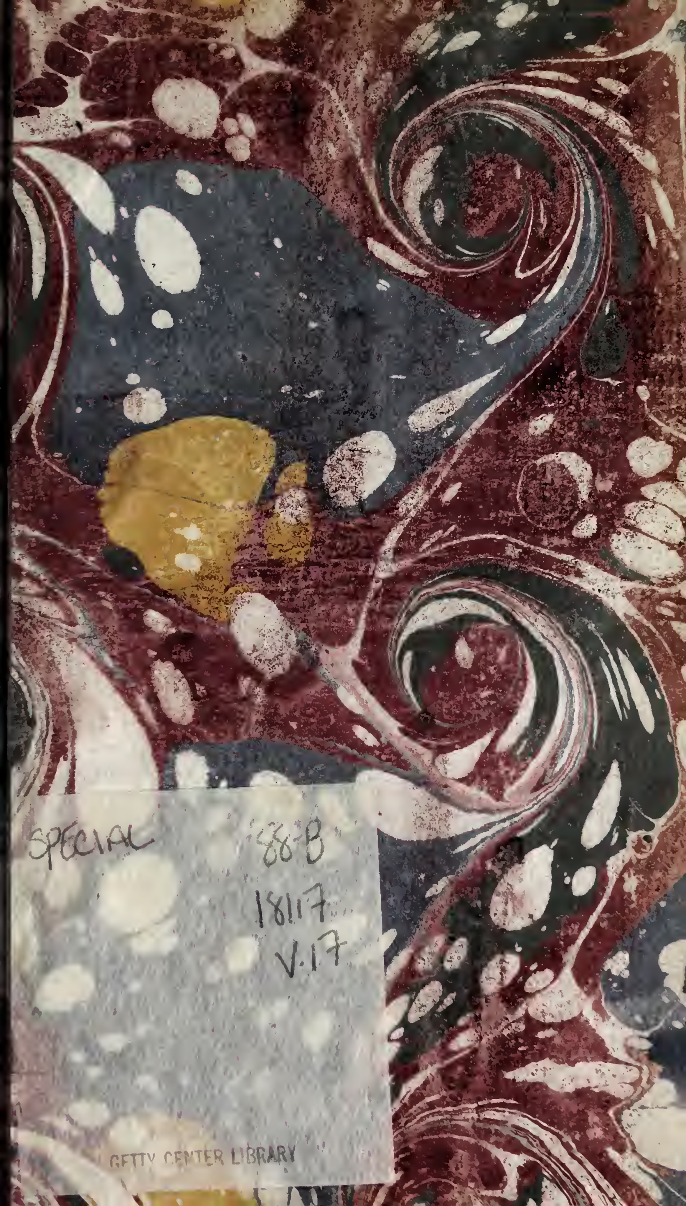
Sécret. perp. de l'Ac. des Inscrip. & Belles-Lettres.

FAUTES A CORRIGER

Dans le dix-septieme Volume.

Page 66, *ligne* 16, Gihou; *lisez*: Gihon.
93, *ligne* 13, usages; *lisez*: usage.
174, *ligne* 9, les Patriarche; *lisez*: le Patriarche.
214, *ligne* 22, de Patzinaces; *lisez*: des Patzinaces.
219, *ligne* 14, Enorgueulli; *lisez*: Enorgueilli.
225, *ligne* 26, chasserent; *lisez*: chassa.
226, *à la marge*, Guerre des Troupes; *lisez*: Guerre des Turcs.
244, *ligne* 21, Célé Syrie; *lisez*: Célésyrie.
377, *ligne* 13, déclaroient; *lisez*: déclareroient.
378, *ligne* 13, Ses; *lisez*: Les.
570, *ligne* 17, carnages; *lisez*: carnage.




SPECIAL
88-B
18117
V.17
GETTY CENTER LIBRARY

